



POUR ELLE



CAROLYN JEWEL
L'indiscrétion

AVENTURES & PASSIONS

L'indiscrétion

* * *

Après une déconvenue sentimentale, le Marquis de Foye a juré de ne jamais se marier. En Turquie, il fait la connaissance de Mlle Sabine Godard, une jeune fille de bonne famille qui a dû fuir Londres et ses ragots. On y chuchotait en effet qu'elle s'était laissé séduire par un aristocrate. Or le Marquis est bien placé pour savoir qu'il s'agit de viles calomnies, et il tombe sous le charme de cette délicieuse jeune fille. Hélas, Sabine se méfie désormais de tous les hommes. Ce qui ne l'empêche pas de tomber dans les griffes des plus mal intentionnés...

Chapitre 1

Comment tout débuta.

L'incident survint vers 2 heures du matin, le 3 septembre 1809, dans le salon d'une maison de ville. La propriété appartenait au duc de Buckingham, mais était occupée par le comte de Crosshaven, détenteur d'un bail pour la maison de quatre-vingt-dix-neuf ans, dont vingt-deux années s'étaient déjà écoulées. Il convient de noter que lord Edward Marrack, le frère puîné du marquis de Foye, se trouvait présent cette nuit-là. Lord Edward avait été un séducteur reconnu jusqu'à ses fiançailles avec la fille d'un vieil ami de la famille. Le comte de Crosshaven, lui, gardait cette même réputation, intacte.

Lord Edward Marrack déclina l'invitation à reprendre du vin. Il s'appuya contre le dossier de sa chaise tandis que son ami, le comte de Crosshaven, levait une main et retenait comme toujours l'attention :

— Sabine Godard, lança-t-il avec emphase.

Les hommes présents eurent l'air impressionnés. Personne, lord Edward compris, ne douta un instant que Cross ait ajouté Mlle Sabine Godard à son tableau de chasse.

La réputation de la jeune fille avait été jusqu'à présent irréprochable. C'était une orpheline élevée par son oncle. Il l'avait recueillie quand elle était toute petite. Ils résidaient

à Oxford, car, jusqu'à sa retraite récente, Henry Godard y avait été un professeur et un philosophe reconnus. Son oncle et elle s'étaient rendus à Londres où le vieil homme avait été fait chevalier en reconnaissance de ses contributions intellectuelles à la couronne.

Ils étaient dans la capitale depuis peu, et lord Edward avait entendu dire que Mlle Godard était une jolie jeune femme. Très jolie même. Et inaccessible. S'il avait bien compris, elle était au service de son oncle, comme c'était souvent le cas pour les enfants qui n'ont pas été élevés par leurs parents. Un oncle prénommé désormais sir Henry Godard. Ce titre marquait une ascension de plusieurs échelons dans la société, et pour la nièce également.

Mlle Godard avait été courtisée par Crosshaven. Lord Edward avait également eu vent de cette information. Mi ange, mi démon, le comte de Crosshaven était beau, intelligent et ses manières étaient exquises. Lord Edward n'aurait pas entretenu de liens d'amitié avec lui s'il en avait été autrement. La seule petite chose dans laquelle Crosshaven n'excellait pas, c'était l'art de la discrétion. Ce qu'il prouvait ce soir.

Si lord Edward appréciait énormément Cross, il savait aussi que ce genre de vantardise était typique du personnage et peu digne d'un gentleman. Que Cross ait rempli son verre beaucoup trop souvent au cours de la soirée n'excusait en rien le fait de révéler à tout le monde qu'il avait séduit une jeune femme de bonne famille.

Et, on le supposait, l'avait abandonnée au sort que son oncle jugerait propre pour une jeune fille qui dévierait du droit chemin.

— Comment était-elle ? S'enquit l'un des jeunes étalons présents.

Cross embrassa le bout de ses doigts et décrivit un cercle avec sa main en direction du plafond. Le geste entraîna un certain nombre de commentaires grivois, plusieurs touchant aux prouesses de Cross et d'autres concernant la jeune femme et ce que Crosshaven avait pu lui apprendre. Lord Edward contemplait son ami : malgré ses trente ans et ses nombreux titres, il lui restait beaucoup à apprendre en matière d'honneur et d'élégance. Cet interlude agréable entre hommes prenait un tour que lord Edward n'appréciait guère.

—Une liaison, assura-t-il, sans s'adresser à quelqu'un en particulier, quand elle est correctement menée, satisfait les deux parties pendant toute sa durée et la rupture n'humilie personne.

—Qui dit que j'ai rompu avec elle ? s'indigna Crosshaven.

—Moi, répliqua son ami. Et n'importe lequel d'entre nous doté d'un minimum d'intelligence.

Crosshaven secoua tristement la tête.

— Est-ce donc ce qui arrive à un homme amoureux ? Refuserais-tu de mettre une jolie jeune femme dans ton lit ? Sans devoir te marier, j'entends, fit-il avec un clin d'œil.

Il décocha un sourire nonchalant à lord Edward, puis parcourut la table du regard, son verre levé pour porter un

toast :

—À Sabine Godard, lança-t-il, moqueur.

—Santé, santé, firent quelques convives.

La plupart saisirent simplement l'occasion de boire encore un peu de vin.

Crosshaven avala une gorgée de son vin du Rhin sans quitter lord Edward des yeux : ce dernier n'avait pas levé son verre.

— Ne fais pas ton trouble-fête, Ned, dit-il en levant les yeux au ciel. Tu n'es pas encore marié, vieille branche.

— C'est vrai.

Mais il le serait dans trois mois. Dieu qu'il était las de soirées comme celles-ci passées à boire ou à courir la gueuse, à vivre comme s'il n'y avait rien d'autre à attendre du destin. Il n'était pas encore marié, mais aurait voulu que Rosaline soit déjà son épouse.

Lord Edward posa son verre et se leva. Il avait l'impression d'être un géant. À juste titre. Il dominait tout le monde dans la pièce qu'il soit debout ou pas.

— Bonsoir, messieurs.

— Quoi ? fit Cross.

Il titubait légèrement.

— Tu t'en vas déjà, Ned ? Il est encore tôt.

Lord Edward ne put se résoudre à sourire pour adoucir la désapprobation que le comportement de son ami lui inspirait. Il ne pouvait pas non plus rester coi.

— Entendre la réputation d'une demoiselle mise en pièces au nom de la réputation scandaleuse d'un homme n'est pas

quelque chose que j'apprécie.

Cross, l'œil rivé sur lord Edward, enregistra l'affront fait à son honneur et répliqua :

— Cette fille n'est pas irréprochable.

— C'est un fait, fit lord Edward. Mais les conséquences d'une indiscretion affectent toujours le plus la femme. Ce soir, tu es glorifié pour l'avoir séduite, ta virilité s'en trouve rehaussée. Ta réputation de Casanova est fermement établie.

Crosshaven s'inclina au milieu des sifflets. Il se redressa en affichant un sourire radieux. Lord Edward était probablement le seul dans la pièce à ne pas sourire.

— Quel était ton but ? Personne ne conteste le succès que tu as auprès du sexe opposé, soupira lord Edward.

Il était vain de faire la leçon à Cross.

— Demain, ajouta-t-il sur un ton de regret, Mlle Godard ne va pas trouver la vie plaisante. C'est une destinée que tu aurais dû lui éviter.

— Elle n'est pas irréprochable, Ned, répéta Cross.

Il prétendit avoir retrouvé ses esprits, mais comme un homme ivre peut le faire. Maladroitement.

— Je ne veux pas te manquer de respect, Ned, continua-t-il, mais c'est la vérité à propos de cette fille : elle n'est pas irréprochable.

Déçu, il adressa un signe de tête à son ami, sans sourire.

— Pas plus que toi.

En sortant, lord Edward se dit qu'il était vraiment dommage que Mlle Godard soit déshonorée. Sa réputation à jamais salie. Les fanfaronnades de Crosshaven circuleraient partout d'ici le lendemain midi. Il ne connaissait pas personnellement la jeune fille, mais n'aimait pas penser à la honte qui allait retomber sur elle et son oncle. Ils seraient tous les deux affectés par l'indiscrétion de Crosshaven.

Et sir Henry Godard la chasserait probablement de chez lui.

Chapitre 2

Un an et huit mois plus tard, à quelques jours près.

5 mai 1811

Celui qui avait été lord Edward Marrack était désormais le marquis de Foye et un invité dans la splendide demeure d'un négociant anglais, à Bùyikdere en Turquie, soit à dix-huit kilomètres environ de Constantinople. Les Européens n'avaient pas le droit de vivre dans la capitale et Bùyikdere était une résidence d'été prisée par les expatriés de divers pays, dont l'Angleterre. Une grande partie du corps diplomatique résidait à Bùyikdere qui donnait sur les eaux merveilleusement bleues du Bosphore.

La femme la plus charmante ce soir était Mlle Sabine Godard.

Quelle surprise de croiser sa route si loin de l'Angleterre ! Foye ne fut pas surpris de constater qu'elle était ravissante. Si Crosshaven l'avait séduite, et si tout le monde avait été au courant de cet exploit, elle devait sortir de l'ordinaire. Et c'était le cas.

Foye s'assit sur une chaise, non loin du centre du groupe afin de ne pas passer pour un individu froid ou trop réservé. On lui avait attribué ces qualificatifs à maintes reprises depuis qu'il avait commencé d'entreprendre la

visite de pays qui avaient tous l'avantage d'être éloignés de l'Angleterre. Il n'était pas sociable de nature et son cas s'aggravait, c'est ce que lui avaient dit tous ceux qui l'avaient connu par le passé. Et ils avaient raison. Pour la seconde fois de sa vie, il était un homme changé. Dommage qu'il n'appréciât guère le changement !

Maintenant qu'il l'avait en face de lui, il comprenait pourquoi tant d'hommes n'avaient pas tari d'éloges sur elle et pourquoi Crosshaven l'avait choisie ; ce n'était pas tant qu'elle fût belle. Non, ce n'était pas exactement cela. Un homme n'avait pas le souffle coupé en la voyant. Elle n'était pas très grande, même si d'après ce qu'il pouvait en voir, elle avait une jolie silhouette. Il l'observa et essaya de déterminer pourquoi elle était si intrigante.

Elle ne correspondait pas aux canons de la beauté et pourtant, le premier mot qui venait à l'esprit en la regardant était « séduisante ». Elle souriait souvent et il avait remarqué le regard de plusieurs hommes s'arrêter sur elle quand sa bouche s'incurvait d'une certaine manière. Ses cheveux étaient d'un extraordinaire blond doré. Les boucles qui frôlaient ses tempes et son front lui conféraient un air de douceur qui n'avait rien à voir avec la mièvrerie qu'affichaient la plupart des jolies jeunes femmes. Un bonnet en dentelle orné d'un ruban vert jade couvrait sa tête. Elle n'était pas belle, non, ce n'était pas cela. Elle était jolie. Et possédait un charme infini.

Elle avait quelque chose d'autre aussi et il était résolu à mettre un nom sur cette qualité indéfinissable. Quel

dommage que Crosshaven ait tout gâché ! Si elle était restée à Londres, elle aurait pu obtenir un certain statut. De nombreuses jeunes et jolies jeunes filles avaient fait de beaux mariages qui leur avaient permis de gravir les échelons de la société. Il se serait bien trouvé un jeune homme honorable qui se serait estimé heureux et même fortuné d'épouser une femme comme elle. Foye ne pouvait s'empêcher de se sentir en partie responsable.

Pour l'heure, Mlle Godard était installée à une table et entourée d'hommes en uniforme : marins, soldats de l'Artillerie royale ou attachés au corps militaire de Büyükdere, ingénieurs du roi... Elle leur lisait l'avenir dans les feuilles de thé et semblait y trouver du plaisir. En dépit de ses sourires et des hommes pressés autour d'elle, elle n'avait pas l'air de remarquer les regards qui se voulaient séducteurs et les remarques qui fusaient vers elle.

Mlle Godard savait que les hommes la trouvaient séduisante, décida Foye. Mais elle n'en jouait pas.

Son oncle, sir Henry Godard, était assis suffisamment près d'elle pour qu'elle puisse se pencher et toucher son bras si elle le souhaitait. Il était en train de discuter avec l'un des négociants qui travaillaient pour la compagnie du Levant. Le sujet paraissait animé et, d'après les bribes que Foye pouvait capter, portait sur les mérites et les fautes de Saint Augustin. Un sujet pour le moins grave à l'heure du thé.

Pour l'instant, sir Henry semblait tenir l'avantage dans la discussion. C'était un habile orateur, conduisant son interlocuteur à admettre des notions qui paraissaient pour

le moins raisonnables jusqu'à ce que le piège se referme sur sa victime et ne lui laisse d'autre choix que de se rallier totalement à sa cause.

Le temps avait creusé des rides profondes sur le visage de sir Henry et avait considérablement abîmé le reste de son corps. Il était très voûté, ce qui projetait en avant sa tête léonine. Ses cheveux avaient cette couleur blanc cassé, vaguement jaunâtre, qui est l'apanage des hommes qui ont été blonds. Mais en dépit des ravages de l'âge et de la maladie, sir Henry avait une grande présence. La profession qu'il avait exercée perdurait dans sa manière de s'exprimer, dans son tempérament, et même dans ses gestes. Il était facile de l'imaginer faire un exposé dans un amphithéâtre de jeunes gens et retenir leur attention en leur laissant penser que leur vie dépendait de leur assiduité à écouter son cours magistral.

Les invités déambulaient d'un salon à l'autre, une tasse de thé à la main. Derrière s'étaient en nombre impressionnant des assiettes de gâteaux, de biscuits, et de gaufrettes. Les tables croulaient sous les pastèques et les sorbets servis dans des coupes en argent accompagnées de petites cuillères ouvragées. M. Anthony Lucey, le propriétaire, n'avait convié que des Anglais et des femmes. Celles-ci étaient pour la plupart des épouses ou parentes de soldats. Un certain nombre des hommes présents travaillaient depuis longtemps pour la compagnie du Levant et y avaient fondé une famille. Croiser une jolie Anglaise à Büyükdere n'avait rien d'exceptionnel.

Lucey lui-même, un vieil ami du feu père de Foye, se tenait au centre de la pièce et racontait une histoire que Foye avait déjà entendue, comment il s'était perdu dans Mayfair et avait frappé par erreur à la porte du duc de Portland. Lucey avait un tel talent de conteur que le récit continuait d'amuser plus de quarante ans après les faits.

Foye commençait à se dire qu'il devrait se faire présenter à Mlle Godard. Pour l'approcher de plus près, tout simplement. La curiosité le tenaillait. Et puisqu'il était là, si l'occasion se présentait, il pourrait expliquer ce qui s'était passé près de deux ans plus tôt.

Foye résista à l'impulsion de se lisser les cheveux. Il n'y avait rien à faire pour domestiquer ses boucles. Il avait donc décidé de les laisser pousser. Après tout, elles allaient avec son visage : disgracieux. Son corps, lui, grand et musclé intimidait les femmes qui ne le regardaient jamais ou détournaient le regard en le voyant. Il est vrai que depuis qu'il était devenu Foye cela se produisait un tout petit peu moins souvent.

Il prit un sablé dans son assiette et croqua dedans. Un soupçon d'amande et hmm... un goût divin ! Le cuisinier de Lucey était un véritable chef ! Un Napolitain qu'il avait réussi à chiper à la résidence de l'ambassadeur italien. L'histoire du raid de Lucey sur la cuisine italienne était amusante elle aussi. Foye mordit de nouveau dans son biscuit et le savoura tout en observant un jeune officier énamouré supplier Mlle Godard de lui prédire l'avenir.

C'était peut-être la manière dont elle regardait un homme. Oui. Quelque chose dans ses yeux. Et son indifférence. Quel jeune homme hardi ne désirait pas précisément la femme qui lui montrait de l'indifférence ? Vu tout ce que Mlle Godard et lui avaient en commun, il lui fallait faire sa connaissance. Au moins cela. Mais pour approcher la nièce, il fallait d'abord amadouer l'oncle.

Quand Foye eut fini son thé, il demanda à Lucey de le présenter à sir Henry.

Le vieil homme était impressionnant. Et tout autant fragile. Foye se souvint qu'il avait lu l'un de ses traités, celui de 1805, *À propos de l'Hybris*.

Foye fut transpercé par une paire d'yeux gris acier qui auraient pu être ceux d'un homme quarante ans plus jeune. Une étincelle d'intelligence ne cessait de danser dans les pupilles qui le fixaient. Ses années d'université refirent surface sous l'œil observateur du professeur. Cet homme n'aurait certainement pas hésité à renvoyer de son cours un prince qui n'aurait pas préparé sa leçon. Pas plus que le fils d'un marquis...

Foye s'inclina une fois que Lucey l'eut présenté. Son apparence faisait déjà l'objet de beaucoup de curiosité et d'autres regards se tournèrent vers lui quand ses titres furent énoncés. Lucey, malheureusement, connaissait toute la liste. Marquis de Foye, Comte d'Eidenderry et DeMortmercy. Il y était habitué désormais ; lord Edward était devenu Foye. Il y avait des jours où il se rappelait à peine qu'il n'avait pas toujours été Foye. Son premier

ancêtre titré avait été anobli avant le règne de Charlemagne. Les Marrack de Cornwall n'avaient jamais été vicomtes. Leur noblesse avait débuté par le titre de comte.

La lignée Marrack s'éteindrait avec lui. Avec la mort de son frère sans héritiers vivants, il était le dernier. Quand son tour arriverait, ses propriétés et ses titres reviendraient à la couronne. Quel échec à emporter dans la tombe !

— Bien, bien, jeune homme, fit sir Henry, tournant avec peine la tête pour le regarder. Voilà une longue liste à prononcer.

Foye sourit malgré lui. Cela faisait des années qu'on ne l'avait pas appelé « jeune homme ». Non pas qu'il soit vieux, mais à trente-huit ans, il n'était plus de première jeunesse. Godard tendit vers lui une main décharnée, et Foye la prit avec douceur. Le philosophe était perclus de goutte et sa peau était chaude au toucher.

— En effet, sir Henry, c'est une longue liste.

Il sourit, conscient de l'attention que Mlle Godard accordait à leur échange. Lui dirait-il si l'occasion se présentait ? Il le devrait. Elle semblait avoir reconstruit sa vie ici, loin de l'Angleterre. Pourquoi aborder un sujet chargé de mauvais souvenirs ? Parce que, à sa place, il voudrait savoir la vérité.

— J'espère que cette énumération ne vous a pas semblé trop fastidieuse, ajouta-t-il.

— Pas le moins du monde. Sir Henry fit un signe de tête.

— Je suis heureux de faire votre connaissance, lord Foye.

— Le plaisir est partagé, sir Henry.

Foye se rendit compte que Mlle Godard avait cessé d'inspecter sa tasse de thé afin d'écouter les présentations. Reconnaissait-elle son nom du fait de ses liens avec Crosshaven ? Savait-elle même que Cross et lui avaient été amis et que Foye était au courant de leur relation ? Si c'était le cas, se demandait-elle maintenant si sa réputation allait être de nouveau détruite par quelqu'un qui ne connaissait qu'une version mensongère de la réalité ?

— Foye, Foye, répéta sir Henry en se tapant le menton d'un doigt déformé. Un ancien de King's Collège, n'est-ce pas ?

Foye s'inclina. Pendant un centième de seconde, il tenta de se souvenir d'un quelconque essai qu'il aurait négligé de rédiger.

—Oui, monsieur.

—Votre frère aîné également, si je ne m'abuse.

—En effet.

—C'est ce que je pensais.

Sir Henry arbora un large sourire et hocha la tête.

—Vous étiez lord Edward alors. C'est pour cette raison que je ne vous ai pas reconnu avant que vous vous soyez suffisamment approché. Vous avez décroché une première place en mathématiques, n'est-ce pas ?

—Je suis stupéfait que vous sachiez une chose pareille.

C'est à l'université que Foye avait appris que certaines femmes se souciaient davantage de ce qu'il offrait dans l'intimité que de son apparence au grand jour. Il avait alors découvert qu'il possédait un talent certain pour donner du plaisir à ses partenaires. Un étudiant assidu, en somme, des délices que pouvaient explorer un homme et une femme ensemble... Bref ! Cette époque était révolue depuis longtemps.

Godard agita une main déformée par les rhumatismes.

— J'ai mis un point d'honneur à mémoriser les noms de tous les jeunes gens prometteurs. Si nous étions en Angleterre, je demanderais à Sabine de consulter l'entrée vous concernant.

Il eut un sourire espiègle qui tenait de la grimace.

— J'ai tenu un livre, monsieur, ajouta-t-il. Je vous ai suivi au Parlement, vous savez. J'ai entendu votre discours inaugural. Je me trompe rarement dans mes prédictions.

— Dois-je être flatté ? demanda Foye.

Il évita de regarder Mlle Godard, même s'il en brûlait d'envie.

— Je le crois, oui. Je vous ai vu une ou deux fois à l'université.

Il laissa échapper un petit rire.

— On ne risque pas de vous prendre pour quelqu'un d'autre.

— Non, monsieur, assura Foye en souriant à son tour.

— Je présume que vous avez appris tôt qu'il était préférable d'avoir un peu de plomb là, dit-il en posant un doigt sur sa

tempe, qu'une physionomie agréable. Trop de jeunes gens de nos jours passent des heures devant leur miroir au lieu de cultiver leur esprit.

— Godard, murmura sa nièce.

Elle posa un bras sur la manche de son oncle dans un geste dont la familiarité suggérait l'habitude. Foye imaginait facilement le besoin qu'elle pouvait avoir de freiner la brusquerie de son oncle. Les propos de sir Henry n'avaient rien de subtil, certes, mais il avait raison. La franchise était un trait de caractère que Foye appréciait. Après tout, le fait était qu'il n'était pas un beau garçon.

— Quoi ? fit sir Henry en se tournant vers sa nièce. Avec une physionomie pareille, est-ce que tu crois qu'il se soucie d'enrichir son tailleur plus que son libraire ?

— Je trouve que lord Foye est très élégant, répliqua-t-elle.

— Merci, fit Foye.

En fait, il soignait beaucoup son apparence. Même lorsqu'il était lord Edward, il ne quittait jamais sa demeure sans avoir revêtu une tenue qui incitait les autres hommes à le supplier de leur confier le nom de son tailleur.

— Regarde-le. Crois-tu qu'il ait passé son temps dans les bras des femmes plutôt que dans la bibliothèque lorsqu'il était à King's ?

Ciel ! Foye contint son étonnement en entendant sir Henry. Mlle Godard perçut elle aussi l'indiscrétion car le rouge lui monta aux joues. Sir Henry, lui, avait l'air de trouver ses propos totalement naturels.

— Godard !

Elle jeta un regard en biais à Foye et leurs yeux se rencontrèrent. Les siens étaient marron. Ils n'avaient rien d'extraordinaire, si ce n'était l'intelligence qui les habitait. Elle n'était pas une fille ordinaire décidément.

— Pardonnez-le, murmura-t-elle.

— De quoi ? C'est la vérité. Je ne suis pas un Apollon. Que sir Henry le souligne ne m'offense nullement.

L'âge avait ses privilèges après tout et sir Henry devait approcher les soixante-dix ans. Foye avait décidé de trouver le discours du vieil homme amusant. Ce philosophe était encore d'une grande vivacité d'esprit.

— Sensé de votre part, mon garçon.

Foye fit un signe de tête à sir Henry, mais c'était Mlle Godard qui accaparait son attention. Elle était une femme bien plus intéressante qu'il ne l'avait pensé. Depuis la fameuse soirée avec Crosshaven, chaque fois qu'il pensait à ce que ce don Juan lui avait fait, il avait imaginé une jeune femme douce, naïve, sanglotant sur sa réputation perdue et sur l'injustice qui lui avait été faite. L'adjectif « naïf » n'était pas un adjectif qui convenait à Mlle Godard.

— Êtes-vous en Anatolie depuis longtemps, monsieur ? S'enquit sir Henry.

— Non, répondit Foye.

Mlle Godard faisait désormais partie de la conversation. Il ne pouvait pas s'empêcher de la regarder. Ses yeux n'étaient pas vraiment marron, mais ce qu'un homme avec un sens de la poésie aurait pu appeler miel sombre. Depuis la ligne de sa bouche à la courbe majestueuse de sa gorge

et de ses épaules en passant par la forme harmonieuse de ses yeux et de leurs cils épais, elle était le genre de femme qui évoquait immédiatement pour un homme les alcôves et les murmures amoureux. Il comprenait très bien pourquoi Crosshaven l'avait choisie.

— Je suis arrivé hier à Constantinople, fit Foye à sir Henry. Et vous ?

Sir Henry croisa les mains sur ses genoux.

— Nous sommes à Büyükdere depuis bientôt un mois. C'est cela, Sabine ?

Elle répondit sans la moindre hésitation.

— En Anatolie depuis quarante-trois jours. À Büyükdere depuis vingt et un, mon oncle.

Foye réalisa à quel point il s'était trompé sur Mlle Godard. Ce n'était pas une femme qui se lamentait sur son sort, ni une jolie fille consciente de son charme et de l'ascendant qu'il pouvait lui donner sur les hommes. Elle prenait la parole avec assurance. Il préférerait pouvoir ranger les gens dans des catégories : vieil homme irascible ; jeune femme trompée... Quelle catégorie lui assigner ?

— Vingt et un jours, monsieur, répéta sir Henry avec un sourire de fierté devant la précision de sa nièce.

L'officier de marine dont elle avait lu l'avenir dans les feuilles de thé se leva. Elle fit un signe de tête et dit « au revoir ». Dans l'instant, le militaire et tous les autres hommes qui avaient attendu leur tour se retrouvèrent congédiés, sans un mot de plus.

— Vous avez une assistante compétente, monsieur. Un silence pesant s'ensuivit. Foye s'attendait à être présenté et, comme rien ne vint, il s'éclaircit la gorge et reprit à son compte le ton direct de son interlocuteur.

— Puis-je faire la connaissance de votre nièce, sir Henry ?

— Pourquoi donc ?

Le regard de sir Henry était particulièrement perçant. Foye ne pouvait que louer le Seigneur de n'avoir jamais assisté à l'un de ses cours lorsqu'il était à Oxford. Cet œil l'aurait fait trembler. Parce qu'en vérité, il avait passé davantage de temps avec ses maîtresses qu'avec ses livres d'étude.

— Godard, fit la jeune femme d'un ton ferme. Sir Henry inclina la tête vers elle.

— Très bien, je suppose que c'est inéluctable. Sabine, je vous présente le marquis de Foye.

Elle se leva pour faire une petite révérence, mais ne lui tendit pas la main. Il s'inclina.

—Ravie de faire votre connaissance, monsieur.

—Ma nièce, monsieur. Mlle Sabine Godard.

—Mademoiselle Godard.

Il se rendait compte qu'il la fixait avec trop d'intensité. Elle était encore tellement jeune. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. Crosshaven méritait de brûler en enfer pour ce qu'il lui avait fait.

Elle le regarda en inclinant légèrement la tête et il aurait donné beaucoup pour lire dans ses pensées.

— Vous voulez bien prédire mon avenir ? demanda-t-il.

— C'est insensé, monsieur, s'exclama sir Henry. Elle le sait aussi bien que moi.

Mlle Godard jeta un coup d'œil à son oncle sans paraître troublée.

— S'il figure sur votre liste d'hommes prometteurs, Godard, je pense qu'il se rend parfaitement compte que ma lecture des feuilles de thé n'est rien d'autre qu'un moyen amusant de passer le temps.

Elle se tourna vers lui.

— Monsieur, avez-vous bu une tasse de thé ? Il indiqua la table où il avait déposé sa tasse.

— Oui.

— Cela devrait faire l'affaire.

Elle lui sourit sans paraître particulièrement intéressée, ni impressionnée par son titre. Ou son physique disgracieux, d'ailleurs.

Il revint avec sa tasse presque vide et s'assit en face d'elle. Ses jambes étaient trop longues pour tenir sous la table et il n'avait pas d'autre solution que de s'asseoir sur le côté de son siège ou de rester ainsi, les jambes largement écartées. Il tourna la chaise. Mlle Godard prit sa tasse et l'inspecta.

— Pouvez-vous prendre une ou deux gorgées de plus ?

Il opina.

Il lui dirait, décida-t-il. Il lui dirait à propos de Crosshaven, puis s'excuserait du rôle qu'il avait joué dans sa disgrâce.

Il reprit sa tasse, la vida presque complètement, puis lui tendit.

— Non, fit-elle en refusant de la prendre. Tenez-la de cette façon et tournez-la comme cela, ajouta-t-elle en faisant elle-même le geste du bras.

— Insensé, répéta sir Henry.

— Oui, Godard, dit-elle sans regarder son oncle, mais il vit un petit sourire étirer sa bouche. Parfait. Maintenant, retournez votre tasse sur la soucoupe.

— Dois-je d'abord faire une croix sur vos paumes avec de l'argent ?

— Certainement pas.

Une lueur amusée traversa ses jolis yeux. Que cachait Mlle Godard sous cette apparence ?

— Si je vous laissais me payer pour que vous puissiez connaître votre futur, mon aptitude à déterminer avec exactitude ce que l'avenir vous réserve serait compromise.

— Je reprends l'offre, donc, mademoiselle.

— Toute personne qui accepte du lucre n'est rien de plus qu'un méprisable charlatan.

Il fit ce qu'elle lui avait demandé. Même s'il ne souhaitait pas l'admettre, elle l'intriguait. Qu'était-elle devenue depuis cette nuit avec Crosshaven ?

— Et vous, étant au-dessus d'une offre de rémunération, n'êtes nullement un charlatan, je présume ?

Son sourire devint complice.

— Je suis le pire charlatan de la chrétienté si vous croyez un seul de mes propos, monsieur.

Elle scruta son thé.

— Tout ceci est un jeu dénué de sens, comme vous le savez.

— Mon avenir ? Soupira-t-il. Je le craignais.

Mlle Godard rit doucement.

— La divination, monsieur. Même si j'admire les civilisations anciennes, nous, hommes modernes, ne croyons plus aux choses du passé. De la même manière qu'il n'y avait pas de dieux sur le Mont Olympe, il n'y a pas de magie permettant de prédire l'avenir en examinant des motifs aléatoires créés par des feuilles de thé.

Elle leva les sourcils en le regardant.

— Ou les entrailles d'une chèvre, d'ailleurs.

Il faillit s'esclaffer. Sapristi, quelle vivacité d'esprit et quelle hardiesse !

— Néanmoins, ceci, dit-il en indiquant sa tasse, est, comme vous le dites, un passe-temps charmant pour une dame.

— Merci.

Elle haussa la voix.

— Vous voyez, Godard, que lord Foye me donne raison.

— Comment ? S'enquit sir Henry.

— Le marquis estime que la lecture des feuilles de thé est une occupation amusante.

Elle s'exprimait avec tant de bonne humeur et sur un ton tellement affectueux que Foye eut du mal à ne pas afficher un grand sourire. Mlle Godard savait comment se comporter avec son oncle irascible.

— Cela ne fait de lui qu'un imbécile.

Mlle Godard leva une main et pressa l'autre contre son cœur.

— Un moment de silence pendant que je lis les présages, monsieur.

Elle aurait pu être une comédienne, tant le geste était parfaitement exécuté. Pas étonnant que les officiers se soient bousculés à sa table. Elle n'accordait pas facilement son attention mais quand elle le faisait, elle vous regardait droit dans les yeux avec une telle expression qu'on ne pouvait pas en vouloir à un homme d'en espérer davantage.

— Je crois, fit-il à voix basse, que nous avons une relation en commun.

Sans quitter la tasse des yeux, elle répondit d'une voix douce :

— Pas un ami en commun, je le crains. À moins que vous ne fassiez allusion à quelqu'un d'autre que le comte de Crosshaven.

— Non.

Le visage de la jeune femme se ferma.

— Vous avez un bouquet de fleurs, ici. (Elle indiqua du doigt un petit tas de feuilles.) Cela signifie que vous serez heureux en amour.

— Je le fus. Une fois. Mais je ne le suis plus.

— Je ne lis pas votre passé, monsieur, fit-elle en le regardant, seulement votre futur.

— Heureux en amour ? Je crains que cela ne soit tout à fait impossible.

— Les feuilles de thé ne mentent jamais.

Il ajouta, les doigts au-dessus de sa tasse.
—Je vous en prie, continuez.

Chapitre 3

Son cœur battait si fort ! Ses doigts auraient tremblé s'ils n'avaient pas tenu la tasse de thé posée devant elle.

Sabine garda son attention fixée sur les feuilles qui tapissaient l'intérieur de la tasse et se demanda ce que lord Foye savait d'elle. Il valait mieux qu'elle assume toutes les fanfaronnades que lord Crosshaven avait pu faire à son sujet, toutes fausses. Qu'il les ait faites en privé, à ses amis ou prononcées dans le cadre d'une réception où son oncle et elle n'auraient jamais pu être invités, cela n'aurait rien changé. Il n'avait pas été possible pour elle de réfuter ces mensonges.

À combien de milliers de kilomètres de l'Angleterre devrait-elle aller pour vivre sans la peur de passer pour une fille légère ? Ce lord Foye serait-il comme les autres, ceux qui semblaient penser qu'elle était désormais une proie facile à séduire ? Elle lui jeta un regard mêlé de ressentiment et d'appréhension. Il pouvait ternir son image s'il le désirait. Elle devrait connaître ses intentions le plus tôt possible.

Il était impressionnant physiquement, ce qu'elle n'aimait guère. Non seulement grand, mais musclé, avec de larges épaules, un torse puissant et des cuisses qu'une activité vigoureuse avait développées. Et, contrairement à Godard, elle était parfaitement consciente de la coupe exquise de

ses vêtements. Il devait probablement passer des heures devant son miroir.

Lord Foye faisait plusieurs têtes de plus qu'elle. Il avait des cheveux bruns, dont les boucles étaient indisciplinées. Ses yeux étaient du même bleu que la Méditerranée. Il avait un nez busqué. Son visage manquait de symétrie ; on aurait dit en quelque sorte que les différentes parties de sa figure avaient été rassemblées, puis secouées avant de se mettre en place tant bien que mal.

Elle n'avait jamais rencontré de membres de la Chambre des lords jusqu'à ce que son oncle et elle se rendent à Londres à l'occasion de la remise de son titre de chevalier. Elle avait trouvé le monde de l'aristocratie détestable. Tous étaient fiers, imbus de leurs personnes et hautains, tellement persuadés qu'elle serait on ne peut plus honorée de lui être présentée.

Elle prit conscience de l'erreur qu'elle avait faite en assimilant Foye à ces gens au moment où il s'assit pour qu'elle puisse lire ses feuilles de thé. Plutôt qu'un homme fier, décida-t-elle, un homme réservé. Son attitude, magnifique et sans ostentation, lui allait comme ses vêtements, mais en dessous coulait une rivière trop profonde pour pouvoir la mesurer.

Personne ne pouvait passer cinq minutes dans une pièce avec le marquis de Foye et ne pas comprendre que c'était un homme étonnant. Malgré son titre, ses liens avec Crosshaven et le fait qu'il sache manifestement tout ce qui

avait été colporté sur elle, Sabine voulait sincèrement le trouver aimable et plaisant.

Et pourtant, elle ne se berçait plus d'illusions sur la valeur des gens.

Lord Foye était assis en biais sur sa chaise, les jambes croisées l'une sur l'autre. Lorsqu'elle leva les yeux, il riva son regard au sien. Elle était restée plongée dans ses pensées trop longtemps.

— Vous avez un futur compliqué, nota-t-elle.

— Prenez votre temps.

Il avait une voix grave. Il parlait tranquillement, sûr de lui, d'un ton qui ne suggérait rien de plus que l'espoir d'être amusé. Il avait la voix d'un homme mûr, ce qui la changeait agréablement des jeunes soldats et marins qui se pressaient autour d'elle.

— J'aimerais que mon futur soit lu comme il se doit, mademoiselle Godard.

— Je m'y efforce, monsieur.

Lord Foye était extrêmement grand et, comme Godard l'avait souligné sans détour, pas très beau. Elle l'observait depuis qu'il était entré, avant même d'avoir su qui il était. Comment aurait-elle pu ne pas le remarquer ? Si l'on voulait faire preuve de générosité, et elle ne savait pas encore si elle allait s'engager sur cette voie, on aurait pu dire qu'il était intéressant.

— Vous allez bientôt partir en voyage, ajouta-t-elle. Il se pencha en avant afin de regarder avec elle dans la tasse.

Leurs têtes se touchaient presque. Il avait une odeur de bois de santal.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Cette disposition, là. Trois fers à cheval regroupés. Proches de l'anse ; votre voyage va donc avoir lieu bientôt.

— Ce sont des fers à cheval ?

— Oui.

Elle ne se souciait même plus de la forme des feuilles qui de toute façon n'avait guère d'importance. C'était en effet insensé. Elle ne pouvait pas plus prédire l'avenir à quelqu'un qu'elle n'était capable de déceler un scélérat avant qu'il soit trop tard. Les petits tas amassés près de l'anse de la tasse avaient vaguement une forme de U ; elle avait donc décidé qu'ils représenteraient des fers à cheval. Son idée de lire les feuilles de thé lui semblait soudain une décision peu heureuse. Elle avait pensé se divertir elle et peut-être quelques autres, rien de plus, et non se retrouver traquée par un ami de Crosshaven.

— Les fers à cheval arrangés de cette façon signifient que vous partirez bientôt en voyage.

Et pourvu que ce soit bientôt en effet, se dit-elle. Elle ne voulait surtout pas se trouver dans le voisinage de lord Foye. Elle ne voulait rien avoir à faire avec aucune des connaissances de lord Crosshaven.

— Je suis déjà en voyage, remarqua-t-il.

— Les feuilles de thé ne divulguent pas le passé, répliqua-t-elle en levant les yeux.

Le regard de Foye était franc, sans la moindre étincelle de sous-entendu. Elle sentit la tension dans ses épaules l'abandonner. Mais pas totalement. Il avait veillé à ce qu'elle sache qu'il connaissait lord Crosshaven et il fallait maintenant qu'elle en détermine la raison, si ce n'était pas pour indiquer son empressement à avoir une liaison avec elle. Il ne serait pas le premier homme à lui faire une telle proposition.

— Les feuilles ne montrent que le futur, tel qu'il est susceptible d'être au moment où vous avez retourné votre tasse, monsieur.

Il agita une main. Il avait des doigts longs et fins. Il ne portait aucun bijou.

— Continuez.

— Vous allez voyager sur un terrain accidenté, comme vous pouvez le voir par ces lignes qui entourent les fers à cheval.

Elle improvisa, ce qu'elle n'avait pas cessé de faire de l'après-midi.

— Des montagnes, je pense. Le deuxième fer à cheval signifie que votre voyage sera agréable.

Elle tapota la table du doigt.

Si elle ne croyait pas en la divination, pourquoi ne pas mettre des noms sur les formes géométriques ? Un exercice distrayant en fin de compte.

— Un voyage, donc. Difficile mais fructueux. Voilà votre avenir.

Les voyages à travers la Turquie et le Levant n'étaient jamais faciles, elle ne prenait donc pas beaucoup de risques en disant cela.

— Maintenant, ce troisième fer à cheval annonce une femme.

Cette possibilité n'eut pas l'air d'intéresser lord Foye.

— Lady Foye, peut-être ? fit-elle d'une voix suave.

— Non, fit-il après un silence trop long. Il n'y a pas de lady Foye.

Elle leva les yeux, plus intéressée par la neutralité de son ton que par le fait qu'il déclare être célibataire. Il ne la regardait pas. Il semblait concentré sur lui-même, sur une douleur profonde et intime. Elle ne s'était pas attendue à lire le chagrin dans les yeux de cet homme et son cœur se serra pour lui.

— Une autre femme, alors.

Regarder lord Foye et ses traits irréguliers devint soudain une expérience trop intime. Il avait l'air frappé par la peine. Lui avait-elle fait se souvenir, sans le vouloir, d'un amour perdu ?

— Quelqu'un qui vous aimera, monsieur. Exactement comme vous le méritez.

Sans réfléchir, elle se pencha et scruta son visage. Le regard de Foye revint à elle. Leurs yeux se rencontrèrent et elle sentit sa gorge se nouer. Des picotements lui parcoururent la peau. Pourquoi une telle réaction ? Cet homme n'était pas beau. Pas du tout. Mais le cœur de Sabine se mit à battre la chamade.

Elle se redressa et tenta de calmer sa respiration. Elle avait le sentiment toutefois d'avoir involontairement autorisé un moment d'intimité entre eux. Un sentiment de peur se logea dans sa poitrine.

Ce fut Foye qui brisa le silence.

— Que prédisent encore les feuilles de thé ? demanda-t-il doucement.

Sabine se dit qu'elle n'avait jamais entendu de voix plus séduisante. Mais la leçon qu'elle avait apprise à ses dépens en Angleterre était une leçon âpre et bien assimilée. Son propre avenir n'incluait ni amour, ni mariage. Elle baissa de nouveau les yeux sur les feuilles de thé.

— Ici, fit-elle. Un dragon.

L'expression de Foye était lointaine. Lointaine et plaisante. Elle se souvint qu'il était beaucoup plus âgé qu'elle. Ce n'était pas un homme qui allait s'embarrasser d'une jeune fille. S'il était en quête d'une maîtresse, il préférerait sûrement une femme de plus de vingt-trois ans. Et une femme qui ait une certaine indépendance également. Elle savait comment les choses se passaient, s'il faisait preuve de discrétion. Une femme mariée. Ou une veuve peut-être. Une personne plus proche de son âge.

Il se pencha de nouveau en avant en fronçant les sourcils.

— Un dragon, vous dites.

Il cligna des yeux et baissa la tête.

— Vous êtes sûre qu'il ne s'agit pas plutôt d'un serpent ou d'un bâton ? Voire rien de plus qu'un petit tas de feuilles

formé de manière aléatoire et collant à l'intérieur d'une tasse ?

— Oh, fit-elle en riant.

Sa bouche à lui esquissa un sourire et elle sentit son cœur se serrer de nouveau.

— Aléatoire ? Impossible, monsieur.

— Pourquoi donc ?

Elle lui jeta un coup d'œil.

— Pourquoi ? Parce que nous gâcherions alors notre temps à parler de cela quand nous pourrions discuter de politique, de mathématique ou de la première loi de Newton sur la thermodynamique.

Lord Foye se carra sur son siège et croisa les mains sur son ventre plat. Ses cils, nota-t-elle, étaient foncés et très épais.

— Vous venez de prononcer de nombreux mots. Mon esprit nage entre toutes ces syllabes.

Ce n'était pas un sourire, pas exactement, qui flottait aux commissures de sa bouche et Sabine attendait qu'il naisse.

— Je préférerais que vous me parliez de ce dragon dans mon thé, mademoiselle Godard. Ce qu'il y fait et ce qu'il présage ?

— C'est assez facile à deviner. Un serpent symbolise le malheur, et je ne vois aucun malheur dans cette tasse. Pour ce qui est d'un bâton, je vous garantis qu'il n'y a jamais rien d'aussi banal qu'un bâton dans les feuilles de thé de quelqu'un. Non, je suis sûre qu'il s'agit bien d'un dragon, et cela indique un changement. Un changement soudain et inattendu.

— Et en quoi est-ce différent de l'infortuné serpent ?

— Le changement n'est pas toujours synonyme de malheur.

Plus elle le regardait, plus elle avait envie de sortir son carnet à dessins et le prendre comme modèle. Il avait un redoutable intellect. Saurait-elle faire transparaître la puissance qui émanait de lui dans ses croquis ? Lord Foye avait certainement beaucoup de succès auprès des dames, s'il était un homme enclin au badinage. Oui. Il était un homme dangereux.

Et quel visage fascinant ! Si elle devait se forcer à choisir ce qui était le plus saisissant chez lui, elle aurait opté pour ses yeux. Ils étaient magnifiques : profonds, bleus, avec des cils épais et foncés qui en soulignaient encore davantage la beauté. Pour le reste ? Guère séduisant. Et invraisemblablement grand. Une stature imposante, et très mince toutefois.

— Vous pensez à des dragons ? S'enquit-il.

— Oh, mon Dieu, dit-elle en se sentant rougir. Je me suis trahie.

— Avouez : à quoi pensiez-vous, mademoiselle Godard ?

Sa voix se fit engageante et le timbre la fit frissonner intérieurement. Ciel, il était dangereux, oui.

— Quelque chose d'amusant, j'espère, ajouta-t-il sur ce ton de velours.

— Guère, je le crains. Je pensais que l'on rapporte qu'Edouard IV, le Prince noir, faisait un mètre quatre-vingt-dix.

— Je le dépasse de huit centimètres.

Il ne bougeait pas, mais avait le regard rivé sur sa bouche, ce qui éveilla chez elle une certaine anxiété mêlée à quelque chose de plus agréable.

— Est-ce que c'est ennuyeux d'être aussi grand ? Les mots étaient sortis avant qu'elle puisse les retenir.

Quelle idiote !

— Il y a des avantages.

Les commissures de sa bouche se tendirent et ses yeux perdirent un peu de leur chaleur. Elle en fut désolée. Elle avait, elle ne savait trop comment, perdu le contrôle de la conversation.

Sabine détourna les yeux pour masquer sa gêne.

— Pardonnez-moi, monsieur. J'ai été impolie. Vous devez souffrir de ces questions répétitives.

Elle croisa les mains sur la table devant elle, déçue de ne pas voir l'ombre d'un sourire sur lui.

— Je mesure un mètre soixante. Si je me tiens droite quand on prend la mesure. Soit trente centimètres de moins que le Prince noir. Et, monsieur, sachant que vous êtes trop courtois pour poser la question, oui, il est souvent incommode de ne pas être plus grand.

Il ne sourit pas, mais inclina la tête et elle fut soulagée d'avoir, au moins un peu, rattrapé sa bétise. Elle repoussa la tasse.

—Voilà. Nous sommes quittes. Dites-moi maintenant, après Constantinople, où allez-vous ? Vous avez un itinéraire ?

—J'ai le projet de visiter Maraat Al-Numan, Palmyre, Damas, bien sûr.

L'esquisse d'un sourire réapparut et Sabine lui sourit. Il pencha la tête sur le côté d'un air pensif.

— Mais je suis toujours en quête de recommandations. Votre oncle et vous-même êtes dans le pays depuis un moment. Que devrais-je visiter, mademoiselle Godard ?

Elle poussa la tasse un peu plus près de lui.

—Nous étions en Egypte récemment encore. En Grèce, en Crète, et en Macédoine avant car je souhaitais voir la patrie d'Alexandre le Grand.

—Et à Minos, avez-vous découvert le labyrinthe et le minotaure ?

—Ni l'un ni l'autre. Et l'Egypte n'a pas été, disons... une expérience plaisante. Nous y sommes arrivés peu de temps avant le massacre des Mamelouks perpétré par Ibrahim Pasha. L'armée était partout et les soldats nerveux.

Il était facile de parler à lord Foye et elle y prenait plaisir, même si elle savait qu'il était imprudent de parler si librement. Il n'essayait pas de flirter avec elle, malgré son allusion à Crosshaven, et il ne parlait pas comme si la femme demandait des platitudes ou indiquait qu'elle manquait de jugeote.

— J'en ai entendu parler. Vous étiez au Caire ?

Elle opina.

— Godard et moi fûmes heureux de partir. Même ici, il est question d'une autre marche dans le désert et de renforts turcs. J'ai persuadé Godard que nous serions plus en

sécurité loin des troubles égyptiens et nous sommes venus à Constantinople.

Il ne la quittait pas des yeux et elle n'arrivait pas à savoir ce qu'elle y lisait. De la curiosité ? De l'admiration ? Elle savait que les hommes la trouvaient belle. Mais il ne la regardait pas de la manière à laquelle elle s'était accoutumée. L'expression de lord Foye semblait vouloir lui dire mille choses et elle se sentait déroutée. Pourtant, les hommes ne la déconcertaient que rarement.

— Qu'avez-vous vu que vous souhaitiez me recommander ?

Répondre avec franchise ou offrir une réponse polie et peu utile ? Avant Crosshaven, elle n'aurait pas hésité à donner son opinion. Jusqu'à son séjour à Londres, elle n'avait pas su à quel point elle était singulière ni quelles en seraient les conséquences.

— Votre opinion sincère serait appréciée, ajouta-t-il. Sabine savait qu'elle était différente des autres femmes, mais elle ne voulait pas qu'il la trouve étrange alors qu'il devait déjà avoir une bien piètre opinion de sa moralité.

— Godard a visité la mosquée du palais de Topkapi ; je vous la recommande vivement.

— Et le Sérail du sultan ?

Il lui sourit et elle en fut bouleversée.

— Je crois que j'aimerais beaucoup visiter le harem personnel du sultan, ajouta-t-il.

Il toucha sa tasse et lui décocha un sourire candide.

— Peut-être que mon voyage agréable, difficile et fructueux me mènera au sérail.

Sabine ramena la tasse vers elle.

— Je ne vois aucun présage de mort ou de mutilation. Vous ne visiterez pas le sérail, mon seigneur.

— Quelle déception ! Il secoua la tête.

— Combien de temps votre oncle et vous allez séjourner à Constantinople ?

— Je ne sais pas.

Elle jeta un coup d'œil en direction de son parent.

— Nous allons bientôt partir pour le nord, pour Kilis. Nazim Pasha nous a invités dans son palais. Godard est impatient de s'y rendre.

— Kilis ?

Il se tourna vers Godard et attendit d'avoir attiré l'attention de son oncle.

— Vous êtes sûr que ce soit avisé, sir Henry ? Traverser le nord de la Syrie ? Il y a tellement de récits inquiétants qui viennent de là concernant la rébellion Wahabi.

Godard leva une main, puis la laissa retomber.

— Nous ne risquerons rien, mon cher ami. Nous serons les hôtes honorés de Nazim Pasha. Nous ne saurions être plus en sécurité.

— Nazim Pasha, fit Foye en grimaçant. Un homme qui a fait parler de lui.

— Nous serons parfaitement en sécurité, répéta Godard.

Rien n'était plus loin de la vérité.

Chapitre 4

10 mai 1811. Environ 16 heures

Près de la place du village de Büyükdere, un jour plus chaud que d'ordinaire où la température dépasse les 26 degrés. Autant dire la canicule pour les Anglais qui ne sont pas habitués à un tel climat. Devant les boutiques et les échoppes, de nombreuses personnes, installées sous des auvents ou des parasols dégustaient des sorbets vendus deux paras la coupe.

— C'est avec beaucoup de chagrin que j'ai appris le décès de votre frère, fit Anthony Lucey. Mme Lucey et moi-même avons été très affectés par la nouvelle.

Foye fit un signe de tête. Lucey et lui avaient quitté le palais du négociant et se dirigeaient tranquillement vers la place du village. Il aurait préféré marcher un peu plus vite, mais Lucey, pourtant mince et en bonne santé, était beaucoup plus âgé que lui. Il le laissa décider du rythme.

Ils avaient l'intention de s'abriter à l'ombre des arbres fruitiers qui abondaient et d'acheter une coupe de sorbet à l'un des vendeurs préférés de Lucey.

— Votre lettre est arrivée la veille de mon départ. Les souvenirs de lui que vous m'avez relatés m'ont apporté du réconfort.

— J'en suis heureux.

— Ce fut inattendu, reprit Foye.

Son père et Lucey avaient été amis depuis leurs années à Eton et avaient entretenu une correspondance fidèle depuis que Lucey vivait en Turquie et jusqu'à la mort de son père. Puis Lucey et Foye avaient continué à échanger des lettres cordiales. Le vieil homme avait également correspondu avec le frère de Foye, mais moins souvent. Ce dernier avait retrouvé les lettres de Lucey parmi les effets de son frère.

— Il est grand temps que vous vous trouviez une femme, vous ne croyez pas ? Vous n'allez pas laisser votre déception vous faire renoncer au mariage ? demanda Lucey.

L'homme était tout à fait sérieux. Mais personne ne pouvait plus obliger Foye à quoi que ce soit.

— Je n'ai pas l'intention de me marier, monsieur.

Il retint un sourire comme ils se rapprochaient pour laisser passer deux femmes grecques. Elles regardèrent Foye. L'une d'elles saisit sa compagne par le bras pour la faire marcher plus vite, tandis que le regard de l'autre femme s'attardait sur le renflement de sa virilité.

— Non ?

Lucey s'arrêta, puis se dépêcha de rattraper son jeune ami. Vous ne voulez pas vous marier ?

— C'est la décision que j'ai prise, monsieur.

Le ton était ferme. Mais Foye savait qu'il se leurrerait lui-même. Il se marierait. Un jour. Après un choix mûrement réfléchi. Avec une femme plus âgée qui aurait l'expérience de la vie.

— Votre père aurait dû insister pour que vous preniez femme avant sa mort. Je sais qu'il voulait vous savoir installé avec une épouse et des enfants. Il me l'a dit plus d'une fois. Quel père ne souhaite pas voir ses enfants mariés et heureux ?

Lucey gardait les bras croisés derrière son dos. Ils passèrent sous un amandier et Foye leva la main pour casser une petite branche.

— Oh, il a essayé, monsieur. Mais je ne voyais pas l'intérêt d'une telle union alors.

Il haussa les épaules. Il avait été trop accaparé par une ribambelle de maîtresses, des chanteuses d'opéra et des danseuses. Et puis, son frère était alors marié et avait un fils, qui hélas, n'avait pas vécu longtemps. À l'époque, il n'avait donc aucune raison de se marier et de nombreuses raisons de ne pas le faire.

Mais il avait rencontré Rosaline et le mariage lui avait soudain paru la condition la plus souhaitable de l'existence. Pendant un temps.

Il avait écrit à Lucey pour lui faire part de la rupture de ses fiançailles, mais il n'avait peut-être pas été assez disert : il n'y aurait pas de mariage et tous les présents qui avaient été envoyés en avance étaient en train d'être retournés. Rien de plus.

—J'aurais fait un affreux mari.

—Sornettes !

— J'apprécie votre foi en moi, rit Foye en laissant tomber la brindille dont il avait arraché toutes les feuilles. Je

présume que Mlle Prescott pense la même chose que moi. Il fut rassuré de découvrir qu'il était en mesure de parler de Rosaline sans avoir l'impression que son cœur allait être broyé.

—J'aurais été un piètre mari pour elle. Elle est indubitablement plus heureuse maintenant qu'elle ne l'aurait été si elle m'avait épousé.

—Billevesées, répliqua Lucey en agitant une main dans les airs comme si le geste prouvait l'erreur de Rosaline. Cette femme a fait preuve de sottise en ne voulant pas vous épouser, et c'est un fait. Je ne voulais pas remuer le couteau dans la plaie, monsieur, dit-il en assenant une tape amicale sur le dos de Foye. Je voulais juste dire que si vous vous étiez marié alors que vous n'étiez encore que lord Edward - ce que vous auriez dû faire -, vous auriez été en mesure de vous marier par amour.

— J'étais très épris de Mlle Prescott.

Était-ce la vérité ? Rosaline, elle, ne l'avait pas aimé. Que se serait-il passé s'il l'avait épousée et découvert ensuite qu'elle n'avait pas de sentiments pour lui ? Certes, elle l'avait sauvé de cette humiliation. La perspective de passer le reste de sa vie lié à une femme, sans amour, sans tendresse ou même la moindre affection, le glaça.

— Vous aimerez de nouveau.

— Non, trancha Foye en levant une main quand Lucey ouvrit la bouche pour protester.

— Épargnez-moi vos « femme qui convienne » et autre « cœur brisé guérira ».

Lorsqu'il se marierait, sa femme conviendrait parfaitement et aurait suffisamment d'expérience pour comprendre que l'amour n'aurait pas de place dans leur mariage.

— Il n'y a rien à ajouter. Lucey poussa un soupir.

— La boutique est juste là. Je dois vous prévenir, monsieur, que Mme Lucey a l'intention de remédier à votre célibat.

Foye ne put s'empêcher de rire. Cela faisait un moment qu'il esquivait les « entremetteuses ».

— Et comment s'appelle l'heureuse élue ?

— Mlle Anna Justice. Une jeune fille charmante, si cela vous importe.

Au contraire. Tout le problème était là.

— Qui sait, ajouta Lucey. Vous changerez peut-être d'avis.

— Ne serait-ce pas sir Henry et Mlle Godard assis là devant l'échoppe ?

Foye fut soulagé de pouvoir changer de sujet.

Il mit sa main en visière pour se protéger du soleil.

— Oui en effet, ce sont eux, acquiesça Lucey.

— Un homme intéressant, sir Henry, continua Foye.

— Mauvais caractère, mais brillant. Très brillant. Mme Lucey le trouve attachant. Je ne sais pas pourquoi. Heureusement sa nièce n'a pas hérité de cela, s'esclaffa Lucey en lançant à son interlocuteur un regard de biais. Nous joignons-nous à eux ou préférez-vous les éviter ?

— Joignons-nous à eux, bien entendu. Lucey rit doucement.

— Une charmante jeune femme, Mlle Godard.

—Oui, assura Foye qui ne voyait aucune raison de nier l'évidence. Mais cela ne veut pas dire que je souhaite l'épouser.

—Dommage, vraiment. Mlle Godard et vous formeriez un couple bien assorti.

Foye s'arrêta de marcher.

—Elle est trop jeune, monsieur. Je n'ai aucune intention d'épouser une fille de son âge. Charmante ou non.

—Je n'ajouterai rien ! s'exclama Lucey en levant les mains au ciel.

Il souleva ensuite son chapeau et s'essuya le front avec son mouchoir.

— Vingt-cinq ans que je vis dans ce pays et je regrette toujours le brouillard.

Il mit le mouchoir dans sa poche et ils reprirent leur marche.

— Quelle que soit votre opinion sur elle, c'est une demoiselle adorable. Elle fera une épouse parfaite, je vous le garantis.

La nouvelle de sa disgrâce n'était pas arrivée jusqu'ici. Foye observa la jeune femme. Mlle Godard et lui avaient beaucoup de choses en commun.

— Je n'ai pas l'impression qu'elle cherche à se marier.

Lucey s'arrêta.

— Je dirais même que c'est la chose qui l'intéresse le moins.

Ils se trouvaient en plein soleil. Il faisait une chaleur atroce. Lucey se balança d'avant en arrière, suant à grosses

gouttes.

Foye s'avança vers les Godard et l'ombre.

— Sir Henry ! cria Lucey quand Foye et lui furent près de leur table.

Une coupe vide posée sur la table étouffait sous un tas de papiers. Sir Henry repoussa son chapeau ; Mlle Godard quant à elle était penchée sur une feuille et écrivait quelque chose.

— Bonjour, monsieur Lucey, fit sir Henry. (Il tapa un doigt déformé sur la table à côté de sa nièce.) Tu l'as consigné, Sabine ?

Elle continua d'écrire.

— Oui, Godard.

Étrange cette manière qu'elle avait de parler à son oncle, avec autant de détachement. Ou plutôt, elle s'adressait à lui comme s'ils étaient amis.

Elle leva les yeux, les vit tous les deux, puis reporta son attention sur sa page, sans cesser d'écrire. Son écriture était incroyablement soignée. Et c'était une prouesse, aux yeux de Foye, étant donné la vitesse à laquelle la plume courait sur la page.

— Pouvons-nous vous offrir un autre sorbet à vous et à Mlle Godard ? S'enquit Lucey.

Foye observait la jeune femme. Elle avait fini d'écrire et relisait maintenant la page, à la recherche d'erreurs certainement. Elle portait un tissu blanc sur la tête qui cachait presque entièrement ses cheveux blond doré. Sa robe n'avait rien d'intéressant, si ce n'était la manière dont

elle soulignait ses formes. Elle avait un corps épanoui pour une femme si menue.

— Vous avez amené Foye avec vous, nota sir Henry d'un air content. Je crains, toutefois, que vous ne puissiez pas nous offrir un autre sorbet, prévint-il tout en leur faisant signe de s'asseoir.

— Vous êtes sûr ? Insista Lucey.

Foye alla chercher deux chaises à une autre table et Lucey s'installa à l'ombre avec un sourire bienheureux. Foye resta debout pensant aller chercher le* sorbets. Mlle Godard rectifia une phrase de son document. Il avait au minimum quinze ans de plus qu'elle. Leur différence d'âge était tout simplement trop importante.

— Il veut dire, monsieur Lucey, expliqua Foye en indiquant du menton la coupe vide, qu'étant donné qu'un seul d'entre eux a dégusté un sorbet, il est impossible d'en offrir un « autre » à chacun d'eux.

Sir Henry s'esclaffa et frappa le sol de sa canne.

— Très perspicace, monsieur. Ne t'ai-je pas dit que c'était un homme intéressant, Sabine ?

— Oui, Godard, vous me l'avez dit.

Elle vissa le couvercle sur sa bouteille d'encre.

Qu'est-ce que cela pouvait être de passer tout son temps en compagnie d'un homme tel que sir Henry ? On ne pouvait qu'admirer la force d'âme de sa nièce. Si elle était peut-être un peu singulière, originale presque, il comprenait pourquoi.

— Lord Foye a raison, reprit sir Henry. Sabine n'a pas pris de sorbet, monsieur Lucey, il est donc impossible de lui en offrir un autre.

Il se pencha en avant, les yeux pétillants de malice.

— Vous pouvez, cependant, m'en offrir un autre, si vous le souhaitez.

Mlle Godard posa une main sur le bras de son oncle.

—Godard, murmura-t-elle.

—Orange pour moi, dit Lucey à Foye. Foye regarda le fond de la coupe de Godard.

—Prendrez-vous un autre sorbet à l'orange, sir Henry ?

—Intelligent, vous êtes, fit-il en hochant la tête. Très intelligent, tu ne trouves pas, Sabine ?

— Je ne saurais dire, Godard.

Elle referma la boîte dans laquelle elle rangeait ses plumes et son encre. Ses gestes étaient simples et minutieux.

— Il est, en tout cas, observateur, ajouta-t-elle.

— Ha ! Se réjouit sir Henry en tournant la tête pour mieux regarder le marquis. Merci, monsieur, oui, j'aimerais un autre sorbet à l'orange.

— Et vous, mademoiselle Godard ? demanda Foye. Allait-elle le regarder ou non ?

—Souhaitez-vous un sorbet vous aussi ?

Elle cessa de ranger les papiers sur la table dans un effort pour faire de la place pour Lucey et lui. Les feuillets à la main, elle lui sourit et Foye s'en trouva bouleversé. Pourquoi avait-elle l'air surprise par sa question ? Une autre pensée fut que Mlle Godard était encore plus jolie

quand elle souriait. Ravissante, même. Son sourire n'avait rien de séducteur. Elle ne donnait pas l'impression de trouver que son titre soit une raison de se comporter différemment. Elle était simplement... agréable. Elle avait l'air contente qu'il lui demande et il fut heureux d'avoir été celui qui avait posé la question.

— Quelle question ! Bien entendu, un sorbet pour Mlle Godard. En voulez-vous un à l'orange ?

— Merci.

Le sourire qu'elle adressa à Lucey éclaira tout son visage. Elle souriait toujours quand elle leva les yeux sur Foye et le corps du marquis réagit instantanément, alors même que le sourire de la jeune femme ne lui était pas destiné.

— Grenade, s'il vous plaît, fit-elle avec un petit signe de tête.

Foye s'inclina devant elle.

— Je suis ravi d'exaucer le moindre de vos désirs, mademoiselle Godard.

Elle ne sourit pas. Pourquoi l'aurait-elle fait vu les liens d'amitié de cet homme avec Crosshaven ? Pourquoi vraiment ?

Il entra dans la boutique et découvrit, à son grand soulagement, que le marchand parlait suffisamment anglais pour qu'il puisse se faire comprendre. Il revint escorté d'un serviteur en turban blanc chargé d'un plateau avec les sorbets demandés : trois à l'orange et un à la grenade.

La table était débarrassée de presque tous ses papiers. Mlle Godard prit le sorbet que lui tendait le serviteur et le

remercia d'un signe de tête et de quelques mots qu'il crut être dans la langue locale.

Foye s'assit en veillant à orienter sa chaise de façon à ce que ses jambes ne touchent personne.

—Vous parlez turc, mademoiselle Godard ? Voilà qui m'impressionne.

—C'était de l'arabe, monsieur. Suffisamment pour dire s'il vous plaît et merci, pas tellement plus. Mon turc est un peu meilleur.

Sapristi ! Elle était sérieuse.

— Ne la croyez pas, intervint Lucey.

Il prit le sorbet que lui tendait le serviteur.

— Je l'ai entendue babiller comme une petite pie. Elle prononce chaque mot avec un accent parfait.

Mlle Godard regarda Lucey avec attention.

—Je ne parle pas couramment, monsieur Lucey. Vous le savez très bien.

—Chaque fois que je l'entends parler, j'ai l'impression d'entendre un autochtone qui ne maîtriserait pas parfaitement la grammaire.

—Vous êtes une femme accomplie, mademoiselle Godard, dit Foye.

Elle attendait, il se rendit compte, que son oncle commence à déguster son sorbet.

— J'excelle en langues, reconnu-t-elle.

C'était énoncé avec simplicité. Elle se pencha vers son oncle et arrangea sa serviette sur ses genoux. Ce fut seulement quand il eut commencé à manger son sorbet,

laborieusement, la cuillère crispée dans sa main déformée par l'âge, qu'elle se détendit et entama le sien.

Foye trouva le sien délicieux. Frais et sucré. Le parfait rafraîchissement pour un après-midi aussi étouffant.

— J'avais pensé choisir le sorbet à la grenade, mademoiselle Godard, mais j'ai manqué de hardiesse.

Elle poussa sa coupe vers lui.

— Goûtez le mien, je vous en prie. Il plongea sa cuillère dans sa coupe.

— Eh bien ? s'enquit Lucey.

— Hmm.

Il ferma les yeux et prétendit savourer la douceur.

— Je ne sais pas. Est-ce que je peux renouveler l'expérience ?

— Naturellement.

Il prit une autre cuillerée.

— C'est très légèrement acide.

Il serait damné s'il n'arrivait pas à lui tirer un sourire.

— Je ne suis pas totalement convaincu, toutefois, mademoiselle Godard. Une cuillerée de plus ?

Il attendit qu'elle hoche la tête avant de se servir.

— Vous savez, fit-il après avoir mangé, je ne suis toujours pas sûr.

Il regarda la coupe de la jeune femme.

— Il faut peut-être que je mange le reste avant de pouvoir me décider, si je souhaite arriver à un avis valable. Cela vous dérange-t-il ?

Lucey et sir Henry rirent et même s'il n'obtint de Mlle Godard qu'un minuscule sourire, à peine un sourire vraiment, Foye sentit son corps se tendre. Epoustouflante ! Absolument époustouflante ! Foye fit signe au marchand et, quand celui-ci sortit, commanda un autre sorbet à la grenade.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Si.

Il tenait la coupe de la jeune femme dans une main et remplissait sa cuillère à ras bord.

— Le vôtre est presque fini et je ne crois pas que vous ayez mangé plus d'une cuillerée.

— Ce n'est pas important, fit-elle.

Mais le second sorbet arrivait et Foye tendit les pièces pour le payer. Il s'appuya contre sa chaise et se détendit. Sir Henry, s'il pouvait être un peu bougon, était un interlocuteur engageant et très érudit. Leur conversation porta sur la philosophie, l'histoire naturelle et tout ce qu'ils avaient visité et admiré avec sa nièce au cours de leurs voyages. Mlle Godard, quant à elle, avait toujours quelque chose d'intéressant à ajouter. Elle était intelligente et cultivée. Personne ne s'interrogea sur sa participation aux échanges, surtout pas son oncle. Mais les sorbets étaient consommés et ils étaient arrivés au moment où l'on doit prendre congé ou franchir un pas dans la connaissance d'autrui.

Foye se surprit à dire :

— Puis-je vous raccompagner vous et sir Henry ? S'ils partaient ensemble, peut-être arriverait-il à obtenir un vrai sourire d'elle.

Elle jeta un coup d'œil à son oncle.

—Il faut que nous finissions votre chapitre.

—Et comment avance le livre ? demanda Lucey.

—Livre ? fit Foye.

Sir Henry repoussa sa coupe vide avec un air de regret.

— Je suis en train de faire le récit de nos voyages, monsieur. Sabine est ma secrétaire officielle.

Il sourit.

— Et elle est très exigeante.

Foye se leva, sachant pertinemment que Mlle Godard avait invoqué le travail de son oncle comme excuse et souhaitait le voir prendre congé. Lucey l'imita. Foye était déçu de devoir s'en aller et peut-être encore plus déçu que Mlle Godard ait souhaité rester.

— Bonne fin de journée, sir Henry. Il se tourna.

— Mademoiselle Godard.

Elle tendit la main vers les papiers de son oncle alors qu'il s'attendait à ce qu'elle la tende vers lui. Il y eut un petit moment de gêne quand il lui tendit la sienne et qu'elle ne bougea pas. Foye baissa le bras tandis qu'elle disait, les feuillets à la main :

— Ce fut un plaisir de vous revoir, monsieur. Monsieur Lucey, transmettez mon bon souvenir à Mme Lucey.

Les deux amis poursuivirent leur chemin.

— Extraordinaire femme, Mlle Godard, remarqua Lucey sur le chemin du retour.

— Je l'ai trouvée plutôt froide.

— Cette jeune fille a besoin d'un mari, quoi qu'en dise son oncle.

Si Foye ne dit rien, son opinion ne différait guère de celle de Lucey. Il ne put s'empêcher de penser que sans Crosshaven, elle serait peut-être déjà mariée.

— Bon, continua Lucey, ma chère épouse m'avertit souvent de ne pas m'immiscer dans les affaires d'autrui, mais je vous le dis, Foye, je suis décidé à lui trouver un bon mari. Surtout maintenant que vous me dites qu'il n'y a pas d'espoir que vous l'épousiez.

— Aucun, en effet.

— Il y a une dizaine de soldats qui lui conviendraient très bien. Sir Henry n'est pas éternel, vous savez. Aucun de nous ne l'est. Que deviendra-t-elle sans mari ?

Foye ne répondit rien. Il luttait contre une pensée tenace qui s'immisçait en lui et qu'il ne comprenait pas : Mlle Godard était sienne. Non, elle ne l'était pas. Et il ne voulait pas qu'elle le soit.

Sienne.

Chapitre 5

Constantinople, Turquie. Le souk (bazar), 13 mai 1811

Une chaleur étouffante. Dans la partie couverte du souk, la température est beaucoup plus fraîche. Deux groupes d'Européens sont présents. Le premier groupe comprend lord Foye, le lieutenant Russell de l'Artillerie royale et deux autres soldats du même régiment. Le second groupe est composé de Mlle Godard, de sir Henry et du serviteur turc de sir Henry, Asif. Le premier groupe sait que l'autre groupe est là, mais le second groupe ignore la présence du premier.

Quelqu'un jura en turc et Sabine se retourna afin de s'assurer que la dispute n'allait pas dégénérer. Asif, le serviteur syrien qui assistait Godard, se retourna lui aussi. Grand, robuste et armé de deux pistolets glissés dans la ceinture, il était le seul susceptible de pouvoir intervenir si l'altercation dégénérait.

Il y eut quelques poings brandis, puis le conflit se calma et Asif retourna aider Godard à essayer des chapeaux. Au milieu de la foule massée dans le souk, Sabine vit soudain le marquis de Foye se diriger plus ou moins vers eux. Il ne passait pas inaperçu, il faut dire.

Son poulx s'accéléra. Les avait-il vus ? Pourrait-elle l'éviter ? Elle ne voulait pas le rencontrer. Il continuait d'avancer

dans leur direction. Il les avait vus, car leurs regards se croisèrent. Bon. Elle ne pouvait rien faire. Il faudrait qu'elle endure un nouvel échange avec lui ne sachant pas à quel moment il allait de manière détournée, voire hardie faire allusion à son passé immoral. Quel dommage que Godard l'apprécie ! Son estomac se noua.

— Godard, fit-elle en posant une main sur le bras de son oncle.

— Qu'est-ce que tu penses de celui-ci ? s'enquit Godard qui portait un chapeau en forme de béret. Il est trop grand, n'est-ce pas ?

— Lord Foye est ici, murmura-t-elle en se penchant vers son oncle.

Elle prit soudain conscience du fait que le marquis était seul. Étrange. Peut-être s'était-il perdu et s'était retrouvé séparé de ses serviteurs.

— Lord Foye ?

Godard se retourna vivement, le chapeau glissa de sa tête et fut heureusement rattrapé par Asif au dernier moment.

Le marquis les avait presque rejoints. Sabine le regarda fendre la foule avec appréhension. La plupart des gens s'écartaient sur son passage, mais quand ce n'était pas possible, il se glissait entre les corps avec délicatesse ou contournait les groupes de chalands ou de marchands qui vantaient leurs marchandises, sans prêter attention à leurs apostrophes. Cinq ou six enfants, la plupart pieds nus et en haillons, couraient derrière lui et mendiaient des piécettes.

Elle saisit un chapeau en soie brodée décoré de perles et de pampilles en verre. Le genre de chapeau qui convient pour un mariage. Godard n'achèterait jamais un tel article, mais cela ne voulait pas dire que ce n'était pas ravissant. Elle examina le travail de broderie et, se sentant observée, elle tourna la tête.

Foye s'était arrêté à quelques mètres d'eux pour sortir des piécettes de sa poche. Il les distribuait aux enfants qui le sollicitaient dans un mélange d'arabe et de turc. Elle prétendit être absorbée par le chapeau qu'elle tenait à la main. Et puis, il fut là. À moins d'un mètre d'elle. Les enfants le suivaient toujours.

Sans plus leur prêter attention, il s'inclina devant elle. Il lui aurait sans aucun doute tendu la main si elle n'avait pas tenu le chapeau des deux mains. Il se tourna vers son oncle.

—Sir Henry, comment allez-vous ?

—Bien, merci. Et vous-même ?

Godard tendit une main et Foye la saisit et la serra avec beaucoup de douceur, ce qui toucha Sabine. Elle savait déjà que cette excursion dans Constantinople serait très éprouvante physiquement pour son oncle et qu'il en ressentirait le contrecoup dès ce soir. Godard le savait lui aussi, bien sûr. Son courage à surmonter ses douleurs constantes n'était qu'une des raisons pour lesquelles elle l'admirait. Ils avaient trouvé un terrain d'entente. Même quand ils n'étaient pas d'accord, même si lord Crosshaven

avait détruit la confiance que Godard avait en elle, ils s'entendaient bien tous les deux.

Et elle lui en serait éternellement reconnaissante. Les conséquences de leur séjour à Londres auraient pu être encore plus catastrophiques.

Foye se tourna de nouveau vers elle.

— Mademoiselle Godard, fit-il.

Sa redingote bleue rendait la couleur de ses yeux encore plus saisissante que d'ordinaire. Ils étaient de la couleur du matin. Clairs sans être délavés.

Elle leva la tête, mais ne sourit pas, et cela délibérément. Il portait une tenue d'équitation qui consistait en une culotte de cheval en daim qui épousait ses jambes, un foulard uni, et un gilet brodé bronze et or dont les boutons étaient dorés. Ses hautes bottes cirées étaient en cuir souple. Il tenait un chapeau en castor à la main. Elle se demanda pourquoi il laissait ses cheveux autant pousser. S'il les faisait couper court, il aurait plus de facilité à dompter ses boucles.

— Monsieur, fit Sabine en pliant un genou.

A côté d'eux, Godard continuait d'essayer des chapeaux.

— Non, Godard, assura-t-elle quand il en coiffa un rouge vif.

Elle essaya, non sans mal, de ne pas prêter attention à lord Foye.

— Asif ? fit Godard, sollicitant l'avis de son serviteur. Asif secoua la tête et cligna des yeux comme si la couleur l'éblouissait.

— Hmm, réfléchit-il, les lèvres pincées. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur ?

Foye toisa Godard, l'examinant des pieds à la tête, puis posa une main sur son menton en étudiant le chapeau. Il finit par secouer lentement la tête.

— Je ne crois pas que le rouge soit votre couleur, monsieur. Puis-je suggérer une teinte moins chaude ? Vert foncé, ou bronze, voire bleu nuit ?

— Vous êtes chapelier ?

Godard rendit le chapeau au marchand.

Le marquis attendit en silence comme s'il savait que Sabine ne pourrait s'empêcher plus longtemps de le regarder, et sapristi, il ne se trompait pas !

— Je vous ai trouvés sans même essayer de le faire, remarqua-t-il quand elle ne se contenta plus et leva les yeux. Pendant qu'elle essayait d'interpréter sa remarque, il passa une main dans ses cheveux. Une mèche retomba sur son front, puis plusieurs autres.

— Vous nous cherchiez ? S'enquit-elle.

Voilà. Dit de manière nette. Elle n'avait pas le ton de quelqu'un qui trouvait cela extraordinaire. Godard poursuivit son examen des chapeaux et elle prétendit être fascinée par son inspection.

Heu, non. Je suis venu ici avec d'autres personnes vous cherchaient, dit-il en jetant un regard curieusement coupable derrière lui.

La phrase attira l'attention de Godard. Il s'immobilisa alors qu'il était sur le point d'essayer un nouveau chapeau.

— On nous cherchait ? Qui donc ? M. Lucey peut-être ? Je serais heureux de le voir.

Sabine tenta d'afficher un air aussi neutre que possible, mais elle connaissait le ton de voix trop prudent de son oncle. Elle savait précisément quelle question il se posait.

. L'attention de Foye se reporta sur Sabine. Au moment où leurs regards se rencontrèrent, elle eut l'impression d'avoir des papillons dans l'estomac et en fut déconcertée. Elle ne voyait vraiment pas pourquoi elle réagissait de cette manière en présence du marquis.

— Le lieutenant Russell, déjà.

Il énonça le nom comme s'il devait avoir une certaine importance aux yeux de Sabine. De l'Artillerie royale, ajouta-il, constatant que le nom semblait ne rien lui évoquer.

Elle mettait un point d'honneur à ne pas se souvenir des gentlemen et des officiers dont elle faisait la connaissance et ne pouvait donc pas associer un nom à un visage. Elle était parfaitement consciente du regard lourd de sous-entendus que lui jetait Godard. À Londres, il avait juré croire en sa pureté et son innocence, mais il n'y avait pas cru. Pas vraiment. Elle reposa le chapeau. L'air sentait les épices, le safran, la cannelle, le poivre, le bois de santal et une myriade d'autres arômes. S'ils se dirigeaient vers les marchands d'épices, l'odeur prendrait même le pas sur celle omniprésente, capiteuse et amère du café que les marchands passaient leur temps à préparer.

— Roux, continua Foye. Il a les cheveux roux. Un très joli roux, d'ailleurs, se hâta-t-il d'ajouter.

Sabine se retint de dire au marquis qu'elle se souciait fort peu de la couleur des cheveux du lieutenant Russell. Elle ne voulait rien avoir à faire avec lui ou un autre officier.

Godard écarta de la main le marchand qui lui proposait un nouveau chapeau. Il fit volte-face, appuyé sur le bras d'Asif et cramponné des deux mains à sa canne, et sembla se tordre le cou quand il voulut toiser lord Foye.

— Nom d'une pipe, que veut donc ce freluquet ?

— Je ne peux pas répondre pour lui, répliqua Foye. Même si je pense que c'est évident, vu qu'il est un beau jeune homme et que votre nièce est une jolie jeune fille.

Le marchand, craignant de perdre son client, choisit un autre chapeau parmi sa marchandise, tout en parlant turc à toute allure, ce qui accapara l'attention de Sabine : ses chapeaux étaient les plus magnifiques du monde ! L'ouvrage merveilleux ! Chaque chapeau cousu avec un tel amour que même un infidèle se devait d'en porter un !

Sabine tourna le dos au marquis avec joie et déclara au marchand d'un ton ferme qu'elle ne voulait pas que son oncle porte un chapeau de qualité inférieure. Elle avait l'estomac noué ; une journée qui avait promis d'être agréable se trouvait gâchée. Elle aurait voulu que le marquis ne les ait jamais retrouvés.

À la fin de la discussion, Godard portait un autre chapeau sur la tête, en feutrine bleu marine cette fois-ci, brodé de fils or et argent. Elle leva les yeux au ciel et fit un geste

vague, n'exprimant ni son accord, ni son désaccord. Elle aimait marchander.

— Vous avez fière allure avec ce chapeau, Godard, dit-elle en anglais.

En revanche devant le marchand, elle regarda le chapeau avec dédain et secoua la tête. Sir Henry retira une main de sa canne.

— Asif, fit-il, qu'en penses-tu ?

Le serviteur, une main posée sur la crosse d'un pistolet, s'inclina.

— Il ne vous va pas, déclara-t-il en turc, appuyant son avis d'un geste dédaigneux accompagné d'un air dégoûté.

Sabine renchérit dans la même langue. Le marchand se lança dans une réfutation, ce qui faisait partie du jeu.

— C'est le mieux que vous ayez essayé, Godard, continua-t-elle en anglais.

— Très bien, alors. Celui-ci.

Maintenant il fallait qu'ils arrivent à acheter ce très beau chapeau pour moins cher que prévu. Elle fit signe à Asif qui s'inclina et se pencha pour ramasser un paquet qui se trouvait à ses pieds.

Le vendeur se mit à chanter les louanges du chapeau : pourquoi il valait dix fois plus que la somme que Sabine était prête à payer. Le marquis resta à ses côtés et écouta avec attention. Qu'il soit damné ! À la fin du marchandage, elle tendit deux pièces, le marchand enveloppa le chapeau dans du papier et le donna à Asif.

Sir Henry leva les yeux vers Foye, poussa sur sa canne pour tenter de gagner quelques centimètres de hauteur. Godard se coucherait dès qu'il serait de retour à Büyükdere. Et le lendemain, il ne bougerait pas de leur maison, incapable de marcher. Sa santé les obligeait à voyager lentement. Ils n'allaient peut-être pas vite, mais ils avaient malgré tout visité beaucoup plus de sites que bien des personnes.

—Nous ne nous attendions pas à vous voir à Constantinople, monsieur. Si nous l'avions su, vous auriez pu voyager avec nous.

—Ma visite a été totalement impromptue, sir Henry. Je suis venu à cheval avec quelques officiers qui se rendaient au bazar ce matin. Comme je l'ai déjà dit, je crois. Je n'étais pas encore allé au souk et j'ai pensé que c'était Une occasion à ne pas manquer.

Godard eut une expression courroucée et Sabine savait que si Foye avait été un homme impressionnable, il aurait tremblé sous cet œil désapprobateur. Quelle que soit l'opinion du marquis à son sujet, se dit Sabine, son oncle ne l'intimidait pas le moins du monde. Mais il est vrai que c'était un homme mûr qui avait l'expérience de la vie. Et dont la position sociale était égalée par peu d'hommes et dépassée par moins encore.

— Vous êtes là depuis longtemps ? Dans le bazar je veux dire, fit Foye, comme s'il n'avait pas remarqué le mécontentement de Godard à l'évocation du lieutenant Russell.

Sabine resta coite. Cela ne servait à rien de réfuter une inclination pour le lieutenant. Pourquoi un soldat partirait-il à fond de train jusqu'à Constantinople, si ce n'était avec l'idée de fomenter quelque chose contre sa vertu ? Godard pensait cela. Son oncle avait beau le nier, Crosshaven et ce qui s'était ensuivi avaient instillé une méfiance profonde en lui. Il ne lui faisait pas confiance et se méfiait d'elle désormais et de tout homme séduisant qui manifestait un intérêt à son égard. Elle était totalement irréprochable, et pourtant elle souffrait chaque jour des conséquences des vantardises de Crosshaven et des ragots qu'elles avaient entraînés.

Elle sortit sa montre de la poche de sa robe.

— Il est presque 14 heures, Godard, fit-elle, soulagée d'avoir une raison de mettre un terme à cette pénible rencontre. Nous avons juste le temps de passer voir les marchands de tapis, si vous vous sentez suffisamment bien.

— De ce côté, fit Foye en indiquant derrière lui. Je suis passé devant leurs étals en arrivant jusqu'ici.

— Merci.

Elle veilla à garder un ton neutre.

Foye lui emboîta le pas et marcha à côté d'elle. Godard était de l'autre côté, appuyé sur le bras d'Asif. Sa canne martelait le sol. Malheureusement, son oncle ne pensait pas que le marquis représentât le moindre danger. Sinon il aurait essayé, même maintenant, de l'éloigner.

— Ma nièce et moi discutons de notre histoire romaine depuis quelque temps, monsieur.

— Ah oui ?

—Sabine apprécie particulièrement les écrits de Marc-Aurèle. Mais, ajouta Godard d'un ton bourru, c'est une jeune fille sentimentale.

—Vous trouvez que les stoïciens sont sentimentaux ? demanda Foye à Sabine.

Elle se penchait vers Godard car elle n'aimait pas la proximité du marquis. Peut-être que le sujet ferait oublier à son oncle le lieutenant Russel occupé à la chercher.

— Oui, monsieur, je le pense. Godard ricana.

—Elle n'aime pas tellement le latin. Si Marc-Aurèle avait écrit en latin et non en grec, j'aurais eu beaucoup de mal à la convaincre de le lire.

—Oh, Godard, n'exagérez pas. J'aime lire les auteurs latins. Elle jeta un coup d'œil à Foye. Il observait Godard et Sabine en profita pour étudier son visage. Elle n'avait pas besoin de l'apprécier ou de lui faire confiance pour trouver ses traits intéressants. Quand ils seraient rentrés, elle essaierait peut-être de le dessiner de mémoire : toutes ces lignes et ces angles qui manquaient d'harmonie dans leur agencement, et la bouche qui, lorsqu'il souriait, le transformait complètement.

— Les dialogues de Platon furent mon premier triomphe. Elle avait appris à Londres que les gentlemen trouvaient sa culture singulière et rebutante. Elle sourit et se demanda pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt.

— Quand Godard a convenu que j'avais la maîtrise de ces textes...

— Elle avait seize ans, monsieur, s'exclama Godard avec un regard narquois en direction de Foye. Seize ans !

— Je n'ai jamais dit que j'étais une excellente élève, Godard, répliqua Sabine d'un ton égal mais avec une ironie certaine. Seulement fière. Je pensai qu'une fois Platon disséqué, je n'avais pas besoin d'aller plus loin. Je vous le demande, monsieur, après un tel penseur qu'est-ce que pouvaient faire les Romains, si ce n'est quelque chose de décevant ?

Ils progressaient doucement le long d'un passage bordé de marchands assis en tailleur parmi leurs marchandises. Le bruit y était plus fort, le parfum des épices plus discret, l'arôme du café plus prononcé, l'odeur de la poussière plus marquant. Des enfants couraient derrière eux en les interpellant :

— Jolie dame ! Belle dame !

Sabine leur distribua quelques piécettes - elle n'en avait pas beaucoup - puis les renvoya en s'adressant à eux en turc. Au-dessus d'eux, un singe en laisse, installé sur l'auvent d'un vendeur et de ses produits, poussait des petits cris.

— Je suppose, fit Foye en se penchant pour qu'elle puisse l'entendre, que je vous répliquerais : « et Tite-Live, alors, ou Pompée ou Cicéron, ou un des César ? »

— Je vous accorderais peut-être Cicéron.

Peu lui importait ce qu'il pensait d'elle. Elle voulait juste qu'il disparaisse. Les enfants s'étaient éparpillés et il y avait beaucoup moins de bruit.

— Merci, répondit Foye.

— Quel est le César que vous préférez ? s'enquit Godard. Y en a-t-il un qui vous ait particulièrement captivé quand vous étiez collégien ?

— Ne dites pas Jules, intervint Sabine, soupçonnant qu'il allait précisément citer celui-là. C'est trop simple.

Si Platon ne le faisait pas fuir, peut-être que les Romains s'en chargeraient.

— Pas Jules, hein ? répéta-t-il en se grattant la joue.

Elle sourit sans se soucier le moins du monde qu'il l'interprète comme un triomphe.

— Votre réponse pourrait nous révéler quelque chose de votre caractère, vous ne trouvez pas, Godard ? Votre César préféré, Jules César mis à part. Ou Marc-Antoine. Excluons-le également.

— Ai-je le droit de nommer Caligula ?

Le sourire de Foye devint saisissant. Elle se sentit chanceler. Il n'était pas beau. Pas le moins du monde. Alors pourquoi le trouvait-elle irrésistible ? Et comme cela devenait exaspérant !

—C'est acceptable, fit-elle.

—Caligula, répéta Godard. Un excellent choix.

—Merci, sir Henry.

L'attention de Foye se reporta encore une fois sur elle et elle sentit de nouveau les papillons au creux de son ventre.

—Et votre César préféré, mademoiselle Godard ? Avant qu'elle puisse répondre, quelqu'un s'écria :

—Monsieur ! Lord Foye !

Ils s'arrêtèrent tous les quatre, même Asif, et se retournèrent pour voir un soldat courir vers eux. Foye resta debout à côté d'elle.

—Lieutenant Russell, soupira-t-elle. Le soldat était bel homme, en effet.

—Je le reconnais maintenant.

—Vraiment ? demanda Foye.

C'était consternant, mais avec le lieutenant Russel accourant vers eux, elle était rassurée que Foye soit présent.

— Il est roux, remarqua-t-elle en lançant un regard en direction du marquis. Je croyais que vous aviez inventé ce détail.

Il la regarda, les sourcils levés.

— Vous ne vous souvenez pas de lui, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête. Qui avait-il chez Foye qui lui fasse perdre-tous ses moyens ?

Chapitre 6

Le lieutenant fendait la foule et s'approchait d'eux. Quelque part dans le souk, un âne poussa un braiment et le son couvrit le bruit du marché. Les deux compagnons de Russell n'étaient pas avec lui. Le serviteur de Godard, Asif, vêtu dans le style ottoman d'un turban blanc, d'un pantalon bouffant serré aux chevilles et d'un long caftan enfilé sur une veste et une chemise, posa une main sur l'un de ses pistolets.

Le lieutenant était un jeune homme bien bâti de vingt-cinq ou vingt-six ans. Plus jeune peut-être. De l'âge de Mlle Godard. Il avait des cheveux roux foncé bouclés. Il était grand, bien proportionné et débordait de la confiance qui est l'apanage de celui qui se sait jeune et séduisant.

En l'observant se précipiter vers Sabine avec un sourire ravi, Foye sentit son cœur se serrer. Il envia le lieutenant et se demanda si Mlle Godard le trouvait séduisant. Ah, mais cela avait-il de l'importance ? Elle n'avait pas l'air ravie de le voir.

— Vous l'avez trouvée, fit le lieutenant à Foye. Merveilleux, monsieur. Tout simplement merveilleux.

Légèrement essoufflé après sa course éperdue dans le souk, le lieutenant tapa amicalement Foye sur l'épaule, loin de réaliser que le marquis puisse être un rival.

— J'avais presque renoncé et... vous voilà ! s'exclama le lieutenant Russel en regardant Sabine avec béatitude.

— Il est plus juste de souligner que j'ai eu la chance de les trouver, nota Foye.

Il veillait à inclure Godard. Il avait remarqué la tension un peu plus tôt quand Godard avait compris que le lieutenant Russell cherchait sa nièce. Et il appréciait peu d'être salué comme si le lieutenant et lui-même étaient des amis intimes. Il le connaissait à peine. Et puis cela ne lui plaisait pas non plus que le jeune homme sous-entende que lui, Foye, se soit mis à chercher Mlle Godard pour lui rendre service.

— En tout cas, je l'ai trouvée et j'en suis absolument ravi. Sapristi, fallait-il qu'il affiche un tel enthousiasme ? Russell s'inclina devant les Godard, mais il n'avait d'yeux que pour Sabine.

— Sir Henry, comment allez-vous ?

Il afficha un sourire radieux, peu troublé par le fait que sir Henry le fusille du regard.

— Et vous êtes ?

— Lieutenant Russell, monsieur. Nous avons été présentés chez M. Lucey, comme vous vous en souvenez, j'en suis sûr.

— Hmm. Je ne crois pas me souvenir de vous.

— Vous avez été présenté à tous les officiers ce soir-là, insista Russell sans se départir de son grand sourire. Je me rappelle en tout cas avoir fait votre connaissance.

— Je ne me souviens pas de vous.

Foye était à peu près sûr que sir Henry se souvenait du garçon. Ce qui l'amusait plus que de raison. Mlle Godard consultait sa montre, ne prêtant aucune attention au jeune officier empressé. Cela lui plaisait qu'un autre soit le réceptacle de son indifférence.

Le lieutenant, toutefois, ne remarquait pas la tension qui régnait.

— Et comment allez-vous, mademoiselle Godard ? Il lui tendit une main gantée.

— Je dois avouer que vous êtes particulièrement charmante aujourd'hui.

Le compliment n'eut aucun effet. Foye ne doutait pas que Mlle Godard sache qu'elle était une jolie femme, mais cela n'avait pas l'air d'avoir beaucoup d'importance pour elle.

—Je vais très bien, merci lieutenant.

—Sabine, intervint sir Henry.

Et il accompagna l'énoncé de son nom d'un claquement de canne qui fit sursauter Mlle Godard.

— Je te prie de ne pas adresser la parole à un homme auquel tu n'as jamais été présentée.

Foye comprit que cette remarque était l'une des conséquences de leur séjour à Londres. Son oncle, s'il était fier de la culture et de l'intelligence de sa nièce, n'avait pas confiance en elle. Elle devait probablement payer chaque jour les conséquences de ce scandale.

Le lieutenant Russell, et c'était tout à son honneur, ne perdit ni sa contenance, ni son enthousiasme.

— Sir Henry, je vous assure qu'elle n'a rien fait d'inconvenant.

—Hmm.

—Mlle Godard et moi avons été présentés.

— Étant donné que je ne m'en souviens pas, j'aimerais beaucoup savoir comment une telle chose peut s'être produite, répliqua sir Henry.

—M. Lucey nous a présentés.

—Je n'en ai pas le moindre souvenir.

— Godard, gronda Sabine d'un air patient et affable, démenti par la tension dans ses épaules.

Elle serrait sa montre tellement fort qu'on aurait dit qu'elle voulait l'écraser.

— M. Lucey vous a présenté au lieutenant. Et il m'a présentée également.

Le vieil homme étrécit les yeux, faisant semblant de réfléchir.

— Vraiment ?

— Oui, Godard, vraiment. Nous avons été présentés à tous les officiers ce soir-là.

— Ce n'est pas un individu très mémorable, alors, n'est-ce pas ?

—Godard, fit Sabine en posant une main sur le bras de son oncle. Je vous en prie.

Le jeune lieutenant n'interpréta pas du tout l'échange comme il fallait. Il sourit d'un air radieux à Mlle Godard. Cela sautait aux yeux qu'elle était apeurée devant l'adoration de Russell et faisait tout pour se distancer de lui

sans être pour autant impolie. Le lieutenant, quant à lui, pensait qu'elle le défendait parce qu'elle le trouvait séduisant. Pauvre diable !

Ils restèrent tous où ils se trouvaient, le lieutenant Russell espérant qu'ils allaient lui demander de les accompagner et Godard n'ayant aucune intention de le faire. Mlle Godard n'ouvrit plus la bouche. Plus l'invitation se faisait attendre, plus la gêne s'installait.

— Lord Foye, dit enfin sir Henry.

— Monsieur ?

— Partez devant avec Sabine, voulez-vous ? Je voudrais m'entretenir en privé avec ce jeune homme.

Sir Henry sourit ou plus exactement grimaça, l'air d'un rapace sur le point de fondre sur sa proie.

— J'aimerais voir tout ce qu'il sait sur l'histoire de son régiment.

— J'en serais ravi, assura Foye en se tournant vers Mlle Godard et en lui offrant son bras.

— Pauvre lieutenant Russell, murmura-t-il.

Il était curieux de savoir ce qu'elle allait pouvoir dire maintenant qu'ils se retrouvaient seuls.

— Sir Henry va lui poser des questions jusqu'à ce que sa cervelle se transforme en pudding.

Elle cessa de marcher et jeta un regard en arrière en direction de son oncle, du serviteur et du lieutenant.

— Je ne sais pas si nous devons les devancer ou s'il est préférable de ne pas nous éloigner. Je crois que nous devrions rester, qu'en pensez-vous ?

—Votre oncle n'ira pas loin, nota Foye. Votre serviteur est là s'il a besoin d'aide. Il paraît clair que le lieutenant Russell aspire à votre main et quand il le saura...

— Je n'ai rien fait, coupa-t-elle.

Elle le regarda droit dans les yeux et il fut une nouvelle fois frappé par son charme, mais aussi par son désarroi.

—Rien qui permette à quiconque de penser avoir des espoirs légitimes de me faire la cour.

—Je suis d'accord avec vous. Dans tous les cas, il est préférable que vous ne soyez pas trop près pendant que votre oncle discute avec lui. Si nous restons où nous sommes, il nous verra. Ne l'humiliez pas.

—Ce ne serait pas délicat de notre part, approuva-t-elle en se remettant à marcher.

—Il vaut mieux que nous poursuivions notre discussion sur les empereurs romains, ajouta Foye.

Il lui offrit le bras, mais elle s'affaira à secouer ses jupes, une occupation qu'elle poursuivit jusqu'à ce qu'il baisse le bras.

— Je ne crois pas que vous m'ayez dit quel était celui que vous préférez.

—Non, en effet.

—J'insiste pour savoir.

Il était mal à l'aise de marcher à ses côtés dans le souk animé sans lui prendre le bras.

— Est-ce que cela a une quelconque importance ?

Il baissa les yeux sur elle. Avait-il vraiment espéré un meilleur traitement de sa part quand son oncle ne

l'observait pas ?

— Non. Aucune importance.

La sécheresse de ses mots la fit rougir. Sa réponse succincte indiquait à quel point il était irrité par l'aversion qu'-elle avait pour lui.

— Au moins, c'est un sujet de conversation susceptible de nous occuper. Préférable à un silence glacial entre nous.

Elle regarda un instant par-dessus son épaule.

— Très bien. Quand j'étais plus jeune, monsieur, je divisais les empereurs romains en deux catégories : ceux qui mouraient de mort non naturelle, et les autres.

Mon Dieu, on aurait dit qu'elle faisait un cours.

—Le premier groupe peut lui-même être divisé en fonction du fait qu'ils aient été assassinés, tués par les gardes prétoriens, exécutés, morts par suicide, ou qu'ils aient péri lors d'une bataille. Je fus stupéfaite d'apprendre que pendant très longtemps il fut étrange pour un empereur - et j'utilise ce terme librement vu que de nombreux empereurs ne se désignaient pas ainsi eux-mêmes - de mourir autrement que d'une mort non naturelle.

—En aviez-vous un préféré parmi les différentes catégories ?

Il ne pouvait s'empêcher de s'intéresser à son exposé, en dépit d'un soupçon bien ancré qu'elle avait l'intention de le rebuter avec cet affichage d'érudition.

— Commode. Assassiné, on rapporte, par un lutteur. Et Hadrien, parce que je suis née non loin du mur d'Hadrien.

—J'ai honte d'avoir choisi Caligula.

—Ce fut un bon empereur.

Elle avait l'air concentrée. Savait-elle qu'elle s'était laissé entraîner par le sujet ?

— J'approuve votre choix, continua-t-elle. Godard déclarerait qu'il est la preuve d'un esprit avisé. Mais bien sûr, vous êtes sur la liste qu'il entretient avec assiduité. Je n'en attendais pas moins de vous.

— Je suis flatté que vous le pensiez.

Il était sincère. Elle ne lui faisait pas confiance, mais au moins elle admirait ses facultés mentales. Lui-même pouvait s'imaginer dans vingt, quarante, ou même cinquante ans, toujours fasciné par l'esprit de la jeune femme.

C'était une pensée qui méritait réflexion.

— J'admire les Romains, quel que soit ce que je peux dire sur les Grecs, continua-t-elle. Ne laissez pas Godard vous convaincre d'autre chose. D'un point de vue géographique, l'influence romaine a franchi bien des frontières et ils ont assimilé ce que les Grecs leur avaient enseigné. Êtes-vous allé à Serjillo ?

— Pas encore.

Serjillo était l'une des nombreuses villes romaines abandonnées situées au nord de la Syrie, et il avait effectivement l'intention d'aller en visiter quelques-unes.

— Mais je vais l'inclure dans mon itinéraire maintenant.

Ils arrivèrent dans la section du souk où se trouvaient les marchands de bijoux et Foye ralentit. Les marchands de tapis étaient encore assez loin.

— Les ruines romaines constitueront un chapitre de son livre, fit-elle remarquer.

— Celui que vous l'aidez à écrire. Elle opina.

Foye jeta un regard derrière eux et vit le lieutenant Russell s'éloigner de sir Henry à grands pas. Lui-même n'avait toujours pas trouvé le moment pour parler de Crosshaven. Il cessa de marcher et décida de faire ce qui était honorable et de lui expliquer ce qui s'était passé.

— Nous devrions peut-être aborder ouvertement un certain nombre de sujets.

Elle pinça les lèvres. La manière dont elle devint parfaitement immobile, comme si elle lui échappait, semblait annoncer qu'elle se préparait à entendre une nouvelle tragique. Elle lui fit un petit signe de tête, presque imperceptible.

— Mon Dieu ! S'exclama-t-il, aussi offensé qu'horrifié. Vous pensez que je vais vous faire des avances, c'est cela ?

— Vous ne seriez pas la première relation de lord Crosshaven à le faire.

— Crosshaven et moi sommes en froid et ne nous voyons plus. (Foye ne put adoucir la note de colère qui perçait dans son ton.) Il ne fait plus partie de mes amis. Soyez-en assurée, mademoiselle Godard, je vous en prie.

Elle se remit à marcher. Foye la rattrapa et fut saisi de constater qu'elle était au bord des larmes. Il lui prit le bras, mais elle s'écarta vivement.

— C'est insensé, voyons. Il est de bon ton pour un gentleman de prendre le bras d'une jeune dame lorsqu'ils

sortent ensemble.

— Nous ne sortons pas ensemble !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire et vous le savez très bien. Même si je pensais que vous aviez été la maîtresse de Crosshaven, ajouta-t-il en se penchant vers elle, je vous offrirais mon bras. Sans arrière-pensées, permettez-moi d'ajouter. Parce que je vous assure que je ne souhaite aucune complication de ce genre avec vous ou toute autre femme d'ailleurs.

Elle le toisa, les yeux écarquillés, et il n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait bien penser. Il laissa échapper un long soupir.

— Mademoiselle Godard, je ne vous tiens aucunement responsable pour ce qui s'est passé à Londres. Je sais que Crosshaven a menti.

— Et comment savez-vous une chose pareille ?

Il s'immobilisa et se retrouva face à sa réticence de s'exprimer sur le sujet.

— J'étais fiancé et devais me marier.

Voilà. C'était fait. C'était la première fois qu'il mentionnait Rosaline à quelqu'un qui n'était pas un proche et il en ressentait à peine un pincement au cœur.

Elle leva les sourcils. Il réalisa qu'il s'était mal fait comprendre.

— Elle vous attend en Angleterre ?

— Non.

Un nouveau pincement. Mais à sa grande surprise, plus faible encore que le précédent. Son regret était doux-amer

et non plus la plaie béante qui s'était formée jadis.

— Elle a épousé quelqu'un d'autre.

— Je suis désolée, fit-elle gentiment.

Dans ses yeux marron clair, il vit de la compréhension, en aucun cas de la pitié. Il faisait tout de travers. Elle n'avait pas compris.

— Lord Crosshaven, ajouta-t-il. Elle s'est enfuie avec Crosshaven deux mois avant notre mariage.

— Je suis tout à fait désolée d'apprendre cela.

Il baissa la voix.

— Vous vous demandez ce que la rupture de mes fiançailles vient faire avec vous ?

Il secoua la tête.

— Tout, je crains. Lorsque vous étiez à Londres, vous et votre oncle, Crosshaven faisait alors une cour assidue à Rosaline. Ma fiancée. En secret, comme vous pouvez l'imaginer. Et elle, dit-il avec une certaine difficulté, a fait écho à ses sentiments, en dépit du fait que nous devions nous marier. Je n'étais pas Foye, alors, mais juste lord Edward.

Il tendit la main pour lui toucher l'épaule, mais se ravisa.

— Cross, l'un de mes meilleurs amis à l'époque, a proféré des mensonges à votre égard, publiquement, afin de détourner mon attention sur ce qu'il entreprenait. Il souhaitait que je croie, moi et tout le monde, qu'il vous avait séduite. Afin de détourner l'attention, je le répète, de Mlle Prescott et de lui.

Elle pencha la tête sur le côté et le toisa. Il n'y avait aucune pitié au fond de ses yeux, juste une évaluation tranquille, qui fit battre son cœur plus vite.

— Est-ce que vous le haïssez ? demanda-t-elle.

Foye eut l'impression déconcertante que sa question était en fait juste sa manière à elle de dire qu'elle haïssait Crosshaven.

— Haïr ?

Il réfléchit. Il avait été profondément blessé. Trahi. Déçu au-delà des mots. Il baissa les yeux vers elle et eut l'impression d'être un mastodonte. Rosaline était beaucoup plus grande. C'était une des raisons qui l'avait poussé à demander sa main.

— Non, je ne le hais pas.

Il hésita, mais une nouvelle fois, des mots peu avisés franchirent ses lèvres.

— Et vous ?

Au diable les actions raisonnables ! Elle leva le menton afin de pouvoir le regarder droit dans les yeux. Son expression était féroce.

— Oui, fit-elle d'une voix douce.

Une voix douce qui contrastait avec l'émotion qui brûlait dans son regard, le pli de sa bouche, la manière dont ses mains étaient crispées.

— Je hais suffisamment Crosshaven pour nous deux. Foye soutint son regard, tandis que le désir naissait au creux de ses reins.

— C'est un sujet que nous allons explorer davantage, ne croyez-vous pas ? Finit-il par dire.

Chapitre 7

Büyükdere, 20 mai 1811

Le soir. À un bal qui se tient dans la splendide demeure de M. Anthony Lucey. La salle de bal donne sur le Bosphore et sur un verger d'amandiers. Outre plusieurs officiers de l'armée et de la marine anglaise, sont présents l'ambassadeur italien, ainsi que des diplomates français et russes. Sir Henry Godard et sa nièce Sabine sont là. Lord Foye vient d'arriver.

Hormis le plafond carrelé aux motifs colorés, la pièce aurait pu se trouver dans n'importe quelle demeure anglaise. Si Foye se laissait aller à fermer les yeux, il aurait pu facilement s'imaginer revenu à Londres. Il s'abstint toutefois, car il n'était pas sentimental. La musique lui était douloureusement familière : une contredanse qui entraînait les couples à rire et à badiner en même temps qu'ils se concentraient sur leurs pas. L'orchestre composé de violons, violoncelles, flûtes traversières et cors français était excellent.

Il avait beau se trouver à des milliers de kilomètres de Londres, la scène lui rappelait Rosaline. Elle adorait danser. Elle devait continuer à adorer danser d'ailleurs. Pour l'amour de Rosaline, Foye avait assisté et dansé à presque chaque bal pendant toute la saison de leurs

fiançailles. Il avait été heureux de le faire parce que cela la rendait heureuse, mais il n'aimait pas danser.

Foye demeura à l'entrée de la salle de bal. Il devrait rester suffisamment longtemps pour éviter de passer pour un butor. Il lui faudrait au moins saluer Lucey, mais c'était tout. Il pourrait s'éclipser sans que personne ne le remarque. Il n'avait aucune raison de rester.

Il n'allait pas danser ce soir.

Les lueurs des bougies faisaient étinceler les tresses, les broches, et les glands des officiers. Il y avait heureusement suffisamment d'hommes qui n'étaient pas en uniforme - des employés de la compagnie du Levant ou du personnel non combattant attaché à l'armée - pour que la salle de bal échappe à une atmosphère trop martiale. En ce qui concernait la gent féminine, Foye ne voyait pas une seule dame faire tapisserie.

Mlle Godard était assise avec son oncle sur un côté. Elle portait une robe trop simple pour un bal et ses boucles étaient retenues sur sa nuque. La couleur de ses cheveux était indiscutablement dorée. Quelques soldats hardis tournoyaient autour d'eux, mais vu l'air renfrogné de sir Henry, Foye n'était pas étonné que personne n'osât s'approcher d'elle.

Tandis qu'il restait planté là comme un idiot aveuglé par l'amour, Mlle Godard tourna la tête dans sa direction. Leurs regards se croisèrent et il sentit le désir naître entre ses jambes. Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas eu de

liaison et c'était une très, très jolie femme. Pas une jeune fille. Une femme. Et il la désirait. Terriblement.

Elle baissa les yeux, se pencha pour murmurer quelque chose à son oncle, puis quitta sa place. Foye la vit faire le tour de la salle pour se diriger vers lui. Il n'était pas le seul à qui elle fasse de l'effet. D'autres hommes la regardèrent, certains ouvertement, d'autres avec des regards furtifs, s'ils se trouvaient en compagnie d'une jeune dame.

Mlle Godard attirait les regards masculins malgré sa robe qui ne dévoilait pas suffisamment ses épaules ou sa gorge pour être intéressante. Et pourtant Foye doutait être le seul homme animé de pensées concupiscentes à son sujet. Sa démarche était pleine de grâce, ses manières dignes et tranquilles. Tout homme désirerait posséder une telle femme.

Bien entendu, il n'y aurait pas de conquête. Il pouvait contrôler ses pulsions aussi bien qu'un autre. Et puis elle ne le trouvait pas séduisant. Lui ni aucun autre.

Elle s'arrêta près de lui. En dépit de son assurance tranquille, elle n'avait pas plus de vingt-trois ans, se répétait-il. Et il avait quinze ans de plus qu'elle. Elle pensait certainement qu'il était trop âgé et trop disgracieux pour être autre chose qu'une relation.

Elle lui fit une révérence et glissa ses mains gantées derrière son dos si bien que tout ce qu'il pouvait voir de ses bras était la peau nue visible entre le coude et la manche courte. Elle affichait une jeunesse étourdissante et, pourtant, elle semblait plus mûre que les apparences ne

voulaient bien le laisser montrer. La joliesse de son visage et la courbe de sa poitrine ne signifiaient pas qu'elle n'avait pas d'esprit, et il était sûr que la plupart des autres hommes ne le comprenaient pas.

Ils devaient tous faire l'erreur de la croire ingénue. Certes, elle était jeune et suffisamment jolie pour éveiller l'intérêt de tous, mais avec elle, les manœuvres de séduction habituelles échouaient inmanquablement ; il suffisait de penser au lieutenant Russell. Sabine Godard n'était pas une femme qui pouvait être gagnée par la flatterie et la galanterie. Il fallait gagner son esprit, pas son cœur, qui, à l'instar du sien, était calfeutré dans un endroit quasi inaccessible.

— Lord Foye, fit-elle.

Elle exhalait un parfum de rose.

— Quand j'ai fait remarquer à Godard que vous étiez là, il m'a demandé d'aller vous chercher.

— Mademoiselle Godard, fit-il en baissant les yeux sur elle et en souriant légèrement.

— Venez, monsieur, dire bonsoir à Godard.

Elle sourit et pour la première fois depuis leur rencontre, c'était un vrai sourire qui lui était adressé. Aussi surprenant que cela puisse paraître, son désir en fut décuplé.

— Il en serait tellement heureux.

— Très bien.

Il lui tendit le bras et attendit.

— Oh, allons, fit-il à voix basse. Nous avons déjà eu cette conversation. Ne sommes-nous pas parvenus à une conclusion satisfaisante ?

Elle regarda son bras et sourit d'un petit sourire énigmatique. Puis elle posa une main sur son bras.

— Oui, monsieur, en effet.

— Excellent.

Il décida alors que Mme Lucey avait raison. Il fallait que Mlle Godard se marie. Mais pas avec un homme tel que le lieutenant Russell. Un mariage avec un militaire avait ses avantages, bien entendu, mais c'était d'un intellectuel dont la jeune femme avait besoin.

— Passez-vous un agréable moment ?

— M. Lucey organise un bal tous les quinze jours au moins, dit-elle en levant les yeux vers lui.

Il y avait beaucoup de monde dans la salle et ils avançaient lentement. Ils étaient à l'aise l'un avec l'autre, ou plus exactement, elle était à l'aise avec lui.

— Godard apprécie le spectacle, je crois.

— C'est l'occasion d'avoir des conversations intéressantes, répliqua-t-il.

Au moins était-il sincère en disant cela. Danser l'intéressait aussi peu que le vieil homme, et il appréciait de discuter avec des hommes intelligents et cultivés, tels que sir Henry. Et sa nièce aussi, d'ailleurs.

— Mme Lucey s'attend à du désordre ce soir, commença-t-elle.

— Ah bon ?

— Ne regardez pas tout de suite, mais sur votre droite se trouve l'ambassadeur italien. En redingote gris foncé. Il est très charmeur. Mme Lucey et moi soupçonnons qu'il veuille récupérer son cuisinier ce soir. Je lui ai conseillé de mettre des valets aux entrées de la cuisine. Et d'offrir au cuisinier une autre augmentation de salaire.

Il rit. Non seulement parce que c'était bienvenu, mais parce qu'elle l'avait amusé de manière tout à fait inattendue.

— Pensez-vous danser ce soir ? S'enquit-elle.

Foye la regarda, les sourcils arqués. C'était un développement pour le moins intéressant. Une perche tendue pour n'importe quel autre homme.

— Je suis trop vieux pour danser, Mademoiselle Godard.

Elle pencha la tête sur le côté, le menton levé vers lui. Une lueur amusée dansait dans ses yeux. Pendant un instant, il retint son souffle. Que pensait-elle, sapristi ? Qu'il était sot ? Prématurément vieux ? Ou bien souriait-elle parce qu'il n'avait pas posé la question que n'importe quel autre homme aurait posée à sa place ?

— Je suis sûre que plusieurs de ces jeunes femmes se pâmeront à l'idée de danser avec un marquis. Mlle Anna Justice, parmi elles, j'en suis à peu près certaine.

— Anna Justice.

Il s'immobilisa, obligeant la jeune femme à faire de même. Il se sentait niais d'avoir pu penser qu'elle faisait allusion à elle-même. Elle resta la tête penchée à l'observer.

— La notion de « jeunes femmes se pâmant à l'idée de danser avec moi » est absurde.

Elle lui jeta un autre de ces regards pénétrants dont elle avait le secret et qui l'enfiévrèrent. La manière dont ses yeux se relevaient juste assez pour leur donner une forme exotique était envoûtante. Comme des baisers languides à la fin d'une nuit d'ébats épuisants.

— Je crois, finit-elle par dire, que vous sous-estimez l'attrait que vous avez auprès du beau sexe.

— Je ne le crois pas.

Ils restèrent debout à se regarder et, pour Foye, la salle de bal cessa d'exister. Le bruit s'estompa comme il se perdait dans ses yeux. Que pensait-elle ? Il aurait beaucoup donné pour le savoir. Il voulait tendre la main pour toucher l'étincelle qui tremblait au fond de sa pupille.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle.

Et avec beaucoup de sincérité. Sans tenir compte de leur différence de sexe. Il n'avait jamais, jamais rencontré un tel être, homme ou femme.

Ridicule. Ce qu'il pensait était ridicule au-delà des mots et de toute compréhension.

Foye regarda par-dessus son épaule et se ressaisit juste à temps pour voir un danseur trop enthousiaste dévier de sa trajectoire. Le gentleman perdit l'équilibre et projeta violemment un bras en avant pour se rattraper, forçant plusieurs spectateurs à se presser contre le mur.

— Attention ! s'écria quelqu'un.

L'avertissement arriva trop tard. Trois soldats chancelèrent en arrière vers les spectateurs. L'un d'eux tomba et entraîna deux autres invités dans sa chute. Une collision

s'avérait inévitable. Foye tourna le dos juste à temps. Des cris d'alarme et de peur s'élevèrent. Des danseurs se mirent à tanguer et le frappèrent violemment, le poussant lui et Mlle Godard vers le mur. Il la saisit par la taille d'un bras et la tint serré contre lui de l'autre. Sans cela, elle se serait retrouvée piétinée ou écrasée contre le mur.

Il lutta pour se maintenir debout et réussit à empêcher leur chute en projetant son autre main contre le mur. Une douleur vive lui traversa le bras du poignet à l'épaule. Mlle Godard se retrouva coincée entre son corps et la pierre.

— Vous êtes blessée ? demanda-t-il, en retenant une grimace de douleur.

Une tension dans le bas-ventre le transperça quand il baissa les yeux. Elle le regardait d'un air éperdu. L'une de ses mains était plaquée contre son torse immense, l'autre agrippée à son bras. Ils restèrent dans cette position en attendant que tout le monde se relève. Au moins une personne impliquée dans la collision était ivre et Foye voulait s'assurer avant de la lâcher qu'il n'y aurait pas d'autre incident.

Elle continuait de le regarder. De regarder en lui. Troublé, il se sentit envahi par un désir douloureux. Autour d'eux, les gens grognaient, riaient ou demandaient si quelqu'un était blessé. Une femme à leurs pieds pleurait.

— Non, souffla-t-elle.

Elle respirait fort pour tenter de retrouver son souffle, sans succès. Lui avait une vue saisissante sur ses seins qui lui donna le vertige.

— Je ne peux pas respirer, murmura-t-elle.

Chapitre 8

Le bras de Foye resta serré autour de la taille de Mlle Godard sans raison. Ou peut-être parce qu'il en avait envie tout simplement. Elle poussa contre son torse, mais il ne la lâcha pas. Oh, Dieu que sa bouche était charmante. Il avait un désir absolument fou de l'embrasser.

Il n'arrivait pas à détacher son regard de ses lèvres. Enfin, il la lâcha.

— Allez-vous mieux ? demanda-t-il.

Elle recula du peu qu'elle pouvait, vu la masse de gens qui se pressait encore autour d'eux. Elle secoua sa jupe en tremblant.

— Mademoiselle Godard ?

— Maintenant, oui.

Mais sa voix était étranglée. Il aurait de toute façon vu qu'elle ne disait pas la vérité. Elle n'allait manifestement pas bien. Quelle femme souhaitait être écrasée par un homme monstrueusement grand comme lui ? Il parcourut la pièce du regard, cherchant quelqu'un en qui il pouvait avoir confiance et qui soit susceptible de pouvoir emmener sa compagne respirer un peu d'air frais. Loin de cette infernale salle de bal.

Lucey était invisible et les gens qu'il voyait étaient tous marins ou soldats, il n'en connaissait aucun. Le lieutenant Russell se trouvait à quelques mètres d'eux, occupé à aider

un autre soldat à se relever. Pendant un centième de seconde, Foye envisagea de l'appeler à l'aide. Et s'en abstint.

Il se contenta de poser une main dans le dos de la jeune femme et de la pousser délicatement vers l'embrasure d'une porte. Le corridor était vide. Une autre embrasure flanquée de deux colonnes menait à une pièce semi-circulaire. Un banc recouvert de tapisserie épousait le mur incurvé et une table en marbre ouvragé était posée au centre de la pièce surmontée d'un dôme. Des lampes suspendues à des crochets diffusaient suffisamment de lumière pour qu'on puisse y voir clair.

— Vous ne vous sentez pas bien. Vous tremblez. Asseyez-vous, mademoiselle Godard, avant de défaillir.

Elle s'immobilisa et balaya la pièce du regard. Ils étaient seuls. Il constata que les yeux de la jeune femme se remplissaient d'appréhension.

— Vous êtes pâle comme un linge et vous tremblez. Il s'éloigna de quelques pas.

— Restez ici au moins jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux. Dois-je aller chercher le lieutenant Russell ?

— Le lieutenant Russell ?

Elle plongea les yeux dans les siens d'un air interrogateur.

— Asseyez-vous. Reprenez votre souffle.

Elle s'assit sur le banc et ouvrit l'éventail qu'elle portait au poignet. Elle l'agita et inspira plusieurs fois.

— J'étais sûre que nous allions être écrasés.

— Vous voulez dire que vous avez eu peur que je vous écrase, rectifia-t-il d'un ton empreint de sarcasme.

Elle cessa de s'éventer.

—Non. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je viens de dire clairement avoir eu peur que « nous » soyons écrasés.

—À quatorze ans, fit-il à voix basse, je mesurais plus d'un mètre quatre-vingts et j'étais plus grand que mon père et mon frère. À dix-sept ans, je faisais huit centimètres de plus. Il lui adressa un sourire amer.

— Aussi grand que le Prince noir et pourtant j'ai encore grandi de près de huit centimètres avant l'âge de vingt et un ans. Vous ne pouvez pas imaginer de garçon plus gauche. Croyez-moi, je suis tout à fait conscient de ma taille et de son effet sur les gens.

— Je n'ai jamais pensé que vous alliez me transformer en crêpe, assura-t-elle. Je savais même que vous ne le feriez pas.

Elle posa les yeux sur sa main.

— Vous vous êtes fait mal afin de me protéger. N'essayez pas de le réfuter. J'ai vu votre expression quand c'est arrivé.

Foye la contempla et sentit le sol se dérober sous ses pieds. Quelle sottise de sa part ! Il voulait l'amuser, la faire sourire et qu'elle se dise qu'il était spirituel. Il avait voulu la même chose pour Rosaline, avec un résultat désastreux.

— La plupart des femmes me trouvent horrible. Elle lui jeta un regard incisif, les sourcils froncés, mais il ne lui laissa pas le temps de l'interrompre.

— J'ai peu d'illusions sur moi, mademoiselle Godard. Je suis singulièrement grand et singulièrement bâti. Costaud, devrais-je dire. Puissé-je ne jamais devenir gros. Il n'y aurait alors pas de lit qui puisse accueillir mon grand corps, ni de cheval en mesure de me porter. Associez cela à mes traits grossiers et vous avez le résultat. Je suis destiné, je le crains, à jouer le rôle de la bête face à la beauté féminine.

En dépit de ses intentions, son ton était mâtiné de colère. Sa tentative d'autodénigrement tombait à plat. Après un moment de silence, elle prit la parole :

— Je ne vous trouve pas bestial, monsieur.

Elle laissa retomber les mains sur ses genoux, son éventail toujours ouvert.

— Votre visage est de ceux qui frappent les esprits, comme je suis sûre que vous le savez.

Les bruits du bal derrière eux se dissipèrent. Il n'y avait plus rien qui comptait qu'elle et ses yeux rivés sur lui comme si elle pensait qu'il avait perdu la raison. Il fit un pas vers elle tout en se demandant où il en avait trouvé l'audace.

Elle baissa les yeux et referma son éventail.

— Je ne dis pas cela pour vous flatter. Pas du tout. Pourquoi voudrais-je le faire ?

— En effet.

Pourquoi Rosaline avait-elle déclaré l'aimer jusqu'au jour même de sa fugue avec Crosshaven ?

— Pourquoi voudriez-vous le faire ? Il l'avait offensée apparemment.

— Je ne me marierai pas, monsieur. Ma décision date d'avant Crosshaven, et je n'en changerai pas. Ma place est aux côtés de Godard.

Elle se leva et d'un geste de la main l'empêcha de parler.

— Épargnez-moi, monsieur. Ne réfutez pas le fait que vous pensiez que j'avais jeté mon dévolu sur vous.

Il attendit un peu avant de répondre. Il aurait dû laisser passer la remarque, mais il ne le fit pas.

— Ce n'est pas le cas ? Elle inspira profondément.

— Oh, vous êtes enrageant. Je comprends votre stratégie. Si je dis non, vous allez déclarer que c'est parce que vous êtes monstrueux et qu'aucune jolie femme ne pourrait vouloir d'une bête telle que vous.

Elle s'approcha de lui.

— Si je dis oui, vous allez déclarer qu'une femme qui cherche à se marier tellement au-dessus de sa condition est prête à dire n'importe quoi.

— Pensez ce que vous voulez, répliqua-t-il en haussant les épaules. Mais soyez prévenue, je n'ai pas l'intention de me marier moi non plus.

— Nous sommes bien assortis, alors, vous ne trouvez pas ?

— Comme deux gouttes d'eau. Elle le stupéfia en éclatant de rire.

— Oh, lord Foye, si nous avons tellement de choses en commun, ne pouvons-nous pas être amis alors ?

— Je n'ai pas tellement envie que nous soyons amis, mademoiselle Godard.

Elle était tellement proche de lui qu'il sentait le parfum de l'huile essentielle de rose dans ses cheveux. La jeune femme ne tint pas compte de sa remarque et il se sentit gauche.

Elle se tenait de profil et cela lui donna l'occasion d'admirer la ligne de son cou et de ses épaules. Il était bestial en fin de compte, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de l'imaginer nue. Il n'avait pas eu de maîtresse depuis longtemps et tout en elle l'envoûtait. Il ne devrait pas avoir de telles pensées. Pas à son sujet. Mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Son désir ne s'évanouit pas quand elle le fixa du regard.

Le temps fut comme suspendu dans un instant d'une intimité affolante.

— Mademoiselle Godard, fit-il en essayant de prononcer son nom de manière solennelle.

Oh et puis tant pis ! Maintenant elle comprenait au moins un peu ce qui se passait dans sa tête. Elle semblait tellement jeune et innocente que son cœur se serra. Il se força à ne pas bouger. Il voulait la prendre dans ses bras et anéantir tous les dragons qu'il lui faudrait tuer pour cela.

— Monsieur.

Son regard était attentif. Prudent. Curieux ? Il franchit l'espace qui les séparait et laissa glisser un doigt sous ses lèvres.

— Vous ne connaissez rien des hommes et de leurs désirs.

— C'est inexact.

Où était passé l'air dans la pièce ? La bouche de la jeune femme s'entrouvrit et il passa une seconde fois un doigt sur sa lèvre inférieure.

— Vous ne connaissez pas les miens alors. Dois-je vous les confier ?

Elle opina.

— Très bien. Vous m'envoûtez, mademoiselle Godard. Mais vous êtes trop jeune pour moi. Trop jolie. Trop douce. Trop innocente.

Elle pencha la tête pour l'étudier.

— Est-ce que vous allez m'embrasser ?

— Non.

L'espace entre eux disparut, il n'aurait su dire comment et craignait que ce ne soit de sa faute.

— Vous le voulez ?

— Mon Dieu, vous me tuez !

Il ne pouvait s'écarter d'elle. Son corps était tendu par le désir et il continuait de la toucher, passant et repassant son doigt sous sa bouche sensuelle. Et elle ne cessait de le fixer.

— Si je le fais, dit-il d'un ton bourru, vous comprenez que cela ne mènera à rien.

— Bien entendu.

— Je ne vais pas le faire.

Elle était innocente et sans expérience, il ne le devrait pas. Il ne le devait pas.

— C'est pure folie !

Elle se mordit la lèvre et les nobles intentions de Foye s'envolèrent.

— Je comprends cela aussi.

Foye décida que peu lui importait d'aller en enfer. Il pencha la tête et elle se dressa sur la pointe des pieds pour aller à sa rencontre. Juste un effleurement de ses lèvres sur les siennes, se dit-il. Juste ce baiser qu'une jeune femme est susceptible de connaître sans qu'il représente une menace pour sa vertu.

Quand la bouche de Sabine toucha la sienne, Foye se raidit. Il ne réagit pas immédiatement parce qu'il n'était pas sûr que ce qui se passait entre eux était réel. Mais son imagination ne lui jouait aucun tour : c'était elle qui l'embrassait et non lui qui perdait contrôle. Son choix à elle. Ses lèvres sur les siennes.

Avait-il jamais voulu quelque chose à ce point ? Peu lui importait qu'elle soit trop jeune pour lui ou qu'il souhaite éviter les complications. Ou qu'il y ait cent autres raisons de ne pas laisser une chose pareille se produire.

Sa bouche était si douce. Et puis elle tremblait et hésitait imperceptiblement - c'était charmant, tellement charmant ! Il savait ce que cela lui avait coûté de prendre cette initiative : juste avant de fermer les yeux, il avait vu qu'elle s'attendait à ce qu'il l'arrête, et il n'avait en aucun cas voulu la blesser. Il la voulait comme il n'avait jamais voulu aucune autre femme !

Sa bouche était aussi suave qu'il l'avait imaginé, plus suave encore. Il la prit par la taille, l'attira plus près de lui. C'était

une femme menue, une femme aux courbes délicieuses. Il la sentit un peu empruntée.

Mlle Sabine Godard était novice en la matière. Il prit ses bras et les posa sur ses épaules à lui tout en continuant de l'embrasser. Et puis aucun des deux ne fut plus emprunté du tout. Elle sut quoi faire de ses mains et quand et comment pencher la tête, et il se pencha juste comme il fallait, et elle se mit sur la pointe des pieds juste comme il fallait. Et la situation entre eux devint beaucoup plus dangereuse.

Il aurait dû se douter qu'elle apprendrait vite. Il ouvrit la bouche sur la sienne alors même qu'il se disait « Assez ! ». Mais ce n'était pas assez. Il l'attira violemment à lui et elle lui fit baisser la tête vers la sienne. Ses doigts effleurèrent ses cheveux... Bon Dieu, dans quelle situation s'était-il mis ?

Tandis qu'il se débattait avec toutes les raisons de ne pas embrasser Mlle Sabine Godard, son corps poursuivait sa mutinerie. Il tint sa nuque d'une main et posa l'autre dans son dos. Elle était encore un peu hésitante, comme si elle ne se rendait pas compte de sa capitulation. Il sentit son souffle dans sa bouche, le bruissement de son halètement et la pression de son jeune corps contre le sien.

Que Dieu lui vienne en aide, il voulait plus qu'elle ne pouvait lui offrir ! Plus qu'il ne pouvait décemment demander à une femme de son âge et de sa condition. Et alors qu'il pensait pouvoir enfin s'extraire de ce puits sans fond, elle l'embrassa de la manière dont il le souhaitait, les

lèvres ouvertes, la langue jouant avec la sienne. Cette fois, ce fut lui qui haleta. Perdu. Il était perdu.

Quel fou il était d'avoir laissé une telle chose se produire !

Il n'en avait cure.

Il reprit le contrôle et, la tenant toujours fermement, fit aller et venir sa langue dans sa bouche docile et douce, et sa jeune élève lui retourna sa hardiesse. Embrasser était inoffensif, se répétait-il.

Le problème, toutefois, c'était qu'embrasser Mlle Godard n'avait rien d'anodin.

Foye s'écarta et la regarda ouvrir doucement les yeux. Il l'enlaçait, une main sur la nuque et l'autre aventurée plus bas sur ses reins, et il pouvait sentir son membre durci palpiter entre eux.

— Vous embrassez merveilleusement bien, fit-elle d'une voix suave.

Dieu, elle semblait aussi enivrée de plaisir que ses yeux le suggéraient. Si c'était le cas, ils ressentaient tous deux la même impression.

— Vous embrasser est une chose délicieuse, lord Foye. Vraiment délicieuse.

— Avouez, mademoiselle Godard. Vous n'avez jamais fait cela auparavant.

— Embrasser un homme, vous voulez dire ? Non, j'avoue ne jamais l'avoir fait.

— Hmm. Vous étiez émérite.

— Oh, merci, monsieur, fit-elle en souriant.

Il prit son joli visage entre ses mains et passa le pouce sur ses pommettes. Qu'allait-elle lui autoriser de plus ?

— Peut-être que vous devriez m'embrasser de nouveau, fit-il, afin de nous assurer que vous avez bien compris comment faire.

Sabine rit et il eut la réaction qu'il avait toujours quand il la voyait sourire : son cœur s'emballa.

— Oui, fit-elle. Je crois que je le devrais en effet.

Elle glissa les bras autour de ses épaules et alors qu'il se croyait déjà au paradis, elle enfouit ses doigts dans ses cheveux et attira sa tête vers la sienne... Mon Dieu ! Il n'en avait pas encore poussé la porte ! La différence entre ce baiser et leur premier baiser était comme passer de chaud à torride. Il répondit sans réserve, avec avidité. Où elle le guidait, il suivit.

Et puis, et puis soudain elle était collée à lui et il en voulait plus. Elle se cambrait contre lui. Il voulait plus qu'un simple baiser.

Quand ils s'écartèrent l'un de l'autre, ils étaient tous deux haletants. Et elle avait l'air d'une femme qui a été consciencieusement embrassée. Il riva les yeux sur le plafond en bois travaillé en s'efforçant de reprendre ses esprits.

Elle toucha son visage, suivit la ligne de sa joue.

— Je suis désolée de vous avoir contrarié.

— Contrarié ? Contrarié d'avoir été audacieux et discourtois ? fit-il en la regardant.

— Vous ne l'avez pas été.

Elle inspira profondément en tremblant un peu tandis qu'il passait les mains dans ses cheveux.

—Enfin, peut-être un petit peu audacieux.

—Audacieux. C'était beaucoup plus que cela, mademoiselle Godard.

—Je suppose que nous devrions rejoindre mon oncle, fit-elle après un moment.

Il en convenait et le lui aurait dit lui-même s'il n'avait pas posé les yeux sur sa bouche.

—Dans un moment.

—Très bien.

Leurs regards s'unirent et la chaleur dans la pièce augmenta au point où il se demanda ce qui était pire : rester ou la laisser partir ainsi, avec sa bouche si rose et si pleine d'avoir été embrassée.

Il poussa un soupir.

— Rejoignons votre oncle, voulez-vous ?

Elle opina. Il laissa Sabine entrer dans la salle de bal en premier et s'attarda quelques minutes dans le corridor mal éclairé en écoutant une gavotte. Comment avait-il pu laisser leur relation basculer ? Quand ce merveilleux instant pourrait-il se reproduire ? Non, cela n'arriverait pas ! Ils ne le pouvaient pas.

Quand il retourna dans la salle de bal, elle était là, entourée de plusieurs officiers, dont le lieutenant Russell. Elle avait l'air trop grave pour une jolie jeune femme qui assiste à un bal, au milieu d'admirateurs qu'elle n'admirait pas.

D'une certaine manière, elle était aussi isolée que lui.

Elle eut l'air soulagée quand il apparut.

—Lord Foye, vous voilà. Il la rejoignit.

—Mademoiselle Godard.

Il fit un signe de tête au lieutenant et ne reçut qu'un salut maussade et soupçonneux en retour.

—Godard souhaite toujours vous voir, monsieur. Elle sourit aux officiers.

—Bonne soirée, messieurs.

—Mais mademoiselle Godard... fit le lieutenant.

—Oui?

L'homme jeta un regard à Foye avant de se tourner vers elle.

— Vous ne m'avez pas promis de danse.

— Je ne danse pas, répondit-elle en faisant un bref signe de tête. Bonsoir.

Dieu merci, pensa Foye.

Ils arrivèrent enfin auprès de son oncle.

— Godard, je vous ai amené lord Foye.

— Venez vous asseoir à côté de moi et dites quelque chose d'intelligent, lui ordonna sir Henry.

La musique cessa soudain, et non pas pour marquer la conclusion d'une série de danses. Le violon se tut au milieu d'un crescendo. Les conversations s'interrompirent comme si elles étaient balayées par une vague.

— Que se passe-t-il ? demanda sir Henry.

Il saisit sa canne et se mit debout tant bien que mal. Son serviteur Asif contourna sa chaise et se plaça à ses côtés. Il

était presque aussi grand que Foye.

— Quelqu'un va-t-il finir par me dire ce qui se passe ? Un des avantages de Foye, c'était qu'il pouvait voir par-dessus la tête de tout le monde. Un Turc, magnifiquement vêtu, venait d'entrer dans la salle escorté par une dizaine de serviteurs. Il portait une robe traditionnelle, mais singulièrement somptueuse : en soie brodée de fil d'or et ornée de perles et de pierres précieuses. Sa peau était basanée, son nez royalement busqué, sa moustache et sa barbe fournies.

— Je crois, souffla Foye à sir Henry, que Nazim Pasha nous fait une petite visite.

Mlle Godard dit quelque chose à leur serviteur que Foye ne comprit pas. La réponse fut brève et sembla affirmative.

— De quoi Asif et vous êtes en train de parler ? demanda sir Henry.

— Lord Foye a raison, fit-elle en se tournant vers son oncle. C'est Nazim Pasha.

Foye observa Anthony Lucey traverser la salle de bal, désormais vidée de ses danseurs, afin d'accueillir le pacha. Ce dernier portait une épée incrustée de diamants et deux pistolets sertis de gemmes étaient glissés dans l'écharpe qui ceignait sa taille. Ceux qui formaient son cortège étaient armés d'un assortiment de pistolets et de mousquets moins décoratifs et beaucoup plus fonctionnels. La foule s'effaçait sur leur passage et les Godard purent bientôt voir eux aussi Nazim Pasha et ses hommes

accompagnés par Anthony Lucey. Foye jeta un coup d'œil à Mlle Godard.

— Est-ce habituel qu'un pacha apparaisse au milieu d'un si grand nombre d'infidèles ?

Elle secoua la tête.

— Non, mais Godard et lui se sont bien entendus quand ils se sont rencontrés, et M. Lucey le connaît depuis plusieurs années. Il est peut-être curieux de nous connaître mieux.

Nazim Pasha s'arrêta devant sir Henry, s'inclina et s'adressa à lui dans un français parfait. Sir Henry lui répondit dans la même langue.

Dans l'échange qui s'ensuivit, une chose devint parfaitement claire pour Foye : Nazim Pasha trouvait Mlle Godard fort à son goût.

Il avait été jaloux du lieutenant Russell. Le soldat était jeune, beau et entreprenant, mais il ne représentait aucune menace réelle en fin de compte. Il n'intéressait pas Mlle Godard. Le pacha, c'était différent. D'abord ce n'était pas un gamin. Non, c'était un homme qui avait la réputation d'obtenir tout ce qu'il désirait par le biais du vol, de la fraude, du meurtre, voire du viol. Et il ne connaissait pas le remords ou le repentir.

Si Nazim Pasha décidait que Mlle Godard lui plaisait, Foye était à peu près sûr qu'elle disparaîtrait pour ne jamais être revue.

Il fut surpris de découvrir qu'il n'avait aucune envie que cela se produise. Et ce pour une raison toute personnelle.

Chapitre 9

23 mai 1811

Quatre heures du matin environ. L'appartement de lord Foye à Büyükdere. Plus précisément, la chambre à coucher de Foye. Le marquis ne dort pas.

Sa chambre était plongée dans l'obscurité la plus complète. Dehors, tout était silencieux. Mais il n'arrivait pas à dormir. Allongé sur son lit, il tournait et se retournait. Il aurait voulu pouvoir s'épuiser physiquement. Depuis qu'il avait embrassé Sabine Godard, il avait les nerfs à vif. Il n'aurait jamais dû laisser les choses dérapier ainsi. Jamais. Mais il l'avait fait et la vérité était qu'il ne le regrettait pas.

Il savait qu'il n'arriverait pas à se rendormir. Il appela son serviteur Barton qui faisait office de valet, de majordome, et de factotum, et une fois habillé, avala rapidement un petit-déjeuner et but plusieurs tasses de café.

Il se dirigea vers le centre de Büyükdere. Il dormait mal depuis plusieurs jours, dérangé par des rêves où Mlle Godard soit se présentait à lui dans des positions pour le moins explicites, ce qui le troublait fort, soit se trouvait dans une situation de danger mortel. Il la sauvait alors au péril de sa vie et elle tombait dans ses bras pour lui

déclarer une gratitude et un amour éternels. Sur le plan spirituel et physique.

La nuit passée, il avait eu les deux sortes de rêves. En plus du baiser échangé, il y avait aussi le fait qu'il n'était pas le seul homme à avoir remarqué l'intérêt de Nazim Pasha à l'encontre de la jeune femme et à l'avoir interprété comme étant de nature sexuelle. Lorsque le sujet avait été abordé - il ne se souvenait même plus qui l'avait abordé - inquiété pour la sécurité de la jeune femme. Mlle Godard était aimée de tous. L'admiration du pacha avait été dûment notée. On en parlait. Rien n'était dit contre Mlle Godard. Elle était beaucoup trop sérieuse pour que quelqu'un ait pu laisser penser qu'elle avait encouragé, d'une manière ou d'une autre, le pacha.

Foye poursuivit sa route, les mains croisées derrière le dos et la tête baissée comme il accélérât le pas. Une longue marche à ce rythme soutenu lui viderait la tête. Il avait vaguement l'intention d'assister au lever du soleil puis, une fois qu'il aurait brûlé toute cette nervosité, de rentrer chez lui et de planifier le reste de sa journée. Il se demandait s'il devait quitter Constantinople et refouler cet engouement de plus en plus vif pour Sabine Godard. Il n'était vraiment pas avisé de se retrouver empêtré dans une telle situation et surtout de la mêler à un scandale.

Quand il arriva sur la place du village, il faisait encore nuit. Il se dirigea vers le fleuve. Une promenade le long du Bosphore serait non seulement agréable, mais lui permettrait de faire de l'exercice. Irait-il vers le sud et

Constantinople ou vers le nord en direction de la mer Noire ?

À part les soupçons muets du lieutenant Russell, personne n'avait remarqué son rapprochement soudain avec Mlle Godard lors du bal. S'il y avait eu quelques moments d'hilarité en évoquant la chute de plusieurs soldats et même une ou deux imitations amusantes de la scène, personne ne souffla un mot du fait que Foye et Mlle Godard aient été pris dans le chaos.

Lui n'arrivait pas à oublier la terreur dans les yeux de la jeune femme lorsqu'il l'avait rattrapée et tenue afin de l'empêcher de tomber. Dieu, elle aurait pu être blessée s'il n'était pas intervenu ! Dix pas plus lents ou plus rapides et ils auraient évité la débâcle. Il ne l'aurait jamais entraînée dans un lieu où ils se seraient retrouvés seuls et surtout il n'aurait jamais perdu la tête. Ni découvert que Sabine Godard embrassait comme seul un ange sait le faire. Il n'aurait jamais vu l'expression qu'elle avait eue en disant qu'elle trouvait ses traits remarquables. Comme si elle trouvait que son visage était intéressant. Et il la croyait.

Il avait également appris qu'un nombre conséquent de résidents de Büyükdere avaient pensé que sir Henry avait imaginé sa nouvelle amitié avec le pacha. L'arrivée de ce dernier au bal avait mis fin à cette rumeur. Il y eut d'autres discussions concernant sir Henry, lorsque le lendemain du bal, Nazim Pasha était venu leur rendre visite, en privé, et s'était assuré qu'il soit clairement communiqué qu'il avait renouvelé son invitation de lui rendre visite à Kilis. Il leur

avait également offert de somptueux cadeaux au luxe extravagant : à sir Henry, un kaftan brodé de fils d'or et d'argent, de minuscules perles, et de diamants ; à Mlle Godard, il avait présenté des peignes en ivoire recouverts d'or et sertis de rubis, dont trois étaient de la taille d'un ongle de Foye, détail qu'il connaissait vu que sir Henry avait fièrement fait admirer leurs présents à toutes les personnes qui leur rendaient visite. Et, oui, il était allé leur rendre visite. À l'un des rares moments où il savait qu'elle ne serait pas là. Son objectif avait été de dévoiler à sir Henry l'infamie de Crosshaven afin de lui faire comprendre qu'elle était innocente. C'était le moins qu'il puisse faire pour elle, et il s'était acquitté de cette obligation. Il avait alors appris beaucoup de choses sur les Godard et le pacha. Elle n'avait pas simplement reçu des peignes, mais un bracelet et une broche assortis. De la part de quelqu'un d'autre, un tel cadeau aurait été bien plus qu'inconvenant. Le pacha, lui, était riche. Il avait offert d'autres cadeaux de la sorte à divers membres du corps diplomatique à Büyükdere et Pera. Les rubis étaient superbes. Un présent trop intime, d'après Foye. Il avait vu les bijoux et avait estimé que c'était le genre de cadeau qu'un homme offre à une femme avec laquelle il espère avoir une liaison.

Il arriva au bord du fleuve et se dirigea vers le sud, en direction de Constantinople, sans compter toutefois marcher aussi loin car il faudrait qu'il revienne à Büyükdere et la distance entre les deux villes était de dix-huit kilomètres. Le château de Büyükdere était une

destination possible. Situé à neuf kilomètres environ, il avait été bâti au bord du Bosphore et une forteresse sœur se dressait en face, sur l'autre rive. Les deux châteaux avaient été construits dans le seul but d'étrangler l'accès à la mer Noire. C'était tout ce qu'il savait de la bâtisse.

Il envisagea de rentrer chez lui, mais trop de pensées se bousculaient encore dans sa tête. Il décida de rejoindre le château. Pourquoi pas ? Personne ne l'attendait nulle part et son valet, Barton, était habitué à ses longues excursions solitaires. Il avait quelques paras dans sa poche, des pièces de la monnaie locale, assez pour un déjeuner correct. Il se mit en route alors que le soleil se levait timidement.

La promenade prit deux heures. Il longea plus ou moins le Bosphore. Un autre avantage de sa grande taille était qu'il couvrait une distance plus rapidement qu'un homme de taille moyenne. Ce matin, son corps, comme c'était souvent le cas, apprécia l'exercice. La marche en elle-même n'avait rien de difficile, mais il avança aussi vite qu'il le put afin de réaliser un véritable effort physique. Il réussit à chasser Mlle Godard de son esprit par deux fois.

L'entrée du château se trouvait au bord de l'eau. L'édifice était construit sur une colline dominant le Bosphore et avait la forme d'un rectangle déformé par trois tours massives hérissées de créneaux. Il ressemblait à de nombreux châteaux anglais. L'influence de l'art byzantin se voyait encore à certains endroits, dans le marbre travaillé dont il restait des vestiges et qui avait dû entièrement recouvrir les pierres à une époque. Une colonne solitaire

recouverte des traces d'un motif byzantin gravé dans le revêtement de marbre se dressait près d'un mur.

Il y avait encore quelques canons, mais ils étaient presque tous rouillés et en mauvais état. Personne ne risquait de tirer depuis cette position. Foye passa un moment à les examiner et à contempler ce qui restait du château situé de l'autre côté du détroit. Il occupait une situation stratégique de défense, tout en étant en mesure de prévenir un accès vers la mer ou vers Constantinople. Il décida de longer le mur de barbacane et d'admirer ainsi la vue sur l'eau. Il se dirigea vers la tour qui surplombait le fleuve.

Des oiseaux de mer tournoyaient au-dessus de lui, en quête de poisson. Un bateau typique de la région descendait lentement vers Constantinople. Alors que Foye s'approchait du rebord, il aperçut quelqu'un assis près de la première tour où il souhaitait justement se rendre. Un Turc peut-être, qui songeait à l'histoire de son pays et contemplait ce qui avait été un glorieux passé. Foye ne faisait pas partie de ceux qui pensaient que le sultanat vivrait encore longtemps. L'état de délabrement du château de Büyükdere témoignait de cette déchéance.

Il reprit sa progression et réalisa que l'autre promeneur n'était pas un turc, et n'était pas un homme non plus. Une femme turque n'avait pas le droit de venir ici toute seule, ce devait donc être une Européenne. Encore quelques pas et il reconnut la chevelure d'or visible de dessous le chapeau. Sabine Godard.

Chapitre 10

Château de Büyükdere, 23 mai 1811

Six heures et demie du matin environ. Le site d'une très grande coïncidence. Ou du destin peut-être.

— Mademoiselle Godard ?

Sabine sursauta en entendant son nom. Elle releva les yeux de son dessin et mit sa main en visière afin de voir qui l'interpellait.

Elle reconnut lord Foye immédiatement. Elle ne connaissait personne d'aussi grand que lui. Son cœur se mit à battre plus vite tandis qu'il s'avançait vers elle. Elle était installée sur l'une des parties crénelées de la muraille du château. Au moment où le marquis l'avait hélée, elle était penchée sur une feuille, un crayon à la main. Elle se redressa et le bout de sa chaussure heurta la mallette en cuir qui se trouvait à ses pieds. Elle était ouverte et contenait du papier, un assortiment de crayons, de fusains, de craies, et de gommes.

Lord Foye s'arrêta à environ un mètre d'elle et retira son chapeau. Il secoua la tête pour remettre ses boucles en place. Le cœur de Sabine s'emballa. Pourquoi réagissait-elle ainsi ? Elle savait qu'ils ne s'embrasseraient plus. Il lui

avait dit que cela ne mènerait à rien et jusqu'à maintenant, il avait tenu parole.

— C'est bien vous, mademoiselle Godard, déclara-t-il en souriant. Je n'en étais pas sûr.

Elle savait bien qu'elle devrait répondre « oui, monsieur. C'est bien moi ». Ou encore « Bonjour, monsieur ». Mais elle n'en fit rien parce que c'était maintenant la troisième fois que le simple fait de le voir la troublait au plus haut point. La vérité était qu'elle le trouvait séduisant, depuis la ligne irrégulière de ses joues jusqu'à son nez busqué. Même si les sentiments qu'elle avait pour lui ne pourraient jamais déboucher sur quoi que ce soit, comme il l'avait si justement avertie.

Elle posa une main sur sa feuille pour empêcher la brise de la faire s'envoler. Ce matin, lord Foye portait un gilet bordeaux rayé de satin gris, assorti à son pantalon étroit blanc cassé. Sa redingote gris foncé épousait sa taille mince. Sabine n'avait pas pour habitude de remarquer tous ces détails chez un homme, ou plus exactement, elle n'avait pas l'habitude que de tels détails l'affectent. Mais ils pouvaient être amis. Ce serait suffisant.

— Bonjour, fit Foye en s'inclinant devant elle.

Elle dut lever la tête pour le regarder et en le faisant, le souvenir de ses bras autour d'elle ressurgit. Sa bouche sur la sienne, douce et tendre. Son premier et son seul baiser. Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, elle se sentit défaillir et dut appuyer avec force sa main sur son carnet à dessins pour ne pas vaciller. Elle avait entendu parler de

sentiments de ce genre, de femmes qui soutenaient être transportées à la vue d'un homme, mais elle avait pensé que la réaction était exagérée. En admettant que ce soit vrai, elle avait pensé ne jamais connaître de telles sensations. Et voilà qu'elle contemplait lord Foye en se demandant si ses jambes allaient la soutenir si elle se levait.

Elle n'arrivait pas à savoir s'il semblait content de l'avoir rencontrée ou s'il en était contrarié. Elle glissa son crayon derrière son oreille et s'efforça de retrouver son sang-froid. Elle devait faire taire son émoi, cela ne menait à rien.

— Bonjour, monsieur.

Cette rencontre ne différait en rien des rencontres qu'elle pouvait faire avec des gentlemen de sa connaissance. Elle fit une révérence maladroite, son croquis toujours à la main. Après tout, il était lord Foye. Le marquis de Foye. Un homme tellement au-dessus d'elle dans la société qu'elle n'avait de toute façon pas le droit de ressentir le moindre sentiment pour lui. Elle rangea le souvenir de leur baiser dans un recoin de son cerveau. Plus tard, quand elle serait seule, elle pourrait le rappeler à sa mémoire.

— Qu'est-ce qui vous amène ici de si bon matin ? Réussit-elle à dire.

Il ne s'approcha pas davantage et Sabine fut persuadée qu'il allait la saluer et s'en aller dans la minute.

— M. Lucey m'a conseillé de visiter le château de Büyükdere. Alors, voilà, je visite.

Il indiqua l'eau du doigt en lui adressant un sourire qui la bouleversa.

— Je calcule ce qu'il faudrait pour tirer un canon par-dessus l'eau afin d'atteindre la Turquie asiatique.

Ils étaient seuls. Totalement seuls, et elle ne s'inquiétait pas qu'il puisse lui faire des avances inconvenantes. Non, la raison de son émoi était toute différente.

—*Rumeli Hisari*, déclara-t-elle.

—Pardon ?

— Les autochtones l'appellent *Rumeli Hisari*, la forteresse romaine.

Elle avait parlé trop vite. Mon Dieu, elle tremblait ! Quelle sotte ! Sa voix avait un timbre différent aussi ; elle ne la reconnaissait pas. Elle n'avait jamais perdu ainsi ses moyens avec quiconque.

— Je ne sais pas pourquoi ils l'appellent ainsi.

Elle écarta une mèche de cheveux qui lui chatouillait le visage. Elle n'arrivait pas à s'arrêter de parler. Et Foye était trop poli pour l'interrompre.

— Elle a été construite par Fatih Mehmet le Conquérant. La construction a commencé en 1451. Le style n'est pas tellement romain, je trouve. À l'époque, Auguste César était mort depuis longtemps. Vous avez vu les canons ?

Elle montra du doigt la partie du château qui ne donnait pas sur l'eau.

— La tour de la poudre à canon est là-bas.

Il ne regarda pas dans la direction qu'elle indiquait. Il se contenta de s'éclaircir la gorge en triturant son chapeau de

ses longs doigts.

— Vous êtes un véritable puits de science, mademoiselle Godard.

Elle le regarda, atterrée, prenant conscience du fait qu'elle était ridicule. Une autre mèche s'échappa de son chapeau et effleura sa joue sans qu'elle y prête attention.

—Je ne peux pas y faire grand-chose, vous savez.

—Faire grand-chose à propos de quoi ?

—J'ai été élevée par Godard.

Elle haussa les épaules et ne bougea pas quand il s'approcha un peu plus. Aussi près que deux personnes peuvent l'être une fois qu'ils se connaissent. Le mouvement n'avait rien de délibéré ou de sous-entendu, mais elle riva les yeux sur sa bouche en se demandant quel serait le goût de son baiser s'il l'embrassait à nouveau.

— J'ai la mémoire des faits. Je ne savais pas, en grandissant, que c'était quelque chose de singulier qu'une fille reçoive une éducation comme la mienne. Mais le fait est que je l'ai reçue et que je me rappelle tout ce que j'ai appris.

Elle n'arrêtait pas de parler.

— J'avais dix-huit ans quand je me suis rendu compte que les femmes étaient censées dissimuler leurs connaissances.

Elle leva la main et toucha son front.

— Tous ces faits que j'ai emmagasinés là sont piégés. Les langues et les dates de l'histoire, le calcul, et la géométrie. Parfois j'oublie que je devrais me taire et quelque chose de regrettable sort de ma bouche.

Elle lui sourit.

—Est-ce que vous l'avez remarqué ?

—Le calcul, répéta-t-il en clignant les yeux.

Bon. Elle s'était suffisamment couverte de ridicule. Une idiotie de plus ne ferait aucune différence. Son intellect quelque peu singulier n'était plus un secret pour lui.

— Godard et moi avons étudié de manière poussée les *Principia* de Newton.

— Et?

Il ne l'embrasserait plus jamais. Ils étaient en sécurité. Elle était en sécurité. Cette conviction la calma. Si ses sentiments étaient tout ce qu'il y a de plus réel, ses espoirs ne l'étaient pas, et elle pouvait trouver dans cette réalité un certain soulagement. Lord Foye était beaucoup trop courtois pour laisser sous-entendre qu'il la trouvait, disons loufoque. Il sauvegarderait sa dignité.

— Nous nous sommes débrouillés tant bien que mal, Godard et moi, ajouta-t-elle.

Elle avait retrouvé son sang-froid et cela l'aidait à rassembler ses pensées.

— Je crains de l'avoir déçu. Il avait des espoirs pour moi car j'excelsais en arithmétique.

— Vraiment ? Elle opina.

— Mais, en règle générale, je ne suis pas très bonne en mathématiques.

Foye sourit et elle sentit son cœur s'emballer. Folie ! C'était de la folie de le trouver séduisant.

— Votre oncle vous a donné une meilleure éducation que celle-de la plupart des garçons de votre condition.

—Oui, monsieur.

—Vous pouvez m'appeler Foye si vous le souhaitez. Il fit un geste.

—J'allais faire le tour du château.

Il s'absorba un moment dans la contemplation de son chapeau.

— Auriez-vous l'amabilité de me faire profité de votre mine de connaissances en étant mon guide ?

Elle posa une main sur sa nuque et le regarda avec attention comme si elle allait trouver sur ses traits une explication à sa requête. Mais elle ne vit rien que ses yeux bleus, si bleus, son visage disgracieux et les boucles qui retombaient sur son front. Elle n'arrivait pas à comprendre ce qui l'incitait à lui faire une telle demande, si ce n'était parce qu'il voulait réellement bénéficier de ses connaissances.

—Si vous le souhaitez.

—Je le souhaite.

Elle se pencha sur sa mallette et rangea sa gomme, gardant une main sur sa tablette pour la protéger de la brise. Son crayon avait dû tomber par terre car elle ne le voyait pas.

— Permettez-moi, fit Foye.

Elle ne s'était pas rendu compte qu'il s'était approché tout près jusqu'à ce qu'il pose sa grande main sur son dessin. Elle le connaissait désormais suffisamment pour que cette

proximité ne la dérange pas, exception faite des papillons qui prenaient leur envol dans son ventre.

— Merci.

Elle continuait de ne pas trouver son crayon.

— Est-ce que quelque chose ne va pas ?

— Oui, fit-elle sans relever la tête. J'ai perdu mon crayon.

— Mademoiselle Godard.

Elle leva les yeux juste à temps pour le voir sourire et tendre la main vers elle. Elle cessa de respirer et se tint immobile, mais son expression dut la trahir car Foye cessa de sourire.

— Non, fit-il. Pas ça.

Elle secoua la tête. Non, elle n'avait pas pensé qu'il allait la prendre dans ses bras ! Aucun mot ne parvint à franchir ses lèvres. Et c'était peut-être préférable.

Foye saisit le crayon qu'elle avait glissé à son oreille.

— Votre crayon, fit-il doucement en lui tendant l'outil.

En le prenant, les doigts de Sabine effleurèrent les siens.

— Merci.

Elle laissa tomber le crayon dans la mallette et la ferma.

Sans quitter sa position accroupie, elle tendit la main vers sa tablette à croquis et Foye la lui tendit sans rien ajouter.

—Merci encore.

—Vous êtes une artiste talentueuse.

— C'est gentil à vous de le dire, monsieur. Il paraît que mon père avait le même don.

— Quel âge aviez-vous quand il est décédé ?

— Mes parents sont morts tous les deux quand j'avais deux ans.

Il toucha son épaule. Ce geste ne voulait rien dire, se répéta-t-elle.

— Je suis navré, fit-il.

— Je ne me souviens pas d'eux. Mais ils me manquent malgré tout. N'est-ce pas étrange ?

— Pas du tout, mademoiselle Godard. Il indiqua sa mallette à dessin du doigt.

— Est-ce que vous avez appris toute seule ? Ou votre oncle a-t-il veillé à ce que vous preniez également des cours de dessin et de peinture ?

— L'art n'a jamais été un sujet que Godard m'a fait étudier. Il n'encourage pas ce talent. Je suppose que c'est parce qu'il ne s'est jamais entendu avec mon père.

En tout cas, j'ai vite découvert que si je voulais m'entraîner, je devais le faire en secret.

Elle se redressa et glissa sa mallette sous un bras de manière décidée. Elle devait lever la tête pour le regarder et quand elle l'eut fait, elle eut l'impression de manquer d'air.

— Je ne vois pas pourquoi.

Une des commissures de ses lèvres se releva et Sabine ne put se retenir de sourire.

— Une jeune dame convenable ne saurait être accomplie si elle ne sait pas dessiner ou peindre une aquarelle, fit-il remarquer.

Sabine éclata de rire.

— Je ne crois pas que Godard ait jamais pensé à ça.

— Non, fit-il lentement. En effet, j'en doute aussi. Je me suis souvent demandé depuis notre première rencontre si vous étiez née comme Athéna, déjà adulte, sortie de la tête de Jupiter. Éduquée.

— Peut-être, qui sait.

Elle pencha la tête et il resta immobile. Sabine l'étudiait.

— Je frémis en me demandant quelles sont les pensées qui vous traversent l'esprit, mademoiselle Godard.

— Vous avez un visage tellement intéressant. J'aimerais vous dessiner un jour.

Foye leva les sourcils.

— Oh, fit-elle. C'était une remarque déplacée. Pardonnez-moi. (Elle ajusta son bonnet d'une main.) Mettons-nous en route, voulez-vous ?

Il continua de la regarder.

— J'en serais très heureux.

Comme elle saisissait sa mallette dans son autre main de sorte que Foye puisse lui prendre le bras, elle sentit sa peau parcourue de mille frissons. Ils se mirent en route. Le mur était en assez bon état presque tout du long et ils marchèrent l'un à côté de l'autre.

— Comment cela se fait-il que vous ayez pu laisser votre oncle à Büyükdere ? demanda-t-il après quelques minutes de silence.

— Asif l'amène aux bains aujourd'hui. Godard trouve que la chaleur calme les douleurs de ses articulations, du moment qu'on le manipule avec douceur.

Elle lui jeta un coup d'œil et sentit de nouveau les papillons dans son ventre. Elle ne l'intéressait pas. Si, une fois, pendant cinq minutes, mais cela appartenait au passé.

— L'établissement n'étant pas mixte, lorsqu'il se rend au hammam, je suis libre pour la matinée.

— C'est une chance pour vous.

— Oui.

Elle était terriblement consciente de sa présence à ses côtés, de la chaleur de son corps, de l'odeur de bois de santal. Et le son de sa voix... Il avait une voix extraordinaire !

— Vous n'auriez pas dû partir seule en promenade. Elle ne répondit pas tout de suite. Elle ne s'était pas attendue à rencontrer qui que ce soit, en venant ici.

— Nous ne sommes pas en Angleterre, monsieur.

— C'est un fait, nous n'y sommes pas, fit-il en riant.

— Est-ce que l'Angleterre vous manque ?

— De temps en temps.

Il faisait attention à ne pas la presser contre le mur, ce qu'elle appréciait, mais ici et là la muraille de pierre s'effritait et ils étaient forcés de se rapprocher. Cela ne la gênait pas.

— Et vous ?

— Oxford me manque et les amis de Godard, les étudiants qui passaient lui rendre visite. Mais il y a beaucoup de choses qui ne me manquent pas.

Elle haussa les épaules.

— Comme vous pouvez l'imaginer, j'étais très heureuse de quitter l'Angleterre.

— Je suppose que vous l'étiez en effet, mademoiselle Godard:

— C'était une époque pénible.

Elle haussa de nouveau les épaules. Ils avaient atteint un côté de la muraille qui commençait à épouser la partie plus élevée de la colline sur laquelle le château avait été bâti. La marche devint plus difficile et à certains endroits la végétation associée aux ravages du temps ne les aidaient pas. Foye posa une main sur son bras quand elle trébucha sur une section rocheuse. Le cœur de Sabine fit un bond. Elle continua de marcher, s'efforçant de retrouver son calme. Lord Foye n'avait rien fait, si ce n'était s'assurer qu'elle ne tombât pas. Ce contact ne signifiait rien.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils étaient seuls. Voudrait-elle de nouveau se presser contre lui s'il se décidait à l'embrasser ? Il ne le ferait pas. De telles pensées n'étaient rien de plus que le fruit d'une imagination débordante.

Lorsqu'ils parvinrent à une section où la muraille était presque complètement écroulée, ils s'arrêtèrent au bord de la faille pendant un moment quelque peu inconfortable jusqu'à ce qu'il dise :

— Me permettez-vous de vous aider à passer de l'autre côté ?

— Oui, bien sûr, monsieur, fit Sabine en hochant la tête.

— Foye.

—Foye, répéta-t-elle.

—Prête ?

Elle opina et il la souleva, un bras sous ses genoux, l'autre autour de sa taille. Ses bras étaient durs comme la pierre.

— Vous sentez-vous bien ? demanda-t-il.

Elle fit un signe d'assentiment, même si elle n'était sûre de rien. Être tenue ainsi la fit respirer plus fort. Foye serra les bras autour d'elle, puis il enjamba la faille.

— Vous voyez ?

Sa voix était douce et suave.

— Il y a un avantage à passer un moment avec un mastodonte. Il peut facilement vous porter en vue de franchir des obstacles qui pourraient vous empêcher d'atteindre votre but. Nous avons franchi le passage difficile et nous sommes victorieux.

Il ne la lâcha pas, pas avant d'avoir fait un troisième pas. Il aurait dû déjà la reposer par terre. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ? Elle le regarda et, quand leurs regards s'unirent, elle sentit une déflagration dans la poitrine se propager jusqu'à son entrejambe. Elle le désirait. Ses bras autour d'elle, cette proximité. Et maintenant que le moment auquel elle avait tant aspiré arrivait, elle était terrifiée, quel paradoxe !

Il la reposa à terre, tout près de lui. Trop près, et pourtant Sabine pensait que ce n'était pas assez. Elle ne s'écarta pas. Même si elle aurait dû le faire. Même s'il s'attendait à ce qu'elle le fasse. Il laissa sa main posée sur sa hanche.

Elle dut se retenir de dégager son front de ses boucles indisciplinées.

— Vous êtes saine et sauve.

Alors elle craqua : elle leva la main et repoussa les boucles sur son front. Elle s'immobilisa, sur la pointe des pieds, les doigts sur son visage.

— Vos cheveux sont tellement doux, Foye. Elle écarta quelques autres mèches.

— On ne le dirait pas, mais ils le sont.

Il saisit sa main dans la sienne. Elle n'avait pas mis de gants. Il porta lentement ses doigts à sa bouche et baisa le dos de sa main.

— Sabine, murmura-t-il, que vais-je faire de vous ?

— Que voulez-vous faire ?

Il ne recula pas, et elle trembla d'appréhension. Il pencha la tête sur le côté.

— Prendre une décision en ce qui vous concerne, fit-il en souriant. Suis-je trop laid pour vous, Sabine ? Ou est-ce quelque chose que vous pouvez oublier ?

Elle était consciente que l'avenir de sa relation avec lui, quelle qu'elle fût, se jouait. Sa vie était sur le point de changer et, cette fois-ci, il lui appartenait de choisir. Elle pouvait à peine respirer.

— Vous et moi allons continuer à diverger là-dessus, je crois.

Foye remonta sa main de sa hanche vers ses côtes et vint s'arrêter juste sous son sein. Elle déglutit. Ses yeux, de ce bleu superbe, ne quittèrent pas son visage. Il grimaça.

— Je n'ai pas de visage d'ange que vous puissiez adorer.

— Si.

Il la serra un peu plus.

— Alors, je dois vous le demander encore une fois, que vais-je faire de vous ?

— M'embrasser de nouveau ?

— Une idée déplorable.

Sur ces mots, il baissa la tête et l'embrassa. Leurs bouches s'unirent, et elle sentit que ce baiser n'avait rien à voir avec le baiser qu'ils avaient déjà échangé. Celui-ci était plus tendre, plus doux.

— Quoi d'autre ? fit-il.

Elle essaya d'inspirer profondément sans y parvenir. Elle passa la langue sur ses lèvres. Il n'y avait pas de mots, juste une émotion gonflant en elle et la laissant muette.

— Qu'est-ce que vous me demandez, Foye ?

Il inspira profondément et posa une main sur son épaule.

— Si seulement je le savais.

Ils restèrent immobiles. Dans l'expectative. Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa de nouveau. Plus longuement cette fois. Avec beaucoup plus d'assurance. Assez pour qu'elle chancelle vers lui et lui passe un bras autour du cou. La mallette à dessin vint se presser contre lui et, après un moment, il la lui prit des mains et la posa par terre.

— Sabine, s'il vous plaît, si je peux être suffisamment hardi pour vous appeler par votre prénom. Permettez-moi d'être sincère.

Elle fit un signe d'assentiment. Ils n'étaient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Son doigt frôla son cou, glissa plus bas vers sa poitrine.

— Très bien, alors. Son sourire la fit fondre.

— Peut-être, fit-il après un moment, que je ne souhaite pas m'exprimer.

— Alors qu'allons-nous faire ?

— Ceci.

Il écarta la mèche de cheveux qui s'était échappée de ses épingles et traça une ligne depuis son oreille jusqu'à sa nuque. Il était tellement près d'elle que le manteau léger et les jupes de la jeune femme s'étaient enroulés autour de ses jambes. Il se pencha sur elle et son souffle réchauffa la peau de Sabine. Il l'embrassa, juste sous l'oreille.

— Dites-moi ce que vous voulez de moi, murmura-t-il.

Elle voulait cela. Elle voulait qu'il l'embrasse encore et encore.

— Foye, je vous veux, Foye.

— Même si je suis un vieillard comparé à vous ?

— Arrêtez.

— Je suis à vous alors, Sabine.

Il se recula lentement. Elle pleurait en silence, les larmes inondaient ses joues.

— Sabine.

Il scruta son visage pour chercher à comprendre.

— Mon Dieu, pourquoi ces larmes ?

— Je ne peux pas abandonner Godard.

Son cœur se brisa tant elle voulait être avec lui. Elle murmura alors que son cœur éclatait.

— Je ne l'abandonnerai pas, je ne le peux pas.

— Chut, fit-il. Je ne vous ai pas demandé une telle chose.

— Quoi, alors ? fit-elle en pleurant. Rien ? Tout cela entre nous et vous ne voulez rien ?

Il se pencha et l'embrassa. Sabine se cramponna à lui au cas où cette étreinte serait la dernière. Entre ses cuisses, une chaleur sourde s'amplifia. Il ne fut pas aussi doux cette fois-ci. Quand il s'arrêta, elle le tint serré contre elle.

— Je vous attendrai, Sabine. Ne le savez-vous donc pas ? Aussi longtemps qu'il le faudra.

Chapitre 11

Büyükdere, 26 mai 1811

Quinze heures et quart. Un jardin intérieur de la maison de M. et Mme Charles Faber. Une fontaine au milieu du jardin rafraîchit l'atmosphère chaude de l'après-midi. De minuscules poissons rouges font frémir un étang et des pinsons gazouillent dans les amandiers. Dans la maison, un certain nombre de convives prennent le thé et écoutent Mlle Anna Justice jouer du piano.

Sabine était assise sur un banc en pierre et se méprisait. Elle aurait dû être à l'intérieur en train d'aider Mme Lucey à tout mettre en œuvre pour réunir lord Foye et Mlle Justice. Sauf qu'elle n'avait pas la force de voir l'un ou l'autre. Elle avait le sentiment de tromper Mme Lucey. Et elle la trompait. Mlle Justice indifférait Foye, mais il faisait semblant de s'y intéresser.

Des dizaines de pinsons voletaient dans les amandiers. Elle les écouta gazouiller et faire écho au murmure de la fontaine, mais les sons n'étouffaient pas les bruits qui provenaient de la maison. Mlle Justice jouait toujours. Elle était excellente pianiste. Ah. Et maintenant elle chantait.

Un haut mur de pierre clôturait le jardin où elle s'était réfugiée et qui faisait une longueur de vingt pas. Peut-être

un peu moins. Derrière elle se trouvait le passage qui conduisait à la maison. D'où elle se trouvait, elle n'apercevait pas la demeure et pouvait donc facilement imaginer qu'elle était seule. Pas besoin de rejoindre les autres en prétendant que tout allait bien, alors que c'était loin d'être le cas.

Elle ne voulait pas avoir le sentiment que son cœur ne lui appartenait plus, et pourtant telle était son infortune. Elle ne devait pas céder à ces sentiments nouveaux. Elle avait une grande force de caractère, ce qui lui permettrait de poursuivre sa vie d'alors, en apparence, jusqu'à ce que Godard et elle quittent Büyükdere. Foye, lui, rentrerait en Angleterre. Dans dix ou vingt ans peut-être, ils seraient de nouveau ensemble. Ou alors il l'aurait oubliée.

Elle croisa les bras sur ses cuisses et contempla l'étang. Elle aurait dû apporter de la mie de pain pour les poissons. Le sentiment que le temps passait trop vite la tourmentait. Il faudrait qu'elle rentre bientôt dans la maison. Godard allait la réclamer. Elle devrait alors voir Foye en compagnie de Mlle Justice.

— Sabine ?

Elle se leva et se retourna, sachant qui l'interpellait. Sa voix résonna dans ses oreilles. Elle lui fit une révérence et tendit les mains. Et son cœur se brisa de nouveau.

— Foye.

Il vint à elle. Elle n'arrivait pas à lire dans ses pensées quand il était morose, et il l'était visiblement.

— Vous semblez plongée dans vos pensées. Suis-je malvenu ?

— Jamais.

Une bouffée de chaleur l'envahit tandis que son cœur s'emballait.

— Vous avez l'air pensive.

Il l'attira dans ses bras et elle se leva sur la pointe des pieds pour recevoir son baiser.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Ils vont remarquer mon absence et j'ai une question à vous poser.

Il l'embrassa. Mais il perçut une tension en elle et il la lâcha.

— Est-ce que tout va bien ?

— Non.

Son cœur battait violemment dans sa poitrine. Pourquoi fallait-il qu'un homme la mette dans cet état ? Elle avait beau se répéter qu'il fallait qu'elle savoure les moments en sa compagnie, elle ne cessait de penser au fait qu'ils allaient être séparés.

Le silence qui s'installa entre eux n'avait rien de pesant. Puis ils prirent la parole exactement au même moment.

— Quelle est votre question ?

— Pourquoi, Sabine ? Qu'est-ce...

— Serrez-moi, Foye. Comme si vous n'alliez jamais me lâcher.

— ... qui s'est passé ?

Il fit ce qu'elle lui demandait. Elle noua ses bras autour de son cou et l'embrassa. Il la lâcha encore une fois.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Sabine ? Dites-le-moi et j'essaierai de tout arranger.

Il riva son regard au sien et Sabine se remémora la matinée sur la muraille du château de Büyükdere.

— Vous d'abord. Quelle est votre question ?

— L'autre jour, vous avez dit que vous souhaitiez me dessiner.

Pourquoi se souciait-il d'évoquer une remarque qu'elle avait faite presque sans réfléchir ?

—Oui, je l'ai dit. Je suppose que je devrais être flattée que vous vous en souveniez.

—Je me rappelle chaque mot que vous avez prononcé ce jour-là.

— C'est vrai ?

— Je veux que vous me dessiniez, Sabine. Dès que vous pouvez vous libérer.

Elle fit un signe de tête et refoula ses larmes. Elle n'avait plus le temps.

— Parfait, fit-il en souriant. Quand votre oncle doit-il se rendre aux bains ?

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit. Son cœur se serra de douleur. Elle ne voulait pas le lui dire.

— Maintenant, fit-il à voix basse, que se passe-t-il dans cet esprit intelligent qui est le vôtre ?

—Je veux vous dessiner. Vraiment. Je le ferais sans hésiter, si je le pouvais. Mais c'est impossible.

— Pourquoi ?

Elle lui saisit les mains et les porta à ses lèvres pour les embrasser.

— Godard et moi quittons Büyükdere demain.

Chapitre 12

26 mai 1811

Dix-sept heures environ. La maison que les Godard louent à Büyükdere. Quoique relativement modeste, elle bénéficie d'une vue partielle sur le Bosphore. L'intérieur est sens dessus dessous, puisque les Godard se préparent à quitter Büyükdere pour rejoindre le palais de Nazim Pasha à Kilis.

— Sir Henry, fit lord Foye d'une voix qui fit frissonner Sabine.

Elle fit de son mieux pour masquer son émoi. Elle ne voulait pas se mettre à pleurer et devoir concocter une explication quant à son attachement si fort à. Elle se pencha sur ce qu'elle écrivait ; elle travaillait sur la partie égyptienne du livre de Godard. Enfin soi disant. Elle n'avait pas dû écrire plus d'une ligne depuis des heures.

Foye se tenait au centre de la pièce que Sabine et son oncle avaient baptisée le salon aux divans car ils l'avaient laissée meublée, à une exception près, dans le style turc. Asif s'avança pour prendre le manteau du nouveau venu. Foye lui tendit d'abord son chapeau et ses gants.

— Merci, fit Foye.

Asif s'inclina, puis se retira.

Sabine fit de son mieux pour ne pas trop trahir l'effet que sa simple présence lui faisait. Mais depuis ce qui s'était

passé entre eux à *Rumeli Hisari*, elle avait du mal à contrôler son émoi. Elle resta assise à son bureau prétendant écrire un paragraphe sur le massacre des Mamelouks par Ibrahim Pasha alors que toutes ses pensées étaient tournées vers Foye. Si seulement ils pouvaient s'embrasser une fois encore avant leur séparation !

La main qu'elle avait posée sur le bureau se crispa, son souffle mourut sur ses lèvres et ses paupières se fermèrent sur ces larmes qui lui brouillaient la vue. Godard avait renoncé à trop de choses pour elle. Elle refusait de l'abandonner. Comment pouvait-elle le faire alors qu'ils étaient si loin de l'Angleterre ? Ils finiraient par y retourner de toute façon et alors peut-être que Foye et elle pourraient trouver le moyen de construire une vie ensemble.

— Monsieur, fit son oncle depuis le divan sur lequel il était assis.

Posé sur une petite plate-forme et installé devant les fenêtres qui donnaient sur le jardin et le mur mitoyen, il était brodé et recouvert de coussins. Il était destiné au repos, voire à la sieste. Un narghilé était posé sur le sol. Son oncle aimait le tabac turc presque autant que le café. Il était devenu un fervent adepte des deux.

Sabine ne bougea pas, silencieuse et mal à l'aise. Elle desserra la main. Ses doigts lui faisaient mal tant elle avait serré le poing. Elle passait trop de temps à penser à Foye et aux sensations qu'elle ressentait quand il l'embrassait, à cet étourdissement tremblant qui l'entraînait au bord de la

syncope dès que ses lèvres touchaient les siennes. Des moments volés.

Foye ne s'était pas encore rendu compte de sa présence ou alors il se maîtrisait beaucoup mieux qu'elle. Son attention était tournée vers Godard tandis que le bureau de Sabine était installé dans le coin ; il ne pouvait donc pas la voir en entrant dans la pièce. Qu'allait penser Godard de sa visite impromptue ? Devinerait-il que quelque chose avait changé entre eux ?

— Quelle bonne surprise que vous passiez nous voir avant notre départ, fit Godard depuis le coin du divan le plus élevé sur la droite.

Sabine se détendit. Bien sûr. Foye venait faire ses adieux. C'était courtois de sa part.

— Je ne pouvais pas vous laisser partir sans vous souhaiter un bon voyage.

Il la fixa un instant. Il savait qu'elle était là ! Il avait l'air tellement sérieux.

— De plus, je dois moi-même m'en aller dans un jour ou deux.

Sabine crut que son cœur s'arrêtait. Il leur restait si peu de temps et pourtant les heures qui allaient s'écouler entre le moment présent et leur départ semblaient infinies. Un curieux paradoxe. Il fallait savourer chaque moment. Elle fixa l'homme devant elle, mémorisa ses traits, la ligne de ses épaules, sa posture. Dieu seul savait quand ils allaient se revoir. Des années pourraient passer.

Foye se tourna vers elle et elle se força à se lever avec une expression plaisante et neutre. Comme toujours, il était élégamment vêtu et ses vêtements lui allaient parfaitement bien. Il avait du goût. Elle captait une telle énergie bridée émanant de lui qu'elle s'attendait à ce qu'il bondisse d'un moment à l'autre.

— Mademoiselle Godard.

Il la salua avec raideur. Personne n'aurait jamais pu deviner qu'il l'avait embrassée avec passion ou serrée contre lui. Le regard qu'il posait sur elle était brûlant.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle dans une révérence. *Rumeli Hisari* n'avait peut-être été qu'un mirage. Il ne l'avait jamais tenue dans ses bras, embrassée ou regardée comme si elle était la seule femme au monde.

—J'espère que vous allez bien, mademoiselle.

—Oui, merci.

Il l'observa un moment, sans qu'elle puisse interpréter son expression.

— Vous n'auriez pas dû vous lever.

Sabine fit une nouvelle révérence. Son cœur battait la chamade. Elle tenta de retrouver son calme. Elle aurait voulu passer les bras autour de son cou, enfouir les doigts dans ses boucles et lui murmurer qu'elle l'aimait.

— Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie.

Elle s'assit elle-même pour l'inciter à suivre son exemple.

Foye fit un bref signe de tête et resta debout, une main derrière le dos tandis que l'autre agrippait le revers de son gilet avec tant de force que ses phalanges blanchirent.

Le même tumulte intérieur habitait Sabine. Il était si douloureux de se trouver dans cet état, de sentir, de savoir qu'elle avait rencontré l'homme de sa vie et qu'ils ne pouvaient pas faire leur vie ensemble. Elle avait imaginé une fois ou deux ce que serait son existence si elle quittait Godard. Elle le pouvait. Elle pouvait avouer à son oncle qu'elle était éperdument, désespérément amoureuse. En toute objectivité, rien ne l'empêchait de le faire. Si ce n'était le sens du devoir. Godard l'avait élevée. Il avait été le meilleur parent pour elle qu'il était en mesure de l'être. Il l'avait aimée, avait pris soin d'elle, avait fait des sacrifices pour elle. Personne d'autre qu'elle ne connaissait l'étendue de son amour pour elle. Et aussi amère qu'ait pu être sa déception à Londres, Godard ne l'avait jamais blâmée pour le préjudice fait à sa carrière et sa réputation. Maintenant que la goutte le rendait infirme, son oncle se reposait sur elle. Il avait besoin d'elle pour rédiger ses lettres et organiser ses papiers. Elle était sa voix dans le monde de l'écrit. Sans son aidé, il ne pourrait jamais écrire son livre. Certes, il était un homme singulier, difficile, mais elle avait une immense affection pour lui. Comment pouvait-elle l'abandonner maintenant ?

Foye se tourna de nouveau vers son oncle et Sabine retourna à ses papiers. Elle continua à observer Foye sans que son oncle puisse s'en rendre compte, une main posée sur la joue, tenant une plume de l'autre, écrivant n'importe quoi sur le verso d'une feuille sur laquelle était rédigée sa description du massacre perpétré au Caire par Ibrahim

Pasha contre ses rivaux politiques. Ibrahim Pasha avait convié ses ennemis à participer à la fête organisée pour saluer la naissance de son fils et il les avait ensuite tous éliminés. Tous les Mamelouks d'Egypte.

Son désir de dessiner Foye était plus ardent que jamais. Il y avait tellement d'angles possibles pour croquer ses traits. Elle le pouvait, elle le devait, avant de partir. Elle aurait ainsi un souvenir de lui.

La table qui lui servait de bureau était jonchée de papiers, de lettres et de pages du manuscrit de Godard. Il y avait une montagne de livres, certains amenés avec eux d'Angleterre, d'autres acquis pendant leurs voyages. Ils n'étaient pas tous en anglais. Sabine étudiait l'arabe écrit. Les caractères étaient d'une telle beauté. S'ajoutaient à cela du papier vierge, des plumes, de l'encre, des crayons, un fusain même. Bref, tout ce qu'il lui fallait pour dessiner. Entretemps, Godard s'était péniblement levé en s'appuyant lourdement sur sa canne. Elle savait combien se lever lui coûtait, mais il était têtu et, si elle n'attendait pas qu'il demande de l'aide, il refuserait qu'elle l'approche. Si seulement Asif était resté ; c'était la seule personne dont son oncle acceptait volontiers l'aide.

— J'espère, fit son oncle à Foye en grimaçant sous la douleur au moment de se dresser, que cela ne vous dérange pas que nous ayons choisi de garder cette pièce comme le sultan en personne l'aurait fait.

— Pas le moins du monde, fit Foye.

Son ton était sincère, pensa Sabine. Tellement de raisons d'admirer Foye. De l'admirer et de l'aimer. Et une des raisons était la délicatesse dont il faisait preuve à l'égard de son oncle. Godard n'était pas toujours de compagnie agréable, surtout quand ses articulations le faisaient souffrir comme aujourd'hui.

Godard fit un geste en direction du divan.

—Voulez-vous vous asseoir, monsieur ? Je vous garantis que vous ne serez jamais installé plus confortablement que sur un divan turc.

—Et je vous garantis, sir Henry, fit-il en souriant à son tour, que j'apprécie le confort du style turc tout autant que vous. Il avait une voix agréable. Un jour, elle lui demanderait de lui lire de la poésie. Les sonnets de Shakespeare, Donne, et Plutarque. Des vers de Milton et de Dante.

Godard finit de se redresser avec peine. Chaque mouvement le faisait souffrir. Au fur et à mesure de l'évolution de sa maladie, leurs aventures étaient de plus en plus limitées. Il lui restait tellement peu de temps pour voyager. Un jour, il ne pourrait plus marcher ni même se mettre debout. Elle était constamment sur le qui-vive, cherchant à déceler les signes qui marqueraient le moment où elle devrait intervenir et bousculer l'indépendance à laquelle son oncle était tellement attaché. Cela lui brisait le cœur. Il chancelait légèrement, mais ses mains, agrippées au pommeau de sa canne, ne tremblaient pas. Elle était prête toutefois à insister pour qu'il s'assoie, quitte à heurter sa fierté.

Enfin, Foye s'assit sur le divan alors qu'un des serviteurs entra avec du thé, du café et des sucreries. Foye s'assit sur le divan, du côté gauche. Il y avait autant de préséance ici dans cette pièce en Turquie, quand il s'agissait de choisir une place où s'asseoir, que dans un salon londonien. Les deux hommes s'installèrent et choisirent de fumer plutôt que de prendre le thé. Un autre serviteur prépara le narghilé, remplit le bol avec le tabac au miel que son oncle affectionnait. Comme personne ne faisait attention à elle, Sabine tira sa tablette à dessiner, trouva un crayon dont la mine n'était pas trop usée et croqua Foye.

Elle traça des lignes légères pour saisir la force de ses traits. On pouvait les trouver disgracieux, mais ils avaient en réalité beaucoup de caractère. Pour un homme de sa taille, de sa stature hors du commun, qui avait exprimé être mal à l'aise dans ce grand corps, il avait une formidable prestance. Elle aimerait le dessiner nu afin de saisir sa majesté léonine. Une pensée effrontée, certes, mais ce serait tellement merveilleux de le dessiner ainsi.

Foye et Godard discutaient avec animation tout en fumant et elle eut le temps de travailler à son dessin. Elle contempla la feuille, peu satisfaite du résultat. Elle n'avait pas su rendre l'essence de son être, la beauté qui irradiait de son regard et qui se retrouvait dans la manière dont il s'était installé sur le divan. Elle recommença et perdit la notion du temps.

— Ma visite avait un autre but, monsieur, disait Foye quand elle releva la tête.

Elle cligna les yeux et regarda son travail. Ses efforts soulignaient son incompétence à le dessiner.

— Sabine, fit son oncle, est-ce que tu peux demander que l'on nous resserve du café, s'il te plaît ?

— Bien sûr.

Elle glissa le dessin sous un livre et se dirigea vers la porte pour trouver un serviteur. Elle eut la nette impression que Foye la suivait des yeux. Elle aurait préféré qu'il s'en abstienne. Ou peut-être qu'en fait elle le souhaitait. Elle se rassit en attendant que le café soit amené.

Elle se leva pour servir le breuvage dans les petites tasses en céramique prévues à cet effet. Contrairement au tabac qu'elle trouvait désagréable, elle adorait l'odeur du café. Elle tendit une tasse à Foye.

— Merci, fit-il en la prenant tandis que leurs regards se trouvaient.

Oh, injuste. Comme c'était injuste de lui briser le cœur ainsi !

— Je vous en prie.

Elle servit ensuite son oncle, veillant à ce qu'il ait bien la tasse en main avant de la lâcher. Elle déplaça un plateau de pistaches, d'oranges et d'autres sucreries afin que le marquis puisse se servir facilement. Pour son oncle, elle prépara une assiette de tout ce qu'il préférait en prenant soin de retirer la coque des pistaches. Elle s'assit ensuite par terre sur un coussin, les jambes repliées sur le côté.

— Le temps est doux aujourd'hui, vous ne trouvez pas, mademoiselle Godard ? fit Foye.

— Pas seulement aujourd'hui, répliqua Godard en riant. Le climat levantin me fait du bien. Mais mon cher lord Foye, vous n'avez pas besoin de parler de la pluie et du beau temps, simplement parce que Sabine est présente. Pensez à elle comme si elle était un homme et tout se passera mieux. Vous pouvez parler en toute franchise devant elle.

— Mais elle n'est pas un homme.

Foye regarda Godard en levant les sourcils.

— Et il sied de toujours parler poliment en présence d'une dame, monsieur.

— Une heure en sa compagnie et vous oublierez vite son sexe, fit Godard. Votre visite sera très ennuyeuse si vous tenez à tout prix à vous comporter comme si elle était une femme. Le genre de conversation fastidieuse que l'on doit endurer afin de ménager la sensibilité féminine ? Peuh. Pas question de discuter du temps, monsieur. Nous pouvons aborder tous les sujets.

— Très bien, sir Henry. Je vais vous parler franchement, fit-il après avoir pris une gorgée de café. Il ne faut pas que vous alliez à Kilis.

— Et pourquoi donc, sacrebleu ? Nous avons été invités par Nazim Pasha en personne.

— J'ai eu une conversation intéressante et révélatrice avec Anthony Lucey. On a rendu compte de violence, sir Henry, dans le nord. Trois Allemands ont été attaqués et tués. Et j'ai entendu, de source tout à fait fiable, que non loin d'Alep, des bédouins ont attaqué une famille autochtone qui se rendait à un mariage. Je vous demande instamment

d'annuler vos projets. Il est dangereux pour vous d'aller au nord, quelle que soit la personne à laquelle vous comptez rendre visite. Si vous trouvez Büyükdere et Constantinople ennuyeux, vous êtes les bienvenus pour m'accompagner à Palmyre. Les ruines romaines y sont aussi intéressantes qu'à Serjillo.

Il les regardait alternativement l'un et l'autre.

—Le sud est aussi intéressant, fascinant même, et nouveau, que ce que vous trouverez au nord.

—Nous allons voyager avec Nazim Pasha lui-même, répliqua Godard. Qui croyez-vous pourrait avoir l'audace de l'attaquer ?

— Et plus tard, quand vous quitterez Kilis ?

— Qui voudrait s'en prendre à un vieil homme infirme et à une femme sans importance ?

Foye serra et desserra le poing.

— Vous êtes anglais, sir Henry. Infidèles. Pour certains, c'est plus que suffisant.

— Bah.

—Ne puis-je vraiment rien dire pour vous dissuader ? Vous rappeler les dangers auxquels vous exposez votre nièce ?

—Prenez quelques pistaches, monsieur, fit Godard en poussant l'assiette vers Foye. C'est un cadeau de Nazim Pasha en personne.

Foye se figea.

— Non, monsieur.

Il se pencha et posa sa tasse vide sur la table avant de se lever.

—J'ai un rendez-vous. J'espère que nous nous reverrons avant le départ de l'un d'entre nous. Je vous supplie, par égard pour votre nièce au moins, de revenir sur votre décision.

—Nous étions en Egypte lors des troubles récents, monsieur. La violence est entre les autochtones.

— Folie, monsieur.

Il s'inclina une nouvelle fois. Sabine tenta, en vain, de saisir son regard. Godard agita une main.

— Quelle sorte de journal de voyage puis-je écrire si je ne voyage pas ? Je ne peux pas écrire sur l'Orient sans inclure le nord. Dois-je omettre des descriptions de la province syrienne ? Je vous remercie de votre sollicitude. Bonsoir, maintenant.

Foye se tourna vers Sabine sans lui tendre la main. Elle était émue d'être si près de lui. Bouleversée à l'idée de ne pas le revoir. Il s'inclina et la regarda droit dans les yeux. D'une voix à peine audible pour ne pas être entendu par sir Henry, il dit :

— Pouvons-nous avoir cinq minutes seuls ? Je vous attendrai à la fontaine.

Chapitre 13

Agité et le cœur lourd, Foye descendit et entra dans le jardin de la maison des Godard. Sabine descendrait-elle ? Et si son oncle refusait qu'elle sorte ? Ils risquaient de ne pas se revoir avant son départ.

Il fit tinter les piécettes qu'il avait dans la poche de sa redingote. Il ne s'était jamais senti aussi éperdument amoureux. Il s'était résigné à la voie que son cœur lui avait fait emprunter. Il n'était pas venu en Turquie pour tomber amoureux, mais il l'était. Il voulait Sabine ardemment. Plus ardemment que jamais.

Un bruit de pas lui fit lever les yeux. Elle traversait le jardin à la hâte et le cœur lui manqua. Il ne comptait plus les nuits où il avait été parfaitement conscient de se vouer à la damnation éternelle en recourant à l'onanisme pour pallier un désir sexuel. Et il n'avait jamais aspiré lors de ces moments à l'assistance d'une partenaire. Jusqu'à maintenant. Oui, il était terriblement épris d'elle.

Elle s'avança vers la fontaine. Le mouvement de ses jupes évoquait les courbes que la mousseline tentait de dissimuler. Elle avait un corps voluptueux pour une femme aussi menue. Il le savait. Il l'avait assez tenue dans ses bras pour le savoir. Il était patient, ou en tout cas l'avait cru jusqu'à maintenant. Mais il ne voulait pas attendre pour posséder Sabine. Il voulait qu'elle soit sienne de sorte

qu'elle ne puisse pas changer d'avis à son sujet ou cesser de l'aimer. Il pouvait se passer tellement de choses entre maintenant et le moment où ils se reverraient en Angleterre et seraient en mesure de faire face à la situation. Sir Henry pourrait vivre avec eux, s'il le souhaitait. Ou bien il déménagerait à Oxford et vivrait avec les Godard. Oui, il était prêt à le faire.

Foye sortit la main de sa poche. Sabine lui souriait, d'un sourire triste. A ce moment précis, il aurait donné sa vie pour le droit de la prendre dans ses bras devant toutes les personnes susceptibles de les observer. Ce n'était pas comme s'il avait l'intention de s'enfuir avec Sabine et de la posséder, même s'il devait le reconnaître, les fantasmes de ce genre le poursuivaient jour et nuit.

— Merci d'être venue, chuchota-t-il quand elle fut suffisamment près de lui pour l'entendre.

La bouche de la jeune femme était pincée et elle serrait les poings. Il ne fit pas un pas vers elle, ce n'était pas la peine de se trahir auprès des serviteurs.

Elle s'arrêta à quelques mètres de lui de sorte que personne ne puisse avoir le moindre soupçon en les voyant.

— Foye, murmura-t-elle.

Quand il plongea les yeux dans les siens, il sut qu'elle sondait son âme. Un serviteur en turban traversa le jardin et ils restèrent silencieux jusqu'à ce que l'homme soit rentré dans la maison. Foye avait toujours son chapeau à la main et il en étudiait le rebord tout en choisissant ses mots pour ne pas être maladroit.

— Je ne veux pas que nous partions, fit-elle. Si seulement nous pouvions rester ici ou venir avec vous.

— Vous saviez que vous alliez vous rendre à Kilis.

Il ne voulait pas la rendre plus malheureuse qu'elle ne l'était déjà. Ils seraient séparés pendant un long moment. Et alors ? Les amants et les couples se séparaient de temps à autre sans que là distance entraîne la fin de leur relation.

— Vous reviendrez ou je vous rejoindrai dans une autre ville. De toute façon, nous serons de retour en Angleterre un jour.

— Et vous ? Vous quittez vraiment Büyükdere ? Où irez-vous ?

Elle fit un pas vers lui.

— Comment vais-je vous écrire, Foye ?

— Écrivez-moi chez M. Lucey. Il veillera à ce que ma correspondance me soit transmise. Je vous écrirai au consulat anglais d'Alep.

Du moment que les Godard informaient le consulat de leur prochaine destination, ses lettres lui parviendraient. Les yeux de Sabine brillaient de larmes contenues.

— Bien.

— Je vais bientôt rentrer en Angleterre, ajouta-t-il. Après Damas, je pense. Je devrais y être avant le premier de l'an. Écrivez-moi à Maralee House à St. Ives, Cornwall, ensuite. Si je ne suis pas à Londres, je serai là-bas.

— Très bien, je le ferai donc. Merci.

— Vous verrez la maison un jour et vous l'adorerez comme moi.

Elle essuya furtivement une larme.

— Oui, j'en suis sûre, Foye.

Il sortit un morceau de papier.

— En attendant, si vous aviez un souci, si vous aviez besoin d'aide, que vous soyez en Angleterre ou ici, et que les Lucey ne soient pas en mesure de vous aider, écrivez à mon notaire, M. George Brook.

Il lui tendit le papier sur lequel il avait noté l'adresse de l'homme de loi.

— Je lui ai déjà envoyé des instructions vous concernant. Si vous lui écrivez, ma lettre lui sera probablement parvenue avant.

— C'est très généreux de votre part.

Elle prit le papier et jeta un coup d'œil à l'adresse avant de le mettre dans sa poche.

— Merci.

Ses lèvres tremblèrent légèrement. Foye s'avança, mais n'osa pas la toucher.

— Mon amour, ne pleurez pas.

— Non.

Elle secoua la tête.

— Me donnerez-vous un dessin de vous, Sabine ? Elle ne répondit pas.

— S'il vous plaît ?

Il fit un pas vers elle.

— Ou bien avez-vous l'intention de prendre congé de moi sans me donner quoi que ce soit en souvenir de vous ?

Elle leva les yeux vers lui et sourit. Il crut que son cœur allait exploser.

— Pas de mèche de cheveux, monsieur ? Il plongea son regard dans le sien.

— Un dessin, Sabine, pour que je puisse me souvenir de vous et savoir qu'à chaque coup de crayon vous avez pensé à moi.

Elle resta silencieuse et Foye n'arrivait pas à savoir ce qu'elle pensait.

— Très bien, fit-elle.

Il serra le bord de son chapeau un peu plus fort.

— Je vous aime, Sabine. Vous êtes devenue ma raison de vivre depuis que nous nous sommes rencontrés. Je vous attendrai.

Elle tendit la main vers la sienne.

— Et je vous aime, Foye.

— Quand vous serez en mesure de le faire, nous nous marierons, si vous voulez bien me faire cet honneur.

Elle serra doucement sa main.

— Si vous dites alors que vous m'aimez toujours, Foye, oui, je vous épouserai.

Ils ne bougèrent plus, main dans la main, gardant le silence, sachant qu'il fallait se dire au revoir.

— Convainquez votre oncle de ne pas aller à Kilis. Restez loin de Nazim Pasha.

— Vous croyez que je n'ai pas essayé ? Il la fixa du regard.

— Votre oncle ne peut presque plus utiliser ses mains. Il peut à peine marcher. Il a beau essayer, il ne peut plus

cache sa fragilité. Dites-lui qu'il ne faut pas qu'il fasse le voyage. Et que vous ne devez pas faire confiance à Nazim Pasha.

Il serra les doigts autour des siens.

— C'est de la folie. Vous l'intéressez trop. Sa réputation n'est pas des plus vertueuses, Sabine.

— Le pacha, vous voulez dire ? fit-elle en le regardant avec stupéfaction.

— Oui, le pacha. Vous l'intéressez. Tout le monde a remarqué l'intérêt qu'il vous portait.

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis se ravisa. Sa bouche se crispa.

— Mais je vous aime, vous, finit-elle par dire. Pas le pacha. Il fit un pas vers elle et s'arrêta net.

— Sabine, vous ne serez pas en sécurité. Il indiqua du menton l'étage de la maison.

— Demandez au serviteur de votre oncle. Demandez-lui si Nazim Pasha ne s'enrichit pas en achetant, puis revendant des femmes. Demandez-lui.

— J'essaierai, mais je ne peux pas vous promettre que j'arriverai à le convaincre.

Foye enfonça les doigts dans le rebord de son chapeau. Il aurait voulu le déchirer.

— Avec tout le respect que je dois à votre oncle, vous ne devriez pas avoir à le convaincre de quoi que ce soit. Il devrait se préoccuper de votre sécurité. Son devoir est de vous protéger à tout prix. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il vous fait courir un tel danger.

Il eut un geste d'impatience.

— Il vous traite comme si vous étiez un homme. Aussi intelligente et cultivée que vous soyez, vous n'en êtes pas un.

— Il veut terminer son livre. Le nord est l'une des dernières régions qu'il nous reste à visiter. Je pense que si nous nous y rendons, je pourrai le persuader qu'il est temps de rentrer. En Angleterre.

— Et si ses projets vous mettent en danger ? Elle haussa les épaules.

— Finir son livre est son rêve. Le seul qui lui reste. Et vous savez que c'est à cause de moi qu'il ne lui reste plus rien d'autre. Oh, Foye, je vous en prie. Je ne peux pas lui prendre cela aussi.

Sa colère l'enfiévrâ. Assez, c'était assez. Il combla l'écart qui les séparait, laissa tomber son chapeau pour la prendre par les épaules.

— A sa place, je donnerais ma vie avant de vous exposer au moindre danger. Votre oncle n'a pas les sentiments que j'ai pour vous, Sabine. Il ne vous aime pas.

— Mais si, il m'aime.

Elle sourit, d'un sourire triste, poignant, et Foye eut du mal à respirer tant ce sourire eut raison de ses dernières résistances.

Il se maîtrisa avec peine.

— Je sais. Je sais qu'il vous aime comme un père. Je vous aime autrement. Et je prie, j'espère que vous m'aimez de manière différente.

— Oui, Foye.

— Si vous ne parvenez pas à le convaincre, Sabine, promettez-moi au moins que vous me laisserez vous faire suivre par quelques-uns de mes hommes. Je serai à Büyükdere encore suffisamment longtemps pour arranger une escorte. S'il persiste dans son projet, je vais faire en sorte que des hommes armés vous accompagnent. Ils vous seront totalement dévoués, à vous, pas à Nazim Pasha.

Elle était suffisamment fine pour saisir l'importance de ce qu'il venait de dire.

— Merci, c'est une excellente précaution.

Foye fit un signe de tête. Il bouillait intérieurement. Il avait vécu. Il avait eu des maîtresses et, lorsqu'il avait été amoureux, il avait été fidèle. Devant Sabine Godard, il avait l'impression d'être un amoureux transi.

— Il serait peut-être avisé de rassembler vos hommes maintenant. Nazim Pasha a promis que nous nous mettrons en route tôt demain matin.

— Considérez que c'est fait.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, avisa un recoin plongé dans l'ombre situé sous l'escalier du jardin intérieur qui menait au premier étage et attira la jeune femme jusque-là. Il la prit par la taille et la serra contre lui.

— Promettez-moi d'être prudente.

— Foye, quelqu'un va nous voir.

— Peu m'importe.

Il prit son visage dans ses mains et leva sa tête vers lui.

— Promettez-moi, Sabine.

—Je vous le promets.

Il l'embrassa avec passion. Elle se pressa contre lui, ouvrit la bouche sous la sienne et mêla sa langue à la sienne. Il perçut son hésitation, puis elle se détendit. Oui, elle apprenait vite.

Il dut la lâcher. Les serviteurs s'affairaient à faire les bagages en vue du départ le lendemain. La maison serait fermée, mais demeurerait une base d'opérations pendant la durée de leur séjour au nord. S'il retenait Sabine davantage, quelqu'un allait les voir et il ne voulait surtout pas qu'elle soit une nouvelle fois l'objet de ragots ou découvrir que Godard lui était hostile avant qu'il ait eu une chance.

— Écrivez-moi tous les jours. Et envoyez-moi votre portrait.

— Oui, je le ferai.

Voilà. C'était tout. La dernière fois qu'ils se voyaient avant Dieu sait combien de temps. Sabine passa la main dans les cheveux de Foye, joua furtivement avec ses boucles.

—Foye, promettez-moi d'être prudent ?

—Oui.

—Adieu, dit-elle.

—Pas adieu.

Il l'attira dans ses bras et l'embrassa sur le front.

— Au revoir.

Une voix masculine l'appela depuis le premier étage dans un anglais fortement accentué. Elle recula et s'essuya les joues.

—Au revoir, Foye.

—À bientôt, Sabine, murmura-t-il.

Chapitre 14

Syrie du nord, Alep, Kilis et le palais de Nazim Pasha, 29 juin 1811

Kilis était situé à environ cent vingt kilomètres au nord-est de Maraath Al-Numa où Foye avait fait une halte en traversant la Syrie. La province était agitée par ses factions et les tribus cherchant à établir leur indépendance. Nazim Pasha, disait-on, aspirait au contrôle de toute la région sans devoir faire allégeance à une autorité supérieure. Avec ou sans l'assistance de la France ou la Russie. Ou de l'Angleterre.

Foye mit cinq jours à rejoindre Kilis car il dut s'arrêter à Alep pour s'approvisionner et vérifier si ses lettres adressées à Sabine étaient arrivées au consulat. Et le cas échéant, si elle et sir Henry étaient passés les chercher. Trois de ses lettres s'y trouvaient. Il apprit que le pacha avait fait une halte dans la ville et que les Godard l'accompagnaient. Tous les deux étaient en bonne santé.

Quant à la raison de sa présence à Alep ? Au diable, Damas, au diable le fait d'être séparé de Sabine. Puisqu'il était insensé de laisser Sabine et son oncle voyager seuls avec le pacha dans une région connue pour être politiquement instable, il lui incombait de mettre fin à cette folie. Que

Godard pense ce qu'il voulait de l'arrivée de Foye. Il pouvait bien avoir au moins le courage du lieutenant Russell et affronter le vieil homme au nom de la femme qu'il aimait. Il avait l'intention de tout mettre en œuvre pour convaincre sir Henry qu'il aimait Sabine et méritait sa bénédiction pour la courtiser.

Outre le réapprovisionnement nécessaire pour le voyage à Kilis et pour le retour, Foye emportait avec lui deux pistolets anglais de duel qu'il souhaitait offrir au pacha lorsqu'il arriverait au palais, vu qu'il semblait devoir s'y rendre pour rejoindre les Godard. Les pistolets étaient un cadeau des plus communs faits aux princes, pachas et autres chefs de guerre qui contrôlaient, de fait, les provinces géographiquement retirées du sultanat.

Il recruta également d'autres hommes, des mercenaires et d'anciens janissaires, pour l'accompagner à Kilis. S'il rencontrait des problèmes, il voulait être préparé, et cela impliquait avoir des hommes et des armes, ce qui ne manquait pas à Alep où vivaient de nombreux soldats à la retraite ainsi que des gaillards à la mine patibulaire appartenant à diverses tribus de la région.

Il choisit des hommes qui avaient l'air particulièrement pugnaces et les paya assez pour s'assurer de leur fidélité. Il leur verserait la deuxième moitié de la somme promise lorsqu'il les renverrait à la vie civile. Foye équipa et arma vingt hommes qui vinrent grossir les rangs de ses gardes personnels. Son valet, Barton, savait se servir d'un pistolet et son jeune guide et interprète, Nabil, même s'il n'était

encore qu'un jeune garçon, gardait un pistolet dans 1 echarpe qui ceignait sa taille et une épée sur son dos. Il avait désormais près de trente hommes avec lui. Plus qu'assez, il espérait, pour décourager l'attaque de bandits ou de bédouins qu'ils seraient susceptibles de rencontrer sur la route.

Foye quitta Alep deux jours après son arrivée et un mois après son départ de Bùyikdere. La distance entre Alep et Kilis nécessitait de s'arrêter une nuit. Un homme sur un bon cheval pouvait faire le voyage en une journée, mais pas avec une petite armée, leur matériel et les animaux chargés de leur ravitaillement. En cas d'embûche, il voulait que ses hommes soient vaillants, pas affamés et épuisés.

Ils s'arrêtèrent à mi-chemin environ dans un village où les autochtones le regardèrent bouche bée, n'ayant vraisemblablement jamais vu un Européen aussi grand que lui. Des enfants mendiant nourriture et monnaie les suivaient. Des chiens faméliques mordillaient les jarrets de leurs chevaux. Nabil leur trouva un hébergement dans une auberge qui leur servit des plats étonnamment délicieux.

Après s'être restauré, Foye prit Barton et Nabil avec lui et partit faire un tour. Grâce à Nabil qui lui servait d'interprète, il apprit que le pacha s'était lui aussi arrêté dans le village. Ce n'était pas surprenant vu l'état de santé de sir Henry.

La nuit n'allait pas tomber avant une heure ou deux et ils poursuivirent leur visite du village. Une fontaine publique était érigée sur le bord de la route qui continuait en

direction de Kilis. Une horde d'enfants le suivait et courait ramasser les piécettes qu'il lançait au milieu des rires et des cris de joie. Il passa un moment au bazar où il trouva des soieries brodées exceptionnelles et un marchand qui avait une superbe sélection d'émeraudes. Foye s'assit avec lui, Nabil à ses côtés pour traduire, et ils fumèrent et burent du café tout en négociant le prix des émeraudes.

Le fait qu'il ne parle pas l'arabe ou le turc n'était pas un obstacle. Quand de l'argent est en jeu, tout ce qu'il faut c'est un visage expressif et assez de volonté. Nabil traduisait quand cela s'avérait nécessaire, mais dans l'ensemble, Foye se débrouilla seul et obtint les pierres précieuses qu'il voulait pour un prix tout à fait raisonnable. Barton rangea ses achats dans une sacoche et ils reprirent leur promenade.

Plus ils allaient vers le nord, moins ils rencontraient de Turcs, tout comme à Alep. La population était de plus en plus tribale : arabes, bédouins, druzes, syriens, et même quelques chrétiens. Au détour d'une rue, ils arrivèrent à un endroit où un Arabe avait monté un dais recouvert de tapis. Dix jeunes gens étaient assis sur les tapis ainsi qu'une Africaine qui semblait sur le point d'accoucher, devant deux femmes à la peau claire, toutes deux jeunes et jolies. L'Arabe était en réalité un marchand d'esclaves et il exposait sa marchandise féminine à un homme qui n'avait pas du tout l'air intéressé par ce qu'il voyait. Les deux filles de type caucasien étaient la preuve vivante que le

commerce des femmes se pratiquait dans le nord. Foye ressentit un frisson d'appréhension.

Heureusement, le pacha et les Godard étaient passés sans encombres !

Ils arrivèrent à Kilis vers 11 heures le lendemain matin. Le palais de Nazim Pasha était situé sur une hauteur à la lisière nord de la ville. C'était une situation idéale pour résister à un assaut, au cas où quelqu'un aurait eu l'imprudence d'attaquer le pacha. Foye ordonna à ses hommes d'installer leur camp hors de vue du palais. Il ne voyait aucune raison d'alarmer le pacha en approchant avec ce qui était, de fait, une petite armée.

Il chevaucha jusqu'au palais escorté par Barton et Nabil. Deux lances en bois étaient plantées devant l'entrée, une queue de vache fixée sur chacune d'elles. Elles étaient le symbole littéral de la position du pacha : Nazim Pasha était un pacha à deux queues, un homme d'un rang important aux yeux de la Porte ottomane. Trois queues et il siègerait dans la Porte, la cour privée du sultan Mahmoud II et porterait le titre de vizir.

Un homme à la barbe blanche les accueillit à l'entrée de la cour, dont le portail était assez haut pour laisser passer une caravane de chameaux et d'ânes. Foye expliqua, par l'intermédiaire de Nabil, qu'il était impatient de voir le pacha et de lui offrir un présent comme marque de l'estime qu'il lui portait. On les fit entrer et il poussa un soupir de soulagement. Il reverrait Sabine, d'ici une heure il espérait.

Les Godard séjournèrent dans un cadre luxueux. L'intérieur du palais était splendide, avec des sols et des colonnes de marbre, des murs recouverts de mosaïques, et des fenêtres et des embrasures de porte en forme de goutte inversée. D'après ce qu'il découvrait, l'architecture restait classique comme ce qu'il avait pu voir à Büyükdere et dans d'autres provinces de la Turquie. Il y avait deux minarets et certainement une mosquée un peu plus loin.

Avec force courbettes, le serviteur à la barbe blanche l'escorta jusqu'à une cour intérieure dont le sol de marbre était composé de dalles sombres et claires. Barton et Nabil suivirent le marquis. Des passages couverts entouraient la cour rectangulaire, des colonnes de marbres soutenaient les ouvertures en forme d'arche. Des arbres fruitiers et des buissons en fleurs offraient de l'ombre et deux fontaines rafraîchissaient l'air.

Le salon où le conduisit le serviteur était aussi magnifique que le reste du palais. La pièce en dôme au plafond haut donnait sur la cour. Les murs, bordés de marbre, étaient décorés de motifs noirs et blancs, caractéristiques des provinces du nord. Des tapis aux couleurs vives revêtaient le sol et des coussins de soie dans des tons nacrés couvraient un divan et le faisaient chatoyer. Dans la cour, la fontaine la plus proche était magnifique, cernée d'orangers, de citronniers et de palmiers. Des pinsons voletaient de branche en branche. Ce serait ici, lui expliqua le serviteur, qu'il rencontrerait

Nazim Pasha. Il devait d'abord, bien entendu, faire un brin de toilette.

Une demi-heure plus tard, Foye revenait, Nabil à ses côtés. Il chercha les Godard des yeux, mais ne les vit pas. Des serviteurs avaient apporté des collations et des boissons, arrangeaient les mets disposés sur de grands plats disposés sur ce qui ressemblait à des chaises renversées. Il traversa le reste de la cour tandis qu'une musique douce de flûtes et d'instruments à cordes se faisait entendre.

Nazim Pasha était étendu sur le divan, un narghilé à ses pieds, sa tunique aussi richement brodée que chez les Lucey. Des fils d'or et d'argent ornaient son lourd caftan de soie et une perle en forme de larme ornait le devant de son turban. Conformément à la coutume, Foye et Nabil retirèrent leurs chaussures avant d'entrer ; Foye garda aux pieds les chaussons fins qu'il portait dans ses chaussures, une coutume qu'il était heureux d'avoir adoptée. Nabil s'installa par terre sans un mot, les jambes croisées et les mains sur les genoux.

Comme il fallait s'y attendre, puisque telle était la coutume, le pacha était installé sur le coin le plus à droite du divan. Un gros rubis ornait sa main gauche. Un Maure de grande taille dans un caftan à rayures servait du café frais, chaud, fort et presque trop sucré. Il s'assit ensuite à côté de Nabil. Foye présenta les pistolets qui furent reçus avec force exclamations d'admiration.

— Votre excellence, fit Foye en français quand le pacha eut posé les pistolets. J'espère que mon arrivée n'est pas

inoportune.

Il prit place sur le coin gauche du divan, sa tasse de café à la main. Le pacha frappa dans ses mains et le serviteur maure avança vers lui un plateau de noix et de sorbets.

— Je suis ravi de vous voir, monsieur, répliqua Nazim Pasha en agitant la main. J'aime avoir des visiteurs venus d'Europe.

— Je dois avouer, pacha, que j'avais espéré voir les Godard. Ont-ils déjà quitté Kilis ?

— Non, marquis.

— J'espère qu'ils vont bien, reprit Foye. J'ai hâte de les voir, comme vous devez vous en douter.

— Hélas, fit le pacha dans son français presque parfait.

Il épluchait une figue tout en parlant.

— Je regrette de devoir vous informer qu'il y a quelques jours, sir Henry est tombé gravement malade.

Foye s'adossa contre le divan, envahi par l'anxiété. Il avait bien fait, alors, de venir voir Sabine.

— Une nouvelle inquiétante, en effet.

Si ce que le pacha venait d'annoncer était vrai, cela expliquait que les Godard ne les aient pas rejoints dans le salon. Mais Foye pouvait-il croire le pacha ?

— Comment va sir Henry maintenant ? S'est-il remis ?

Le pacha baissa la tête. Quand il leva enfin les yeux vers Foye, son expression chagrinée transperça le marquis d'appréhension.

— Je suis désolé. Il est mort, annonça-t-il en français. Foye ne comprit pas les mots tout de suite, même si le pacha

avait parlé d'un ton clair. Son trouble dut être évident. Le pacha avala sa figue avant de reprendre la parole dans un anglais fortement accentué :

— J'ai le triste devoir, monsieur le marquis, de vous informer que sir Henry est décédé il y a trois jours.

Foye s'apprêta à dire quelque chose, puis s'arrêta. Son cœur cognait violemment dans sa poitrine, au point qu'il se demanda si le pacha pouvait l'entendre.

— Et Mlle Godard ?

Il serra les doigts autour de sa tasse. Cela faisait trois jours que Sabine se trouvait seule dans le palais, accablée de chagrin, sans personne pour s'occuper d'elle et veiller à sa sécurité.

— Comment va-t-elle ?

— Elle va aussi bien qu'il se peut après la mort de son oncle bien-aimé.

Sir Henry Godard était mort. Dieu devrait le frapper et le rendre sourd et simple d'esprit, vu que sa première pensée fut que Sabine était libre. Quel monstre était-il pour ressentir, ne serait-ce qu'un moment, un soulagement intense ?

— Je constate que cette nouvelle vous touche beaucoup, reprit le pacha. Acceptez mes condoléances. J'ignorais que vous étiez de si proches amis.

— Oui, fit-il. La nouvelle est un grand choc. Pardonnez-moi, je ne m'y attendais pas. Il est heureux que je sois venu maintenant.

Mon Dieu ! Et s'il ne l'avait pas fait ? Et s'il s'était complu dans son apitoiement et s'était rendu à Palmyre comme il l'avait prévu ? Ou Damas ?

— Je vais m'occuper de tout, bien entendu. Avez-vous averti le consulat anglais ? Ils n'étaient pas au courant lorsque j'ai quitté Alep.

Un éclair d'impatience traversa les yeux sombres du pacha.

— Elle a beaucoup de peine naturellement. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour la consoler.

Foye reposa son café. Ses doigts tremblaient. L'impatience du pacha le fit se redresser. Sans son oncle, Sabine n'avait aucune influence. Elle était seule, sans mari, dans un pays où la place d'une femme dans la société était beaucoup plus limitée que ce à quoi était habituée Sabine.

— Vous serez soulagé, j'en suis certain, de savoir que je suis prêt à m'occuper du retour immédiat et en toute sécurité de Mlle Godard en Angleterre.

Le pacha leva les sourcils.

— Tous les besoins de Mlle Godard ont été satisfaits durant cette épreuve. Elle est inconsolable, vous pouvez le comprendre, marquis.

Si le cadre avait été différent, Foye se serait cru dans un salon parisien.

— Mon médecin personnel s'est occupé de sir Godard et même si je savais que sa foi n'était pas la vraie foi, j'ai fait venir un homme d'Église pour qu'il s'occupe de son enterrement.

Mais il n'avait pas informé le consulat anglais de la maladie de sir Henry ni de son issue funeste. Le pacha avait isolé Sabine de ses compatriotes. Délibérément ? Foye but une gorgée de café afin de se donner un peu de temps pour réfléchir.

— Je vous adresse mes remerciements les plus sincères pour tout ce que vous avez fait pour eux, excellence. Je suis certain que tous vos efforts ont été un réconfort pour Mlle Godard.

Il se força à desserrer la prise qu'il avait sur sa tasse.

— Ce n'était rien, répliqua le pacha.

Foye se leva et baissa les yeux sur le pacha toujours étendu sur le divan.

— Serait-il possible que je lui parle maintenant ? Il nous faut discuter de beaucoup de choses et j'aimerais que nous partions tôt demain matin.

— Mais bien entendu, marquis.

La réponse du pacha le désarma. Il s'attendait à ce que sa demande soit refusée. Depuis qu'il avait appris le décès de sir Henry, il s'était dit que ses pires craintes concernant le sort de Sabine allaient se concrétiser.

Nazim Pasha frappa dans ses mains, la méthode habituelle pour appeler un serviteur, et donna des instructions dans une langue qui, ne ressemblait ni au turc ni à l'arabe. Il vit Nabil pencher la tête. Curieux. Le malaise de Foye grandit. Le serviteur s'inclina et sortit de la pièce.

— Pendant que nous attendons que Mlle Godard nous rejoigne, fit le pacha, peut-être que vous pourriez me parler

de votre pays. J'aimerais en apprendre davantage sur l'Angleterre. Avez-vous un vaste domaine ?

Foye répondit des banalités sur le climat anglais et lui expliqua que lorsqu'il n'était pas à Londres, il vivait à Cornwall, le plus bel endroit des îles anglaises. Combien de temps cela prenait-il d'aller chercher une jeune dame ? Le serviteur revint sans Sabine. Foye écouta, avec une frustration grandissante, l'échange dans une langue qu'il ne saisissait pas. Il était désormais rompu à l'art de déchiffrer les expressions. Il avait la nette impression que le serviteur se contentait de rapporter quelque chose de banal à son maître. Foye n'aimait pas du tout la manière dont le pacha écoutait son serviteur. Tous ses instincts ne cessaient de lui rappeler que l'homme qui se trouvait devant lui était un dangereux opportuniste.

Mais il n'y avait certainement aucune raison d'être tellement rempli d'appréhension. Sabine était ici, le pacha l'avait dit. Il la verrait quand elle le pourrait. Le pacha n'avait aucune raison de l'empêcher de la voir. Aucune.

Une fois qu'il eut renvoyé le serviteur, Nazim Pasha joignit les mains et s'adressa à Foye :

— Hélas, marquis, quelle malchance ! Ses yeux étincelaient.

— On m'informe que Mlle Godard n'est plus ici.

Chapitre 15

— Plus ici ?

Foye n'avait aucune raison de penser que le pacha mentait, et pourtant il en était convaincu. Toutes les rumeurs qui couraient à propos du personnage lui revinrent en mémoire : il avait retenu des gens et demandé des rançons, il vendait des femmes. Et son obsession pour Sabine que tous avaient notée. Les cadeaux extravagants qu'il lui avait faits n'étaient pas des racontars.

— Pardonnez-moi, je ne suis pas sûr de bien vous comprendre lorsque vous déclarez que Mlle Godard n'est pas ici.

Le pacha pencha la tête en souriant.

— Permettez-moi de formuler cela autrement, marquis. Bien entendu que Mlle Godard est ici, mais elle est partie se promener dans l'un de mes vergers, fit-il avec un geste ample de la main pour désigner le palais. Oh, pas seule, je vous rassure. Elle est accompagnée par les serviteurs que j'ai mis à son service pendant son séjour ici. Vous constatez que je veille à son confort. Mes serviteurs ont l'ordre de l'informer de votre arrivée dès qu'elle reviendra.

— Ne pouvez-vous pas envoyer quelqu'un la chercher ? Il parla d'un ton détaché qui était loin de refléter le tumulte de son esprit.

— Mais bien sûr ! s'exclama le pacha en souriant. Je l'ai déjà fait. Elle sera là d'un moment à l'autre.

Un serviteur entra pour remplir le bol du narghilé de charbon et chauffer le tabac. Le pacha indiqua les mets disposés autour d'eux.

— En attendant, je vous en prie, monsieur, restaurez-vous.

— Je suis sûr que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que je prenne des dispositions pour que les affaires des Godard soient emballées et transportées hors du palais. Je ne veux vous occasionner aucun souci et, naturellement, mes serviteurs s'occuperont de tout.

Asif, pensa Foye. Il fallait qu'il trouve Asif. Le serviteur de Godard saurait ce qui s'était passé.

— Je souhaite que nous partions demain à l'aube.

— Si vite ? Mais vous venez d'arriver.

Le pacha caressa sa barbe.

— Vous êtes toujours tellement pressés, vous les Anglais. Laissez-moi vous recevoir comme il se doit avant votre départ.

— Nazim Pasha, je suis persuadé que vous comprenez que le décès de l'oncle de Mlle Godard implique des formalités dont il faut s'acquitter. Le consulat doit être prévenu. Plus vite Mlle Godard et moi serons à Alep, mieux ce sera.

— Tout sera fait dans les temps.

Le pacha frappa de nouveau dans ses mains et un autre serviteur arriva pour recevoir des instructions. Il partit lui aussi à la hâte. Foye mourait d'envie de lui emboîter le pas. Il aurait parié que le serviteur avait disparu et ne faisait

rien du tout, si ce n'était attendre. Il voyait de la duplicité partout ! Il était tout à fait possible que Sabine soit réellement occupée au moment présent.

Il bouillait. Il avait beau se répéter qu'il n'y avait rien d'alarmant en soi que Sabine ne soit pas présente dans l'instant, il restait convaincu que chaque moment qui passait augmentait la probabilité qu'elle soit à jamais perdue pour lui. Le maudit verger, s'il y en avait même un, ne pouvait pas être éloigné du palais au point qu'elle se trouve à des heures de la demeure.

De la même manière qu'il ne croyait pas que Sabine soit en train de se promener dans un verger, il ne croyait pas que le pacha avait demandé à son personnel de veiller au rassemblement des affaires des Godard en vue de leur transport. Le serviteur revint et il y eut un nouvel échange rapide entre le pacha et lui.

Foye, de son côté, fit signe à Nabil de le rejoindre, et lui dit à mi-voix.

— Peux-tu traduire ce qu'ils disent ?

— Ils parlent de Mlle Godard, répliqua-t-il d'un air inquiet.

— Et ?

Le garçon avait l'air apeuré et n'avait pas besoin d'être averti de ne pas parler fort. Il était fort possible que leurs vies dépendent de leur attitude et donc de leur aptitude à prétendre croire aux excuses fallacieuses du pacha.

— Nazim Pasha a demandé à son serviteur que des gardes soient postés à la porte de Mlle Godard.

— Je veux que tu trouves un homme, un autochtone, qui se trouvait au service de sir Henry Godard. Il s'appelle Asif. Trouve-le et dis-lui que je suis ici. Essaie de découvrir ce qui s'est passé. Puis va trouver Barton et explique-lui que nous allons partir demain matin à l'aube avec les affaires des Godard.

Nabil s'inclina et sortit d'un pas rapide.

— Mlle Godard est-elle rentrée de sa promenade ? s'enquit Foye une fois que le serviteur se fut rassis.

— Oui, marquis, elle est rentrée. Mais elle dort. Je suis très soucieux, naturellement. Mon médecin guette les signes de la maladie qui a emporté son oncle et s'occupe d'elle. Il ne faut pas la déranger. Soyez patient.

Il tira sur son narghilé.

— Nous avons le temps. Il faut nous assurer que sa santé n'est pas menacée.

— Lui a-t-on dit que j'étais là ?

Le pacha leva les mains.

— Cela, je ne le sais pas. Vous voulez que le monde bouge trop vite, vous les Anglais.

Il secoua la tête.

— Ce soir, marquis. Vous la verrez certainement ce soir. Entretemps, je vous en prie, distrayez-vous. Il y a beaucoup à voir à Kilis.

— Avec votre respect, Mlle Godard est une citoyenne anglaise et elle a besoin de l'assistance de ses compatriotes. Elle est seule, sans son oncle. Il y a mille

détails à régler. Elle est peut être réveillée et informée de ma présence et de ma volonté de l'aider.

— Je me demande, fit le pacha prélassé sur son divan tandis qu'un serviteur, un esclave sans doute, l'éventait lentement, pourquoi vous êtes ici et non le consul. J'ai rencontré M. John Barker. Nous avons dîné plusieurs fois ensemble. C'est un homme tout à fait aimable et compétent.

— Sans le moindre doute, répliqua Foye.

— Comment tout peut-il être organisé sans son autorité ? Vous vous rendez certainement compte que vous n'êtes pas en Angleterre. Il y a des lois ici aussi, marquis, il ne faut pas l'oublier. Il convient de respecter les coutumes.

Foye pencha la tête.

— Il existe certainement des moyens de vous dédommager pour tout ce que vous avez dû faire au nom de vos hôtes britanniques ?

— Je pense, reprit le pacha d'un air faussement pensif, qu'il ne serait ni juste, ni convenable que je laisse quelqu'un d'autre que le consul lui-même veiller au bien-être de Mlle Godard. J'ai cru comprendre que maintenant que son oncle est mort, elle n'a pas d'autres membres de sa famille présents en Turquie pour représenter ses intérêts.

— C'est vrai, pacha.

— Comment puis-je vous la confier alors que vous n'êtes pas un oncle, un frère ou même un parent susceptible de la protéger comme doit l'être une femme en ces temps dangereux ?

Il reprit d'un ton plaintif.

— Ce n'est pas ainsi que les choses se font ici. Ce n'est pas dans nos coutumes de confier une femme à un homme qui n'est pas un proche. N'a-t-elle pas de famille qui puisse venir la chercher ?

— Je suis sûr que le consul peut aider à clarifier son statut, pacha.

— Sans aucun doute.

Le pacha exhala des volutes de fumée.

— Ces choses prennent du temps. Beaucoup de temps.

Foye savait ce que le pacha avait l'intention de faire. D'abord, il serait prié de payer un pot-de-vin et le montant serait tel qu'il était sûr de ne pas l'avoir avec lui. Il faudrait donc qu'il retourne à Alep pour chercher de l'argent et convaincre le consul de traiter avec le pacha. Nazim Pasha refuserait ensuite la rançon, puisqu'il s'agissait bien de cela, exigerait une somme encore plus élevée ou comploterait pour que Foye soit dévalisé lorsqu'il reviendrait à Kilis. Et qu'arriverait-il à Sabine ?

La peur le glaça. Les pires scénarios lui passèrent par la tête. Le pacha la mettrait dans son harem ou la vendrait. On disait que les Turcs appréciaient d'avoir des Européennes dans leurs harems. Ne murmurait-on pas que la propre mère du sultan avait été française ? Pas une simple rumeur, hélas. Au XIX^e siècle, les anciennes coutumes perduraient.

— Certainement, dit tranquillement Foye, comme s'ils discutaient de la chose la plus naturelle du monde, j'insiste

pour que vous soyez dédommagé pour tous ces désagréments, Nazim Pasha.

Tandis qu'il attendait une réponse, le pacha reprit son narghilé et un nuage de fumée qui embaumait la bergamote flotta dans la pièce. Il afficha un large sourire.

— Un dédommagement serait très généreux de votre part. Mon cher ami, M. Julius Ghyoot, a été mon invité ici pendant six mois.

Foye connaissait malheureusement l'histoire. Les mésaventures de Ghyoot aux mains de Nazim Pasha étaient devenues légendaires dans le corps diplomatique résidant à Büyükdere.

— Il vous dira lui-même que l'on s'est occupé de lui pendant tout ce temps.

— À grands frais pour vous.

— Précisément.

Il eut un large sourire.

— Vous comprenez vite. C'est ce que j'aime tant avec vous, les Anglais. Mais je me pose des questions. Dans six mois, pour sûr, un peu plus longtemps peut-être, un membre de sa famille viendra la chercher. Et ce développement possible résoudrait nos deux difficultés : les frais occasionnés par son séjour ici et la complication de la remettre à un homme qui ne fait pas partie de sa famille.

— J'ai cinq chevaux magnifiques avec moi, fit le marquis. Vous pouvez choisir ceux que vous voulez.

— Cinq, c'est tout ? s'esclaffa Nazim Pasha. J'en ai une dizaine dans mon écurie. Accordez-vous donc si peu de

valeur à Mlle Godard, marquis ? Cinq mille chevaux arabes seraient un prix bien modeste à payer pour une telle femme.

Il toucha la bague qu'il portait à l'index, la tournant et la retournant.

— C'est une... perle qui n'a pas de prix, ne trouvez-vous pas ?

— Qui n'est pas sans prix, répliqua Foye.

—C'est vrai, approuva le pacha en riant. Vous voyez que je suis un homme raisonnable. Il y a, en effet, un prix pour tout.

—La question à régler entre nous, reprit Foye, est « est-ce que j'accepterai de vous payer pour que vous me remettiez Mlle Godard ? ».

Le sourire du pacha lui donna l'impression qu'une pointe glacée lui transperçait le cœur.

—Il y a aussi la question du sultan.

—Le sultan ?

Nazim Pasha s'enfonça un peu plus dans son divan.

— Il serait content, je pense, que je la lui envoie. Un cadeau pour lui montrer la profonde estime que j'ai pour lui.

Foye contempla son café jusqu'à ce qu'il soit sûr que son visage ne trahirait pas ses émotions. Tout dépendait du sang-froid qu'il serait en mesure d'afficher.

— Je vous garantis que le gouvernement anglais n'approuverait guère une telle action.

— Je suis pourtant enclin à le faire.

Il tendit une main, la paume tournée vers le haut.

—J'ai parlé de coutumes. C'est une coutume chez nous, marquis. Je suis libre d'offrir une femme de mon harem. Ou de vendre n'importe quelle concubine.

—Bien sûr, mais Mlle Godard ne fait pas partie de votre harem. Elle est citoyenne anglaise.

— Un détail, marquis, un détail.

Nazim Pasha se caressa lentement la barbe.

— Cela n'a aucune importance à mes yeux, et de toute façon, c'est facile à rectifier.

Mais Foye avait au moins appris quelque chose de l'art du marchandage en observant Sabine.

— Si cinq chevaux ne vous intéressent pas, alors cent livres peut-être ?

— Cent livres ?

Le Pasha éclata de rire en se tenant le ventre.

—Vous m'insultez. Cent livres. Cinq mille livres seraient une misère pour ce à quoi vous me demandez de renoncer. Une femme comme elle ?

—Nous sommes en période de guerre, pacha. Je ne crois pas pouvoir me procurer une somme aussi importante en espèces. Je pourrais peut-être réunir deux cents livres.

—J'ai beaucoup de frais, marquis, et vous appartenez à l'aristocratie dans votre pays. Cinq mille livres sont-elles au-delà de ce que vous pouvez réunir ?

Leurs négociations se prolongèrent pendant l'heure qui suivit, ponctuées par la dégustation de café et l'utilisation presque constante du narghilé. Ils finirent par s'entendre

sur la somme de neuf cent cinquante livres. Une somme astronomique que Foye accepta de fournir en espèces et en pièces ou pierres précieuses qu'il serait en mesure de réunir à Alep ou à Constantinople.

Il retourna dans sa chambre avant 23 heures, après avoir poliment décliné l'offre du pacha qui lui proposait la compagnie d'une de ses danseuses. Il passa une heure avec Barton et Nabil et leur résuma les modalités du marché conclu avec le pacha, laissant de nombreux détails de côté, et ce qu'il avait l'intention de faire. Foye n'avait confiance en personne. Il avait à peine confiance en Barton qui était anglais. Il leur donna des instructions à chacun et une fois qu'il les eut envoyés s'occuper de faire ce qu'il leur avait demandé, il n'eut plus qu'à attendre.

Quand Nabil revint, Foye réunit ce dont il avait besoin et quitta sa chambre.

Dans la cour, Foye se tint immobile, une sacoche légère, mais bourrée à craquer sur l'épaule. Le mur était mitoyen avec l'aile dans laquelle logeaient les Godard. Il écouta les bruits du palais. Une conversation. Le bruissement des oiseaux nocturnes. La légère odeur de fumée dans l'air. Rien d'anormal ou d'inquiétant. Bien, le moment était venu d'agir.

Il ajusta la sacoche de sorte qu'elle soit calée contre son dos. Avec sa taille et sa force, il n'eut aucun mal à se hisser et à entrer par une fenêtre ouverte. Il avait été prêt à en casser une s'il avait fallu. Son cœur s'emballa quand il

entendit le bruit que fit la fenêtre lorsqu'il la poussa. Il atterrit durement sur le sol.

Il resta tapi jusqu'à ce qu'il soit certain que les gardes dont lui avait parlé Nabil n'avaient rien entendu. Il sortit ensuite une petite lampe de la sacoche et ce qu'il fallait pour l'allumer. La lueur falote lui permit de distinguer les malles des Godard empilées au centre de la pièce, prêtes à être transportées jusqu'à Alep dans quelques heures. Au moins le pacha n'avait pas semblé préoccupé d'empêcher leur transport.

Devant la porte qui reliait la chambre de sir Henry à celle de Sabine, il marqua une pause et tenta de calmer le martèlement de son cœur. Son sort lui importait peu. Si cette nuit devait marquer la fin de la lignée Marrack, eh bien, au moins elle finirait honorablement. Mais toute erreur ou malchance condamnerait Sabine au sort que le pacha lui réservait. Rien de très agréable, que ce soit un confinement, une incarcération de fait, dans le harem de Nazim Pasha ou dans le Sérail à Constantinople.

Si on l'entendait et s'il n'était pas abattu immédiatement, il n'était pas certain d'être en mesure de terrasser les deux gardes postés devant la porte. Physiquement parlant, si, bien entendu il pouvait éliminer les deux hommes s'il le fallait. Mais qu'il soit en mesure de le faire sans alerter d'autres hommes de main du pacha était une question à laquelle il préférerait ne pas devoir répondre. Le fait était qu'il était prêt à mourir ou à tuer pour Sabine. Dans un cas

comme dans l'autre, il se présenterait aux portes du paradis en étant certain d'avoir agi avec honneur.

Il masqua la lueur de la lampe de sa main et ouvrit la porte de la chambre de Sabine. La coutume était de dormir sur des matelas posés sur le sol la nuit et qu'on rangeait le jour. Il put distinguer sa silhouette endormie. Son matelas avait été placé à côté des armoires en bois travaillé dans lesquelles la literie était rangée pendant la journée. Il se déplaça aussi silencieusement qu'il le put. Des tapis épais recouvraient le sol de marbre et étouffaient le bruit de ses chaussures. Il s'arrêta à quelques mètres d'elle. Elle dormait profondément.

Elle était recouverte d'une courtepointe fine en soie brodée d'or. Un pied nu était découvert ainsi qu'un de ses bras minces et pâles. Il avait l'impression d'être un vil séducteur qui, ayant obtenu la clef de la chambre à coucher d'une innocente, s'est introduit subrepticement afin de la violenter. Il savait que la réveiller allait certainement l'effrayer et il ne pouvait pas se permettre qu'elle fasse le moindre bruit susceptible d'alerter les gardes.

Elle se tourna dans son sommeil et lui fit face. Ses cheveux d'or brillaient à la lueur de sa lampe.

Elle avait l'air tellement jeune et innocente.

Et il était là, aussi décidé à la séduire que le pacha l'était lui-même. Avec quelques différences tout de même.

Chapitre 16

1^{er} juillet 1811

Trois heures et quart du matin. Le palais de Nazim Pasha à Kilis en Turquie. Une chambre dans laquelle Sabine Godard est confinée depuis la mort de son oncle. Elle n'avait, de fait, pas quitté la chambre depuis son décès. Elle savait qu'il y avait désormais des gardes armés postés devant sa porte. Elle avait également conscience du fait que l'étranglement était la méthode de choix pour se débarrasser des femmes encombrantes, ce qui la laissait penser qu'ils n'étaient pas là pour l'assassiner.

Sabine était étendue sur son matelas, incapable de dormir. Son corps et son cœur étaient lourds de chagrin et d'incrédulité. Elle n'avait pas beaucoup dormi depuis la mort de Godard et quand elle avait réussi à fermer les yeux, elle n'avait cessé de se réveiller en larmes ou prise dans l'étau de la peur. Elle avait essayé deux fois déjà de quitter le palais, mais chaque fois ses instructions avaient été annulées ou tout simplement ignorées. Nazim Pasha avait l'habitude charmeuse et enrageante de convenir qu'il fallait qu'elle rentre en Angleterre, mais rien ne se passait en vue de ce départ. Ses promesses concernaient toujours le lendemain. Lendemain qui n'arrivait jamais.

Elle savait depuis des jours que Foye avait vu juste. L'intérêt de Nazim Pasha à son égard était personnel. Sexuel. Dès le début de leur séjour à Kilis, il lui avait fait des avances qu'elle avait prudemment et habilement prétendu ne pas saisir. Le Pasha avait l'intention d'en faire sa maîtresse. L'idée même l'horrifiait.

Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser au sort d'Aimée du Bue de Rivéry, une cousine de la future impératrice Joséphine. On disait qu'elle s'était retrouvée dans le Sérail, peu après 1788, quand le bateau à bord duquel elle voyageait, avait été attaqué par des pirates. Il n'était pas exclu que Sabine partage le même sort. Le pacha lui-même avait un harem. Elle était passée plusieurs fois devant l'aile où étaient cloîtrées les femmes et une fois, une fois seulement, on la lui avait fait visiter.

Elles vivaient plutôt bien si le fait d'être confinées dans une aile du palais ne leur posait pas problème. Les épouses du pacha bénéficiaient de davantage de liberté, mais ses concubines n'avaient pas cette chance. Elle avait terriblement peur de finir comme l'une d'elles.

Toutes ces pensées peu agréables se bousculaient dans sa tête quand elle entendit grincer la porte qui séparait sa chambre de celle de Godard. Cette pièce était vide désormais et la porte n'était jamais ouverte. Sabine ne bougea pas et pria pour avoir mal entendu. Le pas d'un serviteur passant devant sa porte certainement. Rien de plus.

Non, quelqu'un était là. Les pas feutrés sur le tapis n'étaient pas le fruit de son imagination, pas plus que la lueur tremblotante d'une lampe. Un sentiment de terreur glissa le long de son échine. C'était impossible. Non. Elle n'allait pas subir un tel outrage. Et pourtant, quelqu'un était dans sa chambre et s'avavançait en faisant le moins de bruit possible. Elle désirait de toutes ses forces pouvoir se couvrir la tête de sa courtepointe dans l'espoir que l'individu se rendrait compte de sa méprise et la laisserait tranquille.

Elle se força à rester parfaitement immobile et à respirer de manière régulière tout en essayant de réfléchir. Le choix de ne rien faire qui continuait à être le plus tentant, était impensable et illogique. La personne faisait très peu de bruit et se déplaçait furtivement. Elle força ses membres à se détendre comme elle se tournait pour faire face à la porte et glisser une main sous la courtepointe. Elle saisit le pistolet qu'elle avait toujours avec elle depuis la mort de Godard. Elle serra la main autour de la crosse de l'arme et pria pour ne pas trembler au moment où elle devrait tirer. Personne, pas même le pacha, n'allait la kidnapper sans apprendre qu'elle ne se laisserait pas faire.

L'intrus s'arrêta. Elle le regarda entre ses cils. Si elle devait tirer sur un homme, elle avait l'intention de voir à quoi il ressemblait. Beaucoup trop grand et trop mince pour être Nazim Pasha.

Avait-il envoyé quelqu'un pour l'étrangler en fin de compte ?

Elle chercha la sécurité sur son petit pistolet. Mon Dieu, l'homme était un géant ; aussi grand que Foye. Le cœur battant, elle enregistra l'invraisemblable : d'après ce qu'elle arrivait à voir, l'intrus portait des vêtements occidentaux.

Foye n'était pas là. Il n'y avait aucune raison qu'il puisse l'être. Ils s'étaient fait leurs adieux à Büyükdere. Il devait être à des centaines et des centaines de kilomètres, à Palmyre ou Damas, voire plus au sud encore, et peut-être même déjà en route pour l'Angleterre, pour la ravissante ville de St. Ives.

Elle s'arma de courage. Elle n'accepterait pas passivement ce que le pacha avait l'intention de faire. Elle se mit sur le dos, le cœur battant, et leva le pistolet. Elle le pointa vers le cœur de l'homme quand il s'agenouilla à côté de sa couche.

— Allez-vous-en, fit-elle en arabe. Ou je vous abats comme un chien.

Elle pouvait voir que son assaillant était anglais.

Avant de pouvoir réagir, elle se retrouva clouée au matelas par un corps puissant et masculin. Il lui saisit le poignet en exerçant une prise douloureuse afin de l'empêcher de tirer, et lui couvrit la bouche de sa paume nue.

Il la bloquait. Elle ne pouvait rien faire, elle n'avait pas la force physique de se dégager. Elle se sentit envahie par la panique et s'arc-bouta pour tenter de se libérer. Elle serra les doigts autour du pistolet. Si elle en avait la possibilité, elle le tuerait avant qu'il puisse la toucher.

Il posa sa bouche contre son oreille et murmura d'une voix basse et anxieuse :

— Sabine, c'est Foye.

Anglais. Il lui parlait en anglais. Il resserra sa prise.

— Ne bougez pas ou bien tout est perdu.

Elle se calma instantanément, même si elle pensait rêver. Foye, ou l'individu, ne retira pas sa main de sa bouche et ne se souleva pas, la gardant clouée sur le matelas. Chaque bouffée d'air qu'elle arrivait à prendre la rapprochait de lui. Il se souleva suffisamment pour qu'elle puisse discerner ses traits à la lueur de la minuscule lampe.

Elle retint son souffle. Elle reconnut le visage, le nez busqué et les yeux clairs. Elle ne comprenait pas comment ni pourquoi il était là, mais il l'était. L'émotion l'étrangla. Elle voulait pleurer de soulagement, sans parvenir à émettre le moindre son.

De la même voix à peine audible, il lui dit :

— Faites un signe de tête si vous comprenez que je suis Foye et que je ne suis pas là pour vous faire du mal.

Elle obtempéra et il retira doucement sa main, prêt à étouffer un cri s'il l'avait mal comprise.

— Je présume, continua-t-il, que vous n'avez plus l'intention de me tirer dessus.

Quand elle secoua la tête, ses lèvres effleurèrent sa paume. Il enleva sa main.

— Ni que vous soyez opposée à quitter cet endroit, ajouta-t-il.

— Je ne le suis pas, murmura-t-elle.

Foye avait les yeux rivés sur elle. Il ne semblait pas avoir conscience du fait qu'il était toujours allongé sur elle. En dépit de tout, à partir du moment où elle avait reconnu Foye, sa panique s'était envolée.

—Excellent.

—Est-ce vraiment vous ? Foye ?

—Oui.

Il posa un doigt sur ses lèvres, puis se contorsionna afin d'atteindre quelque chose qu'il avait laissé tomber à côté d'eux. Une sacoche usée. Il ne lâcha pas son poignet avant de lui avoir pris le pistolet. Il enclencha le verrou de sécurité et glissa l'arme dans la poche de sa redingote. Il sortit une espèce de ballot qui contenait certainement des vêtements. Il poursuivit d'une voix tellement basse qu'elle dut tendre l'oreille pour saisir ce qu'il disait.

— Enfilez cela.

Elle inspira et écarta la courtepointe. Son corps lui semblait trop léger et son cœur palpitait à l'instar d'une hirondelle affolée. Sa chemise de nuit en coton épais la dissimulait du haut du cou jusqu'aux chevilles. Elle ne risquait pas de dévoiler ce que la décence lui intimait de cacher. Foye la regarda ouvrir le paquet et sortir des chaussures. Elle étala les différents articles sur le matelas.

—Des vêtements d'homme ?

—Il faut que vous passiez pour un autochtone.

Il restait près d'elle, la bouche presque contre son oreille.

— Pour que l'illusion fonctionne, ne portez rien d'autre que ces vêtements. Rien d'occidental. Rien de féminin. Ces

vêtements, rien d'autre, c'est clair ? Dépêchez-vous, Sabine. Nous avons peu de temps.

Elle considéra la tenue qui ne lui était pas familière. Elle avait vu beaucoup d'hommes habillés de cette manière, mais cela ne voulait pas dire qu'elle savait comment les enfiler. Elle ne pouvait que deviner l'ordre dans lequel endosser les différents articles.

Si elle devait sortir du palais habillée en garçon, il fallait qu'elle crée l'illusion. Et elle allait donc avoir besoin de l'aide de Foye. Elle sentit sa gorge se dessécher, mais elle fit un petit signe de tête à Foye et se leva.

— Le *shirwal* d'abord.

Il saisit le pantalon flottant et lui montra comment l'enfiler. La lampe de Foye n'éclairait pas suffisamment pour qu'elle arrive à enfiler ces vêtements qui lui étaient étrangers.

— Je suis désolé, assura-t-il, et elle se sentit moins gauche, à défaut de se sentir mieux.

Elle n'avait pas le choix de toute façon. Elle releva sa chemise et enfila le pantalon, mais il dut l'attacher pour elle tandis qu'elle tenait la chemise au-dessus de sa taille. Les doigts de Foye frôlèrent sa peau nue par inadvertance et, elle était certaine, ce contact le gênait davantage qu'elle. Il tâtonna ensuite parmi les affaires éparpillées sur le lit et choisit une longue et étroite bande de tissu. Il hésita, les yeux rivés sur le tissu qu'il tenait entre ses mains.

Elle saisit son poignet jusqu'à ce qu'il lève les yeux sur elle.

— Faites ce que vous devez faire, fit-elle en lui serrant les doigts pour souligner les mots. La pudeur n'a pas sa place ici.

Foye opina. Il semblait soulagé.

Ils réussirent tant bien que mal à ajuster le tissu autour de sa poitrine et elle le maintint en place pendant que Foye s'occupait de retirer prestement sa chemise de nuit. Si elle n'était pas grande, elle n'avait pas le corps d'un garçon. Elle comprenait, comme Foye, que sa poitrine, si elle n'était pas contenue sous des vêtements d'homme, la trahirait. Foye attrapa donc les extrémités de la bande et la passa autour de ses seins, confectionnant ainsi une espèce de corset. Quand il l'eut nouée dans son dos, elle pouvait à peine respirer.

Il plongea la main dans la sacoche et sortit un pot en argile. Elle fronça les sourcils et en oublia sa tenue peu décente. Une odeur acre emplit la pièce.

— Plus près, fit-il en faisant un geste pour qu'elle s'approche.

Elle obéit et il étala une partie du contenu sur son épaule nue.

— Un extrait de noix, expliqua-t-il, pour foncer votre peau. Si elle devait passer pour un garçon autochtone, il valait mieux, en effet, qu'elle ne garde pas son teint pâle d'Anglaise. Ils travaillèrent tous deux à couvrir le haut de son corps et ses bras. Le contact de ses doigts sur sa peau nue n'avait rien de troublant. Elle s'inquiétait plutôt que dans la pénombre de la pièce, ils négligent un endroit

essentiel. Ils couvrirent son visage et son cou en dernier. Sabine appliqua l'espèce d'onguent avec les deux mains et quand elle estima avoir fini, elle leva le visage vers lui pour qu'il puisse l'examiner et vérifier que sa peau blanche était complètement recouverte.

Foye ramassa la lampe qu'il avait posée en veillant à garder son corps entre la lumière et la porte, et l'inspecta lentement. Il étala un peu mieux l'onguent sur une de ses joues et sur sa mâchoire en se servant de son pouce.

— Dieu merci, vous avez des yeux marron. Nous serions condamnés à l'échec autrement.

Elle frotta un endroit sur sa joue qui lui semblait encore humide, puis agita les bras pour faire sécher le reste de l'extrait de noix.

Foye saisit une chemise dans le ballot. Elle leva les yeux pendant qu'il plaçait le vêtement au-dessus de sa tête et confirmait que ses bras étaient correctement placés pour enfiler les manches, puis il lui passa le vêtement. Elle était couverte désormais.

Le plus difficile était passé.

— Quand nous sortons, fit-il, ne touchez à rien. Et surtout ne frottez pas votre visage. Elle acquiesça.

Elle ajusta la chemise, puis il sortit une tunique dans un tissu léger, au motif rayé. Ils étaient en train de l'arranger sur elle quand un bruit retentit devant sa porte et les fit sursauter.

Chapitre 17

Ils se figèrent. Foye avait les mains sur le vêtement rayé à la hauteur des seins de Sabine qui étaient maintenant comprimés dans la soie et elle était en train de tirer la tunique afin qu'elle tombe comme il fallait. Les échos d'une dispute violente en arabe leur parvinrent, étouffés, si bien que Sabine ne put déchiffrer tout de suite ce que les personnes disaient.

— Mince, murmura Foye, les mains agrippées sur le tissu, alors qu'aucun des deux n'osait respirer et que les exclamations et les cris se poursuivaient.

Sabine pencha la tête contre la poitrine de Foye. Ils se disputaient à propos d'un jeu. Foye, bien entendu, ne pouvait pas le savoir.

— Cela n'a rien à voir avec moi, chuchota-t-elle.

Elle toucha simplement le bras de Foye, même si elle aurait voulu plus. Les battements effrénés de son cœur se calmèrent.

— L'un des gardes accuse l'autre d'avoir triché en jouant aux dés.

Foye laissa échapper un soupir de soulagement, le seul signe que la terreur qui l'avait paralysée, elle, l'ait affecté. La dispute prit fin et le palais fut replongé dans le silence. Foye prit un nouvel article sur le matelas, une écharpe à enrouler plusieurs fois autour de la taille de Sabine.

— Voilà, fit-il une fois qu'elle fut nouée.

Il sortit son petit pistolet de sa poche et le glissa entre les plis de l'écharpe.

—La prochaine fois, n'hésitez pas à tirer.

—Non, je n'hésiterai pas.

— Abattez quiconque s'approchera de vous, ajouta Foye.

Elle opina, puis revêtit un manteau brodé qui lui arrivait à la taille et dont les manches s'arrêtaient au coude. Elle savait qu'il fallait le laisser ouvert. Une paire de chaussons fins rouges suivit, destinés à être portés à l'intérieur d'une paire de bottes. Les bottes étaient un peu serrées, mais elle pouvait marcher, c'était le principal. Le dernier article était une pèlerine de voyage marron.

Foye sortit un couteau de la sacoche.

— Est-ce que vous pouvez relever et attacher vos cheveux ou devons-nous les couper ?

Elle n'avait pas le temps de fouiller dans ses affaires, alors qu'elle ne voyait presque rien, à la recherche d'épingles à cheveux, et certainement pas le temps de veiller à ce qu'elles soient toutes bien en place. Et ils ne pouvaient pas non plus courir le risque que ses cheveux se dénouent.

Elle lui tourna le dos. Sa gorge se noua à l'idée de perdre sa chevelure, et elle se traita de fille superficielle. Ses cheveux étaient une des rares choses dont elle tirait fierté. Ils lui arrivaient presque à la taille et chaque soir elle brossait soigneusement les boucles dorées. Quand elle se couchait, ils étaient aussi doux que de la soie.

— Coupez-les, fit-elle.

Foye saisit sa tresse et elle grimaça, même s'il ne lui faisait pas mal.

Il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour couper ses cheveux et il lui fit une coupe courte. Elle sentit sa main tirer sur sa tresse, la lame scier les cheveux épais, puis plus rien. L'apesanteur. Il laissa tomber la natte, mais elle se baissa pour la ramasser et la lui tendit.

Il était préférable que personne ne puisse savoir qu'elle avait désormais des cheveux courts.

—Brûlez-la plus tard, fit-elle.

—Brave garçon, fit Foye.

Il essayait de la faire rire, mais Sabine était trop occupée à retenir ses larmes. La situation dangereuse dans laquelle elle se trouvait, désespérée même, la frappa de plein fouet. Tout ce qu'elle désirait, c'était se recoucher et s'endormir dans l'espoir que toute cette histoire ne soit en fait qu'un vaste malentendu. À son réveil, elle prendrait conscience que Nazim Pasha n'avait pas l'intention de la parquer dans son harem et que les atermoiements pour conclure les arrangements en vue de son retour au consulat d'Alep s'expliquaient par le souci du pacha pour sa santé.

Mais la vérité était tout autre. Sabine contint ses larmes. Il valait mieux être quasiment chauve que piégée dans ce palais. Ses cheveux repousseraient.

Foye lui tendit le pot et elle s'enduisit les cheveux de l'onguent. Les gardes devant la porte échangèrent des jurons, des cris fusèrent, puis le silence se fit une nouvelle

fois. Son cœur cognait dans sa poitrine. Tout cela prenait trop de temps. Ils allaient être découverts.

Quand elle eut fini de teindre ses cheveux, elle se frotta les mains afin de bien étaler la couleur, puis elle passa les doigts dans sa chevelure pour essayer de les sécher. Ils ne pouvaient plus attendre. Foye posa sur sa tête un foulard foncé et épais qui lui arrivait aux épaules, puis l'attacha à l'aide d'une cordelette. Il fourra sa chemise de nuit dans la sacoche. Ils s'agenouillèrent et tentèrent d'arranger la courtepointe et les couvertures de façon à simuler une forme couchée.

Foye rangea la natte dans la sacoche, puis glissa son couteau dans un étui et le rangea dans un des plis extérieurs de l'écharpe qui ceignait la taille de Sabine.

— Acceptable, fit-il en la parcourant des yeux. Gardez la tête baissée. Vous répondrez au nom de Pathros. Vous êtes un chrétien d'origine syrienne et mon guide et interprète. Je vous ai embauché à Alep. Nous sommes tous deux des infidèles. Vous êtes mon serviteur, alors je vous en prie, obéissez-moi. Ne discutez aucune de mes décisions ou de mes ordres.

— Je comprends.

— Vous avez de l'ascendant parmi les autres serviteurs, vu que vous travaillez directement pour moi, mais n'oubliez jamais que je suis votre maître. Faites ce que je vous dis quand je vous le dis et ne posez pas de questions. Nos vies dépendent de ces interactions. C'est clair ?

— Parfaitement.

Il se baissa pour prendre la lampe et ils rejoignirent l'appartement de son oncle. Rien ne demeurerait de la présence de Godard, si ce n'était ses coffres fermés. Sabine Godard n'existait plus, se répéta-t-elle. Elle était Pathros, l'interprète et le guide d'un lord anglais. Elle se rendit compte que sa tenue, pour le moins singulière, l'aidait à laisser Sabine derrière elle et à devenir le jeune Pathros.

Foye ne se dirigea pas vers la porte, mais du côté de la haute et étroite fenêtre qui donnait sur la cour intérieure. Elle le suivit de près. Il était tellement grand qu'il lui suffit de lever la main pour atteindre un des panneaux de la fenêtre qu'il ouvrit en grand. Il avait dû entrer par là, se dit-elle, et il comptait sortir de la même manière.

— Est-ce qu'Anthony Lucey disait vrai à propos de votre arabe ? lui demanda-t-il en se tournant vers elle.

Son regard la scruta, dénué de la chaleur qu'elle avait l'habitude d'y voir. Et elle se demanda si elle le connaissait, ne serait-ce qu'un peu.

— Vous n'avez vraiment pas d'accent ?

— Presque pas. J'ai fait des progrès depuis notre arrivée dans le nord.

La manière dont il la regardait, le ton presque cassant de sa voix, la tension de son corps étaient nouveaux pour elle. Il ne donnait pas des ordres comme Godard le faisait si souvent, mais la situation était sans équivoque : il était le maître et s'attendait à ce qu'elle fasse ce qu'il lui demandait. Elle n'avait pas l'intention de lui désobéir. Pourtant, elle n'arrivait pas à dissiper le sentiment qu'elle

voyait un autre Foye, un homme qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'avait pas soupçonné l'existence.

— Si on nous arrête, ne dites rien.

Il fit un pas en avant et la saisit sous les aisselles, mais la lâcha tout de suite.

— Si vous ouvrez la bouche, parlez en anglais. Pas en français. Cachez le fait que vous comprenez cette langue.

— Cela me semble une sage précaution.

Elle se frotta les bras. Elle avait la chair de poule depuis qu'il l'avait touchée. Il ne l'avait pas serrée, mais ne l'avait pas non plus touchée avec beaucoup de douceur.

— Le pacha n'est pas le seul à parler français ici.

— Si quelque chose d'important est dit dans une langue que je ne parle pas, traduisez, s'il vous plaît.

Elle le vit sourire dans la pénombre et se sentit réconfortée de voir quelque chose de familier quand tout le reste lui était étranger.

—Je n'aimerais pas rater une information importante parce que vous auriez suivi mes instructions d'un peu trop près.

—Je ne suis pas sotte. Vous pouvez me faire confiance quant à savoir ce que je dois traduire.

—Sans le moindre doute, fit-il. Mais il est préférable que je sois très clair ; un malentendu entre nous pourrait s'avérer fatal.

— Vous avez tout à fait raison.

Elle tripotait son manteau et sursauta en voyant la couleur qu'avaient désormais ses mains.

Un brun plutôt joli, pensa-t-elle.

Sa peau n'était pas tellement foncée, mais pouvait - allait, elle l'espérait - passer pour celle d'un jeune garçon qui a passé sa vie au soleil. Les vêtements étaient à sa taille, mais elle n'y sentait pas à l'aise. Pas elle-même. Pas féminine. Sa poitrine bandée l'obligeait à respirer depuis la partie inférieure de ses poumons si elle voulait avoir assez d'air ; une habitude qu'elle devrait prendre.

— Si je parle, je m'efforcerai de ne prononcer qu'une phrase ou deux.

— Très bien.

Foye éteignit la lampe et la rangea dans une petite armoire. Sabine attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Il avait soigneusement préparé sa fuite. Elle était impressionnée. Et soulagée, et reconnaissante... Un flot d'émotions qu'elle n'arrivait pas à analyser pour l'instant. Elle n'était pas surprise de la minutie de Foye. Elle n'en attendait pas moins de lui.

Il revint vers elle, la sangle de la sacoche barrant sa poitrine, et lui fit signe. Elle approcha. Il la souleva sans effort jusqu'à ce qu'elle soit perchée sur le rebord de la fenêtre. Elle sentit son ventre se nouer quand elle regarda en bas. Le sol semblait si loin.

— Sabine ?

Elle se retourna pour le regarder.

— Pathros, monsieur.

— Sautez. Ce n'est pas haut. Je serai juste derrière vous.

Pas haut. Peut-être pas pour quelqu'un de sa taille. Elle passa les jambes par la fenêtre. Et se figea.

— Sabine, fit Foye d'un ton urgent.

Elle retint son souffle et s'élança. Elle atterrit sur les pieds, mais perdit l'équilibre. Un citronnier arrêta sa chute. Les branches ne l'égratignèrent pas trop, mais une de ses manches se prit dans les brindilles cassées. Quand Foye eut atterri à côté d'elle, elle s'était dégagée.

Un atterrissage parfait. Il se redressa et referma la fenêtre comme il put. Quand il lui fit de nouveau face, il lui tendit sa sacoche et elle la fit passer par-dessus sa tête de façon à la porter en travers de son corps et à la caler contre sa hanche gauche. Lord Foye n'allait pas, bien entendu, porter ses affaires. C'était à elle, ou plutôt lui, Pathros, le guide et l'interprète du marquis de Foye, de le faire.

Ils traversèrent la cour et parcoururent des couloirs plongés dans l'obscurité jusqu'à ce qu'ils arrivent dans l'aile du palais où les serviteurs s'affairaient. Ils n'avaient pas fait dix pas que Foye la saisissait par le coude et l'attirait à lui. Elle leva la tête quand il se pencha pour lui murmurer à l'oreille d'un ton pressant :

— Par pitié, Sabine, marchez comme si vous en aviez dans le pantalon.

Elle sentit le rouge lui monter aux joues. Comment diable faisait-on ?

— Ne nous faisons pas découvrir parce que quelqu'un remarquerait que mon guide a la démarche d'une femme.

— Je ferai de mon mieux, fit-elle.

Il ne lâcha pas son coude et elle lut une nouvelle crainte dans ses yeux. Quoi maintenant ? De quelle incompétence

était-elle coupable ?

— Je présume que vous savez monter à cheval ?

Elle inspira profondément, offensée. Comment s'imaginait-il qu'elle avait traversé l'Egypte et l'Anatolie ? Elle n'avait pas marché, et personne ne l'avait portée.

— Bien sûr que je sais monter.

— À califourchon sur le cheval. Il faut que vous montiez comme un homme.

Elle inclina respectueusement la tête au passage d'un serviteur. L'un des hommes de Nazim Pasha, pensa-t-elle. Le serviteur jeta un coup d'œil à Foye, mais ce fut tout. S'il la remarqua, c'était pour se dire qu'elle n'avait pas la moindre importance.

— *A'yan*, fit-elle.

Une fois que le serviteur se fut éloigné, elle ajouta :

— Je sais monter, monsieur.

— À califourchon ?

— Oui.

Il le fallait. Il n'y avait pas d'alternative.

Foye la lâcha enfin. Elle résista au désir de frotter l'endroit qu'il avait touché. Sa peau la picotait. Ils continuèrent leur chemin, Sabine derrière lui. Il marchait vite, avec cette puissance physique à peine contenue qui l'avait tellement frappée lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois. Elle devait faire deux pas quand il en faisait un. Ils arrivèrent enfin dans la cour intérieure du bâtiment principal du palais.

Des animaux de bât, des chevaux, et au moins trente hommes armés occupaient une partie de la cour dallée. Elle reconnut quelques membres du personnel de Nazim Pasha parmi les hommes. Une entrée élevée en forme d'arche donnait sur l'extérieur. Sur la liberté. Allaient-ils franchir cette porte un jour ? se demanda-t-elle.

Elle avisa soudain un autre Anglais surveillant deux autochtones qui portaient l'un des coffres de Godard. Asif était présent lui aussi, très grand, l'air morose, et travaillait avec les autres à préparer le départ de Foye.

Le bruit était assourdissant. Personne ne prêtait attention à elle, mais elle s'attendait à chaque minute que quelqu'un découvre la supercherie. Les serviteurs étaient occupés à leurs tâches : ils hissaient les coffres sur le dos d'une des mules qui ne cessaient de braire, apportaient un autre coffre de Godard, se disputaient, tentaient de gérer des animaux rétifs. Elle ne voyait aucun de ses coffres à elle. Bien sur que non. Tout ce qu'elle avait apporté avec elle à Kilis allait être perdu : ses vêtements, ses chaussons, ses bas, ses livres, ses notes sur leurs voyages, et tous les dessins de Foye qu'elle avait tentés de faire et qu'elle avait abandonnés depuis son départ de Büyükdere. Étrange vraiment que ces dessins allaient être ce qu'elle regretterait le plus.

Même lorsqu'ils se mêlèrent aux gens, personne ne lui jeta de regard soupçonneux. Elle était invisible au milieu du tumulte général. Ils voyaient ce qu'ils s'attendaient à voir : le noble anglais Foye accompagné d'un jeune autochtone.

Le ciel était encore un ciel de nuit, mais cela n'allait pas durer. Les étoiles commençaient à pâlir et à l'est, une lueur grise flottait à l'horizon. Elle ne voulait pas être là quand le soleil serait suffisamment haut pour que l'on puisse la voir de près, et elle était à peu près sûre que Foye pensait la même chose.

Il la guida vers un côté de la cour plongé dans l'ombre. Elle vit l'autre Anglais qui tenait les brides de deux chevaux arabes, un étalon à la robe sombre et une jument plus claire. Le serviteur de Foye, manifestement.

La jument était sellée comme on le faisait dans la région, avec une selle haute et des étriers courts. Des sacoches y étaient fixées et retombaient sur les flancs de l'animal et un tapis roulé se trouvait attaché à l'arrière. Le son des sabots sur les pierres indiqua à Sabine que les deux montures étaient ferrées conformément à la coutume locale avec une plaque recouvrant toute la surface du sabot. La selle de l'étalon était anglaise, c'était le cheval de Foye.

Dix janissaires se détachèrent du groupe principal et rejoignirent Foye qui se dirigea vers eux. Us étaient déjà à cheval, leurs armes glissées dans les écharpes qui ceignaient leurs tailles, de longs mousquetons fixés sur le dos. Plusieurs d'entre eux portaient des épées et des couteaux, et trois ou quatre des lances.

Sabine eut la mauvaise surprise de voir le serviteur du pacha à la barbe blanche surveiller Foye. Il se tenait à proximité du palais intérieur, les bras croisés sur la poitrine. Elle lui tourna le dos et se retrouva face au

serviteur de Foye. Est-ce que Foye lui avait dit ce qu'il comptait faire ? Savait-il qui elle était ? Elle n'en vit aucun signe. L'étalon qu'il tenait se cabra et le serviteur se pencha sur l'animal pour lui parler doucement en lui caressant les naseaux.

— Nous sommes prêts, Barton ? demanda Foye à son serviteur.

— Oui, monsieur.

Foye posa une main sur le cheval. Il monta sans effort et avec une grâce qui coupa le souffle à Sabine. Comment avait-elle pu penser un jour qu'il était disgracieux ? Il ne l'était pas. Absolument pas. La jument que Barton tenait également fit un écart et ses sabots résonnèrent sur la cour pavée.

Tandis qu'elle attendait que Foye lui dise ce qu'elle était censée faire, un jeune homme s'avança et s'adressa à Foye dans un anglais acceptable, mais avec un accent très marqué.

— Monsieur, je ne vous accompagne donc pas ?

Il remarqua Sabine, habillée en homme, et ses yeux indiquèrent que sa fierté était blessée. Foye se pencha, une main sur le pommeau de sa selle.

— Nabil, tu accompagnes Barton, fit-il d'un ton plaisant. Il aura besoin de tes services.

— Monsieur... commença Nabil en fronçant les sourcils.

Sabine comprit sa contrariété. Passer d'interprète à serviteur était une perte de statut qui devait le piquer au

vif. Asif s'interposa entre les deux hommes et, faisant face à Nabil, une main sur sa poitrine, lui dit en arabe :

— Fais ce que dit ton maître ou tu seras congédié. Allez, allez, fit-il en poussant le garçon.

Elle ne pouvait qu'imaginer le soulagement de Foye quand Nabil obtempéra. Elle était persuadée qu'Asif l'avait reconnue. Elle retint son souffle, mais il se contenta de s'incliner devant Foye, puis de saisir calmement les rênes de la jument. Barton ne sembla pas troublé le moins du monde.

— Pathros, fit Foye, bien décidé à ne pas angliciser le nom et donc à ne pas l'appeler « Peter ».

Il éleva la voix et se tourna vers les janissaires.

— Partons maintenant.

Asif amena la jument. Elle savait monter. Bien sûr qu'elle le savait. Mais sur sa propre selle anglaise et en étant aidée. Jamais sur un cheval qu'elle ne connaissait pas et avec ce genre de selle. Elle hésita et son cœur se serra. Si elle comprenait comment il fallait faire, elle ne l'avait jamais fait toute seule. Elle était sur le point d'échouer à son premier test.

— Pathros, fit Foye. Le serviteur de Nazim Pasha se dirige vers nous. Monte. Sur-le-champ.

Il la tutoyait bien sûr, puisqu'elle était son serviteur.

Il se tenait droit sur son cheval, le visage masqué par les ombres qui soulignaient les angles de ses pommettes. Tout dépendait d'elle. Si elle faisait quelque chose susceptible d'entraîner la découverte de leur supercherie, cela

coûterait sa vie à Foye. Nazim Pasha ne la laisserait pas partir et Foye ne la laisserait jamais être retenue sans intervenir.

Elle s'approcha de la jument le cœur battant. Heureusement, Asif était assez grand pour la dissimuler aux regards des autres. Il lui saisit le bras pendant qu'elle imitait ce que Foye avait accompli sans effort. Elle rata son coup et sa jument fit un écart. Asif resserra sa prise sur son bras. Il tira la jument et la maintint tout en l'aidant discrètement à se hisser sur le dos de sa monture.

Elle était à cheval. À califourchon. Elle prit les rênes, le feu aux joues : cette façon de monter était terriblement inconvenante ! Elle découvrit que la manière de diriger le cheval était différente. Elle comprit tout de suite qu'il fallait le faire en jouant de la pression exercée par les cuisses et en répartissant son poids de différentes manières. Des muscles qui n'avaient jamais été sollicités auparavant se mirent au travail.

Elle se sentait oppressée. Cela ne fonctionnerait jamais. Elle allait être trahie par sa maladresse. Son regard croisa celui de Foye et il lui fit un petit signe de tête. Son cœur bondit dans sa poitrine. Toutes les personnes présentes dans la cour, toutes sans exception, étaient en danger à cause d'elle. Si son absence était remarquée ou si elle était reconnue, ils risquaient tous d'être tués.

Barton se trouvait déjà dans la partie de la cour où les mules continuaient à être chargées des malles de son oncle. Asif posa une main sur la jument et dit en turc :

— Puisse Allah être avec toi.

Le tumulte et le brouhaha s'amplifièrent. Quelqu'un fit tomber l'une des malles et le vacarme fut assourdissant ; tout le monde se mit à crier et à jurer. Au milieu du chaos, Foye indiqua d'un signe qu'il était prêt et ils se mirent en route. Sabine se figea un instant et le regarda s'éloigner. Les janissaires le suivirent, tellement vite que Foye fut bientôt hors de vue. Barton, Asif et Nabil suivraient plus tard. Elle inspira aussi profondément qu'elle le pouvait et poussa sa jument, en direction du portail et de la liberté.

Ils le franchirent sous l'œil perçant du majordome de Nazim Pasha. Sabine était tellement concentrée sur sa façon de monter qu'elle ne put penser à rien d'autre avant qu'ils aient enfin franchi le haut portail et se retrouvent sur la route de Kilis. L'agitation dans la cour du palais s'éloigna. Au-dessus de sa tête, les étoiles étincelaient dans le ciel encore noir. La lune était juste au-dessus de la ligne de l'horizon. Qu'elle puisse voir le ciel lui semblait un miracle. Et un miracle qu'elle espérait voir se prolonger.

Foye imposa un rythme effréné, contourna Kilis pour prendre la route d'Alep. Une fois Kilis derrière eux, il lui fit signe de le rejoindre.

— Pathros, fit Foye en parlant juste assez fort pour se faire entendre par-dessus le bruit des autres cavaliers, le pacha va découvrir ta disparition sous peu, s'il ne l'a pas déjà découverte.

— Je comprends.

— Avec un peu de chance, Barton les retardera, mais ils vont se lancer à notre poursuite, c'est inévitable.

Elle opina. Nazim Pasha n'allait pas être ravi d'apprendre qu'elle s'était enfuie.

— Si pour une raison ou une autre, nous devons nous séparer, je veux que toi et autant de ces hommes - il fit un geste en direction des mercenaires qui les accompagnaient - que tu puisses prendre avec toi, vous rendiez à Iskenderun. Informe le capitaine de nos janissaires, si tu le veux bien. Dis-lui que tu as une lettre d'importance cruciale à remettre à quelqu'un à Iskenderun. C'est clair ?

— Oui, Foye.

Il fronça les sourcils.

— Même en anglais, je suis monsieur ou lord Foye pour toi, compris ?

Elle fit un signe de tête. Elle pouvait se trahir de tellement de manières.

— Quand tu seras à Iskenderun, demande à voir M. Hugh Eglender au consulat anglais. C'est un de mes amis et il t'aidera. S'il n'est pas là, va chez lui, à *Bayt Salem*, sur les hauteurs de Iskenderun. Raconte-lui tout ce qui s'est passé. N'omets aucun détail.

— Monsieur.

Foye se pencha vers elle.

— Prends cela.

Il sortit de sa poche une petite bourse.

— Il y a suffisamment pour acheter ton passage jusqu'à l'Angleterre. Pas seulement de l'argent, des pierres

précieuses aussi. Eglender t'aidera avec ça également.

— Monsieur.

Elle prit la bourse et la dissimula dans sa ceinture. Elle alla ensuite trouver le capitaine druze des soldats recrutés par Foye. Sa première mission officielle en tant que Pathros. Elle transmit le message. Le capitaine l'écouta attentivement, faisant un signe de tête quand elle eut fini, ne voyant pas une femme déguisée en garçon, mais Pathros, le guide, l'infidèle, employé par lord Foye.

Comme il était étrange de ne plus être Sabine Godard. Quelle personne Pathros allait-il être au cours de ce voyage ? Quel comportement adopter qui soit le plus approprié pour empêcher les autres de se poser des questions ? Pas lâche ni veule, décida-t-elle. Pathros ressemblerait autant que possible à Foye. Calme d'apparence. Digne de confiance. Réservé à l'égard de ses compatriotes. Courageux. Résolu.

Quelles autres qualités possédait Foye qu'elle n'avait pas encore perçues ?

Elle était à peu près sûre qu'elle allait avoir les réponses dans les heures et les jours à venir.

Chapitre 18

Pendant la première heure du voyage, Sabine avait trop peur d'être capturée par Nazim Pasha pour penser à autre chose qu'à rester sur son cheval et à suivre le rythme de Foye. Ils comptaient sur leurs chevaux pour trouver le chemin dans l'obscurité, mais c'était Foye qui ouvrait la marche. Tout dépendait de lui. Sa taille et ses vêtements occidentaux le distinguaient des autres. Personne ne se plaignit qu'il imposât un rythme qui aurait achevé des montures anglaises.

Quand Sabine avait fait le voyage d'Alep à Kilis, elle avait été avec Godard et l'entourage de Nazim Pasha. Ils avaient mis deux jours à couvrir une distance que Foye comptait faire en une journée. A ce rythme, la cinquantaine de kilomètres qui séparaient les deux villes impliquait une cavalcade effrénée qui se poursuivrait tard dans l'après-midi.

Comme la nuit laissait place aux premières lueurs de l'aube et que rien n'indiquait qu'ils étaient poursuivis, elle parvint à se détendre suffisamment pour analyser la situation.

Si elle comprenait et souscrivait totalement à la décision de Foye de la déguiser en garçon - une ruse brillante trouvait-elle - l'expérience la décontenançait. Elle se sentait étrangère dans son propre corps et une myriade de détails

contribuaient à ce malaise : le fait de monter à califourchon sur un cheval, l'ajustement de ses vêtements, et surtout le comportement des autres en sa présence.

Quand elle était Sabine Godard, elle n'avait aux yeux de certains aucune importance ou aucun intérêt certes, mais elle n'avait jamais été invisible comme elle l'était désormais. Les hommes, surtout s'ils étaient jeunes, ne manquaient jamais de la remarquer. Ils s'inclinaient et s'effaçaient devant elle, ils se comportaient de manière générale comme si elle était fragile et avait besoin de protection. Parfois lors de discussions organisées par Godard, elle n'avait pas eu d'autre choix que de se taire ou de quitter la pièce ; elle savait que ses opinions n'étaient pas toujours bienvenues. Or ces hommes mêmes qui s'attendaient à son silence, voire son absence, avançaient une chaise vers elle et bondissaient sur leurs pieds si elle devait se lever alors qu'ils étaient assis.

Pour l'heure, elle était enfermée dans ce personnage masculin et devait répondre aux attentes de ceux qui l'entouraient. Qu'elle ne soit pas habituée à monter à la cadence établie par Foye ne comptait pas. Tout le monde, y compris Foye, s'attendait à ce qu'elle tienne le rythme et la possibilité qu'elle n'en soit pas capable ne les effleurait même pas.

Être celui qui servait plutôt que celui qui était servi n'était pas si différent que cela de sa relation avec Godard, sans l'intimité qu'elle partageait avec son oncle. Elle pouvait faire ce qui était attendu d'elle.

Quand Foye avait-il besoin qu'elle chevauche plus près de lui ? Quelles actions de sa part étaient attendues ? Un interprète offrait souvent plus que ses services de traduction, et dans le cas présent, elle était, elle le présumait en tout cas, également chargée de remplacer Barton. Par conséquent, elle ne devait pas seulement lui servir d'interprète mais anticiper aussi ses besoins personnels, porter ses affaires, s'occuper de ses vêtements et de son hygiène.

Elle devait le faire tout en marchant et chevauchant comme si « elle en avait dans le pantalon », comme l'avait formulé Foye. Et puis il y avait une série de hiérarchies parmi les hommes dont elle n'avait jamais vraiment pris conscience : l'endroit où prendre place sur un divan en fonction de son rang, le rapport maître serviteur, et puis, ce qui était le plus saisissant, une hiérarchie au plan de la masculinité qui transgressait parfois les lignes définies par la classe sociale.

Le matin arriva sans que personne ne lui ait demandé comment elle allait ou ait décidé que l'on fasse une halte parce qu'elle se serait essuyé le front ou aurait dit qu'elle avait soif, ce qu'elle n'osait pas faire de toute façon. Elle resta près de Foye quand elle le put, l'observant quand elle n'était pas concentrée sur la route.

Les conversations, quand il y en avait, étaient dans un dialecte qu'elle ne parlait pas ou bien en arabe et les phrases comprenaient nombre de mots et d'expressions crus, ce dont elle prit rapidement conscience. C'était une

utilisation très différente de la langue à laquelle elle était habituée. Moins officielle. Moins élégante. L'équivalent verbal, pensa-t-elle, de marcher comme si on en avait « dans le pantalon ». Elle s'efforça de mémoriser les nouveaux mots.

Au fur et à mesure que la matinée s'écoulait, porter un pantalon et des tuniques au lieu d'une tenue équestre et d'un parasol commença à lui sembler moins incongru. De plus, grâce à son observation des autres cavaliers et de leur expérience, elle apprit la posture qui était requise quand on monte à califourchon. Elle devint Pathros. Un jeune garçon qui avait toujours monté à cheval de cette façon et parlait parfois avec vulgarité. Le soleil atteignit son zénith et la chaleur devint intense. La bande de soie qui lui serrait les seins était humide de sueur, mais heureusement que Foye avait pensé à lui comprimer la poitrine, car monter aurait été douloureux autrement, et elle pouvait ainsi faire abstraction de sa féminité.

Quand ils quittèrent les contreforts des monts Taurus, le terrain devint plus égal. Des vignobles et des vergers d'oliviers avec leurs feuilles gris-vert dominaient le paysage. Le vert pâle laissait place ici et là à une terre rougeâtre et à des affleurements de roches gris acier. Le soleil tapait fort et la vidait de son énergie. Sa gorge était sèche et elle eut tôt fait d'imiter Foye et ses compagnons et d'enrouler autour de sa bouche un tissu afin d'éviter de respirer et d'avaler la poussière que les sabots des chevaux faisaient voler.

Chaque fois qu'elle baissait les yeux, la vue de sa peau brune la saisissait d'étonnement. Ses mains étaient trop féminines, pensa-t-elle. Douces et inutiles. Il faudrait qu'elle mette des gants afin d'en cacher la finesse. Dans son costume, mis à part sa jeunesse évidente, elle n'était pas différente des autres hommes, même si elle n'avait pas de barbe ou de moustache, ni le même regard lointain. Elle était l'un d'eux.

Elle n'était plus une femme au milieu d'un groupe d'hommes, l'objet de toutes les attentions. Elle montait à califourchon. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait, cracher, jurer ou se gratter, personne ne s'en étonnerait. Du moment qu'ils ne remarquaient pas ses mains. Du moment qu'elle ne se trahissait pas.

Vers 10 heures, ils mangèrent une collation : une poignée d'olives, un morceau de pain et de fromage, et un peu d'eau, le tout consommé sans descendre de cheval. Personne ne contesta la décision de Foye de continuer sans s'arrêter, personne n'avait l'air fatigué, irrité ou en colère.

Les conversations cessèrent comme la chaleur s'intensifiait. L'air était chargé de poussière, de la sueur des chevaux et de celle des hommes. Elle sentait la sueur continuellement couler le long de son dos et sur ses tempes. Quand elle pensait que personne ne la regardait, elle s'essuyait les mains et le visage avec la manche de son kaftan et examinait le tissu pour voir s'il y avait des traces de brun. Pas de taches révélatrices pour l'instant.

Peu après midi, Foye décida de leur première halte. Une demi-heure, Sabine traduisit pour lui, pour nourrir, donner à boire aux chevaux et préparer un repas plus consistant. Ils avaient quitté la route pour s'arrêter à un endroit où les oliviers offraient de l'ombre et où, à la naissance d'une source, quelqu'un avait érigé une fontaine en pierre. L'eau jaillissait de la gueule d'un lion rugissant pour gicler dans un bassin cannelé. Ils mirent pied à terre, chacun des hommes s'occupant tout d'abord de sa monture. Sabine resta sur sa jument jusqu'à ce que Foye se retourne et la voie.

— Le mieux, fit-elle à voix basse en anglais, est que je porte tout mon poids sur cette jambe ?

Elle tapa la jambe en question.

— Garde ton torse penché en avant, souffla Foye. Appuie sur cette jambe et fais passer l'autre par-dessus en la dirigeant vers le sol. Puis laisse glisser ta jambe hors de l'étrier. Si tout va bien, tu te retrouveras sur tes pieds. Si ce n'est pas le cas, ris, pousse un juron, si tu peux le faire dans leur langue, puis époussette-toi.

Il avait l'air fatigué, tendu.

— Si tu tombes, je ne peux pas t'aider à te relever. De plus, tous s'attendent à ce que tu m'aides, Pathros, alors ne tarde pas.

— Je comprends.

À sa grande surprise, elle ne rata pas sa descente de cheval. Pas de chute humiliante et pas besoin de maudire sa maladresse. Une nouvelle réussite de Pathros. Elle resta

à côté du cheval et s'affaira à défaire sa sacoche et son kit, suivant l'exemple des autres qui avaient déjà fini. Foye et les soldats se lavèrent les mains et le visage à la fontaine, et Sabine suivit leur exemple quand ce fut son tour. Le brun sur sa peau resta.

Les disciples de Mahomet qui se trouvaient parmi eux firent leurs prières, puis commencèrent à préparer le repas. Foye détacha lui-même son tapis une fois qu'elle eut attaché sa jument à côté de son étalon, mais elle ne manqua pas de l'installer sous un olivier. Foye avait déjà donné à boire à son cheval et le nourrissait. Il faisait exprès d'accomplir lentement les gestes afin qu'elle puisse voir comment il fallait faire.

Elle fit de son mieux pour ne pas avoir l'air d'être maladroite et de ne rien entendre à tout cela, mais le fait était qu'elle n'avait jamais dû le faire. Des serviteurs s'étaient toujours pressés pour l'aider à descendre de son cheval, s'occuper de lui, disposer un tapis pour elle et veiller à lui trouver un endroit ombragé. Et elle n'avait jamais dû non plus porter une lourde sacoche. Tellement de manières possibles de se trahir, se dit-elle. Tellement d'habitudes ancrées.

La gageure suivante fut d'éviter d'afficher son embarras quand les autres firent quelques pas de côté seulement, soit une distance monstrueusement trop courte, pour se soulager. Foye alla plus loin afin d'être seul. Que devait-elle faire ? Rester ici, les yeux fermés ? Pathros ne serait pas choqué, lui.

Elle avait elle-même un besoin pressant, mais ne pouvait pas sortir tranquillement un sexe qu'elle n'avait pas. Contrairement aux autres, elle avait besoin d'intimité. Elle se dirigea vers un immense olivier situé à une vingtaine de mètres. Elle se cacha derrière le tronc, tourna le dos à ses compagnons de voyage et fit aussi vite qu'elle put.

Quand elle revint près de ses compagnons de route, ils avaient fait un feu et préparaient un repas de riz, de lentilles, de pain, et de fromage. Foye avait retiré le tissu qui protégeait son visage. Elle le rejoignit sous l'olivier où il s'était assis adossé au tronc, les bras sur ses genoux repliés, les mains ballantes.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il sans la regarder.

— Oui, merci.

Elle pencha la tête pour le regarder en toute liberté. Personne n'y trouverait rien à redire. Il avait appuyé sa tête contre l'arbre, son menton volontaire était légèrement relevé. Il avait les yeux fermés et ses cils projetaient de l'ombre sur ses joues. Celles-ci formaient un angle curieux avec la ligne médiane de son visage. Son nez busqué était un de ses traits proéminents. Il n'était pas beau et pourtant le simple fait de le regarder lui faisait battre le cœur plus vite.

— Tu fais bien ton travail, Pathros.

Il tourna la tête, entrouvrant suffisamment les yeux pour que le magnifique bleu de ses iris soit visible. Leurs regards s'unirent. Il ne dit rien et continua de la fixer. L'émotion la saisit et elle sentit les papillons dans son

ventre s'agiter. Elle était soulagée de voir qu'elle réagissait toujours ainsi en sa présence. Elle aurait pu le contempler pendant des heures, mais l'un des janissaires annonça que le repas était prêt.

Quand elle revint avec les deux bols en cuivre qu'elle avait trouvés dans leurs sacoches, elle en tendit un à Foye et s'assit. Elle avait appris deux nouveaux jurons. Son estomac gargouillait de faim.

— Pathros.

Foye se pencha et la prit par le bras avant qu'elle puisse avaler une bouchée.

Elle tourna la tête et vit qu'il fixait ses jambes avec un regard d'avertissement. Elle s'était assise comme elle s'asseyait toujours : les jambes repliées sur un côté, les genoux serrés. Elle corrigea son erreur avant que quelqu'un puisse remarquer sa posture. Les autres étaient assis en tailleur ou les jambes repliées, un bras nonchalamment posé sur un genou s'ils avaient fini de manger. Elle choisit de s'asseoir en tailleur et se concentra sur son repas.

Quand ils eurent fini, elle lava les bols et les rangea. Les janissaires avaient fini eux aussi et faisaient maintenant du café avec leur provision personnelle de grains qu'ils brûlaient. Sabine observa, mémorisant les différentes étapes de la préparation dans l'éventualité où elle devrait faire un jour du café pour Foye. Non qu'elle eût le matériel nécessaire. Mais on ne savait jamais.

Foye saisit la plus lourde de ses sacoches, la souleva comme s'il s'agissait d'une plume. Il en sortit un pistolet, beaucoup plus gros que celui qu'elle portait caché dans son écharpe.

— Garde ceci sur toi, Pathros.

Sabine prit l'arme et l'examina. Elle n'avait bien entendu jamais manipulé une arme de ce type. Le fonctionnement ne devait pas être tellement différent d'un pistolet plus petit.

— Monsieur.

Foye se pencha de nouveau vers elle.

— Pas différent de ton arme, confirma-t-il.

Elle fit un signe de tête pendant qu'il lui montrait avec habileté comment décharger, puis recharger le pistolet.

— Comme ça, fit-il en lui tendant. Fais la même chose maintenant.

Avec l'odeur du café flottant dans l'air, elle s'exécuta plusieurs fois de suite jusqu'à ce qu'il soit satisfait. L'arme était lourde dans sa main, elle ne serait jamais aussi adroite que Foye. Elle était habituée à plus léger, mais moins efficace.

Leurs regards s'unirent de nouveau. Elle avait souvent vu Foye depuis son arrivée à Büyükdere, mais elle avait aujourd'hui une tout autre perception de lui. En dépit de sa tenue masculine, de ses cheveux courts et de son nouveau nom, elle avait conscience au plus profond de son être qu'il était un homme et qu'elle ne l'était pas. Il pouvait se passer tellement de choses entre eux, pas seulement des baisers

et, pour la première fois, elle en prenait conscience. Elle voyait la porte ouverte à tout un univers encore inconnu pour elle. Elle le lisait dans ses yeux.

Il plongea la main dans sa sacoche et en sortit une boîte de munitions qu'il lui tendit.

— Au fait, fit-il, j'ai enterré ta natte au pied d'un olivier.

— Oh.

Elle avait peur de ce qui pourrait se passer si elle le regardait de nouveau et n'osa qu'un coup d'œil furtif. Un sourire ironique se dessinait sur les lèvres de Foye.

— Je suis heureuse que ce soit fait, ajouta-t-elle.

— J'ai chanté un hymne funèbre.

Comme cela lui ressemblait de la distraire de ce qui venait de se passer entre eux ! Elle lui rendit son sourire.

— C'est gentil de votre part.

Ils pouvaient se permettre de s'exprimer en anglais, du moment qu'elle faisait preuve de déférence à l'égard de Foye. Ce n'était pas difficile. Il était noble, après tout, et il venait même de l'intimider pour de vrai. La douceur de ses manières avait disparu. Se rendait-il compte de son changement de comportement ? Oui, il était trop intelligent pour ne pas l'avoir remarqué. Une barrière entre eux était tombée, elle ne savait pas très bien à quel moment. Il fallait en ériger une nouvelle. Elle était un garçon, sans l'être. Son serviteur, sans l'être. Femme et pas femme. Et quand elle le regardait, elle perdait tous ses moyens.

Tout avait changé.

Était-elle en sécurité avec lui ? Oui et non.

— Tu te débrouilles vraiment bien.

Il soutint son regard et Sabine baissa les yeux. Elle se demandait ce qu'il voyait quand il la regardait. Un garçon à la peau brune ? Une femme qui ne l'intéressait pas ? Ou qui l'intéressait au contraire ? Ou peut-être rien. Elle garda la tête baissée. L'aimait-il même encore ? Est-ce que cette réalité avait changé avec tout le reste ?

— Nous allons surmonter tout cela, fit-il.

Il parlait à voix basse, même s'il était peu probable qu'ils puissent être entendus.

—Je te le promets. Nous allons nous en sortir.

La ferveur de son ton lui fit lever les yeux.

—Je le sais.

— Je vais nous ramener en Angleterre et nous nous marierons.

Il rit doucement.

— J'avais juré que je ne me marierai jamais. J'ai dit à Lucey que j'étais prêt à être le dernier Marrack. Je savais que je me leurrais en le disant, mais j'avais l'intention d'épouser une femme beaucoup plus âgée. Pas une jeune pousse comme toi.

— Vous avez le temps de changer d'avis.

— Je ne changerai pas d'avis. Tu me conviens parfaitement.

Il était détendu, un bras sur le genou. Ses bottes étaient couvertes de poussière, tout comme les siennes d'ailleurs, et de la sueur coulait sur sa tempe. Le tissu qu'il avait

utilisé pour se couvrir le visage était lâche autour de son cou.

—Avant longtemps, toi et moi serons assis devant un feu à Maralee House et évoquerons l'incroyable aventure que nous avons vécue.

—La raconterons-nous à nos enfants, ajouta-t-elle, et son visage s'empourpra. J'ai parlé sans réfléchir.

—Non, non, pas du tout, fit-il doucement. C'est juste que j'ai à peine eu le loisir de penser à notre mariage et tu parles d'enfants. Nous les aurons. Mais combien ?

—Une demi-douzaine. Trois filles et trois garçons.

—Tous aussi jolis que toi.

—Tous aussi beaux que vous, répliqua Sabine.

—Dieu nous en garde.

— Nous aurons de beaux enfants, fit-elle en se penchant vers lui. Ils seront tous beaux.

Foye rejeta la tête en arrière et éclata de rire, sans se soucier des regards qui se posaient sur lui. Si Foye voulait rire à une remarque de son guide, il en avait le droit. Sabine aimait le regarder rire. Ses yeux étincelaient et son visage qu'il trouvait ingrat devenait terriblement attirant.

Elle comprenait maintenant pourquoi elle n'avait pas réussi à le dessiner comme elle le souhaitait. Elle ne connaissait pas encore le Foye qu'elle avait en face d'elle et avait donc échoué à saisir ce qu'il était vraiment. Elle n'avait pas rendu la noblesse d'âme de cet homme, trop absorbée par l'effort de dessiner un visage qui ne répondait pas aux canons de la beauté classique.

—Je veux vous dessiner, fit-elle.

—Un jour, tu le feras.

Leur échange prit fin lorsque l'un des mercenaires l'appela pour qu'elle vienne chercher du café pour Foye et elle. Elle trouva des tasses et se dirigea vers le feu de camp. Elle remercia le janissaire dans sa langue, peut-être de manière trop formelle. Elle était encore influencée par la façon de s'exprimer d'une femme.

Elle apporta la tasse à Foye, puis s'assit avec la sienne en se rappelant de croiser les jambes. Elle sirota le breuvage, appréciant le goût corsé et l'arôme qui à lui seul était revigorant. Elle n'avait pas dormi depuis des jours et ils n'auraient pas l'occasion de dormir avant dieu sait combien d'heures encore.

Le café fini, les feux éteints et le matériel rangé, ils donnèrent à boire aux chevaux une dernière fois. Quelques soldats se désaltérèrent à la fontaine. Ses années passées à voyager avec Godard lui avaient appris à faire les bagages et elle s'en sortit donc aussi bien que les autres, mais elle n'arriva pas à rouler le tapis de manière aussi serrée et quand elle s'approcha de sa jument, elle réalisa qu'elle n'avait pas la moindre idée sur la manière de fixer leurs affaires. Elle observa les autres, le cœur battant.

Foye s'approcha et, prétendant discuter avec elle, arrangea le tapis, tout en lui montrant comment le fixer à la selle. Il fit de même avec les sacoches. Consciente du fait que Foye l'observait, elle remonta sur le cheval sans être aidée, non sans une certaine fierté, et ils reprirent la route.

Ils gardèrent le cap vers le sud, en direction d'Alep. Le soleil tapait fort et le seul souffle d'air était celui créé par le mouvement de leurs chevaux. Poussière et sable volaient en permanence autour d'eux et Sabine apprécia d'avoir la tête et la bouche couvertes. Foye l'évitait comme il l'avait fait auparavant, restant en tête du groupe, et il évitait ainsi de recevoir la poussière des sabots. Elle finit par cesser d'espérer qu'il vienne lui parler et se concentra sur sa monture. Plus tard dans l'après-midi, ils mangèrent du pain, du fromage et des morceaux de fruits secs, et burent un peu d'eau, toujours sans descendre de cheval.

Leur seconde halte arriva une heure ou deux avant la nuit. Ils mangèrent la même chose qu'au déjeuner, puis avalèrent du café fort et chaud que Foye et Sabine burent sucré, car elle avait puisé dans leur maigre réserve de sucre. Ils se reposèrent dix minutes à peine, puis tout le monde remonta en selle sans se plaindre. Personne ne lui adressa la parole. Personne ne l'aida. Mais elle avait appris sa leçon. Elle savait comment fixer son tapis et ses sacoches, et elle pouvait monter sans problème. Ils continuèrent leur voyage tard dans la nuit, leurs chevaux évitant adroitement les obstacles. Ils arrivèrent à Alep peu après 21 heures. Ils passèrent devant la citadelle, la magnifique forteresse blanche qui se dressait sur une hauteur dans la partie la plus ancienne de la ville.

Ils poursuivirent leur route dans ce quartier, en quête des *khans*, des auberges où faisaient étape les caravanes se dirigeant vers l'est ou la ville portuaire d'Iskenderun à

l'ouest. A l'instar du palais de Nazim Pasha à Kilis, tous les *khans* avaient d'imposants portails permettant de laisser passer un chameau lourdement chargé. La cour intérieure de celui où les conduisit Foye était suffisamment grande pour abriter les chevaux d'au moins deux caravanes. Elle ne lisait pas encore assez bien l'arabe pour pouvoir faire plus que deviner la signification des mots inscrits sur le fronton de l'entrée.

Après être descendue de cheval, Sabine s'occupa de sa jument, mais conformément à la coutume, laissa la couverture et la selle sur l'animal. Elle suivit Foye à l'intérieur. Les autres restèrent dans la cour. Elle n'oublia pas de marcher comme un homme, ce qui n'était pas difficile vu le nombre d'heures qu'elle avait passées à cheval. Si elle avait eu des testicules, elle était sûre qu'elles seraient aussi endolories que ses fesses. Le propriétaire reconnut Foye qui s'était déjà arrêté dans cette auberge. Il parlait suffisamment anglais pour que les services de Sabine ne soient pas nécessaires. Foye s'occupa de réserver leur chambre.

A aucun moment, Sabine n'avait pensé qu'elle allait partager une chambre avec Foye. Seule.

Elle eut l'impression de tomber d'une très haute falaise.

Chapitre 19

Alep, Haleb province de Syrie. 1^{er} juillet 1811

Une ville qui n'a jamais cessé d'être habitée depuis plus de trois mille ans avant la naissance de Jésus-Christ, et présentement sous le contrôle supposé des Turcs. Le monde entier semble penser que le régime va s'effondrer, mais personne ne sait qui prendra le pouvoir une fois les Turcs partis. Nazim Pasha avait sa propre idée là-dessus. Et Ibrahim Pasha également, lui qui a massacré sa concurrence égyptienne au début de l'année. Les Français, les Anglais, et les Italiens, sans oublier les Russes, avaient eux aussi leur point de vue sur la situation.

— On ne peut rien y faire, lui dit Foye quand ils se retrouvèrent dans une chambre au premier étage.

Il laissa tomber à terre la plus lourde des sacoches. Le plafond était haut et couvert de motifs complexes peints dans des tons crème, bleu, et doré centrés autour de caractères arabes. Les murs lambrissés étaient tout aussi travaillés.

— Je sais, Foye.

Il n'y avait pas de meubles, juste une table basse octogonale et un narghilé au bord du divan. Deux lampes suspendues à un crochet se trouvaient de part et d'autre de

la pièce. Foye traversa l'espace qui le séparait du divan et posa l'autre sacoché sur le sol.

— Nous ne sommes pas encore mariés, déclara-t-il.

Il ouvrit les armoires jusqu'à ce qu'il trouve les matelas roulés. Il se tourna vers elle.

—Vous n'avez rien à craindre de moi.

—Je sais.

Sabine posa ses affaires et l'aida à installer leurs lits. Puis elle resta debout, les mains sur les hanches, désireuse d'inspirer profondément, mais dans l'impossibilité de le faire à cause de la bande qui lui comprimait la poitrine. L'anxiété naquit au creux de son ventre. Elle était terriblement consciente de la présence de Foye.

Il fronça les sourcils, retira les pistolets des poches de sa redingote et les posa à côté de son matelas. Il y ajouta deux couteaux et une dague. Elle inspira de nouveau avec difficulté.

— Pourquoi respirez-vous de cette façon ? demanda-t-il en lui jetant un regard.

Elle l'observa, les joues rouges. Elle se retrouvait seule avec un homme qu'elle avait embrassé jusqu'à défaillir et elle se tenait devant lui, timide, comme s'ils se voyaient pour la première fois. Ils étaient seuls et il n'était pas le marquis poli et contrôlé dont elle avait fait la connaissance à Büyükdere. Quant à la raison de sa respiration laborieuse, elle n'était pas sûre d'oser lui expliquer pourquoi.

— Sabine.

Il la transperçait de son regard.

— Je ne suis pas à l'aise, Foye.

Il leva un sourcil. Elle indiqua d'un geste vague sa poitrine.

— Là.

— Moi non...

Il la regarda d'un air renfrogné, avant de comprendre ce qu'elle essayait de dire. Il baissa les yeux vers sa poitrine.

— Ah, oui. La solution que nous avons trouvée pour ce problème anatomique.

— Comme vous l'avez dit, on ne peut rien faire d'autre.

Elle évita de le regarder en s'agenouillant pour dérouler son tapis et le mettre sur son matelas. Elle le brossa du mieux qu'elle put. La chambre, aussi jolie soit-elle, n'était pas très grande. Ils seraient près l'un de l'autre. Très près. Mais rien ne se passerait. N'est-ce pas ? Elle garda la tête baissée. Était-ce ce qu'elle souhaitait ?

— Sabine.

Elle ne voulait pas l'entendre dire quoi que ce soit au sujet de la compression de ses seins. Elle aurait voulu ne jamais avoir fait allusion à la raison de son inconfort. Tout ce qu'elle avait réussi à faire, c'était de détruire l'illusion d'être Pathros. Ils étaient maintenant tous les deux beaucoup trop conscients de la présence de l'autre. Elle en tout cas. Et puis, il s'était remis à la vouvoyer.

— Le mieux serait... toussa-t-il. Que nous ne touchions pas à ce que nous avons mis en place. À moins que cela vous soit insupportable.

— Non, mentit-elle. Ça ne l'est pas.

Elle s'assit en tailleur et se rappela qu'elle était elle aussi armée quand les pistolets s'enfoncèrent entre ses côtes. Elle les sortit, ainsi que le couteau glissé dans l'écharpe qui lui servait de ceinture. La bourse qu'il lui avait donnée s'y trouvait aussi, mais elle n'y toucha pas. Qu'était devenue sa vie ? La voilà qui sortait des objets meurtriers de ses vêtements et pensait qu'elle devrait peut-être en avoir davantage ?

— Cela fait une pile plutôt impressionnante, vous ne trouvez pas ?

— Saisissante, en effet.

Il prit son autre sacoche et les posa toutes deux du même côté. Puis il déroula son tapis et s'étendit sur le matelas. Ses pieds en dépassaient.

— Si Dieu le veut bien, vous n'aurez pas besoin de vous en servir, fit-il en glissant les mains sous sa tête. Et si Dieu le veut, vous le ferez si nécessaire.

— Oui.

Elle effleura le gros pistolet que Foye lui avait donné. Sabine n'aurait jamais touché une telle arme. Personne ne penserait jamais qu'elle en soit capable. Et Pathros ? Il devait être habitué et sans pitié avec un instrument pareil.

— Est-ce que vous croyez que Nazim Pasha sait que je suis partie ?

— Assurément.

— Il va se lancer à votre poursuite.

— Oui. Avec un peu de chance, Barton l'a retardé. Nous vous cacherons s'il me rattrape. J'ai l'intention de faire

l'innocent aussi longtemps que possible. Avec un peu de chance encore, nous serons en route pour Iskenderun avant qu'il nous retrouve.

Elle retira son bandeau, son foulard et passa les doigts dans ses cheveux. Ils étaient humides de sueur et d'une longueur inégale : plus longs devant et horriblement courts derrière. Elle ne voulait même pas imaginer la tête qu'elle devait avoir. Une horreur. Elle était soulagée de ne pas avoir de miroir.

Foye la regarda avec une moue. Seigneur, cela devait être pire qu'elle ne l'imaginait.

— Je sais que ce n'est pas une grande consolation pour l'instant, mais vos cheveux repousseront et la teinture s'estompera.

— Il vaut mieux que j'aie l'air affreuse et que personne ne me reconnaisse.

Il grogna.

— C'est la première fois que je regrette de ne pas être née brune.

Il ne sourit pas, mais le cœur de Sabine battit un peu plus vite. Ils étaient seuls et, même s'il affirmait que rien ne se passerait et qu'elle était soulagée de le savoir, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une pointe d'appréhension. Elle était trop consciente de sa masculinité.

— Vous avez raison, bien entendu. J'ai une paire de ciseaux dans mon kit. Je vais couper vos cheveux comme il faut. Juste au cas où.

Il se leva.

— Enfin, si vous ne craignez pas que je vous défigure davantage.

— Merci. Je pense que ce serait une bonne idée. Elle veillait à ne pas avoir l'air de quelqu'un sur le point de défaillir. Rien n'allait se passer.

— Tout ce que vous voulez, mon amour, fit-il d'un ton léger.

— Tout ?

Elle adopta le même ton joueur tandis qu'elle essayait de démêler un nœud dans sa chevelure. Elle ne pouvait pas voir son visage.

— Je vais commencer une liste, sourit-elle. Un bain, je pense.

Elle vint à bout du dernier nœud et leva les yeux. Il la regardait. Elle se sentit de nouveau fiévreuse.

— La lune et les étoiles ? Vous pouvez me les donner ? demanda-t-elle doucement.

Foye ne répondit pas tout de suite et elle se perdit dans le bleu de ses yeux.

— Tout, fit-il d'un ton grave.

Il avait les ciseaux à la main et s'agenouilla près d'elle.

— L'univers ? Dites-le et il est à vous.

Ses doigts effleurèrent son épaule. Il plongea les yeux dans les siens.

— Vous êtes splendide, fit-il.

Sabine en perdit le souffle. La sensation d'étourdissement, les papillons étaient de retour, dans son ventre et plus bas,

et elle ne savait pas très bien quoi en penser, partagée entre la peur et le désir qu'il l'embrasse.

Il fouilla dans sa sacoche et en sortit un peigne qu'il lui tendit. Elle le prit et le passa dans ses cheveux tandis qu'il brandissait les ciseaux et faisait mine de tout couper avec un sourire de dément qui la fit rire. Elle se détendit.

Tout allait bien se passer en fin de compte. Elle n'avait pas à redouter les émotions qui la traversaient. Elle n'était plus la jeune femme naïve qui avait embrassé le marquis de Foye et s'était imaginée amoureuse d'un homme qu'elle ne connaissait pas vraiment. Maintenant, ce qu'elle ressentait était beaucoup plus complexe et dangereux. Cet homme pouvait lui faire mal, la détruire d'un mot ou d'un regard.

Il enveloppa sa couverture autour de ses frêles épaules et se mit au travail.

— Mon Dieu, j'ai vraiment fait des dégâts, fit-il. Je n'ai aucun avenir en tant que valet ou femme de chambre. Ne bougez pas, Sabine.

Il s'approcha un peu plus d'elle et elle sentit la chaleur et la force de son corps. Avec lui, elle se sentait en sécurité. Au-delà de ça, elle refusait de spéculer.

Elle était assise en tailleur, le dos droit et les mains sous la couverture.

— Je suppose que vous pensez que je suis une femme superficielle qui regrette la perte de ses cheveux.

— Non.

Le bruit des ciseaux résonnait à ses oreilles.

— Même moi, j'aime être présentable, autant que possible.

— Vous ne devriez pas... fit-elle en tournant la tête sans réfléchir.

Il leva les ciseaux.

— Faites attention ou je vais vous raboter l'oreille.

— ... parler de vous comme si vous étiez affreux à voir.

En toute honnêteté, elle se rappelait que la première impression qu'elle avait eue de son physique n'avait pas été charitable. Elle avait voulu dessiner son visage avec la curiosité de saisir la ligne irrégulière de ses joues et de sa mâchoire. Désormais, elle voulait savoir si elle était en mesure de saisir la manière dont ses yeux et son sourire le transformaient.

— Vous ne l'êtes pas, assura-t-elle.

— Ne bougez pas, femme.

— Femme ? fit-elle d'un ton faussement outré. Je suis Pathros, effendi, et je crache sur le fait d'être appelé « femme ». Je crache sur ces mots !

Il rit.

— Ne changez pas de sujet, Foye. Vous êtes un homme beaucoup plus séduisant que vous ne le reconnaissez. Allez-vous me forcer à vous le répéter sans cesse ?

Il se remit à lui couper les cheveux.

— Pour ce qui est de vous, Sabine, sachez que je suis tout à fait conscient de votre sexe, vous pouvez me faire confiance là-dessus.

Il se plaça derrière elle et continua à couper.

— Pour ce qui est de mon physique, merci. Votre opinion me flatte. Et je ne vous trouve pas superficielle. Vous ne

l'êtes tellement pas que je crois qu'il faudrait que je vous donne des cours de frivolité. Je vais vous confier un secret : je peux passer des heures devant un miroir afin de réaliser le nœud de cravate parfait. C'est un art auquel tout gentleman qui se respecte devrait aspirer. Tellement peu y parviennent. Je vais faire de vous un valet. Attendez le matin, Pathros, quand je vous demanderai de nouer ma cravate selon des critères précis.

— Je ne cherche qu'à vous servir, effendi.

— Lorsque nous serons de retour en Angleterre et que vos cheveux auront repoussé, je ferai peindre votre portrait. Ces derniers continuaient de tomber sur ses genoux.

— Je vous ai dit de ne pas bouger. Voulez-vous garder votre oreille ?

— Oui, monsieur. Pardonnez-moi.

Il posa la main sur son front et lui releva un peu la tête.

— Presque fini, fit-il.

Il l'étudia, cligna des yeux avant de se remettre au travail.

— Je vous ai faite aussi masculine que je pouvais. Il faudra me dire si vous pensez que je vous ai déshonorée.

— Si c'est le cas, cela ne me dérange pas, Foye, répliqua-t-elle en riant.

Elle réalisa trop tard ce que pouvaient sous-entendre ses mots et la manière dont il pouvait les interpréter. Le silence se fit une fois de plus trop pesant.

— Je ne voulais pas dire cela.

Était-ce vrai ? Et si elle avait voulu le dire en fait ? Et si elle le désirait, maintenant ?

—Pas comme je l'ai énoncé, expliqua-t-elle.

—Non, fit-il.

Il passa un doigt sur sa joue.

— C'est dommage.

Elle garda la tête droite. Il se déplaça de nouveau, cette fois-ci pour s'agenouiller devant elle.

— Bon, je crois que nous ne pouvons pas faire mieux. Vos cheveux sont plus courts que les miens maintenant.

Elle fit glisser la couverture de ses épaules et leva une main pour les toucher.

— Juste ciel, fit-elle. Il n'y a presque plus rien.

Il resta assis devant elle et elle fit semblant d'être occupée à retirer des cheveux de la couverture. La vérité était que la perte de ses cheveux la contrariait plus qu'elle ne souhaitait le montrer.

Il lui prit le menton et lui fit lever la tête, puis la tourna à droite, et à gauche.

— Vous faites un garçon acceptable.

Elle leva les yeux et constata qu'il la fixait. L'émoi la saisit.

— Vous trouvez ?

Elle étudia son visage elle aussi, essayant de se souvenir de la première fois qu'elle l'avait vu avec son nez busqué et ses traits irréguliers, mais elle ne vit que la lumière dans ses yeux et la douceur de sa bouche. Une telle intelligence émanait de lui, une telle force de caractère. A ses yeux, il était beau. Un homme qui essayait de voir le monde comme il était, un homme qui gardait toujours espoir.

—Que ce soit une leçon pour vous, fit-il.

—Quoi ?

Il eut un large sourire.

— Ne laissez jamais un homme laid vous couper les cheveux.

Elle le poussa au niveau du torse et il fit semblant d'être blessé.

— Arrêtez, Foye. Vous n'êtes pas laid.

Il la lâcha et s'écroula à terre en se tenant les côtes.

— Je suis blessé. Blessé, je vous dis. Terrassé par un gamin.

— Oh, arrêtez cela aussi.

Elle plaqua les mains par terre de chaque côté de son visage et se pencha sur lui. Il riait et elle essayait de contenir sa propre hilarité. Elle n'arrivait pas à respirer assez profondément de toute façon pour rire à gorge déployée.

— Je vais vous dessiner. Je vais le faire. Et vous verrez que j'ai raison. Vous n'êtes pas laid.

Elle leva une main et passa un doigt le long de sa joue.

— Répétez après moi. Moi, le marquis de Foye, je ne suis pas un homme laid.

— Moi, le monstre de Foye...

Il riait trop pour pouvoir en dire davantage.

— Allons.

Elle se pencha plus près. Ce qui restait de ses longs cheveux tomba sur son front. Elle leva la main et ne trouva que quelques boucles. Elle baissa les yeux et répéta :

— Dites-le, monsieur, ou je serai forcée de vous corriger.

Mais Foye ne riait plus et il la regardait avec une telle fièvre qu'elle en eut le souffle coupé. Il tendit la main et la posa sur sa nuque. Elle ne bougea pas. Si elle bougeait, ce moment, quel qu'il fût, où qu'il puisse mener, s'évaporerait, et elle ne voulait pas qu'il disparaisse.

— Vous êtes tellement jeune, Sabine.

— Vingt-trois ans n'est pas si jeune que cela.

Il accentua la pression sur sa peau, mais pas suffisamment pour les rapprocher l'un de l'autre. Elle le voulait pourtant. Elle voulait que cela se passe entre eux, ce dont il avait l'intention, elle le voulait et elle voulait plus encore.

— Ça l'est comparé à trente-huit.

— Si seulement vous aviez trente-sept ans et moi vingt-quatre, répliqua-t-elle en levant les yeux au ciel. Alors tout serait parfait.

— Vous vous moquez de moi !

Une commissure de ses lèvres se souleva, et le cœur de Sabine bondit dans sa poitrine.

— Jamais.

Foye retira sa main et Sabine réalisa qu'il n'allait rien faire. En dépit de la fièvre qui les possédait, du sentiment qu'eux seuls existaient, rien n'allait se passer entre eux.

— Bien, fit-il. Parce que cela n'irait pas du tout si vous vous moquiez de moi.

— Foye.

Mais elle ne savait pas comment lui dire ce qu'elle voulait, parce qu'il avait été catégorique : ils ne devaient pas faire quoi que ce soit. Il avait raison. Mais elle désirait

ardemment qu'il l'embrasse et elle comprenait qu'il n'agirait pas. Elle leva une main et toucha ses cheveux courts.

Il s'assit.

— Nous devrions déjà dormir.

Il retira sa redingote et la posa sur ses sacoches. Il s'apprêta à dénouer sa cravate.

— Laissez-moi faire, effendi.

— Je peux me déshabiller tout seul, répondit-il d'un ton bourru.

— Ne soyez pas difficile, Foye. Nous sommes tous les deux fatigués et tendus et il n'y a aucune raison de me rabrouer, si ?

— Non.

Il soupira tandis qu'elle s'asseyait et dénouait habilement son foulard.

— Je ne voulais pas vous parler sur ce ton, Sabine. Elle plia le foulard et le posa sur sa redingote.

— Ce n'est pas grave. C'est très étrange comme situation, de nous retrouver ici.

Son gilet suivit. Elle détacha la montre qui y était accrochée et la rangea dans une poche. Le vêtement comprenait huit boutons. Il resta immobile pendant qu'elle le faisait glisser de ses épaules. Même si elle avait plus d'une fois imaginé accomplir ces gestes, la réalité était tout autre. Son corps réagissait : nerveux, excité, incertain, coupable même. Elle ne se sentait pas aussi assurée qu'elle l'avait été dans son imagination, ni elle, ni Foye d'ailleurs. Il

y avait des choses qui se passaient entre les hommes et les femmes dont elle ignorait tout, contrairement à lui, et pourtant elle pensait qu'elle ne vivrait jamais s'il ne la désirait pas lui aussi.

Elle retira ses mains, laissant le gilet à moitié descendu sur ses bras. Elle n'avait jamais vu un homme, Godard mis à part, en chemise. Et Foye n'avait rien à voir avec son oncle.

— Merci Pathros, fit-il en retirant le gilet. Tu es un bon valet. Il est maintenant temps que nous dormions.

Il se leva. Mon Dieu, il ne portait que son pantalon et sa chemise ! Il baissa la lumière des lampes de sorte que la chambre soit presque complètement plongée dans l'obscurité. Puis il s'allongea, tira la couverture à lui et ferma les yeux.

— Dormez, Sabine.

— Oui, monsieur.

Mais elle resta étendue dans l'obscurité, à écouter la respiration de Foye et à étouffer ses larmes.

Chapitre 20

2 juillet 1811

Une heure du matin environ. Un caravansérail dans la partie la plus ancienne d'Alep, Syrie. Une chambre partagée par lord Foye et Sabine. Pas un bruit dans la chambre. Foye est étendu sur un matelas trop court pour lui ; Sabine est recroquevillée sur un autre.

Sabine se réveilla et se sentit perdue l'espace d'un instant. Elle était dans le noir le plus complet et l'environnement lui était étranger, la chambre, l'odeur de la poussière, le lit de fortune sur lequel elle était allongée, l'air et le poids de tout ce qui lui était arrivé. Quelle heure était-il ? Le milieu de la nuit sans aucun doute. Elle avait rêvé. Les détails s'étaient estompés avant qu'elle ouvre les yeux, mais un reste de peur et de chagrin s'accrochait à elle avec une telle ténacité qu'elle peinait à retenir un sanglot.

Sa vie allait être un vrai désastre. Comment pouvait-il en être autrement ? Elle était à des milliers de kilomètres de chez elle. Godard était mort et sa sécurité avec lui. Elle n'aurait jamais l'occasion de lui dire qu'elle l'aimait. Et Foye... Mon Dieu, un moment elle était soulagée qu'il lui ait tourné le dos et le moment suivant au bord des larmes, convaincue qu'il ne l'aimait plus. Quant à ses sentiments à

elle ? Lorsque Foye la regardait, elle le voulait, son corps le désirait, désirait qu'il la touche ou l'embrasse.

Elle retint son souffle et se força à rester immobile, mais elle ne put retenir ses larmes. Elle finit par devoir renifler. Elle le fit lentement, essayant de donner l'illusion qu'elle inspirait profondément dans son sommeil.

— Sabine ?

Ciel. Il était réveillé.

Elle s'essuya les yeux avec sa manche.

— Pardonnez-moi, fit-elle quand elle put parler sans risquer de trahir son émotion. Je suis désolée de vous avoir réveillé. Ce n'était pas mon intention.

— Tout va bien ?

Il s'exprimait lentement comme s'il était sur le point de se rendormir.

Souhaitait-il vraiment connaître la réponse ? Pourquoi le voudrait-il ? Elle l'entendit changer de position. Elle n'osait pas bouger. Le moindre mouvement risquait de la trahir. Elle n'était pas une femme faible, c'est du moins ce qu'elle aimait penser. Elle avait besoin d'une minute pour se reprendre. Juste une minute.

— Tout va bien, Foye. Rendormez-vous. Je ne voulais pas vous déranger.

— Vous êtes sûre ?

— Je n'arrivais pas à dormir, c'est tout.

Elle devait parler d'une traite ou sa voix risquait de trembler. Quand elle eut prononcé le dernier mot, elle avait utilisé tout l'air qu'elle avait dans les poumons et n'arrivait

pas à reprendre son souffle. Foye se rapprocha d'elle. Elle bougea trop tard et ne put éviter son contact. Mais il ne fit que presser un mouchoir, ou un morceau de tissu, contre sa joue.

—Merci, murmura-t-elle.

—Ce n'est rien, Sabine.

—Vous ai-je remercié d'être venu me chercher ?

— J'aurais dû arriver plus tôt. J'aurais voulu arriver avant la mort de votre oncle.

—Merci, Foye.

—Je suis profondément désolé.

—Moi aussi.

Ses doigts effleurèrent sa joue, un contact fortuit qui la fit frissonner et augmenta inexplicablement son sentiment de solitude.

— Il me manque. Il me manque terriblement.

— Je sais, mon amour, fit-il en continuant d'essuyer ses larmes.

— Vous êtes probablement en train de retirer ma couleur, fit-elle tandis que son cœur battait plus vite et que cette chaleur déconcertante qu'il faisait naître en elle s'installait entre ses cuisses.

—Je vous inspecterai demain matin, fit-il en riant.

Elle aimait tellement le son de sa voix.

—Ce serait avisé, je pense.

Comme ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, elle distingua la silhouette de lord Foye, mais guère plus. Elle prit le mouchoir qu'il tenait et pensa qu'il allait s'écarter, mais il

n'en fit rien. Sa main s'attarda sur sa joue, ses doigts glissèrent le long de ses tempes, sous ses yeux. Il voulait la réconforter bien entendu, mais le frôlement la fit frissonner tout entière.

— La mort de mon frère fut un choc, dit Foye. Je ne savais même pas qu'il était malade. Je pensais qu'il vivrait longtemps et engendrerait rapidement un ou deux héritiers et que la lignée des Marrack se perpétuerait.

— Je suis désolée qu'il soit mort.

Il laissa échapper un soupir.

— Un jour, je rentrais chez moi - j'avais une demeure plutôt modeste alors, à Hampstead Heath, que j'ai toujours - et le notaire de la famille m'attendait dans le salon. Il s'est levé quand je suis entré, je m'en souviens parfaitement, et avant que je puisse le saluer, il s'est adressé à moi en disant « mon seigneur ». Ce fut assez pour que je sache ce qui s'était passé. Deux mots terribles, et je savais. Et pourtant, je ne l'ai pas cru tout de suite. Son fils était mort l'année précédente, et sa femme avait tout de suite attendu un autre enfant. Une semaine avant sa mort, elle donna le jour à une fille. Du jour au lendemain, il n'y eut plus qu'un Marrack pour perpétuer le nom et les traditions.

— Vous ne vouliez pas du titre ?

— Mon Dieu, non.

Le timbre de sa voix était du velours.

— Quand cela impliquait que mon frère soit mort ? Non. Mais quel choix avais-je ? Peu importait que je sois satisfait de ma vie ou que j'eusse préféré que mon frère soit vivant.

—J'ai souvent regretté de ne pas avoir de frère ou de sœur.
— Ce n'est pas comme si nous étions chaque fois d'accord.
Mais il me manque toujours.

Il retira sa main et elle s'en trouva déçue.

— Il vous manquera toute votre vie. Comme Godard me manquera.

— Oui, je crois. Et maintenant je suis le dernier Marrack.

Le silence se fit entre eux. Cette fois-ci, il n'était pas pesant.

— Si je vous avais connu alors. Je vous aurais dit à quel point j'étais désolée.

— Merci. Les mots aident.

Elle prit sa main dans la sienne et la serra.

— Pourquoi êtes-vous venu me chercher, Foye ?

— Pour vous, murmura-t-il.

Elle baisa ses doigts et il inspira profondément.

— Pourquoi ? reprit-il. Pour convaincre Godard...

— Qu'allons-nous devenir ?

Elle serra les doigts autour des siens.

— Que va-t-il se passer maintenant, Foye ? La vérité. Pas de mensonges entre nous. Dites-moi la vérité. Je préfère la connaître tout de suite. Avant qu'il ne soit trop tard pour moi.

— Vous doutez de moi ? fit-il en se penchant sur elle.

— Non, s'exclama-t-elle sans lever le ton et en ravalant péniblement un sanglot. Non, Foye. Je vous aime. Mais j'ai des doutes sur mon avenir. M. Lucey a déclaré que vous ne voulez pas vous marier. Il a dit qu'il pensait que vous aimiez

toujours Rosaline. Je ne sais pas ce que je pense, Foye. Parfois je me dis qu'il est impossible que vous puissiez souhaiter m'épouser ou que vous le dites uniquement parce que vous avez le sentiment que vous devez le dire. Parfois je me dis que je mourrai si vous ne m'aimez pas, et d'autres fois je suis persuadée que vous aimez toujours Rosaline.

— Je n'aime pas Rosaline.

Il se pencha et l'embrassa sur le front.

— Le fait est que vous ne me convenez pas du tout. Vous avez lu mon avenir dans mes feuilles de thé, Sabine, ajouta-t-il en riant. L'avez-vous oublié ? Alors laissez-moi vous dire ce qui va nous arriver afin que vous soyez fixée sur votre avenir avec moi. Nous allons rentrer en Angleterre et nous marier dans la cathédrale St Paul. Votre bouquet nuptial sera composé de fleurs d'oranger et de roses rouges et tout le monde s'émerveillera de la chance que j'ai.

— J'ai toujours aimé les pivoines, nota-t-elle.

Son cœur bondissait, un tel bonheur ne lui semblait pas possible.

— Puis-je avoir des pivoines dans mon bouquet ?

— Tout ce que vous voudrez, mon cœur. Nous passerons notre lune de miel à Cornwall, et si vous le souhaitez, je vous aiderai à terminer le livre de sir Henry.

— Oui, cela semble merveilleux, Foye.

— Et maintenant, mon amour, fermez les yeux et dormez.

— Oui, Foye.

Le silence se fit et il était aussi étrange que tout le reste. Quelque part dans l'auberge, des hommes riaient et il

n'était possible de discerner que la langue qu'ils parlaient n'était pas l'anglais. Sabine se sentit de nouveau envahie par un sentiment de solitude. Et si Foye n'était pas venu ? Cette pensée la terrifia. Des scènes repassèrent dans sa tête. Des scènes désagréables qu'elle ne pourrait jamais oublier. Les avances du pacha. La maladie de Godard. Les semaines qui avaient suivi les mensonges de Crosshaven quand elle n'avait parlé à personne ou presque.

Elle s'assit sans faire de bruit et serra les bras autour de ses genoux. Le poids familier de ses cheveux lui manquait. Les vêtements qu'elle portait lui étaient étrangers. Elle n'avait pas l'habitude de porter un vêtement qui lui couvrait ainsi le corps et les jambes. Le fait même d'être habillée en homme était inconvenant et scandaleux. Foye était là, mais elle se sentait seule.

— Sabine.

Il tendit la main et trouva la sienne.

—Rendormez-vous, Foye.

Il s'assit.

—Je ne peux pas, pas quand vous êtes éveillée.

Elle tourna la tête vers lui, le menton sur les genoux.

Il s'était couché vêtu de son pantalon et d'une chemise. Pas de gilet. Pas de redingote. Pas de foulard. La largeur de sa poitrine sous le lin blanc était saisissante.

— Normalement, quand je n'arrive pas à dormir, je lis, fit-elle parce qu'elle ne voulait pas que la pièce retombe dans le silence.

Quand tout était silencieux, la peur revenait la hanter. Son cœur se serra.

— Quelque chose d'ennuyeux quand je suis incapable de dormir. Mais je n'ai pas de livres, ennuyeux ou non.

— Moi non plus. Et dessiner ? Est-ce que vous dessinez parfois quand vous n'arrivez pas à dormir ?

— Oui, fit-elle. Mais je n'ai ni crayon, ni tablette pour dessiner.

— Si vous en aviez, vous dessineriez ?

Sabine lui fit face, reconnaissante qu'il essaie de la distraire.

— Ce soir ? Oui. Je vous dessinerai, si je pouvais. Je suis résolue à saisir l'essence de votre être. Ne riez pas.

— Je ne ris pas.

— menteur, fit-elle en surprenant le tressaillement de ses lèvres.

— Pardon.

— Si je le pouvais, ajouta-t-elle, je vous dessinerais nu.

Foye cligna rapidement des yeux.

Sabine ferma les siens. Venait-elle vraiment de dire une chose pareille ? Apparemment, son aptitude à s'humilier ne connaissait aucune limite. C'était vrai, non ? Si elle le pouvait, elle dessinerait Foye nu.

— En voilà une pensée, fit-il.

— Les artistes masculins dessinent ainsi les femmes.

Il y avait peu de chances qu'elle recouvre sa dignité à présent.

— Dans le cadre de la formation d'un artiste, c'est même une obligation.

— C'est parce que le corps féminin se prête à l'expression artistique, souligna-t-il.

— Les Grecs n'omettaient pas le nu masculin, riposta-t-elle. Parler avec Foye lui faisait oublier ses cauchemars.

— Et à moins que vous ne tentiez d'établir une distinction entre la sculpture et une représentation en deux dimensions de la forme humaine, permettez-moi de vous dire que l'art reste l'art, quel que soit le médium utilisé. D'autre part, j'ai vu des amphores grecques dépeignant des nus.

— Votre oncle ne vous a pas suffisamment protégée.

— Probablement pas, répliqua-t-elle.

— Avez-vous déjà dessiné un nu ? demanda-t-il en fourrageant dans l'une de ses sacoches.

— Si je vous réponds non, cela ne veut pas dire que je ne devrais pas le faire.

— Vous pensez que c'est ce que je sous-entendais ?

Foye se retourna vers elle avec un crayon et un petit cahier à la couverture souple recouverte de papier huilé. Il les lui tendit, mais elle ne fit pas un geste. Il les posa sur le matelas à côté d'elle.

— Je ne peux pas dessiner dans le noir.

Il se leva et alluma la lampe qu'il avait éteinte et augmenta la lumière de l'autre. Pas beaucoup, mais assez pour qu'elle puisse, si elle le décidait, dessiner.

— Fiat lux, fit-il.

Il tendit les deux mains, paumes tournées vers le haut.

— Que la lumière soit.

Il se recoucha sur son matelas, sur le côté, une main sous la tête, les yeux rivés sur elle.

— Vous devriez vous rendormir, fit-elle.

— Je ne suis pas du tout fatigué.

Il tendit la main vers le carnet et l'ouvrit.

— Je ne suis pas très doué.

Elle baissa les yeux et posa un doigt sur l'une des pages.

C'était le dessin d'un bâtiment en ruine.

— Quel est ce château ?

Il se pencha.

— Maraat Al-Numan. Et quand j'étais là-bas, je n'ai pas cessé de penser à vous.

— Godard et moi sommes allés à Serjillo avec Nazim Pasha. Lorsque nous étions en route pour Kilis. Je n'arrêtais pas d'imaginer qu'un ancien Romain rentrait chez lui et nous demandait ce que nous faisions dans sa demeure.

Elle traça le contour de la porte ménagée dans une muraille qui s'écroulait. Il avait plutôt bien saisi la désolation du paysage. Les détails architecturaux étaient particulièrement bien rendus. Elle tourna une page.

— Ces dessins sont très bons, Foye.

— Je n'ai pas votre talent, mais j'aime dessiner quand j'en ai l'occasion.

Il s'assit, les genoux relevés sous les couvertures, les bras posés négligemment dessus. Des boucles tombaient en

désordre sur son front et l'inclinaison de sa tête soulignait encore davantage l'angle de sa joue.

— Dessinez quelque chose.

Elle tourna encore une page ou deux. Il avait dessiné une vue du souk de Constantinople. Sur une autre page, la Grande mosquée. Elle saisit le crayon.

— Vous ?

— Si vous le souhaitez, fit-il sans la quitter des yeux. Ou bien corrigez un des dessins que j'ai faits.

Elle choisit une page vierge et se mit à dessiner tout en continuant à parler. Elle connaissait tellement mieux son visage désormais.

— Je me suis mis à le haïr, fit-elle doucement. Mon oncle, pas Crosshaven, pour m'emmener aussi loin alors que je n'avais rien fait de mal. Et pourtant, ajouta-t-elle, j'étais heureuse de ne plus être à Londres, ni en Angleterre. Les calomnies étaient arrivées jusqu'à Oxford. Certains des amis de Godard nous ont ostracisés. Après notre départ de l'Angleterre, des jours pouvaient se passer sans que nous échangions un mot si ce n'était pour dire « passez-moi le sucre s'il vous plaît » ou « oui, c'est un exemple magnifique de colonne ionique. »

— Vous me dessinez ?

Elle lui jeta un coup d'œil, puis retourna à son dessin.

— Cela vous dérange ?

— Je ne suis pas un Apollon, Sabine.

— Vous avez un visage noble.

La réponse le fit rire et elle le fixa. Son regard croisa celui de Sabine, un de ces échanges fortuits qui survenaient entre eux de temps à autre. Elle se sentit de nouveau fiévreuse.

— Dois-je faire preuve de fermeté avec vous, Foye ? Je vous préviens, vous n'allez pas trouver cela agréable.

—Non, je vous en prie, non, fit-il en souriant.

—Alors ne bougez pas.

Elle travailla sur la ligne de sa joue, puis commença à dessiner ses yeux.

— Vous avez de très beaux yeux.

— Vous vous engagez sur un terrain glissant, Sabine. Vous risquez de me faire tourner la tête en déclarant de telles choses.

— J'en doute fort, répliqua-t-elle en riant.

Cette fois-ci, elle réussissait à attraper la puissance de ses traits, mais son crayon s émoussait.

— Est-ce que vous avez un couteau de poche ou un crayon qui soit plus pointu ?

Il fouilla dans sa sacoche et en sortit une boîte en bois qui contenait tout un assortiment de crayons. Aucun n'était aussi pointu qu'elle le souhaitait, mais elle en trouva un qui ferait l'affaire et elle commença à travailler sur sa bouche. Sa lèvre inférieure était plus charnue que sa lèvre supérieure et une tendresse y flottait, tapie dans la virilité de sa mâchoire et de son menton.

— Vous êtes concentrée, fit-il.

Elle leva le carnet et lui montra la page.

— Si j'avais mes propres crayons, je pourrais faire mieux, mais c'est une ressemblance acceptable, je crois. Mieux que ce que j'avais fait avant.

Foye contempla le dessin pendant un moment assez long avant de s'exprimer.

— Mon Dieu, murmura-t-il. C'est moi jusqu'à la ligne de mon nez. Vous êtes une vraie artiste, Sabine.

Il toucha la page.

—Est-ce que Godard le savait ? Je sais qu'il ne vous encourageait pas, mais comprenait-il l'étendue de votre talent ?

—Il savait beaucoup de choses, Foye. Mais pas tout. Maintenant, puisque vous n'allez pas me laisser vous dessiner nu, je crois que nous avons fini. Nous allons enfin dormir.

Mais Foye continuait de la regarder, avec intensité.

— Vous m'avez pris mon âme. Mon cœur.

Elle tendit la main et appuya le bout de ses doigts sur son torse jusqu'à ce qu'elle sente les battements de son cœur.

— Votre cœur bat ici, Foye. Dans votre poitrine. Vous le portez avec vous partout où vous allez.

— Et pourtant il vous appartient.

Elle pensa à Rosaline et combien Foye avait souffert. Elle était soulagée que Rosaline l'ait quitté. Désolée qu'il ait été meurtri, mais soulagée toutefois.

— Je le garderai en sécurité pour vous, fit-elle. Ferez-vous la même chose avec le mien ?

Il leva les bras et saisit le dos de sa chemise afin de la retirer, puis ses mains disparurent sous sa couverture.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle, même s'il était évident qu'il retirait son pantalon.

En un instant, la tension s'installa de nouveau entre eux. Elle avait conscience de sa force physique. Et consciente de ce corps masculin qui l'appelait à lui.

Il repoussa la couverture du pied.

— Voilà, fit-il.

Il s'allongea sur le dos, un bras par-dessus la tête. L'autre le long de son corps détendu. Le marquis de Foye était totalement nu.

Chapitre 21

2 juillet 1811

Aux alentours de 2 heures et demie du matin. Le caravansérail à Alep. Ni Foye, ni Sabine ne dorment. Ils devraient dormir. Mais ils ne dorment pas.

Quand avait-il totalement perdu la raison ? Que lui avait-il pris de retirer tous ses vêtements devant Sabine ? Le désir, pensa Foye. Un désir effréné. Il n'avait pas eu l'intention de lui faire l'amour. Mais il le voulait. Il voulait son corps sur le sien, en elle, mais une fois qu'ils seraient mariés. Quand elle serait à lui, pour de bon. L'Angleterre était à des semaines par bateau et la dure réalité était que s'il lui faisait l'amour maintenant et qu'elle se retrouvait enceinte, sa grossesse serait déjà bien avancée quand ils arriveraient en Angleterre. Il aurait à peine le temps de la conduire à St Paul et même s'ils arrivaient à dissimuler son état, il leur serait bien difficile d'expliquer la naissance si précoce d'un enfant.

Pour l'instant, toutefois, il avait un souci plus pressant. Qu'est-ce que Sabine allait faire ? Il garda les yeux rivés sur elle et attendit une réaction de vierge effarouchée ou encore un rire amusé. Mais rien ne vint. Ce qui était tout à fait intéressant.

Elle était silencieuse, peut-être un peu offusquée. Elle était assise sur son matelas, figée. Sous le choc ? Il pensait plutôt qu'elle contrôlait sa réaction, lui dissimulant soigneusement les pensées qui se trouvaient dans sa jolie tête. Son regard finit par se baisser.

Oui, son visage était disgracieux. Mais le reste ? Nombreuses étaient les femmes qui avaient apprécié sa personne et il pensait que Sabine serait de cet avis. Même s'il était imposant d'une manière qui plaisait à un certain nombre de femmes, d'autres n'étaient pas de cet avis. Que pensait Sabine ? Depuis qu'il était en Turquie il avait maigri et n'avait jamais été aussi mince.

Un bras peut-être les séparait. Tous ses défauts et tous ses atouts physiques étaient exposés. Elle n'émettait toujours pas d'objection. Elle parcourait lentement son corps des yeux, et oui, elle s'attarda sur son membre érigé et il crut voir ses joues rosir avant qu'elle ne continue l'exploration visuelle de son anatomie. Si elle avait contemplé des scènes érotiques dépeintes sur des amphores grecques, elle savait à quoi ressemblait le sexe d'un homme avant et après.

Le carnet à dessins qu'il lui avait donné était ouvert sur ses genoux, son visage saisi sur la page blanche. Elle prit un crayon, tourna une page et se remit à dessiner. Il entendait le crayon courir sur le papier pendant qu'elle travaillait et il se fit moins de souci quant aux objections qu'elle pouvait avoir sur sa nudité. Peut-être allait-elle décider qu'elle ne voulait pas de lui. Elle l'avait d'ailleurs déjà décidé, si ça se

trouvait. Ou bien elle réaliserait qu'un homme bâti comme lui était à son goût.

Mon Dieu !

Cette pensée entraîna une réaction naturelle de son corps, mais il ne bougea pas et n'essaya pas de cacher son sexe dont la raideur et la dureté devenaient presque douloureuses. Le corps masculin ne lui était pas totalement étranger, elle en connaissait certaines réalités

Il était fou d'elle ! Qu'il fantasme sur ce qu'il voudrait lui faire n'aidait pas les choses. Il se força à penser à autre chose qu'à la bouche de Sabine sur lui et réussit à calmer un peu son excitation. Il se demanda s'il pourrait, en fin de compte, arriver à préserver son honneur, et celui de Sabine. Peut-être qu'elle allait passer la nuit à le dessiner et éviterait ainsi qu'il succombe à la volupté.

Elle tourna une page et il observa de nouveau le crayon. Quand elle se concentrait sur un détail, elle mordillait sa lèvre inférieure. Il remarqua aussi qu'elle se servait rarement de la gomme, contrairement à lui qui devait souvent retravailler son dessin.

Elle était douée. Si elle avait été un homme, elle réaliserait certainement déjà des peintures à l'huile et pourrait être membre de l'Académie royale, occupée à peindre des nus et à accepter des commissions pour la réalisation de portraits officiels. Ce qu'il avait vu de son travail au crayon était superbe. Que ne pourrait-elle faire avec des huiles ?

Elle reposa enfin son crayon et déclara :

— Je crois que j'ai fini.

Assise, le carnet sur les genoux, Sabine sentit la tension qui s'était installée plus tôt déferler de nouveau.

— Puis-je voir ?

— Si vous voulez.

Il put constater, malgré la teinture brune de sa peau, qu'elle rougissait, ce qui l'amena à se poser des questions. Que signifiait cet émoi ?

— Il y a en a un autre sur la page précédente, ajouta-t-elle.

Cela ne le gênait pas d'être nu devant elle et il ne prit pas la peine de se couvrir. Il s'appuya sur un coude et prit le carnet. En quelques coups de crayon, elle avait saisi son corps gigantesque et avait transformé ce qu'il jugeait être une certaine gaucherie physique en une stature héroïque. Chaque trait lui était aussi familier, intime que le visage qu'il voyait dans le miroir. C'était bien son corps qui était représenté, grand, musclé au point de ne pas avoir l'élégance, disons, d'un Crosshaven. Et par une série de traits, elle avait su en rendre l'agilité, la sensualité et dessiner un homme désirable dont l'amoureuse n'était pas loin. D'un moment à l'autre, l'homme qui était dessiné aurait la femme qu'il aimait dans ses bras.

— Ce ne sont que des études, en vue de quelque chose de plus achevé que je réaliserai plus tard si j'en ai l'occasion.

— Quand vous en aurez l'occasion !

Elle inspira lentement et il aurait voulu pouvoir lire dans ses pensées.

— Merci de m'avoir laissée vous dessiner. Je sais combien cela a dû être difficile.

— Pas le moins du monde. Vous êtes douée, Sabine.

Il tourna une page du carnet afin de voir le dessin qu'elle avait fait juste avant et il ne sut pas s'il devait rire, protester ou être profondément scandalisé. Elle avait dessiné de manière extraordinairement détaillée son pénis en érection, esquissant à peine les contours de son corps.

— Je suppose, fit-elle, que vous me trouvez trop audacieuse.

Il se redressa. Il allait droit en enfer de toute façon ! Il posa donc le carnet, passa un bras autour du cou de Sabine pour l'attirer à lui et l'embrassa. Pas un baiser tendre, sensible, oh non, un baiser profond qui les enflamma tous les deux ! Sa bouche était douce contre la sienne, consentante. Accueillante. Elle toucha légèrement son torse avec sa paume, puis la pressa, un doigt sur son téton, et son excitation devint presque intolérable.

Il recula juste assez pour dire :

— Vous vous rendez compte de ce que nous faisons, n'est-ce pas ? Rien ne sera plus pareil entre nous si nous continuons. Cela implique qu'il n'y aura pas de mariage à St Paul.

Plus d'attente infernale.

— Peu m'importe ce qui se passe.

Elle baissa brièvement les yeux.

—Ni aujourd'hui, ni demain, reprit-elle. Ni jamais. Du moment que j'aurai vécu pleinement un jour de ma vie. Un

jour seulement. Avec vous.

—Sabine. Un jour ? Un jour seulement ? Cessez de froncer les sourcils.

Il pressa son pouce sur sa bouche.

— C'est mieux. Vous comprenez, certainement, que je vais devoir vous épouser ici, et non en Angleterre.

Il posa ses lèvres sur son cou.

— C'est mieux ainsi.

Il l'attira plus près encore.

— Je ne crois pas que j'aurais pu me retenir tellement plus longtemps de toute façon.

— Embrassez-moi encore, Foye.

Ce fut à son tour de froncer les sourcils.

—Vous comprenez, Sabine, n'est-ce pas ? Nous nous serions mariés de toute façon, mais ce que nous sommes sur le point de faire implique que nous nous mariions plus tôt. Nous anticipons simplement notre nuit de noces.

—Vous êtes sûr, Foye ? fit-elle en s'humectant les lèvres, entraînant Foye à imaginer tout ce qu'il aimerait faire avec ce bout de langue.

— Oui, Sabine, absolument.

Il commença à se concentrer sur les vêtements de la jeune femme et sur la manière de les retirer.

— Saprستي, fit-il, si quelqu'un entre, la personne va penser que je suis sur le point de sodomiser mon guide.

Elle eut un petit rire de gorge et il trouva le son absolument enchanteur.

Il déroula l'écharpe qui lui ceignait la taille, puis glissa une main sous son vêtement et dénuda d'abord une épaule, puis l'autre. Elle prit le relais et retira rapidement le vêtement. Leurs yeux se rencontrèrent quand il ouvrit les deux pans de sa veste. Il était tellement excité qu'il faillit oublier que c'était pour elle sa première expérience sexuelle.

— Vous me direz si je fais quelque chose qui vous effraie ? Elle opina et il ajouta doucement.

— Ne me mentez pas, Sabine. Il y a des moyens de faire ce que nous sommes sur le point de faire sans que je vous épouvante. S'il vous faut davantage de temps, si vous changez d'avis, il vous suffit de me le dire.

Il saisit son visage entre ses mains et l'embrassa sur le front, les joues, ses paupières.

— Je vous le promets, mon amour, reprit-il. Je serai aussi doux que possible.

— Je vous fais confiance, Foye.

Elle s'exprimait avec une telle gravité qu'il crut que son cœur allait se briser. Elle leva une jambe de sorte que l'intérieur de sa cuisse frôle la sienne, et il s'absorba de nouveau dans la tâche de vénérer son corps centimètre par centimètre. Il se baissa pour l'embrasser tout en retirant sa veste, et elle l'aida. Il décida qu'il adorait sa bouche.

Ils se concentrèrent ensuite sur le pantalon bouffant et quand le vêtement fut lâche, il le tira vers le bas, frôlant une peau douce et terriblement pâle à côté des bras et du visage de la jeune femme. Une peau chaude et lisse sous ses paumes. Quand il arriva à la bande de soie à laquelle il

n'avait cessé de penser tout au long de la journée et de la nuit, il était prêt à hurler.

— Vous avez raison, fit-il en glissant un doigt entre sa peau et la soie pour l'attirer vers lui.

Il avait noué la bande entre ses omoplates, ce qui impliquait qu'elle doive se courber pour qu'il la libère.

— C'est beaucoup trop serré. Il n'est pas étonnant que vous ayez eu du mal à respirer. Quel imbécile a fait cela, Sabine ?

—Je pense l'embaucher comme femme de chambre.

—Je me demande si c'est une bonne idée.

Le nœud était serré et il eut du mal à le défaire.

— Renvoyez l'individu. Il peut vous servir à autre chose.

Quand il eut retiré la bande de soie, elle resta le dos tourné vers lui, penchée, une main appuyée sur le matelas, l'autre posée sur sa poitrine, et elle inspirait profondément.

Foye ne la quittait pas des yeux, fasciné, au bord de l'explosion. La lueur tremblotante faisait chatoyer sa peau, on aurait dit de la soie finement tissée. Elle était menue, mais ses formes étaient voluptueuses. Il traça d'un doigt la ligne de sa colonne vertébrale. Sa peau était d'une douceur infinie. Le dessin de ses côtes jusqu'à ses hanches, l'évasement de sa taille sur ses hanches, tout ce qu'il découvrait le mettait dans un état d'excitation absolue. Il se pencha pour embrasser sa nuque et prit un de ses seins en coupe dans sa main. Elle garda le torse baissé.

— Tout va bien ? S'inquiéta-t-il, conscient du fait qu'elle était dans une position de soumission et qu'il ne fallait pas

qu'elle se sente agressée.

D'un autre côté, il était possible qu'elle trouve la situation excitante.

— Oui, souffla-t-elle.

Il se déplaça de manière à se placer derrière elle, la redressa de l'autre main jusqu'à ce que son dos soit pressé contre lui. Il laissa sa main remonter et enfouit les doigts dans ses cheveux désormais courts et bruns. Des petites mèches blondes étincelaient ici et là. Ses cheveux étaient épais et doux, et il imagina la sensation délicieuse qu'il aurait eue en agrippant cette masse somptueuse de cheveux dorés. Il lui fit appuyer la tête contre son épaule.

— Sabine, murmura-t-il. Oh, Sabine, vous êtes tellement belle. Trop belle pour le mastodonte que je suis.

Il entourra sa taille de ses mains et les fit glisser plus bas, laissant ses paumes et ses doigts épouser sa féminité, la pressant contre son érection. Puis il remonta vers ses seins en la regardant par-dessus son épaule. Sabine inspira brusquement quand il posa ses paumes sur sa poitrine.

— Est-ce que cela vous plaît ? s'enquit-il.

— Mm.

— Ce n'est pas une réponse.

Il effleura ses tétons.

— Vous aimez que je vous touche ainsi ?

— Oui, Foye.

Elle avait une cage thoracique étroite, tellement plus petite que la sienne, mais ses seins étaient magnifiques. Pas trop gros, mais plus développés qu'il ne l'avait pensé. Elle était

très pâle ; ses mamelons étaient d'un brun rosé. Était-ce bien lui qui les avait fait s'ériger ainsi, nus et offerts ? Il la tenait contre lui, les mains sur ses seins, et il sentait les battements de son cœur sous sa paume. Il était sur le point de perdre tout contrôle.

Non ! Pas pour sa première fois avec lui. Sa première fois tout court. Il serait doux. Tendre. Maîtrisé.

Ses mains brunies par le soleil contrastaient merveilleusement avec sa petitesse, sa pâleur, la finesse du grain de sa peau. Il la caressa et déposa des baisers le long de son épaule.

— Quel corps exquis, Sabine. Exquis !

Il l'étendit sur le matelas, s'agenouilla entre ses jambes et la contempla. Un frisson de désir le parcourut. Il passa une main à l'intérieur d'une cuisse. Il savait qu'il pouvait l'effaroucher facilement. Et il ne voulait surtout pas qu'elle ressente de la crainte. Il faisait de son mieux, vraiment.

Il plaqua sa main sur sa féminité, enfouit les doigts dans sa toison pâle. Elle allait peut-être changer d'avis. Elle le pouvait. Elle allait peut-être décider qu'elle ne voulait pas de lui. Ce n'était pas une véritable nuit de noces, au cours de laquelle son épouse ne pouvait se refuser à lui. Il glissa un doigt le long de ses lèvres et Sabine se soumit à sa caresse intime. Elle ouvrit les yeux et leva les genoux pour qu'il puisse la pénétrer plus loin avec ses doigts. Il sentit son hymen. Ils unirent leurs regards.

— Je vais essayer de ne pas vous faire mal, Sabine.

— Ne vous inquiétez pas, Foye.

Ils avaient atteint un point de non-retour. Foye sourit et se baissa afin de la goûter, embrassa l'intérieur de sa cuisse, puis laissa glisser sa langue sur son sexe. Où étaient passées sa retenue, sa réserve ? Sa peau avait un goût salé et tout ce qu'il voulait désormais, c'était la faire jouir. Il lui écarta un peu plus les cuisses.

— Divine Sabine.

Son sexe était humide et chaud et quand il posa de nouveau sa bouche dessus, elle se crispa de désir.

— Foye, haleta-t-elle. Mon Dieu, continuez. Je vous en prie.

Il était trop heureux de lui obéir. Il adorait faire jouir une femme de cette façon. Le goût et la texture contre sa bouche, cette chair délicate qu'il titillait de la langue l'excitaient toujours infiniment et le plaisir qui suivait le laissait toujours, lui et sa partenaire, comblés.

Il guetta les changements dans sa respiration, attendit que la tension de son corps lui signale qu'elle approchait de l'orgasme et ajusta ses caresses et ses baisers afin de l'amener au point où elle s'abandonnerait au plaisir et qu'elle lui appartiendrait, à lui.

Quand il l'eut fait jouir, il se hissa au-dessus d'elle, veillant à ne pas se coller à elle. Sabine le regardait d'un air languissant. Il ne put éviter le contact de son membre sur son ventre quand il baissa la tête vers son sein.

Elle gémit quand ses dents trouvèrent son téton. Il le mordilla, passa sa langue sur l'aréole, puis sur la pointe qui se dressait vers lui. Elle se cambra et il appuya son

membre contre son ventre en imitant les mouvements qu'il allait faire quand il serait en elle.

Elle leva les jambes, la peau douce de l'intérieur de ses cuisses toucha les siennes. Le désir de Foye atteignit des sommets jamais gravis. Il se releva juste le temps de tendre la main et de traîner son matelas à côté du sien. Puis il roula sur le dos et entraîna Sabine de sorte qu'elle enfourche son torse.

— Foye, haleta-t-elle.

Le son de sa voix l'excita encore davantage. Il avait une vue exquise de son corps dans cette position. Il saisit ses seins entre ses mains. Elle se cambra, la tête rejetée en arrière. Il pinça doucement les mamelons. Elle saisit ses poignets puis laissa glisser les mains le long de ses avant-bras.

— Foye, murmura-t-elle en plongeant les yeux dans les siens.

Elle n'avait pas peur de lui. Pas le moins du monde. Elle n'avait pas peur et n'avait pas de dégoût.

—Vous me faites me sentir... toute chose.

Elle mordit sa lèvre.

—J'ai besoin de vous, maintenant, je crois.

—Maintenant, vous en êtes sûre ?

—Je vous en prie, Foye.

Elle lui serra de nouveau les poignets avec plus de force.

— Je ne peux plus attendre.

Lui pouvait à peine parler, tant il était submergé par le désir. Il se redressa, appuyé sur un bras tandis qu'il la mettait sur le dos. Il se pencha pour embrasser sa bouche,

puis laissa glisser ses lèvres le long de sa gorge jusqu'à son sein. Il lécha le téton dur, puis posa une main sur son sexe. Lui non plus ne pouvait plus attendre.

— Sabine, murmura-t-il.

Tellement proche du moment de glisser son membre en elle. Qu'elle soit sienne !

— Sabine, dis-moi que c'est ce que tu veux.

— Démon. Tu me tortures à dessein. Je ne te le pardonnerai jamais. Jamais.

— Dis-le-moi, insista-t-il, pressant son ventre contre le sien. Je veux l'entendre de ta bouche.

— Oui, Foye, je le veux.

Il se pencha sur son oreille, une main sur le matelas.

— Je vais enfoncer mon sexe en toi. Je serai en toi, au chaud. Je rêve de ce moment depuis que je t'ai rencontrée. Elle posa les mains sur ses épaules, puis les fit glisser sur son torse. Le contact le brûla presque.

— Arrête de me torturer. Un monstre. Tu es un monstre.

— Écoute-moi, fit-il en relevant la tête. Si je te fais mal, c'est parce que tu es vierge, pas parce que c'est ainsi lorsqu'une femme fait l'amour. Cela ne fera mal qu'une fois. Que cette fois-ci, mon amour.

Elle fit un signe de tête, puis il se laissa enfin aller et guida son membre à l'entrée de son sanctuaire, conscient de la grosseur de son sexe. Il poussa les hanches vers l'avant et rompit son hymen facilement tandis que la friction intensifiait d'autant plus son plaisir. Elle était chaude et

étroite et il eut du mal à ne pas plonger en elle aussi loin que possible.

Lui agrippant la taille, il poussa en avant. Il procéda lentement car elle était très étroite, et elle renversa la tête en arrière, la bouche ouverte en poussant un gémissement de plaisir. Elle posa les mains sur ses épaules, les doigts crispés.

— Maintenant, murmura-t-il. Maintenant, Sabine. Je t'aime.

Il la serra et la pénétra au plus profond. Il adora le son de son souffle naissant au fond de sa gorge et l'abandon de son corps contre le sien. Son plaisir était évident, et elle mouillait sur son sexe. Le paradis ! L'extase ! Cela faisait tellement longtemps qu'il aspirait à ce moment qu'il avait du mal à se contenir.

Sienne. Elle était sienne. Enfin.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Elle était tendue contre lui et il ne voulait pas lui avoir fait trop mal. Elle avait enfoncé ses ongles dans sa peau. Il retenait péniblement le besoin d'aller et venir en elle. Sabine inspira profondément, le souffle tremblant.

— Foye.

Elle s'agrippa à son cou. Ses doigts s'enfouirent dans ses cheveux et elle lui fit baisser la tête pour l'embrasser. Il plaqua sa bouche sur la sienne et lui rendit le baiser.

Oui.

Il se retira et s'enfonça une nouvelle fois en elle, les muscles contractés.

— Comme ça, fit-il, oh, oui !

Son corps vigoureux et sa taille menue et fine se mariaient admirablement. Quand il fut de nouveau en elle, il s'immobilisa un moment, voulant s'assurer que tout allait bien pour elle. Elle mouillait de plus en plus et le son qu'elle émettait était sans équivoque. Elle ouvrit les yeux pour les plonger dans les siens.

— Foye, dit-elle en posant la main sur sa joue. Oh, Foye.

Il accentua sa pression et tout disparut autour d'eux.

— Foye, reprit-elle. Pourquoi me tourmentes-tu ainsi ? Suis-je si horrible que cela ?

— Non Sabine, fit-il quand il put de nouveau parler.

Il s'enfonça encore davantage.

— Je te tourmente parce que j'ai l'intention de te voir perdre tout contrôle pendant que je te regarderai. Je suis égoïste quand il s'agit de ton plaisir. Je ne veux pas en perdre une miette.

— Monstre, répliqua-t-elle en souriant.

Une avalanche de mots déferla dans sa tête, mais il était incapable d'en prononcer un seul. Il posa les mains sur le matelas et se mit à aller et venir en elle sans la quitter des yeux, haletant de plaisir.

— Sabine.

Elle répondit en avançant son bassin vers lui de façon à faire glisser plus loin encore son membre en elle, dans la chaleur de son corps. La sensation était tellement délicieuse qu'il en oublia tout. Tout sauf elle. Elle avait saisi

l'essentiel et elle savait déjà comment bouger et le rendre fou.

Il glissa une main entre leurs ventres et trouva le point qui augmenterait encore son excitation à elle.

— J'adore ton corps, murmura-t-il. Tes seins, ta bouche, tes yeux.

Comme il atteignait lui aussi l'orgasme, elle se pencha et l'embrassa dans le cou. Il allait et venait de plus en plus vite maintenant et, quand elle abandonna toute retenue, il riva son regard au sien, puis il s'abandonna à son tour. Il pouvait la posséder entièrement puisqu'ils se marieraient le matin même.

Chapitre 22

Quand Sabine ouvrit les yeux, Foye était profondément endormi à moins d'un mètre d'elle. Elle fut désorientée pendant un moment et se demanda comment le marquis avait pu entrer dans le palais du pacha, et qui plus est dans sa chambre. Puis la mémoire lui revint. Il l'avait sortie du palais et l'avait emmenée loin de Kilis. Ils se trouvaient à Alep, dans une auberge, et ils venaient de faire l'amour.

Elle ne savait pas quelle heure il était, mais le jour était levé. Il y avait suffisamment de lumière pour qu'elle puisse voir la chambre et le visage de Foye. Elle pouvait l'étudier sans paraître impolie ou s'inquiéter qu'il interprète mal son regard. Il connaissait trop la manière dont les autres trouvaient ses traits disgracieux. A côté de cela, il ne connaissait pas suffisamment les aspects de sa personne qui le distinguaient des autres. Il avait tiré sa courtepointe jusqu'à son menton et glissé une main sous sa joue. La crosse d'un pistolet dépassait de son oreiller.

Le regarder l'exaltait tout en l'angoissant un peu. Le contempler éveillait en elle la sensation de papillons dans son ventre et elle avait de nouveau envie de lui. Elle voulait sentir ses bras autour d'elle, sa bouche sur elle. Il était intéressant qu'elle ne le trouve pas disgracieux alors qu'il n'était pas réveillé et que la force de sa personnalité ne transparaissait pas encore sur ses traits. Sa barbe poussait,

noircissait ses joues et la ligne de son menton. Ses cils noirs et épais ombrèrent ses joues et ses cheveux étaient en désordre.

Il était étendu entre elle et la porte. Prêt, elle en était sûre, à mourir pour elle si les hommes du pacha les découvraient. Pour quelle autre raison aurait-il fait barrière de son corps ? Godard serait... Son oncle était mort ! D'ailleurs, le pacha avait-il joué un rôle dans sa maladie ?

Si Foye était arrivé, ne serait-ce qu'un jour plus tard, elle était persuadée qu'elle aurait été perdue. Mais il était venu. Sans qu'elle ait eu à lui demander. Malgré toutes les lettres qu'elle avait écrites au consulat anglais, c'était Foye qui était venu. Pas un représentant quelconque de la compagnie du Levant ni une personne investie d'une mission officielle.

Elle effleura sa joue juste au-dessus de sa barbe naissante. Sa peau était chaude. Elle était une femme déchue. Pour de vrai cette fois-ci. Foye était son amant. Elle retira sa main alors que ses paupières se soulevaient.

—Bonjour, fit-elle. Ou peut-être bon après-midi.

—Sabine.

Il prit sa main et la porta à ses lèvres.

Son visage était fascinant. Elle ne le trouvait plus du tout disgracieux. Non, il y avait trop d'intelligence, trop d'honneur sur ce visage. Elle avait désormais trop d'images de leur nuit d'amour pour le trouver autrement que beau. Il rejeta les couvertures et tendit la main vers ses vêtements.

Il sortit sa montre de son gilet et la consulta. Il se mit debout, nu, et remonta le mécanisme devant la fenêtre.

Foye, pensa Sabine, était un homme superbe.

— Milieu de la matinée, fit-il.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Des clochettes accrochées aux chameaux tintinnabulaient dans la cour intérieure ; quelques-uns protestaient. Des voix d'hommes se faisaient entendre, la cadence des langues locales, l'arabe, et aussi le druze et le kurde qu'elle ne parlait pas, mais dont elle reconnaissait la musique.

— L'heure ?

— 10 heures 13.

Il baissa de nouveau les yeux sur sa montre.

— Et 53 secondes. Je propose de s'habiller et d'aller manger quelque chose. Je veux envoyer un ou deux hommes voir si Barton et les autres sont arrivés. Ou le pacha.

Quelle situation étrange d'être couchée et de converser avec un homme qui se tenait nu devant elle, aussi magnifique que le *David* de Michel-Ange. Elle connaissait désormais son corps, la texture de sa peau, son goût, son odeur, le son de sa voix quand il murmurait à son oreille.

Elle connaissait aussi son tempérament, savait qu'il était calme et intelligent. Qu'il tenait ses promesses. Il était le marquis de Foye. Un aristocrate. Et il disait l'aimer.

Il posa sur elle un regard pénétrant.

— Quand nous aurons mangé, toi et moi irons au consulat.

— Je leur ai parlé de Godard.

—Vraiment ? Avant ou après son décès ?

—Après.

—Et tu es certaine que la lettre a été remise ?

—Je l'ai confiée à Asif.

—Ils sont donc au courant de sa mort. Nous aurons besoin des documents officiels en Angleterre. Ils auraient dû envoyer quelqu'un. Je me demande pourquoi personne n'est venu, fit-il en fronçant les sourcils.

— Peut-être qu'ils l'ont fait et que Nazim Pasha les a renvoyés.

— À quoi servent-ils alors ?

Il resta debout, les mains sur les hanches.

— Inutiles ils sont. Pires qu'inutiles si c'est ce qui s'est passé.

— Qui sait les mensonges qu'a pu leur raconter le pacha. Est-ce que tu vas leur dire que Nazim Pasha a réclamé une rançon ?

— Oui, ça et plus encore. Retenir une citoyenne anglaise contre sa volonté ne va pas être vu d'un bon œil. Quelle que soit l'opinion qu'ils puissent avoir sur le pacha.

Il s'étira longuement, puis ils se regardèrent.

— À quoi penses-tu, Sabine ? Que je manque de pudeur ?

— Non.

Elle posa son menton sur son genou.

—Tu es beau.

—Merci.

—Viens ici, Foye.

Il s'avança. Le tenir, le toucher dans la lumière radieuse du matin la combla de bonheur. Elle le serra contre elle et essaya de mémoriser tout ce qu'elle pouvait de lui : son odeur, le grain de sa peau, son goût. La manière dont elle se sentait en sécurité, adorée. Il s'écarta avec une réticence charmante.

— J'aimerais que nous puissions rester ici toute la journée. Nous pourrions oublier le monde et passer notre temps à faire l'amour.

— Ce serait merveilleux.

Elle posa une main sur sa joue et son cœur s'emballa tant elle se sentait heureuse.

— Tout à fait merveilleux.

Foye baissa la tête et l'embrassa dans le cou.

— Mmm. Sabine. Quel effet as-tu sur moi ?

Il s'étendit sur elle, s'appuya sur les mains pour la soulager de son poids.

— Je crois que tu as le don de me rendre très dur, fit-il avec un sourire malicieux.

— Monsieur, je trouve que vos propos sont très inconvenants.

— Non, tout cela est très convenable, ma chère. Ravissante, ravissante, Sabine. Tu me fais très convenablement bander.

— Que puis-je faire pour vous soulager ?

— Je me le demande.

Il l'embrassa de nouveau dans le cou.

— Serais-tu disposée à m'apporter un peu de soulagement ?

— Je m'y efforcerai, effendi.

— Quel serviteur formidable tu fais. Rappelle-moi d'augmenter tes gages. Maintenant, ma ravissante guide, vas-tu me laisser te posséder une seconde fois ?

— Oh oui, je t'en prie, fit-elle avec élan.

— Avec plaisir.

Il lui écarta les cuisses et elle sut quelle position adopter au moment où il la pénétra. Et oui, il était beaucoup plus grand, plus puissant qu'elle et elle adorait le contraste que formaient leurs corps. Elle aimait le sentir en elle, un pur délice. Elle ne pensa à plus rien d'autre qu'à leurs deux corps unis. Elle vit ses yeux étinceler. Il voulait plus encore, mais agissait avec précaution ; pour elle.

— Foye, murmura-t-elle. Je sais que tu ne me feras pas mal. Je le sais.

— Jamais, je ne te ferai mal. Jamais.

Elle se cambra, mais il continua de se contrôler.

— Sabine. Mon amour.

Elle le serra quand il jouit et elle sut qu'elle ne serait jamais plus la même sans lui.

— Il est temps de t'habiller, fit Foye un moment plus tard quand ils eurent retrouvé leur souffle. Iskenderun est à deux jours de route. Plus tôt nous partirons, mieux nous nous en trouverons.

— Il est temps de redevenir Pathros, tu veux dire ?

— Oui, hélas.

Il posa un baiser sur chacun de ses seins.

— Je ne vais pas pouvoir admirer ta poitrine.

Elle s'assit et il l'aida à se vêtir, puis elle l'aida à son tour à devenir l'imposant marquis de Foye. Il l'embrassa de nouveau quand il fut habillé et sa tendresse lui fit fondre le cœur.

— Je ne sais pas comment je vais arriver à ne pas montrer aux autres l'affection que j'ai pour toi, soupira Foye.

— Ne plaisante pas.

— Avant notre départ d'Alep, Sabine, le pacha ne pourra plus rien contre nous. Plus de subterfuge. Je serai obligé de congédier Pathros, fit-il en affichant un large sourire.

— Tu es sûr que c'est avisé ?

— Je ne crois pas que ma femme verrait d'un très bon œil une relation avec un garçon.

Il mit les mains sur ses hanches.

— Et toi ?

Elle écarquilla les yeux.

—Tu veux dire que nous allons nous marier ? Ici ? Déjà?

—Le consul peut nous marier, Sabine. Nous n'avons rien fait pour prévenir une grossesse, que ce soit la nuit dernière ou ce matin. Et je n'aurais jamais autorisé une telle chose si je n'avais pas l'intention de t'épouser, et vite, de surcroît.

— Mais...

— Nous ne sommes pas encore en Angleterre, Sabine. Les lois sont différentes ici. Une jeune femme sans mari et sans parent du sexe masculin pour s'occuper d'elle se trouve

dans une situation plus que délicate. Nazim Pasha a clairement déclaré qu'il pensait que je n'avais aucun ascendant sur toi et nullement le droit de t'emmener avec moi. Pourquoi, crois-tu que j'ai dû recourir au kidnapping ? Crois-moi, j'avais épuisé tous les autres moyens à ma disposition avant d'opter pour cette solution.

— J'attends ton argument, Foye.

— Mon argument, Sabine, est que si Nazim Pasha nous rattrapait, il pourrait bien réussir à remettre la main sur toi et à t'enlever de nouveau. Et en me basant sur les événements du passé, je doute que quelqu'un au consulat proteste contre une action du pacha ou de la Sublime Porte avant que tu te retrouves vendue ou offerte. Si nous ne sommes pas mariés, tu n'auras personne pour protester en ton nom.

Son regard se fit dur.

— Si ma femme devait être enlevée, je peux t'assurer que les autorités agiraient. Sans tarder.

— Foye... fit-elle en levant un sourcil.

— Dois-je te rappeler que je suis un pair du royaume d'Angleterre et que mon titre, tout ce que je possède, et maintenant et dans le futur, est sujet à la primogéniture. Il nous faut nous marier sur-le-champ. L'Angleterre est à des semaines en bateau. Si tu es enceinte, ta grossesse sera avancée quand nous arriverons. Crois-tu que je laisserai quoi que ce soit t'arriver ? Tout ce que je demande, c'est que tu ne me compliques pas la tâche. Tu peux me croire,

Sabine, quand je te dis que le consulat remuerait ciel et terre pour mon épouse et moi.

—Tu en es certain ?

—Oui.

Non qu'elle ait des doutes là-dessus, mais pour elle, leur avenir semblait périlleux.

Chapitre 23

Sabine sortit de la chambre à la suite de Foye, avec l'impression d'être une prisonnière sur le point de prendre son dernier repas. Son interlude avec Foye l'avait distraite un moment. Elle avait vécu, pendant quelques heures, dans un monde où elle se sentait en sécurité. Elle retournait maintenant à l'incertitude. Elle ajusta sa prise sur les sacoches qu'elle portait, toutes, sauf la plus lourde que Foye avait jetée sur son épaule.

Ils entendirent des pas, quelqu'un montait l'escalier. Foye ralentit et sortit le pistolet qu'il avait rangé sous sa redingote. Il vérifia l'arme et la tint derrière son dos. Beaucoup de bruit provenait d'en bas. Sabine sortit elle aussi son pistolet.

— Reste calme surtout, ordonna Foye comme ils reprenaient leur marche. Tu es mon employé. Ni plus. Ni moins.

Quand ils arrivèrent en haut des marches, Foye posa sa sacoche et s'immobilisa, bloquant le passage. Sabine s'arrêta, le cœur battant. Elle ne pouvait rien voir. Mais elle vit ses épaules se détendre et il descendit une marche ou deux. Il ne rangea pas son pistolet.

— Barton, fit-il.

Sabine s'approcha et jeta un coup d'œil. Barton avait dû gravir la moitié des marches. Il haletait, penché en avant,

une main sur le mur, l'autre agrippée à son chapeau.

—Monsieur. Dieu merci, je vous ai trouvé.

Elle glissa le pistolet dans sa ceinture.

—Que se passe-t-il ? murmura Foye.

— Nazim Pasha en personne est à Alep, souffla Barton aussi doucement qu'il le put par-dessus sa respiration laborieuse.

Il avait dû courir partout avant de trouver leur auberge.

— Tout le monde en parle, reprit-il. Il nous a fait nous arrêter une heure ou deux avant notre arrivée ici. Il était hors de lui. Il a presque battu à mort le serviteur de sir Henry, monsieur. Je ne sais pas comment il est encore en vie. Et maintenant, le bruit court que le pacha s'est rendu en personne chez M. Barker... Pour parler d'une affaire de la plus haute importance, soi disant.

— Vraiment ?

Foye avait le ton de quelqu'un totalement désintéressé par le sujet. Il fit signe à Sabine de prendre la sacoche qu'il avait déposée et continua de descendre l'escalier. Barton et Sabine le suivirent. Elle jeta sur son épaule la sacoche. Barton lui avait à peine lancé un regard.

— Pourquoi donc ? fit Foye d'un ton léger.

— La nièce de sir Henry a disparu. Je l'ai entendu dire par l'un des hommes en service au consulat. Le pacha blâme le serviteur de sir Henry qu'il a presque tué. Asif.

Sabine était dans tous ses états, mais Barton ne lui accordait aucune attention. Sa peau brune et ses vêtements de garçon la rendaient invisible.

— Mlle Godard ? fit Foye en ralentissant le pas. Disparue ? Il affichait l'image même de la stupéfaction.

— Je ne vois pas comment c'est possible. J'en doute fortement. C'est une ruse pour m'extorquer encore plus d'argent. Ou bien il n'a jamais eu l'intention de la laisser partir et il cherche à consolider son excuse quand je vais m'indigner haut et fort parce qu'il refuse de la rendre.

Sabine avait les jambes qui tremblaient. Foye avait raison. Elle n'était pas en Angleterre où elle savait ce qu'on attendait d'elle et quels étaient ses droits. La Sublime Porte était peut-être sous l'autorité du sultan, mais comme c'était le cas avec tous les gouvernements, la loi tendait à suivre les caprices et les exigences des officiels locaux. Nazim Pasha avait aidé les Français et les Anglais ; son pouvoir s'étendait bien au-delà de Kilis.

— Ses hommes écument la ville, monsieur. Ils sont armés. Je les ai vus de mes propres yeux. Il n'y a pas de doute. Ils vous cherchent vous et Mlle Godard.

— Hmm.

Foye haussa les épaules et continua de descendre.

— Est-ce que l'on t'a reconnu ?

— Je ne crois pas.

— Mais tu n'en es pas absolument sûr ?

Foye vérifia ses pistolets.

— Pathros, fit-il d'un ton égal, je te conseille de vérifier tes armes.

Sabine opina et sortit de nouveau le plus gros de ses deux pistolets.

— J'ai eu l'impression, monsieur, que le pacha croyait que vous étiez parti en emmenant Mlle Godard.

— Ridicule, voyons.

Comment Foye arrivait-il à rester aussi calme ? Le cœur de Sabine cognait à ses tempes et ses mains tremblaient.

— Où sont les autres ? s'enquit Foye.

— Dans la cour, monsieur.

— Parfait.

Il rangea un pistolet dans sa poche et glissa l'autre derrière son dos.

— Pathros, suis-moi.

— Monsieur, fit Sabine.

Elle pouvait à peine respirer tant elle était oppressée.

— Est-ce que les chevaux sont prêts ?

— Oui, monsieur.

— Parfait.

Foye donna une claque amicale à son serviteur.

— Je voudrais que tu partes bientôt pour Büyükdere. Veille à prendre Asif avec toi. Emmène-le en Angleterre s'il veut venir.

— Et vous, monsieur ?

— J'ai l'argent d'une rançon à réunir. Et je vais peut-être devoir me rendre à Iskenderun si je ne peux pas lever tous les fonds ici.

— Mais elle a disparu ! À quoi servira une rançon désormais ?

Foye se dirigea vers la porte, mais s'arrêta pour répondre à Barton.

— Je veux que Mlle Godard soit libre et j'ai l'intention d'obtenir gain de cause. Je ne vais pas lui donner l'excuse d'une rançon qui n'aurait pas été versée pour qu'il refuse de la laisser partir.

Son ton se durcit.

— Nazim Pasha ment à propos de Mlle Godard, Barton. Il a l'intention de l'offrir au sultan. Et les mensonges qu'il débite sont le meilleur moyen pour lui de la faire disparaître dans le Sérail.

Ils sortirent de l'auberge et se retrouvèrent dans la cour fermée. La caravane qu'ils avaient entendue plus tôt était partie. Asif était là avec les malles du défunt et les hommes que Foye avait envoyés à Kilis avec les Godard. Il s'appuyait contre le mur de la cour, un bras contre le ventre. Sa lèvre inférieure était fendue et saignait encore, il avait un œil au beurre noir gonflé au point qu'il ne pouvait plus l'ouvrir et son visage était zébré de plusieurs marques rouges.

La première tâche de Sabine fut de s'assurer que les janissaires de Foye étaient prêts à partir. Les instructions furent transmises à leur capitaine. Elle se hâta ensuite de rattraper Foye qui traversait la cour en direction d'Asif. Le serviteur restait dans l'ombre projetée par le mur, les rênes de son cheval dans une main. Il les salua d'un signe de tête. Nabil était à côté de lui.

— Asif, fit Foye. Je suis content de toi, mon ami.

Sabine traduisit, ce qui lui valut un regard noir de Nabil.

— Si cela te tente, viens en Angleterre. Barton s'occupera de ta traversée. Tu as un emploi à vie à mon service.

J'espère que tu décideras de venir.

Le Turc fit un signe de tête.

— Effendi, fit-il avec peine.

Foye posa une main sur l'épaule de Nabil.

— Et quant à toi, mon cher camarade, peux-tu continuer le voyage un peu plus longtemps avec moi ?

Nabil opina.

— Excellent. Tu resteras avec Barton, alors. Barton, une fois que tu auras ramené les affaires de Godard à Büyükdere, veille à ce que tout ce qu'ils ont dans la maison qu'ils louaient soit emballé et prêt à être expédié en Angleterre. Fais de même avec mes affaires. Envoie tout à Maralee. Et si Asif décide de venir, procure-lui une place sur le bateau.

Les chevaux étaient prêts. Foye donna ses dernières instructions à Barton, puis ils rejoignirent chacun leur groupe : Foye et Sabine avec les janissaires et le capitaine druze ; Barton et Asif prêts à entamer leur voyage jusqu'à Büyükdere, qui leur prendrait certainement un mois. Elle s'approcha de sa jument et son estomac émit un gargouillement. Elle mourait de faim, mais ne pensait pas être en mesure d'avaler une seule bouchée, même si elle avait quelque chose à manger. Et bien qu'elle ait la bouche terriblement sèche, elle n'avait pas l'impression qu'elle arriverait non plus à boire. Nazim Pasha était à Alep. Il allait la retrouver.

Barton poussa son cheval jusqu'à ce qu'il soit à sa hauteur. Elle lui décocha un large sourire et prétendit être occupée

à fixer les sacoches. Elle n'avait aucune envie de discuter avec lui. Mais Barton resta à sa hauteur et l'observa avec beaucoup trop d'attention à son goût. Que se passerait-il si elle se trahissait ? Ou si elle s'était déjà trahie ? Tout serait-il perdu ? Tout de même, il devait être suffisamment sensé pour garder le silence s'il avait deviné qui elle était ? Asif en était capable. Elle enfourcha sa jument avec aisance.

— Peter, n'est-ce pas ? demanda Barton.

Il la scrutait d'un regard qu'elle jugea trop soupçonneux. Son cœur battait à se rompre et elle dut se forcer à ne pas serrer les rênes trop fort. Il sait, se dit-elle. Barton savait qui elle était.

— Pathros.

Elle prononça le nom comme les autochtones, mais la prononciation n'était pas éloignée de celle de l'anglais, puis elle s'évertua à endosser les manières et la personnalité d'un jeune guide et interprète. Elle tourna la tête vers lui en s'efforçant de paraître aussi calme que possible.

— Oui, monsieur Barton ?

— Sa seigneurie semble beaucoup compter sur toi.

— Je lui suis utile, j'espère. C'est pour cette raison qu'il m'a embauché.

— Tu parles plutôt bien anglais.

Il sortit un mouchoir taché et poussiéreux, retira son chapeau et s'essuya le visage.

— Et c'est une bénédiction, ajouta-t-il. Je comprends à peine l'autre gaillard, Nabil. Crédieu ! Je ne sais pas

comment vous faites pour supporter la chaleur. Ce n'est pas humain, un climat pareil.

— Il fera peut-être moins chaud demain.

— Ne sois pas impertinent, mon garçon. Il fait bougrement trop chaud ! Tu as partagé sa chambre la nuit dernière.

Sabine resta coite. Il était impossible qu'il sache. Il ne pouvait pas savoir ce qu'ils avaient fait.

— C'est probablement le mieux, reprit Barton. Un garçon de ta taille ne prend pas beaucoup de place à côté du colosse qu'il est.

Barton ricana doucement et attendit que Sabine pense à sourire.

— Il a dormi ?

— Très peu, monsieur.

Elle se détendit quand l'accusation à laquelle elle s'attendait ne vint pas.

— Il était agité, dit-elle encore.

Barton opina et s'essuya de nouveau le front.

— Il se fait du souci pour Mlle Godard et sa sécurité.

— La femme pour laquelle il va payer une rançon.

Elle baissa la tête, dissimulant son visage.

— Si elle n'a pas disparu. Tu sais comment se passent les choses dans ce pays paumé. Dis-moi, qu'est-ce que t'en penses ? Y a-t-il de l'espoir pour elle ? Ou sa seigneurie est-elle partie à fond de train rassembler inutilement la rançon d'un roi ?

— Nazim Pasha a libéré des personnes qu'il tenait en otages. Une fois que lord Foye aura payé la rançon, il laissera partir Mlle Godard.

L'expression de Barton s'assombrit.

— C'est une jeune femme très belle d'après tout ce que j'ai entendu dire. Il ne la laissera pas lui échapper, crois-moi. Elle va aller tout droit au Sérail, j'en suis convaincu. Si elle n'y est pas déjà.

— Vous croyez que c'est le cas ?

— Plus d'espoir pour elle, désormais, c'est ce que je pense, fit-il en secouant tristement la tête. Rappelle-toi ce que je te dis, gamin, ce pacha l'a vendue. Elle est perdue et sa seigneurie va très mal accuser le coup quand il le découvrira.

— Je prie que vous vous trompiez, fit Sabine en faisant le signe de croix.

— À Büyükdere, il était... captivé par la jeune dame, ajouta-t-il. Il est très perturbé par tout ça. Très perturbé.

— Prends soin de lui, mon garçon. Il s'épuisera si on ne veille pas sur lui. Surtout si c'est vrai qu'elle est perdue.

Barton la fixa et Sabine soutint son regard. Pour lui, elle était Pathros, un jeune garçon originaire de la région. Barton n'avait jamais vu Sabine Godard. Comment pourrait-il la reconnaître ?

— C'est un grand homme en Angleterre, reprit-il. Quand il reviendra chez lui, il fera certainement beaucoup pour aider ta nation.

— Je n'en doute pas, monsieur.

Ils restèrent silencieux un moment.

— Sa seigneurie dit que tu es l'un de ces barbares chrétiens.

— Barbare ? répéta-t-elle d'un ton offusqué.

Barton rougit encore plus.

— Peut-être pas un barbare si tu crois en Dieu et en Jésus-Christ. Continue à bien le servir et il te prendra peut-être avec lui en Angleterre. Cela te plairait ? De vivre dans un pays chrétien ?

— C'est très loin de mon pays natal.

— C'est sûr. C'est sûr. Réfléchis, mon garçon. Occupe-toi de lui. Il traite bien son personnel. Tu ne pourrais pas avoir de meilleur employeur dans tout l'empire anglais que le marquis de Foye. Cela fait près de quinze ans que je suis à son service. Il n'y a pas meilleur homme que lui.

Il jeta un coup d'œil vers Foye qui inspectait son cheval avant le départ.

— Prends soin de lui pour moi. Veille à ce qu'il dorme quand vous vous arrêtez et qu'il mange aussi. Tu peux me le promettre ?

— Oui.

Foye monta sur son cheval et se dirigea vers Barton et Sabine.

— Y a-t-il un problème, Barton ?

— Non, monsieur. J'échangeais juste quelques mots avec le garçon.

— Vous avez besoin de mes services, lord Foye ?

— Oui.

Rien dans l'attitude ou le ton de Foye ne suggérait qu'il soupçonnât quoi que ce soit. Il y avait beaucoup de bruit dans la cour et il tournait le dos au portail, ce qui expliqua qu'il ne vit pas les nouveaux venus. Sabine, elle, assista à leur entrée.

— Monsieur.

Sabine tendit la main, lui saisit le bras et le serra fort. Son cœur s'arrêta de battre.

—Effendi ! fit-elle à mi-voix.

—Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle fit un signe en direction du portail et un frisson glacé la transperça.

— Nazim Pasha, souffla-t-elle.

Chapitre 24

Nazim Pasha était dans la cour.

Il allait la découvrir s'il n'avait pas déjà deviné qu'elle était là et il l'enlèverait devant Foye et tous les autres. Foye tenterait de l'en empêcher et le pacha le tuerait. Sans remords. Elle déglutit avec peine et essaya de se détendre. Pour l'instant, personne, à part Asif, et peut-être Barton, ne connaissait sa véritable identité. Pourquoi le pacha la soupçonnerait-il alors qu'il cherchait une jeune femme anglaise ?

Le silence tomba sur la cour. Asif dévisagea l'un des janissaires du pacha et les deux hommes se défièrent du regard. Le soldat pointait son mousqueton à la hauteur du cœur d'Asif. Trente hommes, peut-être plus, remplirent la cour, tous des janissaires armés. La moitié d'entre eux demeura à cheval, bloquant la sortie. Les autres s'avancèrent derrière le pacha. L'un d'eux portait les deux lances auxquelles des queues de cheval, symbole du rang du pacha, étaient fixées.

Nazim Pasha continua sa traversée tranquille de la cour et se dirigea vers Foye. Était-ce ce qui s'était passé pour les mamelouks au Caire ? Avaient-ils eux aussi fait l'expérience de ce silence pesant avant l'attaque qui leur avait coûté la vie ?

La garde personnelle de Foye réagit. Le capitaine druze de ses janissaires tira son fusil et donna de la jambe à son cheval jusqu'à ce qu'il se retrouve juste devant Foye. Ses hommes suivirent son exemple. Elle entendit autour d'elle le bruit d'armes que l'on sort et prépare. Elle se dit soudain qu'en tant que Pathros elle devrait faire pareil, mais Foye l'en empêcha.

— Reste calme, murmura-t-il. Tu es Pathros, mon guide, pas un soldat. Garde le pistolet à portée de main toutefois. Nazim Pasha s'avança. La crosse de son pistolet serti de gemmes qui sortait de l'écharpe qu'il portait en ceinture étincela. Arrivé devant Foye, il s'inclina avec emphase, se moquant manifestement de la coutume européenne.

— Marquis, fit-il en français. Bonjour.

— Pacha.

Foye garda son pistolet sur ses genoux.

— Je dois avouer, continua-t-il dans la même langue, que je suis stupéfait de vous voir ici.

— Nous pourrions peut-être demander du café et des rafraîchissements, fit le pacha en faisant un signe de tête en direction de l'auberge.

— Pardonnez-moi, mais j'ai un long voyage devant moi et ne souhaite pas être retardé.

— Ne pouvez-vous donc pas régler l'affaire ici ? M. Barker ne peut-il pas vous aider à réunir les fonds nécessaires ?

— La somme nécessaire, non. L'essentiel de mon capital est à Iskenderun. C'est à deux jours à cheval, sans s'arrêter ou presque. Trois si nous sommes retardés.

Le pacha balaya du regard les hommes qui entouraient Foye, scruta tout le monde. Sabine se concentra sur sa respiration. Il ne s'arrêterait pas sur elle. Elle était Pathros, un jeune chrétien, un infidèle qui ne présentait aucun intérêt. Elle avait les mains moites et le dos glacé par la peur.

Nazim Pasha fit un geste et un de ses janissaires poussa son cheval pour venir se placer à ses côtés. Il ordonna en arabe au mercenaire de prendre quelques hommes avec lui et de fouiller l'auberge à la recherche de la femme anglaise. Elle. Avec le sentiment que le monde basculait, Sabine comprit que le pacha parlait d'elle. Il envoyait des soldats chercher une femme anglaise dans l'auberge. Cela signifiait qu'il ne la soupçonnait pas.

Le janissaire opina et fit tourner son cheval dans la cour maintenant pleine de monde. Pendant que Foye observait la scène, Sabine se pencha pour traduire.

— Nous avons eu un voyage difficile, marquis, fit le pacha. Vous et moi avons beaucoup de choses à nous dire.

Foye se pencha en avant, une main sur sa cuisse musclée. Il jeta un coup d'œil vers l'auberge.

— Je présume que Mlle Godard va bien ?

Le pacha caressa sa moustache. Il portait une bague ornée d'une pierre précieuse à chaque doigt. Ce qui ne l'empêcherait pas de tirer ou d'ordonner à quelqu'un de le faire.

— Je ne saurais dire.

— N'est-elle pas à Kilis ? J'avais l'impression qu'elle devait profiter de votre hospitalité jusqu'à mon retour avec la rançon. Vous ne l'avez pas perdue, pacha, n'est-ce pas ?

— J'aurais été ravi de l'avoir comme invitée aussi longtemps qu'elle le souhaitait.

Il fit approcher son cheval de Foye. Suffisamment près pour qu'il ne puisse pas rater sa cible s'il décidait de tirer un coup de feu.

— Mais elle a disparu, marquis. Le matin même de votre départ.

— Vraiment ?

Il prit un air ennuyé.

— C'est regrettable. Il me semble toutefois que vous l'aviez déjà perdue avant mon arrivée. Si vous vous en souvenez, elle n'était pas disponible pendant ma visite, et je ne l'ai même pas aperçue. Je suis très perturbé que vous n'ayez pas été en mesure de garder une femme sans importance sous votre contrôle. C'est une question grave, comme je suis certain que vous le savez. J'espère que vous avez prévenu les autorités de sa disparition.

— Je vous garantis que je l'ai fait. Et qui, si je peux vous le demander, se trouve donc derrière vous ?

Foye se retourna comme s'il se demandait la même chose.

— Lui, vous voulez dire ? Mon interprète.

Sabine vit Foye déverrouiller le pistolet et son cœur se mit à battre tellement vite qu'elle entendait à peine ce qui se disait.

Nazim Pasha s'adressa directement à elle en français.

— Tu parles français, mon garçon ? Comment t'appelles-tu ?

Terrifiée, elle regarda Foye comme si elle sollicitait ses instructions, ce qui était par chance, la réaction la plus vraisemblable que Pathros aurait pu avoir. Foye lui avait dit ce qu'elle devait faire. Elle ne devait pas parler français, mais elle avait peut-être tout gâché en prêtant trop d'attention à la conversation. Le pacha avait-il deviné qu'elle comprenait ?

—Il ne le parle pas, répliqua Foye, toujours en français.

—Ce n'est pas le guide que vous aviez avec vous à Kilis, fit le pacha.

Sabine essaya de rester détendue, mais elle avait l'impression que sa poitrine allait exploser. Quelqu'un poussa un cri dans l'auberge. *Tu ne parles pas français*, se répéta-t-elle. Elle devait donner l'impression qu'elle ne comprenait pas un mot de la conversation.

— Non, répondit Foye. J'ai demandé à celui-là de rester avec mon valet quand j'ai quitté Kilis. Il est là.

Il fit un geste dans la direction de Nabil.

— Mon valet ne parle pas un mot de la langue locale. Il avait besoin de quelqu'un pour l'assister. J'ai embauché celui-ci, fit-il en désignant Sabine du menton, lorsque nous sommes arrivés hier à Alep.

— Toi, comment t'appelles-tu ? Répéta le pacha dans un français rapide.

Juste à temps, elle regarda Foye, qui lui sourit. Elle était effrayée et espérait que le pacha imputait sa nervosité à la

tension qui s'était installée au cours de l'échange.

En anglais, Foye dit avec calme :

— Nazim Pasha aimerait savoir ton nom. Réponds-lui.

Elle s'éclaircit la gorge et ce fut un miracle qu'elle arrive à parler.

— Pathros.

Sa voix était rauque et elle dut s'éclaircir de nouveau la gorge. Sa bouche était totalement sèche. Elle s'inclina.

— Pacha.

Nazim Pasha dirigea son cheval vers elle. Il s'approcha suffisamment près pour bousculer l'étalon de Foye, qui renâcla et aurait mordu la monture du pacha si Foye ne l'avait pas retenu en tirant violemment sur les rênes. Le pacha la regarda d'un air soupçonneux. Il se posait des questions. Il parcourut son corps du regard, s'attardant sur les vêtements, son teint, cherchant, elle en était convaincue, des formes féminines. Elle savait que son visage était probablement encore sale, que les vêtements n'étaient pas les siens, qu'elle avait des cheveux courts. Elle était Pathros. Pathros. Elle n'osait pas respirer. Dieu merci, Dieu merci, Foye avait fortement serré la bande qui comprimait sa poitrine.

— Depuis quand es-tu au service de l'anglais, infidèle ? lui demanda le pacha en turc.

— Traduis votre conversation, s'il te plaît, Pathros, demanda Foye avec nonchalance.

Sabine n'avait pas besoin de faire semblant d'être inquiète. Il n'était pas difficile de paraître inquiet quand on était un

jeune chrétien que le pacha pouvait faire battre sans aucune autre raison que parce que cela l'amusait. Elle traduisit en anglais avant de répondre au pacha en turc.

— Depuis hier soir, pacha.

Elle répéta sa réponse en anglais.

— A-t-il eu une femme avec lui à un moment ou à un autre ? Une Anglaise ? Continua le pacha.

Sabine traduisit la question pour Foye et répondit en anglais avant de répondre au pacha en turc.

Elle s'efforçait de parler un ton plus bas que sa voix naturelle.

— Je n'ai jamais vu de femme anglaise avec lord Foye. Peut-être que l'un des autres a vu quelque chose que je n'ai pas vu.

Le pacha éclata de rire et Foye resserra sa prise sur son pistolet. Les janissaires sortirent de l'auberge. Sans femme anglaise et sans avoir entendu que Foye ait été accompagné d'une femme.

—Vous l'avez donc perdue, fit Foye en secouant la tête. C'est regrettable.

—Lorsque vous reviendrez d'Iskenderun, vous constaterez qu'elle a été mon heureuse invitée pendant tout ce temps.

Nazim Pasha s'adressa de nouveau à Foye dans son français parfait.

—Elle n'a pas quitté Kilis, marquis. Elle attend le jour où elle pourra rentrer chez elle et retrouver les siens.

—Vous ne voulez pas que l'Angleterre soit votre ennemie, souligna Foye. Et c'est ce qui arrivera si Mlle Godard ne

m'est pas remise.

—Je me pose des questions quant à l'intérêt que vous portez à cette femme.

—Vous avez réussi à convaincre les autorités de fermer les yeux quand vous prépariez le kidnapping d'une jeune femme innocente, reprit Foye en le regardant droit dans les yeux. Tout ce que vous devez savoir, Nazim Pasha, est que Sabine Godard n'a jamais été sans la protection d'un homme. Je ne suis pas un invalide, sans influence. Vous dînez peut-être avec les consuls, ici à Alep ou à Constantinople, moi je ne suis pas un Anglais avec lequel on peut s'amuser. Si je retourne à Kilis, pacha, et découvre que Mlle Godard n'est pas avec vous, en sécurité, et prête à s'en aller avec moi, je ferai tomber la fureur de l'Angleterre sur vous, devant Dieu, je le ferai.

Le pacha resta immobile et ne dit rien pendant un moment. Il s'inclina enfin devant Foye.

— Que la volonté de Dieu soit faite.

Il indiqua plusieurs de ses janissaires de la main.

— Vous serez content d'apprendre que j'ai beaucoup plus d'hommes avec moi pour m'aider à la chercher. Et puisqu'on s'occupe si bien d'elle à Kilis, je vous prie de me permettre d'être certain que vous reviendrez sain et sauf d'Iskenderun. Avec la somme requise.

— Oh, je reviendrai.

Nazim Pasha sourit.

— Mes hommes et moi vous escorterons jusqu'à Iskenderun et reviendrons avec vous.

Il leva une main.

— J'insiste. C'est la moindre des choses que je puisse faire pour garantir votre sécurité.

— Et qu'en est-il de la sécurité de Mlle Godard ?

— Mes hommes vont continuer à la protéger. Mes serviteurs vont consacrer chaque heure de la journée à la distraire. Ne craignez rien, marquis. Quand elle vous sera enfin rendue, elle pourra vous régaler du récit de son séjour et de ses plaisirs.

Foye rangea son pistolet.

— Venez si vous le souhaitez. Mais ne me retardez pas, pacha. Je ne vous attendrai pas.

Nazim Pasha se contenta d'afficher un sourire radieux.

Foye jura *in petto*. Il se pencha vers Sabine et lui dit à mi-voix.

— Reste tout le temps près de moi. Et garde ton arme à portée de main. Si tu peux lancer quelques obscénités ou quelques jurons dans une autre langue de temps en temps, ne t'en prive pas, ajouta-t-il avec un petit sourire.

— Monsieur, répondit-elle en s'inclinant.

Pour Sabine, le quart d'heure suivant passa dans une espèce de brouillard. Elle transmit les instructions de Foye à ses hommes et fit de son mieux pour rester à l'écart du pacha pendant qu'il informait ses janissaires de leur nouvel itinéraire. Cinq d'entre eux devaient rester à Alep pour continuer à chercher l'Anglaise. Cinq autres furent chargés de se procurer le ravitaillement et les fournitures nécessaires pour le voyage jusqu'à Iskenderun et le retour ;

ils devraient rattraper le groupe principal dès que possible. Le reste des hommes, une trentaine au moins, resta avec le pacha.

Ils se mirent en route avant midi. Ils formaient un groupe très important comme ils sortaient de la ville. Des chiens les chassèrent jusqu'à ce qu'ils parviennent à la périphérie d'Alep. Quelques-uns les suivirent sur la plaine rocailleuse, mais même les plus tenaces finirent par renoncer.

Ils continuèrent vers l'ouest, sur la route menant à Iskenderun, dans les monts Nur, avec la centaine de kilomètres qui s'étendaient devant eux. L'étroit col montagneux représentait la porte de la Syrie et était le seul passage vers la ville portuaire d'Iskenderun et la Méditerranée.

Vers midi, elle et Foye mangèrent des noix, du fromage et du pain sec sans descendre de cheval. Ils burent un peu d'eau. Au milieu de l'après-midi, ils avaient quitté les plaines qui entouraient Alep et la province du nord et avaient atteint le versant est des contreforts de la chaîne montagneuse. L'ascension difficile commençait. Le pacha resta en arrière avec ses hommes. Il était clair qu'il soupçonnait Foye d'avoir organisé des retrouvailles avec Sabine sur la route d'Iskenderun et il avait donc déployé ses hommes en conséquence, pour qu'ils puissent intercepter un groupe secondaire.

Bien longtemps avant l'espoir de voir le soleil se coucher, Sabine avait un terrible mal de tête causé par la chaleur et la réverbération constante des pierres blanches qui se

trouvaient tout autour d'eux. S'ils mangeaient, c'était un peu de pain et de fromage accompagnés d'une gorgée d'eau tiède. Quand ils s'arrêtaient, ce qui était rare, Sabine se soulageait furtivement en privé, se servant de son cheval pour se soustraire à la vue des hommes du groupe. Une fois ou deux elle vit le pacha la fixer, d'un regard plus méprisant que curieux. Elle avait appris à se tenir debout, les jambes écartées, les bras croisés sur la poitrine, et quand elle marchait, elle n'oubliait pas qu'elle en avait « dans le pantalon ».

Les janissaires faisaient du café quand ils s'arrêtaient, un café chaud, épais et sucré. Le capitaine druze préparait le café de Foye. Il semblait y mettre un point d'honneur. Un autre soldat druze préparait le sien. Il était possible, avait-elle entendu dire, pour un autochtone qui avait ce qu'il fallait pour préparer du café, de voyager pendant des heures et des heures en dormant très peu. Si elle avait vu juste quant à la détermination de Foye d'arriver à Iskenderun le plus vite possible, ils étaient sur le point de vérifier si cette information était vraie.

Les effets revigorants du café qu'ils avaient bu lors de leur dernier arrêt s'étaient estompés et ils poursuivaient leur voyage, montant de plus en plus haut dans les montagnes. Le corps de Sabine était meurtri, ses muscles courbaturés. Elle avait mal partout, était fatiguée et très contrariée que Foye, qui n'avait pas dormi plus qu'elle, ne montre aucun signe de fatigue. Il aurait pu avoir au moins la décence d'avoir l'air fourbu. Mais non. Comme beaucoup d'autres,

elle gardait un foulard enveloppé autour du visage, si bien que seuls ses yeux étaient visibles.

Une heure environ avant le crépuscule, Nazim Pasha rejoignit Foye et se mit à lui parler, en français de nouveau. Rien de très intéressant. Histoire de s'assurer qu'elle ne trahirait pas le fait qu'elle comprenne cette langue, elle laissa les deux hommes chevaucher devant elle. Une fois ou deux, elle entendit Foye rire.

La présence du pacha plongea Sabine dans le monde des enfers. Sous son déguisement, la peur d'être découverte allait grandissant. Elle n'était pas Mlle Sabine Godard. Elle était Pathros, un chrétien au service d'un lord anglais. Elle ne parlait pas français et par conséquent ne comprenait rien à la conversation de Foye et du pacha. A part son rôle de traducteur, elle était insignifiante.

Ils poursuivirent leur route. La partie inférieure de son corps était engourdie, les étriers courts de sa selle lui faisaient horriblement mal aux genoux, sa colonne vertébrale et ses épaules n'étaient plus qu'un nœud de muscles contractés. Quelqu'un plantait des clous dans sa tête. Aussi souvent qu'elle le pouvait, elle fermait les yeux. Mais si sa jument avait le pied sûr, le terrain était traître et à diverses reprises elle n'eut pas d'autre choix que de regarder devant elle, ne serait-ce que pour éviter de se retrouver projetée par-dessus la tête de sa monture.

Ils continuèrent. Sans interruption, sans parler ou faire des commentaires sur le paysage. Ils croisèrent deux bédouins, grands, enveloppés dans un tissu rouge foncé, tellement à

l'aise sur leurs chevaux qu'on aurait dit qu'ils ne faisaient qu'un avec leurs montures. Les bédouins étaient connus pour leur férocité et leur absence de scrupules quand il s'agissait d'attaquer des Européens ou quiconque d'ailleurs. Malgré les affirmations du gouvernement, ils n'étaient pas contrôlés. Ils faisaient ce qu'ils voulaient quand ils le voulaient, à qui ils le voulaient. Les janissaires furent encore plus sur leurs gardes pendant les heures qui suivirent leur rencontre.

Quand le soleil disparut enfin derrière les montagnes, ils sortirent d'un virage et là, devant eux, à l'instar d'un cadeau, à quelques mètres seulement du bord de la route, se dressait une petite auberge. Des chameaux se reposaient dans la poussière sableuse devant la bâtisse. Un jeune garçon arabe surveillait les ânes et les mules. À l'intérieur, il y aurait de l'eau fraîche et un répit à la chaleur. Il y aurait de la nourriture, autre chose que du pain sec et une boisson insipide. Il y aurait du thé chaud et un endroit pour poser sa tête.

Plus ils s'approchaient, plus elle imaginait se glisser dans un bain et se débarrasser de la poussière et de la saleté accumulée pendant les jours de route. Le paradis ! Foye et le pacha furent les premiers à arriver à hauteur de l'auberge, mais ils passèrent devant l'entrée sans ralentir.

Foye lui fit signe de le rejoindre. Quand elle fut à sa hauteur, il lui dit :

— J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

Chapitre 25

2 juillet 1811

Environ 20 heures. Une nuit de pleine lune sur la route reliant Alep à Iskenderun.

Sabine n'arrivait pas à détourner les yeux de Foye. Lui non plus, d'ailleurs. Un tourbillon d'émotions lui creusait le ventre. De l'angoisse à propos de Nazim Pasha et de sa crainte qu'il ne découvre son identité. De l'incertitude quant à sa relation charnelle avec Foye ; il avait été tellement tendre la nuit passée. De l'inquiétude sur ce qu'il allait lui dire.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Demande à notre capitaine druze de nous rejoindre, s'il te plaît.

Elle fit un signe d'acquiescement et alla trouver le capitaine. Ils rejoignirent ensuite Foye.

— Demande-lui combien de temps nous pouvons encore chevaucher, lui dit Foye. Il semblerait qu'il y ait une petite auberge à quatre heures environ.

Foye jeta un coup d'œil au pacha.

Comme elle traduisait, elle était horriblement consciente du fait que le pacha ne perdait pas un mot de ce qu'elle disait. Elle avait un talent certain quand il s'agissait

d'imiter les accents, les voix, et elle avait passé la journée à écouter la mélodie de l'arabe que parlaient les janissaires et dont la langue maternelle n'était pas le turc. Que Dieu leur vienne en aide à tous si elle n'avait pas parfaitement maîtrisé l'accent. Elle craignait que ses efforts pour prendre une voix plus basse n'augmentent les risques de trébucher linguistiquement. Mais elle réussit à poser les questions sans élever le moindre soupçon sur son identité. Le janissaire écouta avec attention en caressant sa moustache.

— Les chevaux, répliqua-t-il, peuvent tenir jusqu'à minuit à peu près.

Il ne semblait pas soupçonner qu'elle ne soit pas un garçon. Pourquoi quelqu'un aurait-il des soupçons ? Du moment qu'elle continuait à faire preuve de prudence. Du moment qu'elle ne commettait pas d'erreur.

— Passé cette heure, poursuivit le capitaine, il serait préférable de nous reposer si l'Anglais espère arriver à Iskenderun sans encombres.

Sabine le remercia et traduisit pour Foye qui sembla satisfait.

— Nous allons continuer jusqu'à cette auberge alors. Peu après cet échange, le pacha laissa Foye afin de discuter avec ses hommes. Foye se pencha vers elle et lui dit à mi-voix :

— Je crois qu'il est convaincu que j'avais l'intention de te retrouver à la première auberge. Il va s'attendre à ce que je lui fausse compagnie et y retourne.

—Mais nous n'allons pas le faire.

—Non.

— J'espère qu'il va se torturer l'esprit en se demandant pourquoi je ne le fais pas. Nous allons devoir faire encore plus attention à partir de demain. Si seulement ce voyage pouvait être moins long, soupira-t-il. Tu es vaillant, Pathros.

— Merci, mon seigneur, fit-elle, la gorge nouée.

Deux fois, ils entendirent des chevaux derrière eux. Les deux fois, plusieurs des janissaires du pacha disparurent de leur vue. Les deux fois, des voyageurs les dépassèrent. Les janissaires qui s'étaient éloignés et avaient quitté le groupe les rejoignirent. Oh oui, se dit Sabine, le pacha croyait manifestement que Foye avait prévu qu'elle le rejoigne quelque part sur la route d'Iskenderun. Du moment qu'il le croyait, il ne risquait pas d'avoir des soupçons à son sujet. Mais combien de temps resterait-il dans l'erreur ?

La nuit tombante devint crépuscule, puis la lune se leva, si brillante que les étoiles en perdirent de leur éclat. Bientôt, les mercenaires eux-mêmes s'affaissèrent sur leurs selles et somnolèrent tandis que leurs montures poursuivaient leur chemin sur le terrain sablonneux, parsemé de roches. Les chevaux affichaient eux aussi des signes de fatigue. Ils étaient en route depuis tellement longtemps qu'elle ne comptait plus les heures.

Ils arrivèrent à l'auberge peu avant minuit. L'établissement en question était une structure toute simple en torchis dotée de fenêtres étroites et d'un toit qui s'affaissait. Il n'y avait pas de cour intérieure pour protéger les animaux

d'une caravane. La plupart des hommes devraient dormir dehors. Tandis que les autres conduisaient leurs chevaux sur un côté du bâtiment pour les nourrir et les faire boire, Sabine et Foye restèrent devant.

Foye inspecta l'auberge des yeux.

— Cela a l'air... peu ragoûtant.

La structure était délabrée. Mais il y avait de la nourriture à l'intérieur. Quelque chose de chaud à manger.

— Négocie avec l'aubergiste, fit-il en prenant la bride de la jument.

Sabine opina et descendit sans aide. Elle commençait à être aguerrie.

— Je t'attends ici, ajouta-t-il.

— Et le pacha ?

— Il peut se débrouiller tout seul. Garde ton pistolet à portée de main.

— Oui.

Sabine s'occupa de réserver et de payer pour leur logement et leur repas. Elle appréciait le sentiment enivrant de liberté que lui donnait le fait de négocier ainsi toute seule. Foye lui avait donné une bourse et elle la sortit pour compter les pièces nécessaires à donner pour la nuit. Leurs janissaires dormiraient dehors.

— Il y a une source d'eau chaude à 300 mètres, dit-elle à Foye. Une petite source, mais nous pouvons l'utiliser pour nous baigner. Le chemin pour y arriver, m'a-t-on assuré, est bien marqué. Ils sont heureux de nous fournir du café et un narghilé.

Un serviteur les conduisit dans leur chambre. Il portait une lampe qu'il suspendit à un crochet jouxtant la porte. Quand elle vit la condition de la pièce, loin du confort dont ils avaient bénéficié à Alep, son sang se glaça à l'idée que Foye insiste pour repartir et chevaucher jusqu'à la prochaine auberge.

Trois ou quatre hommes pouvaient tenir dans la chambre, pas plus. Il ne pouvait pas y avoir de disposition moins pratique : le bâtiment, de plein pied, avait des chambres qui donnaient sur l'arrière, permettant aux voyageurs de dormir près de leurs animaux et d'être ainsi en mesure de les voir et de les surveiller. Un muret peu élevé les séparait simplement de l'extérieur. Leurs hommes ne seraient pas loin. Pas plus, bien entendu, que ceux du pacha. Ou que le pacha lui-même.

Elle pouvait voir par-dessus le muret que les hommes du pacha avaient terminé d'installer une tente. Les lances indiquant son rang étaient déjà plantées devant et des hommes montaient la garde. Nazim Pasha n'était pas visible et devait être déjà dans sa tente.

Les janissaires de Foye avaient, eux aussi, installé leur couchage de l'autre côté du petit muret qui séparait la chambre de l'extérieur. Deux soldats restèrent avec les chevaux. Les hommes du pacha étaient plus loin. Quelques-uns avaient déjà allumé des feux, d'autres montaient la garde. Plusieurs rentrèrent dans l'auberge pour manger.

L'intérieur n'était pas assez grand pour que Foye puisse manger séparément comme le voulait l'usage pour un

homme de son rang. Il s'assit donc au bout de la table avec le reste de ses janissaires et les serviteurs massés autour de lui. Elle avait négocié un repas pour tous les hommes. Le coude d'un soldat assis à côté d'elle lui rentrait dans les côtes.

Le pacha entra, escorté de deux serviteurs et d'un janissaire à la stature impressionnante qui se posta derrière le siège de son maître.

Suivant les instructions de Foye, elle commanda des repas pour les deux soldats gardant les chevaux. Elle quitta la table pour le faire. Personne ne trouva cela étrange. Bien au contraire, en fait. Voilà ce que c'était que d'être un homme, pensa-t-elle. Être libre de s'occuper des affaires d'un autre et censé s'en acquitter de manière compétente sans supervision. Quand elle retourna à table, elle reprit sa place et attaqua son repas.

Le pacha et Foye discutaient. De poésie, étonnamment. Une spécialité de Sabine. Godard et elle avaient longuement étudié la poésie française. Elle baissa la tête sur son bol et s'efforça de ne pas suivre la conversation.

Le repas consistait en un plat de riz, de lentilles et d'un peu de viande. Peu lui importait que ce soit du poulet, de la chèvre ou du mouton ; c'était un tel plaisir de manger quelque chose de chaud après les heures passées à grignoter du pain sec et du fromage dur. Les autres pensaient la même chose car tout le monde mangeait silencieusement. Seuls le pacha et Foye bavardaient.

— Pathros, fit Foye quand elle repoussa son bol vide, dis aux autres qu'ils peuvent aller se laver à la source une fois que j'en serai revenu. Demande au capitaine et à un soldat de nous accompagner afin de garder le chemin.

Il se frotta les yeux. Pouvait-il être aussi fourbu qu'elle ? Les conditions difficiles du voyage n'avaient pas semblé l'affecter jusqu'à maintenant.

— Dis-leur aussi, ajouta-t-il, d'établir un roulement pour monter la garde. Notre capitaine est libre de choisir ses hommes. Dis-moi si tu as bien compris ou si j'ai été peu clair ?

— Parfaitement clair, monsieur.

Elle inclina la tête et transmit les instructions de Foye au capitaine druze qui fit un signe d'assentiment. Foye prit congé du pacha et Sabine le suivit à la hâte.

— Nous avons besoin de changer de vêtements. Il faudra que tu m'aides, Pathros.

— Monsieur.

L'un des janissaires était adossé au muret qui séparait leur chambre de l'extérieur et surveillait les chevaux. Elle ne lui prêta pas attention tandis qu'elle rassemblait des vêtements propres pour Foye et elle et les articles qu'elle put dénicher pour leur toilette.

Le mur opposé était percé de hautes fenêtres treillissées comme le voulait la coutume. Un autre janissaire se distinguait tout juste dans l'obscurité, assis non loin des chevaux. Un autre encore était occupé à préparer le café

qui allait leur permettre de veiller. Ils avaient presque tous déjà fait leurs prières du soir et disposé leurs couchés.

Le capitaine druze et un de ses hommes apparurent et Sabine ajusta ses armes dans sa ceinture. Ils se dirigèrent tous les quatre vers la source, passant devant Nazim Pasha, debout devant sa tente, les bras croisés, l'œil soupçonneux.

Chapitre 26

3 juillet 1811

Une heure et demie du matin environ. Les Monts Nur. Les sources d'eau chaude près d'une petite auberge délabrée entre Alep et Iskenderun. Foye et Sabine se baignent et deux mercenaires druzes montent la garde.

Les deux janissaires s'étaient postés sur le chemin qui menait aux sources avec l'ordre de guetter l'arrivée éventuelle d'hommes du pacha et, le cas échéant, de siffler. Foye s'était rapidement déshabillé et Sabine aussi avec son aide.

Ils étaient seuls, nus et Foye aidait à la toilette de Sabine aussi vite qu'il le pouvait. Chaque bruit la faisait sursauter et elle s'attendait à être interrompue à tout moment par le pacha ou l'un de ses hommes. Quand ils eurent fini, Foye sortit de l'eau et ils se dépêchèrent de la sécher et de la rhabiller. Il avait apporté l'onguent pour ses cheveux et il en rajouta, veillant à masquer les racines blondes qui apparaissaient. Une fois qu'il eut bandé de nouveau sa poitrine, elle enfila le pantalon bouffant et une chemise.

— Voilà, fit Foye avec un soupir de soulagement. Si quelqu'un arrive, tu es de nouveau Pathros.

Elle jeta nerveusement un coup d'œil par-dessus son épaule. Mais il n'y avait personne sur le chemin.

— Nous allons nous en sortir, fit Foye en posant une main sur sa joue. Allons, Sabine. S'il n'a pas encore deviné, il est peu probable qu'il devine maintenant.

— Pathros, souffla-t-elle. Je suis Pathros.

Elle était l'interprète du marquis, un garçon qui jurait en arabe et en turc, était capable de s'occuper des détails matériels du voyage sans que personne n'y trouve à redire. Elle était compétente et indépendante.

Mais quand elle regardait Foye, nu au bord de la source, elle redevenait Sabine Godard, elle-même, qui avait fait l'amour avec le marquis. Elle voulait l'enlacer et lui murmurer à quel point il comptait pour elle. Et surtout elle voulait que cela finisse, cette tension constante et cette peur d'être découverte.

Foye était aussi silencieux qu'elle, la main toujours posée sur sa joue, ses doigts caressant la ligne de sa mâchoire. La lumière de la lune jouait sur son visage, ce visage qu'elle connaissait si bien désormais, et pour une raison mystérieuse, le fait même de le regarder ainsi lui donnait l'impression que son cœur était trop gros pour sa poitrine.

Les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle refusait de pleurer devant lui. Elle n'afficherait pas sa faiblesse et ne le décevrait pas. Mais les larmes remplirent son cœur jusqu'à son âme. Comment pouvait-elle combler le gouffre qui les séparait alors qu'elle n'était plus sûre de comprendre l'homme qui se tenait de l'autre côté du précipice ?

Le Foye devant elle n'était pas le gentleman courtois et aimable de leurs premières rencontres. Il n'était pas non plus l'homme qui l'avait tenue dans ses bras avec tant de douceur la nuit précédente. Quand elle avait accepté son corps dans le sien, il l'avait métamorphosée. Et cela lui donnait envie de pleurer. Elle n'était plus la même personne que celle qui était tombée amoureuse.

Il était devenu un étranger que les hommes suivaient aveuglément. Elle connaissait la différence entre un homme qui est suivi pour ce qu'il représente - pacha, comte, sultan, roi - et un homme que les autres suivent pour ce qu'il est - décidé, honorable, honnête, intelligent. Foye incarnait ces deux facettes et elle l'avait tristement, affreusement sous-estimé parce qu'elle ne connaissait rien aux hommes et était peut-être encore ignorante. Elle l'aimerait jusqu'à son dernier souffle et pourtant elle craignait d'être loin de le connaître suffisamment. Un sifflement aigu fendit l'air.

— Enfer et damnation ! s'exclama Foye.

Il s'écarta rapidement et retourna dans l'eau, y plongeant la tête afin de donner le change et prétendre y être depuis un moment quand plusieurs hommes approchèrent. Nazim Pasha accompagné de deux serviteurs et de plusieurs janissaires, tous armés. Les deux gardes druzes étaient en retrait.

Sabine essaya de ne pas se faire remarquer, mais c'était impossible, vu qu'elle était nu-tête et quelque peu débraillée. Seigneur, faites que sa chemise et son pantalon suffisent à dissimuler ses formes. Elle s'assit et enfila ses

chaussons et ses bottes sans prêter attention à la conversation, en apparence en tout cas.

— Marquis, fit le pacha, en français bien entendu. Quel endroit agréable pour se baigner !

Son serviteur s'avança et aida le pacha à retirer ses vêtements.

— En effet, fit Foye.

Il continua à se laver comme si de rien n'était.

Sabine détourna les yeux tandis que le pacha continuait de se dévêtir. Il fit signe à son serviteur de s'éloigner et se tourna vers Sabine en caressant sa barbe. Que pouvait-il voir d'elle dans l'obscurité ? Foye sortit de la source. Ce fut une distraction. Il était beaucoup plus grand vraiment que le pacha.

Sabine se leva prestement et saisit la sacoche qui contenait une serviette et les vêtements de Foye. En passant devant le pacha pour rejoindre Foye, il l'arrêta avec une question. Elle tourna juste la tête.

— As-tu déjà travaillé dans le hammam public d'Alep ? lui demanda-t-il en turc.

Elle allait répondre, mais Foye la devança :

— Vous semblez très intéressé par mon guide, pacha.

Sabine posa la sacoche et se mit à essuyer Foye. Il ne bougea pas, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde que quelqu'un s'occupe ainsi de lui.

—Puis-je vous demander pour quelle raison ? demanda-t-il en français.

—Je lui ai demandé s'il avait travaillé dans un hammam, répondit le pacha en français lui aussi.

Il haussa les épaules.

—Un garçon tel que votre guide pourrait devenir riche s'il avait du talent. S'il captivait l'attention de certains hommes.

—Je n'en ai pas la moindre idée, répliqua Foye. Pathros ? fit-il en anglais.

—Non, pacha, répondit-elle en turc. Mon père ne permettrait jamais une telle chose, fit-elle en s'inclinant profondément.

Le pacha eut un petit rire de gorge en passant devant eux.

— Il y avait à Alep un homme très riche qui tomba amoureux d'un garçon de bains. Il venait au hammam chaque fois qu'il savait que le garçon y serait. Mais un autre homme admirait aussi le garçon et ils se rendirent vite compte qu'ils étaient rivaux.

Son serviteur le suivit dans l'eau en portant une boîte sertie de pierres précieuses qui contenait le nécessaire de toilette du pacha.

— Que se passa-t-il ? demanda Foye.

Il était en train de s'habiller avec l'aide de Sabine, passant des vêtements de voyage adaptés à la route. Elle essayait d'aller le plus vite possible et Foye l'aidait quand il pouvait. Au moins le pacha ne la regardait plus, il était concentré sur Foye.

— Ah, répliqua le pacha. L'un des hommes fut jaloux et tua le garçon.

— Un conte qui finit mal.

Foye enfila sa redingote et laissa Sabine arranger le vêtement. Il ramassa ses bottes et glissa ses pieds dans les chaussons.

— Bonne nuit pacha. Viens, Pathros.

Sabine s'agenouilla pour ranger les vêtements sales de Foye et finit de s'habiller.

— Bonne nuit, marquis.

Légèrement retardée par son rangement, elle entendit le pacha ordonner aux janissaires de les suivre. Jetant la sacoche sur son épaule, elle suivit Foye à la hâte, suivie par deux hommes silencieux.

À l'auberge, le propriétaire leur apporta du café et un narghilé ainsi que plusieurs tabacs qu'il présenta à Sabine. Elle énuméra les différents choix pour Foye qui se contenta de lever une main désintéressée. Elle tendit une pièce en échange du tabac au miel dont Godard avait été friand. Le capitaine druze s'installa dans un coin de la pièce, debout, les bras croisés, les yeux rivés sur les janissaires qui étaient groupés de l'autre côté du muret.

Sabine disposa par terre, près du feu, le tapis et la couverture de Foye, et fit de même pour elle. Dans cette chambre minuscule, ils allaient être près l'un de l'autre, c'était inévitable.

— Dis au capitaine qu'il peut s'en aller, Pathros. Et que je lui serais reconnaissant de garder un œil sur nos amis dehors.

Elle fit ce qu'il lui demandait et le druze s'inclina avant de quitter la pièce.

Foye s'assit sur sa couverture. Il ne toucha pas au narghilé, mais prit du café. Il versa du café dans l'une des tasses.

— Pathros ?

Elle s'accroupit à son tour, se pencha et prit la tasse tendue.

— Merci, effendi.

Foye retira sa redingote et la drapa sur ses affaires comme si ce qu'il faisait était ce qu'il convenait de faire entre eux. L'était-ce ? Voyait-il Sabine Godard ou son guide et interprète Pathros ? Elle appuya la tête contre le mur qui se trouvait derrière elle. Elle aurait voulu que la nuit passée n'ait jamais existé. Ils étaient tellement mal à l'aise. Enfin, elle l'était. Foye, lui, l'était-il ? Il prit ses pistolets et les posa par terre, entre ses jambes.

Elle l'avait vu nu, se dit-elle en observant la tension de son corps. Plus d'une fois. Ses paumes avaient senti ses muscles et ses tendons, elle avait eu son sexe en elle.

— Tu crois que le pacha soupçonne quelque chose ?

Foye réfléchit en tendant la main vers le narghilé.

— Il soupçonne, c'est indéniable, que je suis parti avec toi, enfin que je t'ai fait sortir de Kilis. Mais s'il soupçonnait que tu ne sois pas Pathros, il aurait déjà réagi. Non. Il continue à chercher une femme, l'imbécile.

Il tendit la main et lui donna une petite tape sur la tête.

— J'ai cru que j'allais avoir une attaque d'apoplexie quand le pacha est arrivé alors que tu étais à moitié dévêtue.

Elle prit le narghilé, et habilement, comme elle l'avait fait si souvent pour Godard, introduisit le tabac, l'alluma, puis lui tendit la longue pipe.

— Oui, moi aussi.

— Je crois que ta coupe épouvantable l'a convaincu. Une chance que nous ayons de nouveau coupé tes cheveux la nuit dernière ! Ou était-ce ce matin ?

Il s'était lui aussi adossé au mur, une jambe étendue devant lui, l'autre repliée. Il reprit le narghilé.

— Qu'a-t-il voulu dire à propos de cette horrible histoire du garçon de bains ? demanda Sabine.

L'estomac noué, elle regarda les volutes de fumée monter au plafond.

—Allons, Sabine, fit Foye en riant doucement.

—Pathros.

— Très bien, alors, Pathros. Tu as lu les Grecs. Tu ne peux pas ignorer leurs conceptions de l'amour sous ses diverses formes. Il m'a vu seul et nu en compagnie d'un très joli garçon et il a tiré ses conclusions.

Elle s'assit et le regarda avec stupéfaction.

— Il n'a pas pensé une chose pareille.

— Si, fit-il en riant. Et s'il a pensé que je te désirais, Pathros, il a vu juste.

Elle prit sa tasse de café, mais n'y trempa pas les lèvres.

— C'est tout aussi bien.

Il tendit la main vers son café lui aussi et le but d'une traite.

— Il vaut mieux qu'il soit convaincu que tu es un garçon et pense que je veux avoir mon propre garçon de bains et non qu'il comprenne qui tu es et la véritable raison pour laquelle je te veux allongée ou à genoux.

—Foye...

—Dors, Pathros.

—Toi aussi.

Elle posa son café. Foye prit sa tasse et la but. Elle fronça les sourcils.

—Tu ne vas jamais t'endormir maintenant.

—Je n'en ai pas l'intention.

—Ce n'est pas étonnant que Barton se fasse du souci pour toi.

—Il est toujours en train de se faire du mauvais sang à mon sujet.

Il reprit le narghilé.

— Comme une mère poule. Ne t'y mets pas toi aussi. Je peux m'occuper de moi.

Elle se pencha et ajusta les couvertures.

—Il pense que tu en fais trop. T'ayant observé aujourd'hui, je dois dire que je suis d'accord avec lui.

—Quel choix avons-nous ? Plus vite nous serons à Iskenderun, plus vite tu seras en sécurité. Tu peux disparaître dans le consulat et le pacha ne pourra pas te toucher.

Il reposa soudain le narghilé avec une telle violence qu'il dut le retenir pour l'empêcher de se renverser. Sabine sursauta.

—Tu aurais dû me prévenir et me demander de venir au moment où ton oncle est tombé malade. Je serais venu et peut-être que nous aurions pu éviter toute cette situation.

—Tout est arrivé tellement vite, Foye. Il se passait tellement de choses. Godard est tombé malade et je ne sais pas combien d'heures j'ai passées à son chevet à prier qu'il recouvre la santé. Mais au bout de quelques jours, il était mort.

Il tendit la main et la posa avec douceur sur sa nuque.

— Chut, Sabine. Je ne devrais pas m'énerver après toi, c'est déplacé.

—Je t'ai écrit. Tous les jours.

—Je suppose qu'il a intercepté les lettres.

— C'est ce que j'ai pensé. C'est pourquoi j'ai envoyé Asif à Alep après la mort de Godard.

Foye lui caressa la joue.

— Ce fut courageux de ta part. Tu as gardé ton sang-froid. Maintenant dors, amour.

Que ne donnerait-elle pas pour enfouir tous ces malheurs sous ces montagnes ! Ses doutes et ses inquiétudes refirent surface, l'étrangeant, l'empêchant de parler tandis qu'elle luttait pour refouler des larmes de faiblesse. Ce serait plus facile s'il n'était pas tellement raisonnable et tendre avec elle.

— Était-ce une erreur, Foye, ce qui s'est passé entre nous ?

— Non.

Il prit son visage dans ses mains.

— Je ne peux pas arrêter de penser à toi. Tu me faisais perdre la tête tant je te désirais et la nuit dernière n'a rien arrangé. Ce n'était pas suffisant. Une nuit avec toi ne sera jamais assez. Je te veux maintenant, Sabine, et je te voudrai demain aussi, et le reste de ma vie. Est-ce que tu en doutes ?

—Je ne sais plus quoi penser...

—Alors pense à ça, Sabine...

Foye se pencha vers elle et effleura ses lèvres des siennes, avec douceur et tendresse, puis une nouvelle fois, moins doucement.

— Tu es une première fois pour moi aussi.

Il appuya son front contre le sien.

—C'est un moment maudit pour tomber amoureux, grognait-elle.

—Je crains que tu ne me désires plus. Après tout ce que nous traversons. Et je suis trop vieux pour toi.

—Tu l'as dit toi-même. Je ne suis pas du tout la femme qu'il te faut.

—L'année prochaine, tu seras plus âgée. Je trouve que c'est plus que suffisant. Je n'ai pas changé d'avis. Et je n'en changerai pas.

Elle embrassa sa paume, puis recula.

—C'est de la folie, Foye. De la folie pure.

—Eh bien, laisse-moi perdre la raison.

Un bruit sec provenant de l'extérieur les figea.

— Tu vois ? fit-elle à mi-voix. De la folie.

Foye se leva et Sabine suivit son exemple. Ils se retrouvèrent tout près l'un de l'autre. Le bruit était une fausse alerte. Elle était suffisamment proche de lui pour voir que sa barbe s'était épaissie. Son visage était plus bronzé. Son teint faisait ressortir encore davantage le bleu de ses yeux. Le regarder lui faisait battre le cœur. Il n'avait plus l'air impassible et détaché qu'il avait eu toute la journée.

— Laisse-moi être fou, Sabine, murmura-t-il.

— Cela aurait pu être n'importe qui. Nous aurions pu être vus.

— Qu'est-ce que pensera le pacha ?

Un petit sourire releva un coin de sa bouche.

— Mon Dieu, tu es impossible ! S'exclama-t-elle.

—Et tu es charmante. Même habillée en garçon, tu es charmante au-delà des mots. Et courageuse et probablement plus intelligente que moi.

—Tu étais sur la liste des jeunes gens prometteurs établie par Godard, je doute te surpasser.

Elle resta là, trop proche de lui, mais incapable de s'écarter. La chambre n'était pas assez grande pour lui permettre de s'éloigner de lui et si elle s'asseyait sur son matelas, Foye ne pourrait pas s'asseoir sans qu'ils se retrouvent de nouveau trop près l'un de l'autre. La manière dont il la regardait l'étourdissait, lui rappelait la nuit passée. Il l'avait touchée à des endroits dont elle prétendait ne pas connaître l'existence. Il lui avait fait ressentir des choses qu'elle n'imaginait même pas.

— C'est dommage que nous n'ayons pas pu rejoindre le consulat d'Alep. Il faudra que nous nous mariions à Iskenderun, et cela fait juste. Heureusement le vice-consul là-bas est un de mes amis. Tout va bien se passer. Il nous suffit d'arriver à Iskenderun et tout ira bien.

Il lui prit la main et la serra dans la sienne.

— Tu verras. Qui, si ce n'est moi, sera en mesure d'apprécier cette masse de connaissances enfermée dans ta tête ? Existe-t-il un autre homme qui sera fier de t'entendre énumérer la liste des tragédies d'Eschyle ?

Elle lui fit une grimace, mais il se contenta de rire et de se pencher encore plus près d'elle. Dangereusement près.

— Allons, Sabine, énumère-les pour me faire plaisir. Tu les connais toutes et j'ai tellement envie d'entendre les titres tomber de tes lèvres comme des gouttes de pluie.

— Les *Perses*.

— Continue.

— Les *Sept contre Thèbes*, les *Suppliatites*, *l'Orestie*, une trilogie, et puis les *Euménides* et vraisemblablement *Prométhée enchaîné*.

— Je suis fou de ta culture, Sabine.

Il se pencha encore plus puis jeta un coup d'œil derrière lui.

— Je t'adore.

Il posa une main sur sa hanche.

— T'entendre parler ainsi m'excite. Tu m'amuseras toute ma vie.

— Tu te moques de moi.

—Jamais.

Il redevint sérieux.

— Jamais, Sabine.

Sabine étudia une fois de plus son visage saisissant et si peu commun. Elle se souvint aussi de la sensation de sa peau sous ses doigts, douce, chaude, la sueur qui perlait, les muscles tendus. Elle avait été émue qu'il la regarde avec tendresse... et désir. Il toucha sa joue du bout des doigts. Le contact lui fit tourner la tête et elle plongea ses yeux dans les siens. Elle crut que son cœur allait exploser.

— Je t'aime, Foye.

— Et je t'aime aussi. Tu es épuisée. Allonge-toi et ferme les yeux. Je te réveillerai au matin.

Il lui tira la main jusqu'à ce qu'elle cède. Ils étaient trop près l'un de l'autre. Trop près. Elle aurait voulu qu'il la prenne dans ses bras.

—Je te réveillerai quand il sera temps de partir.

Chapitre 27

Foye s'étira sur sa couche, les jambes croisées, attendant le moment inévitable de la nuit où les sentinelles allaient commencer à somnoler. Il aurait peut-être dû emmener Sabine quelque part, plus loin que les sources, dans un bosquet où ils auraient pu s'étendre au clair de lune et où il aurait pu lui chuchoter à l'oreille tout le désir qu'il avait pour elle et le lui prouver avec ferveur... et profondeur.

Dehors, de l'autre côté de l'auberge, une autre caravane passait, en route pour Alep, voyageant de nuit afin de bénéficier de la fraîcheur de l'air. Ils étaient presque à mi-chemin d'Iskenderun. Il était de l'ordre du possible qu'en partant rapidement et en chevauchant vite, ils arrivent à Iskenderun en moins de vingt-quatre heures.

Il s'assit. Les janissaires du pacha n'avaient pas changé de gardes, il l'aurait entendu. Quand il regarda par-dessus le muret, il constata qu'ils dormaient. Plusieurs de ses mercenaires dormaient également. Son capitaine druze se tenait contre le mur. Éveillé. Il était assis et maintenait la corde qui retenait les chevaux.

La lune brillait si fort qu'il pouvait voir la tente du pacha et les deux hommes endormis devant. Le dernier chameau de la caravane venait de passer. Il se leva et regarda par la fenêtre qui donnait sur la façade de l'auberge et d'où il

voyait clairement la route. Un homme arriva, guidant plusieurs ânes, puis des hommes armés, suivant la caravane. Ils furent bientôt hors de vue eux aussi.

Foye rangea son tapis et ses couvertures sous l'œil vigilant du capitaine. Il prit les sacoches et les affaires de Sabine. Le soldat opina et se leva sans bruit. Il sépara l'étalon de Foye et la jument de Sabine des autres chevaux. Le druze fit un geste du doigt pour indiquer qu'il retrouverait Foye devant l'auberge.

Il se pencha sur Sabine et la réveilla. Elle ouvrit les yeux, mais il posa une main sur sa bouche et elle fit un signe d'assentiment, comprenant qu'il fallait qu'elle ne fasse aucun bruit. Pendant qu'elle enroutait son tapis, Foye fourra sa redingote dans l'une des sacoches et sortit des vêtements turcs. Il se déshabilla rapidement. Sabine l'aida, puis rangea ses vêtements dans la sacoches. Quand ils eurent terminé, Foye était devenu un Arabe aux yeux bleus. Ils sortirent de la chambre en catimini.

Le druze les attendait au bord de la route. Foye lui tendit une lourde bourse qui disparut dans l'écharpe du soldat. Puis Sabine et lui montèrent et s'élancèrent vers Iskenderun.

Ils continuèrent leur ascension des Monts Nur, laissant passer d'autres voyageurs de temps à autre. Personne ne leur accorda beaucoup d'attention. Deux autochtones en route pour Iskenderun n'avaient rien d'extraordinaire en soi. Une fois que le jour serait levé, toutefois, la première

personne qui s'approcherait assez pour voir les yeux de Foye découvrirait la supercherie.

Comme la nuit laissait place à l'aube, elle et Foye somnolèrent sur leurs selles. Ils étaient tous les deux harassés. Mais ils ne s'arrêtèrent que pour faire boire les chevaux et les nourrir. Chaque fois qu'ils entendaient quelqu'un arriver derrière eux, ils quittaient la route et attendaient d'être sûrs qu'il n'y avait aucun danger. Vers 10 heures du matin, ils atteignirent Balen, la ville qui enjambait les célèbres Portes syriennes où Alexandre le Grand avait affronté et vaincu Darius et l'armée perse. Leurs montures, lentement, mais sûrement, leur firent descendre les Monts Nur et atteindre leurs contreforts, à l'ouest.

L'épuisement pesait sur Foye, embrumait ses capacités de réflexion. Il aurait pu dormir sur son cheval comme ils l'avaient fait quelques heures plus tôt. L'idée de faire une halte se faisait de plus en plus pressante. Mais seule Iskenderun marquerait la fin de leur périple. Ils y seraient en sécurité. Le cauchemar des derniers jours serait terminé.

Sous la chaleur écrasante, ils prirent un virage et Foye eut le souffle coupé. Devant eux, la mer Méditerranée s'étendait jusqu'à l'horizon. Des navires glissaient dans le port d'Iskenderun.

Ils suivirent un moment les contreforts de la montagne mais, avant d'atteindre la plaine où se dressait la ville, Foye fit quitter la route principale à sa monture. Ils suivirent un

chemin de terre étroit et passèrent devant plusieurs maisons de pierre sombre. Il savait d'expérience qu'un extérieur peu engageant ne prouvait rien.

Devant l'une des maisons, Foye retira le foulard qui enveloppait son visage et descendit de cheval. Sabine fit de même.

— Voilà *Bayt Salem*, expliqua-t-il. La maison de mon ami Hugh Eglender. Le vice-consul dont je t'ai parlé.

Il se frotta les yeux.

— Je t'en ai parlé, n'est-ce pas ? Il va nous marier.

— Oui, Foye.

Il avait tellement besoin de dormir qu'il tenait à peine debout.

— Il faut que tu sois Pathros un peu plus longtemps.

— Effendi.

L'entrée de la maison était un couloir qui faisait deux coudes avant de s'ouvrir sur la cour principale intérieure, un stratagème architectural qui garantissait que les passants ne pouvaient pas voir à l'intérieur de la maison. Un serviteur anglais les accueillit. Il reconnut immédiatement Foye sous son déguisement.

— Monsieur. Quel plaisir de vous voir, fit-il en souriant.

— Est-ce qu'Eglender est là ? demanda Foye.

— Non, mais il sera très heureux de savoir que vous êtes venu le voir, monsieur. Entrez, entrez.

Un autre serviteur vint s'occuper de leurs chevaux. Sabine garda la tête baissée et les bras autour des sacoches qu'elle avait descendues de sa monture. Deux autres serviteurs se

hâtèrent vers eux pour les débarrasser de leurs affaires. Un autre apparut, un pistolet glissé dans la ceinture. Us suivirent le majordome d'Eglender qui les conduisit à l'étage dans une chambre au plafond peint d'un bleu profond et d'or et aux meubles en bois travaillé.

— Après un tel voyage, j'aimerais beaucoup prendre un bain, s'il vous plaît, avança Foye.

Il indiqua Sabine de la main.

— Le garçon s'occupera de moi, pas besoin de déranger quelqu'un.

—Très bien, monsieur.

—Je connais le chemin.

—Monsieur.

Il s'inclina et les laissa seuls dans la chambre. Vraiment seuls.

Ils se regardèrent. Ils avaient réussi. Ils avaient atteint Iskenderun avant le pacha. Foye était tellement fatigué qu'il ne pouvait plus penser.

—Viens, fit-il. Je présume que tu veux un bain au moins autant que moi.

—Plus que toi, Foye, fit-elle en prenant leurs affaires de toilette.

L'agencement de la maison suivait la tradition du pays, et les bains étaient situés en bas. Foye ouvrit la marche, passant devant une pièce qui faisait office de réserve jusqu'à un escalier menant au rez-de-chaussée et de là, dans un jardin où ils suivirent un chemin bordé d'orangers

et de citronniers. Un second escalier les mena aux bains privés de la maison.

Foye savait déjà qu'ils étaient spectaculaires. Un motif entrelacé sur le sol de marbre se répétait sur les murs et le plafond. Des colonnes de marbre blanc soutenaient un plafond en dôme doté de petites plaques en verre épais encastrées permettant de filtrer la lumière du jour et de la tamiser pour éviter d'exposer sa nudité, contrairement aux fenêtres treillissées que l'on voyait d'habitude. Le côté le plus proche de l'entrée était constitué d'alcôves carrelées où l'on pouvait se déshabiller en privé. Au centre de l'espace se dressait une plate-forme de marbre où, dans des circonstances normales, ils s'étendraient pendant qu'un serviteur les masserait. Il y eut un moment de silence où la gêne s'installa ; les joues de Sabine s'empourprèrent sous sa peau brunie.

— À quoi penses-tu, Pathros ?

Jésus, il se sentait abruti d'épuisement.

— Que je vais être ton garçon de bains, finalement, fit-elle en souriant.

Il ne leur restait plus qu'à se dévêtir. Foye resta immobile, des images de Sabine et de son corps nu se bousculant dans son esprit. Oh combien il se sentait exalté quand elle le touchait ! Et quelle chance inouïe il avait !

Chapitre 28

4 juillet 1811

Seize heures environ. Les bains privés à *Bayt Salem*, la demeure de M. Hugh Eglender à Iskenderun, une province de la Syrie alors sous le contrôle du sultan Mahmoud II. La décision qu'avait prise Eglender de vivre sur les contreforts de la montagne plutôt que dans les marais pestilentiels de la ville expliquait qu'il occupe le poste de vice-consul depuis si longtemps.

Sabine était déjà dans l'une des alcôves, occupée à se déshabiller. Foye essaya, en vain, de ne pas penser à son corps nu. Les visions de sa nudité refusaient de quitter son esprit, des visions accompagnées de souvenirs indélébiles de leur étreinte alors qu'il jouissait en elle. Sans aucune tentative de prévenir une conception.

Il se rendait parfaitement compte que Rosaline s'était retrouvée dans une situation similaire : non pas enceinte, mais sur le point de se marier. Il ne connaissait que trop bien ce qui s'était alors passé, le sentiment d'être forcée à un mariage qu'elle ne voulait pas et pour lequel elle n'était pas prête. Le résultat n'avait pas été heureux pour lui. Fiancée à un homme qu'elle n'aimait pas, sans aucun doute poussée par son père, Rosaline avait dû ressentir la même

chose que Sabine : piégée, pleine de ressentiment. Pleine de doutes.

Il entra dans l'une des alcôves et retira ses vêtements sales. Il fit une pile de ses vêtements propres, mais au lieu de sortir, il s'assit sur le banc de marbre. Qu'allait-il leur arriver cette fois-ci. Ils n'étaient pas hors de danger Sabine et lui. Elle avait été trop éprouvée ces derniers jours pour pouvoir être sûre de quoi que ce soit. Abattue par le décès de son oncle, harcelée par Nazim Pasha, déguisée en garçon et sa maîtresse désormais.

Il laissa sa tête reposer contre le marbre. Il était trop fatigué pour arriver à penser de manière claire. Il savait que si Sabine le quittait, il serait anéanti.

— Foye ?

Il se leva et noua un tissu autour de ses hanches, puis glissa les pieds dans une paire *depattens*, les nu-pieds qui l'empêcheraient de glisser et de tomber.

— Oui?

Sabine se trouvait au milieu de la salle, les cheveux courts, le visage et les mains brunes. Il ne comprenait pas comment le pacha n'avait pas pu voir qu'elle était une femme. Il se remémora l'histoire qu'avait racontée le pacha à propos du garçon de bains.

— Je n'arrive pas à dénouer ça.

Elle rougissait en parlant de la bande qui comprimait ses seins. Elle avait elle aussi ceint un tissu autour de ses hanches. Elle était nue sinon et il contempla un long moment ses jambes et son ventre.

Il reprit enfin ses esprits et l'aida à retirer la bande. Il eut du mal car le tissu était humide et s'était serré davantage pendant le voyage. Quand il eut enfin défait le nœud, elle posa les mains sur sa poitrine pour empêcher le tissu de tomber. Il passa un doigt le long de son dos nu.

Elle se tourna lentement.

— Merci, Foye.

Elle n'était pas Rosaline. Sabine ne l'abandonnerait jamais comme Rosaline l'avait fait. Elle serait franche avec lui si elle changeait d'avis.

— Si tu décides de me quitter, fit-il, tu me le diras, n'est-ce pas ?

Elle fit un signe de tête.

— Oui, Foye.

Il ne bougea pas. Ils étaient tous les deux sales et sentaient la sueur. Sa tête n'atteignait pas son menton, et était même loin de l'atteindre, à vrai dire. Il posa les mains sur ses épaules. Il était heureux, profondément heureux d'avoir rencontré Sabine.

—Et si tu me quittes ? demanda-t-elle.

—Je ne te quitterai pas.

—Tu ne le sais pas.

Dieu, ce qu'il leur fallait, c'était deux semaines consécutives sans catastrophe. Le temps de se connaître, d'apprendre à s'aimer sans une épée de Damoclès au-dessus de leurs têtes.

— Si, je le sais.

Elle le regarda. Il savait qu'elle analysait chacun de ses mots, chaque changement dans son expression. Elle ne trouverait que simplicité et honnêteté. Il la vit parvenir à cette conclusion. Elle opina de nouveau.

— Bien sûr.

Elle prit sa main et la serra. Il tendit l'autre main et tira sur le satané tissu. Après un moment, Sabine le lâcha et il le laissa tomber à terre. Elle avait déjà fait un paquet de ses vêtements, les plus propres qu'il lui restait, comme lui, et il se baissa pour ramasser ses affaires.

— Viens, Sabine.

Il entra dans la salle chaude en empruntant un passage court et coudé construit de façon à bloquer la vue depuis l'entrée. Il l'entendit le suivre et il dut faire un effort surhumain pour ne pas regarder par-dessus son épaule. Il l'avait malmenée ces derniers jours et elle ne s'était jamais plainte. Pas une seule fois.

Des bancs en marbre bordaient les murs et tous les quelques mètres une fontaine permettait d'avoir de l'eau claire et fraîche. Au milieu de la salle, deux bassins, deux piscines peu profondes, les invitaient à se baigner. L'une était plus vaste que l'autre, le fond avait été dallé de marbre et de larges marches permettaient d'entrer dans l'eau. Il posa leurs vêtements et leurs affaires de toilette sur le banc le plus proche d'une des piscines et pénétra dans l'eau. Merveilleux ! Instant de béatitude ! Il ferma un moment les yeux et, quand il les rouvrit, ce fut pour voir Sabine avancer vers lui dans une image des plus érotiques.

Elle ne portait rien que le linge ceint autour de ses hanches. Il voyait clairement la démarcation de sa peau teinte avec la blancheur du reste de son corps. Il lui tendit la main. Elle hésita.

— Mon amour, fit-il à mi-voix.

Elle continua d'entrer dans l'eau. Il ne regretta pas la promesse qu'il s'était faite de se retenir. Un des serviteurs d'Eglender pourrait les interrompre alors qu'ils faisaient quelque chose qui se devait de rester privé.

— Quand nous serons de retour en Angleterre, je ferai construire des bains turcs à Maralee House. Je recruterai peut-être même des serviteurs turcs dans ce but. Qu'est-ce que tu en penses ? dit-il sans la regarder et en essayant à tout prix de ne pas penser aux choses qu'il voulait faire avec elle.

— C'est une bonne idée.

Elle avait les yeux rivés sur l'eau et lui tournait le dos.

Foye posa une main sur son épaule nue. Il avait largement dépassé le stade où il essayait de prétendre qu'il ne la désirait pas ou n'allait plus jamais la toucher. Il allait la toucher. Dès qu'ils se retrouveraient seuls. Mais pas maintenant, alors qu'ils étaient tous les deux fatigués, qu'ils avaient faim, et étaient remplis d'appréhension car tellement de choses entre eux étaient encore incertaines.

— Tu es si belle, Sabine. Je ne te l'ai pas dit assez souvent. Ni à quel point je t'admire.

Elle le regarda. Des cernes violets soulignaient ses yeux.

— Merci, Foye.

— Ce dont tu as besoin, fit-il en lui souriant, c'est de ton propre garçon de bains.

Elle rit.

Il tendit la main vers son bol et s'en servit pour puiser de l'eau et mouiller leurs cheveux. Quand il eut fini, il la prit par la main et l'escorta jusqu'au banc où il avait posé ses affaires. Il les disposa entre eux deux et entreprit de lui laver les cheveux. Sabine fit la même chose pour lui. Il adorait contempler la courbe de son cou et de ses épaules que ses cheveux courts lui permettaient d'admirer.

Quand il eut versé le dernier bol d'eau, elle laissa sa tête retomber en arrière et ferma les yeux en soupirant d'aise.

— Le paradis. C'est le paradis. Je rêvais d'un bain depuis des jours.

Foye garda les yeux rivés sur ses seins nus. Elle était tellement belle ! Et plus il la regardait, plus il avait la certitude qu'elle était la femme de sa vie. Il voulait qu'ils soient mariés sur-le-champ. Hier. Tout de suite.

Elle ouvrit les yeux et vit qu'il la fixait. Foye ne se donna pas la peine de regarder ailleurs. Elle rougit, sans détourner les yeux. Il passa ses doigts sous un de ses seins.

— Quand nous serons seuls, Sabine, je t'adorerai comme il le faut, je le promets. Si tu m'y autorises, si tu le veux.

— Oh, Foye, murmura-t-elle. Que vais-je faire de toi ?

Elle était si jeune ! Elle n'avait jamais fait son entrée dans le monde comme ces jeunes filles de la bonne société, ni eu de prétendants avec lesquels elle aurait pu comparer et donc choisir en connaissance de cause. Elle avait vécu sa

vie entière en croyant que son oncle s'occuperait toujours d'elle.

— Ce que tu souhaites, fit-il.

Il veilla à sourire pour qu'elle ne lise rien de plus dans sa remarque que ce qu'elle était prête à entendre. Il prit son savon et le fit mousser. Ils se lavèrent. Il ne voyait aucune raison de faire preuve de pudeur et il retira le tissu qui lui ceignait les reins. Il n'osa pas faire la même chose pour elle ; il savait où cela mènerait et ce n'était ni l'heure ni le lieu.

Elle resta dans l'eau tandis qu'il installait son miroir sur l'un des rebords qui surmontait la vasque approvisionnant le bassin en eau. Barton aurait été stupéfait de constater qu'il ne s'était pas coupé une fois qu'il eut fini.

— Voilà, fit-il en frottant son menton enfin lisse afin de vérifier qu'il était parfaitement rasé. Je suis plus beau que jamais !

Sabine ne répondit rien et quand il se retourna, il comprit pourquoi. Elle était sortie de l'eau et s'était endormie, la tête appuyée contre un ornement de marbre sculpté. Ses cheveux étaient en partie secs. Une boucle, blonde et brune, collait à l'une de ses joues. Elle avait noué le tissu autour de ses hanches et des gouttes d'eau brillaient sur sa peau.

Même s'il avait touché son corps comme un homme peut désirer toucher une femme, même s'il avait posé sa bouche sur chaque centimètre de peau, il eut le sentiment de la voir pour la première fois de sa vie et de tomber amoureux

d'elle comme dans un conte de fées quand le monstre est sauvé par la belle dont il est amoureux.

Cette conviction profonde quant à ses sentiments amoureux le déstabilisa. Avait-il eu des sentiments pareils pour Rosaline ? Il savait qu'il avait cru l'aimer et que si quelqu'un avait essayé de lui dire qu'il n'en était rien, il aurait traité cette personne d'imbécile. Il avait aimé Rosaline, c'était indiscutable. Il avait été content -non, heureux, infiniment heureux - quand elle avait accepté son offre de mariage et encore plus amoureux d'elle ensuite. Après leurs fiançailles, il lui avait été fidèle. Un changement important pour lui. Il n'y avait plus eu de maîtresses, plus de liaisons avec des veuves ou des femmes mariées.

Mais, avait-il jamais eu le sentiment que sa vie finirait si quelque chose arrivait à Rosaline ? Il n'en était pas certain. Il se souvenait du bonheur enivrant d'aimer Rosaline. Et combien il avait peu livré de lui-même lorsqu'il était avec elle. Parce qu'il savait, et il en ressentait de la honte, qu'elle n'était pas son égale. Sabine l'était. Et il avait la certitude que sans Sabine, il serait anéanti. Il avait aimé Rosaline, mais il aimait Sabine d'une tout autre manière. Plus profondément. Plus dangereusement.

Foye fit un paquet de ses affaires et s'approcha de Sabine. Il s'agenouilla.

— Sabine ?

Elle ne répondit pas, et il dut la secouer légèrement.

— Sabine ?

Sous ses paupières fermées, il y eut un tressaillement.

— Sabine.

Elle ouvrit les yeux, mais elle n'était pas vraiment réveillée.

—Sabine, réveille-toi.

—Foye ? fit-elle en soulevant la tête.

Elle avait besoin de lui, pensa-t-il. Quelles que soient les réserves qu'elle puisse avoir, elle avait besoin de lui. Elle était seule, sans famille pour s'inquiéter d'elle, pour la protéger. Elle revint à elle et il sentit quelque chose se tordre douloureusement en lui en voyant combien elle luttait contre le sommeil.

—Mon Dieu, je me suis endormie.

—Viens, Sabine.

Il était fier d'elle et de la manière dont elle avait enduré les épreuves du voyage sans se plaindre.

— Il est temps de monter.

Elle réussit tant bien que mal à garder les yeux ouverts. Il refoula son désir et la prit dans ses bras afin de la porter dans la chambre fraîche. Là, il enveloppa ses cheveux humides dans une serviette et lui en posa une sur les épaules, avant de l'installer sur un divan tandis qu'il retournait chercher leurs affaires.

Quand il revint, elle était réveillée et assise en tailleur sur le divan occupée à se peigner. Elle avait enfilé une chemise mais laissé les serviettes qui lui couvraient le reste du corps. Hélas ! Elle se démêla les cheveux avec soin, puis reposa le peigne sur la table à côté d'elle.

—J'ai besoin d'aide pour m'habiller, fit-elle.

—Bien sûr.

Une fois sa poitrine bandée, il se contenta de lui passer ses différents vêtements. Elle fut de nouveau Pathros, trop vite à son goût.

— Je vais m'occuper de te trouver des vêtements plus adaptés demain matin. Peut-être qu'Eglender connaît quelqu'un dont l'épouse ou la fille fait ta taille.

Il s'habilla à son tour. Il la contempla tandis qu'il remettait sa chemise à l'endroit.

— Je vais chercher un bateau pour nous ramener en Angleterre. Demain. Ou aujourd'hui. Après que nous aurons dormi. Je ne sais plus quel jour nous sommes.

Il jeta un regard courroucé à sa chemise ; l'une des manches était maintenant à l'envers. Comment ne l'avait-il pas remarqué ?

—Je n'arrive plus à penser.

—Vous avez besoin d'aide, effendi ?

—Dieu, oui, fit-il en soupirant.

Elle lui prit la chemise des mains et il pencha la tête pour qu'elle puisse l'aider à l'enfiler. Ils finirent par arriver à l'habiller pendant qu'il faisait de son mieux pour ne pas prêter attention à ses mains qui le touchaient, secouaient ses vêtements, les lissaient, les boutonnaient, nouaient habilement son foulard. Il posa même une main sur son épaule afin de garder l'équilibre quand elle se pencha pour l'aider avec le bas.

Il avait tellement hâte d'être seul avec elle et qu'ils soient de nouveau nus.

Chapitre 29

5 juillet 1811

Sept heures et demie du matin environ. *Bayt Salem*, les contreforts des montagnes au-dessus d'Iskenderun. Une chambre au plafond peint et aux armoires en cèdre travaillé. Un pinson est assis sur l'une des hautes fenêtres et essaie de convaincre une dame pinson de venir le rejoindre sur son superbe perchoir.

Foye s'appuya sur un bras et baissa les yeux sur Sabine. C'était le matin car il y avait suffisamment de lumière dans la pièce pour qu'il puisse la voir. Elle était nue. C'était si bon de la sentir contre son corps. La tendresse le submergea devant cette femme qui le comblait. Il prendrait soin d'elle. Quels que soient les sentiments de la jeune femme pour lui et les aléas de la vie.

Elle était étendue sur le côté, face à lui, les mains près de son visage, la tête inclinée vers sa poitrine. Une de ses jambes était posée sur les siennes. Le teint du visage de la jeune femme n'était plus aussi foncé, mais contrastait malgré tout avec le reste de sa peau, magnifiquement pâle. Tellement anglaise. Ses cheveux n'avaient pas encore retrouvé leur blondeur, mais ici et là un rayon doré étincelait.

Elle se rapprocha de lui, toujours endormie, se lovant contre sa poitrine et il fut touché qu'elle cherche ainsi son contact. Il lui caressa l'épaule, traçant un cercle sur la peau blanche. Elle fit un petit bruit et Foye se pencha et l'embrassa sur l'épaule. Elle sentait l'essence de rose et il se remémora alors ce qu'il avait ressenti lorsqu'il se trouvait en elle, contemplant son visage, la sueur perlant sur leurs corps unis et le regard émerveillé de Sabine. Comme si elle n'avait jamais vu d'homme plus beau ! Rares avaient été les femmes qui l'avaient regardé de cette façon. Il était tout à fait serein. Il aurait dû être davantage troublé par le fait d'épouser une femme si jeune alors qu'il avait été tellement persuadé qu'il ne voudrait plus jamais se marier. Ce serait une belle chose s'il pouvait rendre Sabine heureuse. Et être heureux lui aussi. Il embrassa le lobe de son oreille. Il avait hâte de rentrer en Angleterre et de retrouver la tranquillité de la vie à la campagne où leur seul tracas serait de décider si le dimanche ils allaient à l'église à pied ou en calèche.

— Hmm, fit-elle sans ouvrir les yeux. Foye.

Elle s'étira avec délice et il sentit le désir fuser quand son corps glissa contre le sien.

— Est-ce déjà le matin ?

Quel bonheur de tenir Sabine dans ses bras, de la sentir contre lui et de savoir que la femme qu'il aimait ressentait la même chose pour lui et plus encore. Il n'aurait pas échangé un seul jour avec Sabine pour quoi que ce soit. Ni la peur, ni les jours où il avait lutté contre l'attirance qu'il

avait pour elle. Pour rien au monde il n'échangerait une seule minute depuis le moment où il était entré dans le salon d'Anthony Lucey et l'avait vue pour la première fois.

Il s'allongea sur elle, puis se baissa et embrassa un de ses seins. Son sexe se raidit immédiatement. Quand il prit un de ses mamelons entre ses lèvres, elle gémit doucement et se cambra. Elle, petite et menue, aimait sa force, il s'en était rendu compte avec allégresse.

Elle l'enlaça et Foye se sentit glisser loin de toute convenance, dans un univers où rien ne comptait, si ce n'était Sabine et son amour.

Il la regarda ouvrir les yeux et se concentrer sur lui. Il aurait voulu la pénétrer dans l'instant, mais il prit son temps. Il voulait s'assurer qu'elle se consumait de désir, tout autant que lui.

— Foye, murmura-t-elle d'une voix légèrement haletante.

Elle le poussa doucement et il se soumit, désireux de se plier à toutes ses envies. Il se retrouva sur le dos et elle l'enfourcha. Ses cheveux tombèrent sur son front quand elle se pencha sur lui, des petites boucles presque aussi indomptables que les siennes. Elle passa sa langue sur son téton et un frisson de plaisir le saisit. Son membre tressauta.

Elle passa une main sur son torse, puis le long de sa hanche et enfin sur son sexe douloureusement dressé, tout en l'embrassant sur la poitrine, les tétons, le ventre, et mon Dieu, oui, l'intérieur des cuisses.

— Sabine, chuchota-t-il quand sa langue s'enfonça dans son nombril tandis que ses doigts se faisaient de plus en plus experts.

Elle prit ses testicules dans sa main et il ne pensa plus à rien d'autre si ce n'était qu'elle allait peut-être le prendre dans sa bouche et qu'il risquait de perdre la raison.

Quand elle posa les lèvres sur sa virilité, il poussa ses hanches vers elle et enfouit ses doigts dans ses cheveux.

—Je suis ton esclave, souffla-t-il. Ton abject esclave.

Sa langue courut le long de son membre.

—Oui, oui, comme ça.

Elle le rendit fou de plaisir, non seulement avec sa bouche, sa langue, mais aussi avec ses doigts qui ne cessèrent de le caresser. Il fut rapidement sur le point de jouir et essaya de retarder le moment.

— Sabine, fit-il. Sabine, je veux venir en toi. Je t'en prie.

Elle s'arrêta, mais avant, il dut faire un effort surhumain pour ne pas se laisser aller, et il la tint serrée contre lui pendant un moment dans la crainte qu'un simple frôlement supplémentaire ait raison de lui.

—Est-ce que tu as aimé ça ? demanda-t-elle.

—Oh que oui.

—Hmm.

Elle avait toujours la tête près de son sexe, une main sur sa cuisse, l'autre sur son ventre. Elle avait un regard calculateur comme si elle étudiait sa réaction et l'idée qu'elle analysait ce qu'ils venaient de faire, ce qu'il lui avait

laissé faire, l'excita encore plus. Où pourrait bien aller un esprit comme le sien sur le sujet du plaisir ?

— Peut-être que je vais le faire de nouveau, fit-elle en passant sa langue sur sa lèvre inférieure. Je veux te voir perdre ton contrôle. Je veux connaître ton expression quand cela arrive.

— Non, fit-il, tout à coup sérieux.

Il l'attira contre sa poitrine. Il était essentiel pour lui qu'elle comprenne qu'il ne perdrait jamais son contrôle avec elle. Jamais. Ils auraient un mariage très contrôlé et très convenable. Pas de ces émotions à fleur de peau qui les avaient torturés.

— Tu n'aimerais pas cela du tout. Un monstre comme moi, Sabine ? Je te terrifierai.

—Non, Foye.

Elle secoua la tête.

—Je ne veux pas que tu te brides.

Elle posa une main sur sa joue.

—Je ne suis pas de porcelaine. Je te le promets.

Il la fit rouler sous lui et la retourna sur le ventre. Il déposa des baisers tout le long de son dos avant de glisser une main sous ses hanches et de lui relever les fesses. La tenant par les hanches des deux mains, il la pénétra par-derrière.

— Tout va bien ? Chuchota-t-il. Suis-je trop hardi à ton goût ?

— Foye.

Elle gémit et se pressa contre lui.

Sa réponse était encourageante. Il regarda sa queue disparaître en elle, sentit l'étroitesse humide l'enserrer un peu plus. Il la maintint avec fermeté, allant et venant vigoureusement. Transporté.

Quelqu'un, quelque abruti, frappa doucement à la porte. Une fois, puis une seconde. Quelqu'un dit quelque chose en arabe.

Sabine se figea. Il se pencha par-dessus elle, appuyé sur un bras et, veillant à ne pas laisser son torse peser sur son dos, il réussit à retrouver un semblant de souffle.

— Ne pense même pas à interrompre ce que nous sommes en train de faire, murmura-t-il. Pas avant que nous soyons tous deux comblés.

Il se recula et enveloppa sa taille d'un bras. Il la tint serrée contre son bas-ventre tout en effectuant des cercles avec son bassin.

— Pathros, fit-il d'une voix rauque, dis à la personne que je ne suis pas en mesure de recevoir qui que ce soit pour l'instant, mais que tu vas m'aider à être en mesure de le faire bientôt.

Elle dit quelque chose en arabe, mais un mot ou deux seulement, ce qui n'était pas suffisant pour empêcher quelqu'un d'ouvrir la porte et de découvrir que Foye violait les principes de sa foi et de celle de Mahomet, d'ailleurs. Étant donné qu'elle était nue, il n'y aurait pas le moindre doute que c'était une femme qu'il honorait et non son jeune guide et interprète.

Une réponse parvint de l'autre côté de la porte.

— Dis-lui, Sabine.

Il garda les doigts sur sa peau douce, si douce, tout en continuant à aller et venir en elle. Il dut poser une main sur le sol pour conserver son équilibre et ne pas peser sur elle.

— Je ne dois pas être dérangé pour le moment. Tu t'occuperas personnellement de tout ce dont j'ai besoin et je serai en mesure de descendre bientôt.

Elle reprit la parole et prononça cette fois-ci plusieurs phrases auxquelles il ne comprit pas un mot. La personne répondit par un mot ou deux puis Sabine et lui l'entendirent s'éloigner. Il passa un bras autour d'elle et la caressa jusqu'à ce qu'il sente qu'elle était sur le point de jouir. Il se retira alors et se mit sur le dos.

— Foye, murmura-t-elle quand il l'eut de nouveau pénétrée alors qu'elle était désormais sur lui. Foye.

— Tu es délicieuse, fit-il en se rappelant de parler à mi-voix.

— Je t'aime.

Elle posa une main sur sa poitrine et ondula des hanches pendant qu'il glissait les doigts à la jonction de leurs deux corps et la caressait. Il voulait que dure ce moment où ils avaient plus de temps qu'ils n'en avaient encore jamais eu.

— Foye.

Il entendit la tension dans sa voix.

— Fais l'amour avec moi de cette façon, Sabine.

Il leva une main sur sa nuque. Il était très près de l'orgasme désormais.

— Je vais créer notre fils, maintenant. Maintenant.

Il fut étonnant, remarquable vraiment, qu'une heure plus tard, ils soient en route pour le consulat anglais afin d'y retrouver son ami Hugh Eglender. Il avait passé un temps absurdement long à s'habiller, mais quand il fut prêt, il incarnait la perfection vestimentaire de ses bottes bien cirées aux boutons de sa redingote. Il était armé d'un pistolet et d'une épée et ne les cachait pas, et Sabine, toujours déguisée en Pathros, avait glissé son pistolet dans sa ceinture ainsi qu'une dague.

Ils étaient arrivés dans la ville même d'Iskenderun avec les effluves de la mer dans l'air et les cris des mouettes sur le port. Et ils avaient échappé à Nazim Pasha. Enfin presque.

Avait-il jamais pensé que le jour de son mariage se déroulerait ainsi ?

Elle donna de la jambe à sa jument afin de se mettre à sa hauteur et inclina la tête avant de s'adresser à lui.

— Foye, es-tu sûr de toi ?

Il ne ralentit pas, mais son cœur se serra. Elle était suffisamment intelligente pour arriver à s'esquiver en argumentant si elle avait changé d'avis. La possibilité existait toujours qu'elle refuse le mariage et il était difficile d'épouser une femme sans qu'elle dise « oui ».

Ce n'était pas la vivacité d'esprit qui manquait non plus à Foye. Il avait été sur la liste de sir Henry, quand même !

— Est-ce que je vais être de nouveau abandonné ?

Il avait voulu avoir un ton dur et y parvint.

— Ce n'est pas honorable, Sabine, si tu en as eu l'intention depuis le début.

— Non, Foye. Non.

— Alors il est fastidieux que je me répète.

Il se pencha vers elle.

— Je n'ai fait aucun effort pour prévenir une conception, Sabine. Aucun. Je ne partirai pas pour l'Angleterre en sachant que nous pouvons découvrir à mi-chemin que tu te trouves dans une situation délicate sans être mariée. Et tu ne peux pas rester ici, tu le sais. Je ne veux pas que tu sois en danger quand nous ne savons pas encore où se trouve Nazim Pasha ni ce qu'il compte faire.

— Rien peut-être.

— Nazim Pasha a rasé des villages entiers pour avoir cru son honneur légèrement bafoué. Il va vouloir se venger de moi s'il se rend compte de ce qui s'est passé avant que nous soyons mariés et en route pour notre pays. C'est une évidence. Même si ce n'était pas le cas, nous avons très peu de choix, Sabine. C'est ce qui se fait dans une situation comme la nôtre.

Il la transperça du regard.

— C'est ce qui est fait. Ce qui est convenable et honorable.

Elle pinça la bouche.

— Sabine.

Il se força à se détendre.

— Je veux t'épouser. Je veux que tu sois ma femme.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres du consulat. Il fit arrêter son cheval.

— Si tu as des doutes, continua-t-il, réfléchis au fait que tu es seule au monde. Je m'occuperai de toi. En tant que mon épouse, tu ne manqueras de rien.

— C'est injuste...

— Si je n'avais pas l'intention de retourner en Angleterre si tôt, je suis heureux de le faire aujourd'hui, avec ma jeune épouse au bras. Mais je vais te dire très franchement que je n'avais jamais eu l'intention d'épouser une femme trop jeune et trop aveugle intellectuellement pour voir la réalité qui est devant ses yeux.

—Aveugle intellectuellement ?

—Ne crains rien, mon amour.

Malgré son envie de rire devant l'expression scandalisée de Sabine, il réussit à garder son sérieux.

— Je te pardonne tous tes défauts. Sois assurée, Sabine, que si la folie qui s'est emparée de nous nous donne un enfant, alors toi et ma progéniture serez protégés par mon nom. Ne pense pas une seconde que je te laisserai porter un bâtard. A cela, tu ne peux rien répondre.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais s'abstint. Parce qu'il avait raison.

— Tout cela ne peut pas finir bien.

— Une attaque déguisée *ad hominem*, Sabine ? Cela ne vous va pas. Je suggère au contraire que tout se termine bien. Je vais avoir une épouse, reconnue devant la loi, très jeune et très jolie, qui portera l'héritier Marrack, et tu auras un mari qui tolère tes nombreuses excentricités.

— Tu vas le regretter.

Il secoua la tête.

— J'en doute, mon amour. Tu as lu mon avenir dans des feuilles de thé et si tu t'en souviens, tu m'as prédit du bonheur en amour.

— Tu invoques des sottises !

Mais elle sourit et c'était déjà quelque chose.

— Vraiment, Foye, cela ne te va pas.

— Considère notre mariage comme une condition au fait que je t'ai sauvée du harem du pacha ou t'ai empêchée de devenir un cadeau qui aurait été installé au Sérail en attendant le bon plaisir du sultan. Ou, si tu préfères, considère ceci comme ma juste récompense pour tout ce que j'ai fait depuis que je suis parti à ta rescousse.

— Pourquoi l'as-tu fait ?

— Parce que je me suis rendu compte que je n'avais pas plaidé ma cause devant la personne dont il te fallait la bénédiction. Je me suis rendu à Kilis afin de convaincre sir Henry qu'il fallait que tu sois ma femme. J'avais l'intention, pour tout te dire, de lui expliquer qu'il ne te perdrait pas si tu devenais mienne.

Il laissa échapper un long soupir.

— Ou encore, Sabine, considère notre mariage comme le fardeau que tu dois porter à cause des péchés commis avec moi. Du moment que nous mettons un terme à cette discussion ridicule et nous concentrons sur notre union.

— Très bien, Foye.

Elle leva le menton.

- Je souhaitais simplement souligner qu'il existait non pas une, mais des alternatives.
- Dûment noté. Je les rejette, bien entendu.
- Totalelement ? ajouta-t-elle.
- Oui. Alors, nous y allons ?
- M. Eglender refusera peut-être de nous marier.
- Non. Je peux te le garantir.

Chapitre 30

Ils couvrirent le reste du chemin jusqu'au consulat sans échanger un mot. Tant mieux, se dit-il. Elle avait au moins accepté le caractère inéluctable de la situation. Ils descendirent de leurs montures devant le bâtiment et pendant que Sabine tenait les rênes des deux chevaux, puisqu'elle restait encore son serviteur, Foye donna une pièce à un jeune garçon qui traînait dans la rue.

— Dis-lui que je lui donnerai une autre pièce si nos chevaux et lui sont ici quand nous ressortons.

Elle fit ce qu'il lui avait demandé, puis Foye ouvrit la porte du consulat et ils entrèrent. Un jeune Anglais assis à un bureau et occupé à recopier des documents les salua. Foye s'approcha de lui.

— Le marquis de Foye, pour M. Hugh Eglender. L'employé faillit tomber de sa chaise tant il se leva précipitamment.

— Monsieur.

Il s'inclina un peu trop bas, mais Foye était désormais habitué à ce type de réaction quand il se présentait.

—Je vais dire à M. Eglender que vous êtes ici.

—Merci.

Cinq minutes plus tard, l'employé revenait et les faisait entrer. Le vice-consul était debout derrière un bureau. Hugh Eglender était un homme de taille moyenne aux cheveux clairsemés et aux yeux marron foncé. Son

extérieur affable cachait un esprit vif. Ils avaient été à King's College ensemble. Il se demanda si Eglender avait été sur la liste de sir Henry. Il le méritait. Une question à poser à Sabine plus tard.

— Foye, fit Eglender avec un grand sourire. Content de te voir. Je suis désolé de ne pas t'avoir vu avant de partir ce matin. J'espérais que nous pourrions prendre le café ensemble et discuter de ton périple depuis ton départ d'Iskenderun. Je ne savais pas que tu dormais si tard. Tu devais être vraiment très fatigué.

— Oui, je l'étais. Très fatigué.

Il passa une main derrière lui et tira Sabine afin de la faire asseoir. Eglender leva les sourcils.

— Nous voyagions depuis des jours sans dormir beaucoup. Je crains que nous n'aurions ni l'un ni l'autre été une compagnie très agréable ce matin.

Eglender eut l'air surpris en entendant Foye utiliser le pluriel. Mais à part un autre regard étonné en direction de Sabine, il n'accorda aucune attention à sa jeune personne.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— Oui. Je suis sur le point de te demander un immense service, Eglender. J'ai besoin d'un passage pour deux personnes sur un bateau pour l'Angleterre. Le plus tôt possible.

— Il y en a deux dans le port sur le point de partir. Oh et puis le capitaine York qui commande le *Thunderous* part dans deux semaines, je crois.

— Pas un navire militaire, sauf s'il n'y a vraiment pas d'autre choix. Et deux semaines, c'est trop long. Nous ne pouvons pas attendre.

Il n'allait certainement pas mettre Sabine à bord d'un navire de la marine royale.

— Il est essentiel que nous embarquions le plus vite possible.

— L'autre est un navire marchand. L'Éos. À destination de Portsmouth si je ne me trompe pas. Il attend la marée du soir. Ce sera juste si tu veux partir sur ce bateau.

— Cela ira. Est-ce que tu peux faire les arrangements ?

Il y avait des avantages à porter son titre et il avait l'intention d'utiliser tous ceux qu'il pouvait.

— Je n'ai aucun membre de mon personnel avec moi.

Eglender s'inclina.

— Bien entendu.

— Le passage est pour deux personnes, Eglender. Plus précisément pour mon épouse et moi-même.

Il écarquilla les yeux.

— Ton épouse ?

— Si tu veux bien m'obliger, oui.

Il saisit la main de Sabine. Seigneur ! Il était nerveux.

— Permits-moi de te présenter Mlle Sabine Godard.

Eglender ne reconnut pas tout de suite le nom. Il eut l'air stupéfait.

— Mlle Godard ? La nièce de sir Henry Godard ?

— Retirez votre écharpe, Sabine. Si vous le voulez bien.

— Ciel, s'exclama Eglender.

— Il a été nécessaire de la faire passer pour mon guide et interprète. C'était le seul moyen de la ramener de Kilis. Nazim Pasha avait des vues sur elle.

Eglender se pencha, appuyant les mains sur le dessus du bureau. Il les regarda tour à tour.

— J'ai reçu une lettre de M. Barker à Alep, il y a presque trois semaines, confirmant que Mlle Godard avait succombé à la même maladie que son oncle.

— Un mensonge comme tu peux le voir.

Foye raconta tout, enfin presque tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté Bùyikdere en terminant avec la requête qu'Eglender, avec son autorité de vice-consul, les marie avant leur départ pour l'Angleterre.

Eglender s'assit, ou plutôt, s'affala sur son fauteuil.

— Je ne crois pas avoir entendu d'histoire plus extraordinaire de toute ma vie, Foye, et je vis pourtant au Levant depuis suffisamment longtemps pour me considérer comme quelqu'un de blasé. Tu en es sûr ?

La frustration de Foye face aux hésitations de Sabine quant à un mariage immédiat l'entraîna à avoir une réaction un peu vive et un ton plus coupant qu'il ne le souhaitait.

— Oui, Eglender. Je suis tout à fait sûr.

Il se redressa.

— Et personne d'autre que toi ne sera en mesure de nous unir. Je ne veux pas avoir à te supplier.

— Toutes mes excuses, Foye, fit Eglender en pâlisant.

— Du moment que tu nous maries, tout est pardonné.

Il se força à sourire. Il allait avoir ce qu'il voulait. Et très bientôt.

— Très bien, monsieur.

Foye sortit une bague de sa poche. Il avait dépêché le majordome d'Eglender, la veille au soir, pour aller acheter ce dont il avait besoin. Il avait décrit un simple anneau d'or, mais ce matin, le serviteur avait déposé dans sa main un anneau serti de saphirs et de citrine. Peu importait. Cet anneau ou un autre ferait l'affaire jusqu'à son retour en Angleterre quand il pourrait faire consacrer leur union par l'Église anglicane.

Un quart d'heure plus tard, il était un homme marié et Sabine Godard, juridiquement parlant, n'existait plus.

Sienne. Elle était enfin sienne.

Sabine garda le silence pendant le trajet du retour et Foye décida que le mieux était de la laisser à ses pensées. Ils avaient été tellement éprouvés. Il avait lui-même besoin d'un peu de temps pour se faire à l'idée de son mariage. Elle était son épouse. Lady Foye. Le fait était que cela le réjouissait. Elle était à lui. Ils avaient toute la vie pour apprendre à vivre avec leur amour, mais quelques heures seulement avant le départ de *l'Eos*. Et il devait s'occuper de beaucoup de choses avant, en particulier de trouver des vêtements pour Sabine. Il ne pouvait pas exactement emmener sa femme en Angleterre avec les vêtements qu'elle avait sur le dos. Une fois qu'ils seraient rentrés, il l'emmènerait à Londres et lui commanderait une garde-robe digne d'une marquise.

— Foye.

Sabine lui saisit le bras et le serra.

— Foye!

Il s'arrêta. Ils étaient arrivés dans la cour intérieure de *Bayt Salem* sans qu'il s'en rende compte.

Ils n'étaient pas seuls. La cour fourmillait d'hommes et de chevaux. Il reconnut ses janissaires, son capitaine druze et les hommes du pacha. Presque tous les janissaires avaient sorti leurs armes. Le capitaine faisait face à l'un des janissaires et les deux hommes se défiaient du regard.

Alors que Foye embrassait la scène des yeux, un homme se détacha du groupe des janissaires. Il tenait un pistolet. Son kaftan somptueusement brodé bruissait quand il marchait. Nazim Pasha attrapa le bras du soldat et lui dit quelque chose d'un ton coupant. Le soldat garda son mousqueton pointé sur le druze.

— Sabine, fit Foye.

Elle descendit de cheval et resta derrière lui.

Nazim Pasha donna de la jambe à sa monture jusqu'à ce qu'il se tienne devant Foye. Il s'adressa à lui en français.

— Marquis. Quel plaisir de vous retrouver enfin !

—Je crains ne pas être en mesure de dire la même chose, répliqua Foye.

—Vous voudrez peut-être faire servir du café et des rafraîchissements, continua le pacha.

—Hélas, fit Foye, les bras croisés sur la poitrine. Cette maison n'est pas la mienne, excellence. Je ne peux pas faire preuve d'une telle hospitalité. Je ne crois pas que le

propriétaire serait ravi d'apprendre que vos janissaires sont entrés chez lui et ont terrorisé son personnel.

— Où se trouve Mlle Godard ? Je sais que vous deviez la retrouver ici.

— Hors de votre portée enfin.

Foye saisit les rênes de la jument de Sabine et sortit du corridor en guidant les deux montures. Il garda Sabine derrière lui.

Le pacha proféra quelque chose dans sa langue.

— Est-ce que c'était aussi vil que j'en ai l'impression ? demanda Foye à Sabine.

— Oui.

Il entendit le bruit inquiétant d'un pistolet que l'on arme.

— Maintenant que je regarde de plus près, intervint le pacha, elle ne fait vraiment pas un garçon convaincant.

Il fit un pas vers Sabine.

— C'est une trop jolie femme pour être habillée d'une telle façon et être traitée avec un tel dédain.

Sabine leva son pistolet et le pointa en direction du cœur du pacha.

— Un pas de plus, excellence, et vous êtes mort, annonça-t-elle dans un français parfait.

— Mon amour, fit Foye, dis aux hommes de Nazim Pasha, s'il te plaît, que toi ou moi le tuerons s'ils ne font pas volte-face et repartent pour Kilis.

Quand elle eut fini de traduire, Foye regarda le pacha droit dans les yeux :

— Pacha, vous feriez bien d'oublier Sabine Godard. Elle n'existe plus.

Le pacha avait les mains à hauteur des oreilles. Il souriait toujours. Derrière lui, les janissaires de Foye s'étaient déplacés afin de se trouver dans une position plus stratégique si la situation devenait critique. Ses chances d'arriver à sauver la vie de Sabine augmentèrent.

— Marquis, votre réaction est exagérée.

Foye garda son propre pistolet pointé sur le pacha.

— Vous avez peut-être réussi à convaincre les autorités de détourner les yeux quand vous vous prépariez à kidnapper une jeune femme innocente. Je vous garantis qu'elles ne les détourneront pas si la femme en question est mon épouse.

— Votre épouse ?

Il recula d'un pas et applaudit en affichant une expression moqueuse. Il cessa quand Sabine s'avança, elle, d'un pas, son pistolet toujours braqué sur le pacha. Foye ne savait pas du tout si elle savait tirer, mais son air résolu suffisait certainement à convaincre le pacha que ce n'était pas le moment de le vérifier.

— Et vous pouvez prouver cette allégation ? demanda le pacha.

—Est-ce que cela est important, excellence ?

—Peut-être pas au moment présent, non.

— Je vous le garantis, c'est le cas. Sabine Godard est mon épouse.

Il se pencha en avant.

— Elle n'est plus une jeune femme dénuée de la protection d'un homme, pacha, et vous feriez bien de croire que je la protégerai jusqu'à mon dernier souffle. Ou jusqu'au vôtre, au besoin.

Il sourit.

— Ce qui ne serait pas pour me déplaire.

Nazim Pasha resta immobile un moment. Enfin, il joignit les mains et s'inclina.

— Quel dommage que je ne sois pas en mesure de boire un toast à votre bonheur !

Foye ne se détendit que lorsque le dernier homme du pacha fit demi-tour. Ce n'est que lorsqu'il entendit le bruit distant des portes extérieures que l'on verrouillait qu'il rangea son pistolet. Puis ce fut une véritable cacophonie, tout le monde parla en même temps, dans plusieurs langues. Il y avait une foule d'explications et d'instructions à donner à trop de gens dans trop de langues, mais tout finit par être dûment exécuté. Foye veilla à ce que ses janissaires soient payés et leurs services prolongés jusqu'à ce que Sabine et lui aient embarqué.

Plus tard, quand la maison eut retrouvé son calme, Foye et Sabine descendirent dans une réserve où il avait laissé une de ses malles. Le majordome d'Eglender avait sorti deux valises qui suffiraient à serrer les affaires dont ils auraient besoin pendant le voyage. Ils trouveraient au bazar d'Iskenderun ce qui leur manquerait. Des serviteurs s'affairaient par ailleurs à réunir et ranger ce qui était à leur maître.

Une lettre d'Eglender arriva une heure plus tard et changea le cours des choses.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sabine après que Foye l'eut parcourue dans un silence complet.

Il lut la lettre une seconde fois.

— L'Eos n'a plus de place.

Ni l'amour, ni l'argent ne saurait fournir de couchette.

Il se força à ne pas faire une boule du papier. La maîtresse d'un duc se trouvait à bord et elle avait tout un entourage avec elle qui avait pris toutes les cabines.

— Nous prendrons le suivant, voilà tout, fit Sabine. Le navire militaire.

— Je ne te mettrai pas à bord d'un navire de guerre, Sabine, et c'est tout ce qu'il y a dans le port.

— Et à Constantinople ?

Oui, il constata qu'elle comprenait très bien le danger qu'ils couraient tous deux en restant dans le pays de Nazim Pasha.

— Ne peut-on pas y prendre un bateau ?

— Il nous faudrait près d'un mois pour rejoindre Constantinople.

Il s'approcha et lui prit le visage entre les mains.

— Je te veux hors de Turquie, en sécurité. Je te veux chez nous, à Maralee.

— Il n'y a pas de bateaux, Foye.

— Tu partiras seule. Sur l'Eos comme prévu.

— Même si je le voulais, comment puis-je le faire, s'il n'y a pas de place ?

—Eglender a remué ciel et terre et a trouvé deux femmes qui ont accepté de partager leur cabine avec toi.

Elle secoua la tête.

—Tu dois partir, Sabine. Tu sais qu'il le faut.

—Ne me fais pas partir sans toi.

— Je prendrai le prochain bateau. Je te le promets. Le *Thunderous*, si je le dois.

Il l'embrassa sur le front, puis sur ses lèvres si douces. Foye recula en poussant un long soupir.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. L'Eos lève l'ancre dans moins de deux heures.

Ils discutèrent de sa destination, une fois qu'elle serait arrivée en Angleterre. Foye voulait qu'elle se rende directement à Maralee, mais ils se mirent d'accord pour qu'elle se rende dans un premier temps à Oxford afin de s'occuper des affaires de son oncle. Il la rejoindrait dès qu'il le pourrait. Et ils commenceraient enfin leur vie conjugale.

Dans la réserve, Foye suspendit une lampe, puis sortit ses sacoches et les fouilla, cherchant ce qui pourrait être utile à Sabine. Ses ciseaux. Sa brosse et son peigne étaient dans leur chambre. Une pierre à fusil. La moitié d'une bougie. Il ouvrit la malle qu'il avait laissée quand il était arrivé dans le pays plusieurs semaines auparavant.

Il sortit des affaires et mit de côté des articles susceptibles d'intéresser Sabine. Une rame de papier. Un nécessaire à écrire.

— Tu auras quelque chose à lire, et puis de quoi écrire et dessiner.

Il posa une main sur les livres.

—Prends-les tous si tu veux.

—Merci, je veux bien.

Elle examina le livre avec trop d'attention.

—Sabine.

—Oui.

Elle refusait de le regarder.

— Je voudrais que tu puisses rester avec moi, Sabine. Je voudrais que ce soit possible, mais ça ne l'est pas. Est-ce que tu penses un instant que le pacha a abandonné ses idées de vengeance ? Si nous restons en Turquie, je te garantis qu'il nous trouvera.

Elle leva enfin la tête.

— C'est bien le problème, Foye. Qu'est-ce qui empêchera le pacha de se venger sur toi pendant que tu attends un navire ?

— J'ai besoin de te savoir en sécurité et en route pour l'Angleterre.

Il la prit dans ses bras. Il leur restait peu de temps. Il avait la gorge nouée. Le fait était qu'il ne voulait pas la laisser partir.

— Je voudrais que tu n'aies pas à voyager si loin, seule.

— Tout ira bien, Foye.

Elle posa son front contre sa poitrine.

—Promets-moi que tu seras prudent.

—Je te le promets.

—Je t'attendrai à Oxford, alors.

— Je préférerais que tu ailles m'attendre à Maralee, mais va pour Oxford.

Elle aurait besoin de temps pour s'occuper des affaires de son oncle. Il ouvrit la bouteille d'encre et sortit du papier de son nécessaire à écrire.

— Une lettre pour mon notaire. Si quelque chose arrivait, si tu avais besoin d'argent ou d'aide, il s'en occupera. Je vais également te donner les papiers qu'Eglender a signés. Il vaut mieux que tu les aies avec toi.

Il écrivit rapidement, signa, puis l'encre une fois sèche, plia et scella la lettre. Il sortit deux autres feuilles de papier.

— Pour mon banquier et une autre pour le majordome de Maralee House.

Il la regardait tout en écrivant.

— Pour ma tranquillité d'esprit, lady Foye. Maralee est ta demeure désormais. Pour toujours. Quoi qu'il arrive.

Elle prit les papiers.

— Je n'arrive pas à me défaire de la conviction que quelque chose va arriver.

— Tout va bien aller, Sabine. Tu verras. Mais ce ne fut pas le cas.

Chapitre 31

10 Walter Close, Oxford, Angleterre, 22 novembre 1811

La demeure de feu sir Henry Godard et de celle qui avait été Mlle Sabine Godard. Il fait un temps particulièrement pluvieux. Il est impossible d'échapper au bruit de l'eau, tombant de l'avant-toit sur les fenêtres et les pavés de la rue.

Comme elle se tenait au bureau de son oncle, l'épuisement envahit Sabine. La pluie tambourinait derrière elle. Le froid qui lui avait semblé tellement familier et lui avait souvent manqué la glaçait jusqu'aux os. Elle aurait voulu être enveloppée dans un manteau plus chaud. Mais elle n'en avait pas. Il n'y avait pas de manteau chaud à Walter Close. Un feu dans l'âtre aurait été un souhait plus réalisable.

Personne n'aurait pu lui reprocher de ne pas reconnaître la pièce quand elle y était entrée à la suite du majordome. Il n'y restait rien de sir Henry Godard, si ce n'était les meubles. Elle reconnut le bureau, mais sa surface était débarrassée de tous les papiers, les livres et les affaires de son oncle. Son encrier en ébène avait disparu. Ainsi que la longue-vue en cuivre qu'il gardait sur un coin du bureau. L'odeur de la pièce n'était plus la même.

— Mademoiselle Godard, fit le majordome, Dawes. C'est tout à fait extraordinaire, nous n'avions jamais rêvé...

Il marqua une pause et s'éclaircit la gorge.

— Nous avons été informés que vous étiez morte, mademoiselle !

— Oh, Dawes.

Elle saisit une de ses mains dans les siennes.

— Vous voyez bien que non.

Dawes avait été le majordome aussi longtemps qu'elle puisse s'en souvenir. Elle avait grandi alors qu'il était au service de son oncle et avait toujours pensé qu'il était d'âge mûr. Pour la première fois de sa vie, elle voyait la vieillesse marquer le visage aimé : les rides creusaient les joues, les cheveux blancs étaient là. Mais ce n'était pas cela qui lui brisait le cœur, non, ce qui était poignant, c'était que Walter Close avait été vidé. Il ne restait rien que les meubles.

Apparemment, Nazim Pasha avait réussi à se venger. Il n'avait pas menti à propos de sa lettre envoyée aux autorités anglaises à Alep. Et ses informations n'avaient pas été traitées à la légère. Quelqu'un qui travaillait au consulat d'Alep avait pris la peine d'envoyer la notice de décès de son oncle, et du sien, au *Times*. Dawes, d'ailleurs, avait apporté le journal pour lui montrer. Une ligne vers la fin de la notice indiquait que la nièce du philosophe, Mlle Sabine Godard, avait péri peu après sir Henry.

Pour tout le monde qu'elle connaissait en Angleterre, elle était morte depuis des mois.

Elle chercha une chaise des yeux, en avisa une à l'autre bout de la pièce et alla s'asseoir, transie. Elle serra son manteau et se frotta les mains pour les réchauffer. Pendant qu'elle s'enfuyait de Kilis, sa maison avait été vendue à son insu.

— Reste-t-il quelque chose, Dawes ?

— Seulement ce que vous voyez, mademoiselle.

Depuis l'arrivée de l'Eos à Portsmouth plusieurs jours auparavant, elle n'avait fait que voyager et elle n'aspirait à rien d'autre qu'à monter dans sa chambre et dormir. À partir de la Sicile, la mer avait été agitée. Plusieurs passagers, y compris ses deux compagnes de cabine et elle-même avaient souffert d'un mal de mer constant. Et maintenant, son organisme semblait continuer à penser qu'elle était en mer et elle devait accepter la dure réalité que la maison à laquelle elle avait pensé pendant de si nombreuses semaines, n'existait plus.

Elle se força à se concentrer sur ce que lui disait Dawes.

— Est-ce que tout a été vendu ?

— Nous vous croyions disparue, mademoiselle. Elle le regarda, remarqua le brassard noir, et se radoucit. Elle n'avait pas de doutes quant à sa sincérité. Sa stupéfaction quand il avait ouvert la porte et l'avait vue vêtue d'une robe turque, deux valises à la main, n'avait pas été feinte. Il lui avait ouvert les bras.

— Vendu, oui, mademoiselle. Ou jeté.

Elle secoua la tête. Ce n'était pas la faute de Dawes. Ce n'était la faute de personne. On avait annoncé son décès et

le notaire de Godard avait pris les mesures nécessaires.

— Comme vous pouvez le constater, Dawes, je n'ai pas succombé à une maladie.

La traversée l'avait énormément fatiguée et le lent voyage sur des routes chaotiques jusqu'à Oxford l'avait anéantie.

— La maison va être louée, ajouta Dawes d'un ton navré.

— Pas vendue ?

— Il y a un parent lointain. Le cousin d'un cousin ou quelque chose comme cela. Il a demandé que la maison soit louée.

Sabine se dit soudain qu'elle n'avait presque plus d'argent. Elle avait dépensé une bonne partie de la somme que Foye lui avait donnée pour le voyage jusqu'à Oxford : elle avait dû louer les services d'un cocher et d'un équipage et payer pour les auberges. Elle avait toujours les émeraudes que Foye lui avait données, mais elle ne voulait pas les convertir tout de suite en argent liquide, et puis elle ne savait pas vraiment comment le faire.

Londres et le banquier de Foye étaient beaucoup trop loin pour résoudre son besoin pressant d'argent. Elle se leva et la nausée la saisit immédiatement. Elle était sur le point de se sentir mal. Elle agrippa le dossier de sa chaise et se força à refouler son mal de cœur.

— Mademoiselle ? Dawes fit un pas vers elle.

— Vous vous sentez mal ?

— Fatiguée, c'est tout.

Elle inspira profondément.

— Je voyage depuis des jours, des mois même si je compte le temps passé en bateau.

— Est-ce que je devrais aller chercher un médecin ?

Il l'aida à se rasseoir et elle apprécia son assistance.

— Non.

Elle lui tapota le bras.

— Merci, Dawes, mais ce ne sera pas nécessaire.

Que lui dirait après tout un médecin qu'elle ne soupçonnait pas déjà ? Quand Foye arriverait, il serait tellement heureux d'apprendre la nouvelle.

— Vous êtes blanche comme un linge, mademoiselle.

— Cela va aller mieux dans un moment. Je me suis levée trop vite, c'est tout.

Elle lui tendit l'article du journal qu'il prit et plia soigneusement avant de le glisser dans une poche de sa veste.

— Il faut que je me repose avant de sortir. Je présume que ma chambre a été vidée elle aussi ? fit-elle en soupirant.

— Oui, mademoiselle, mais je peux allumer un feu et chercher du linge propre, et vous pourrez vous reposer tranquillement. Quand vous vous réveillerez, je vous servirai du thé et un repas chaud.

— Merci. Ce serait merveilleux, Dawes.

Elle monta au premier étage, Dawes porta les valises. Rien n'avait été épargné. Même les tableaux étaient partis. La bibliothèque de Godard avait été vendue aussi. Dawes passa devant elle pour lui ouvrir la porte de sa chambre. Toutes ses affaires avaient disparu. Ses livres, ses dessins,

ses notes privées, ses papiers. Tout. Elle ne put se retenir et laissa échapper un sanglot, où se mêlaient le chagrin et la colère devant un tel outrage.

Elle était censée rentrer chez elle. Chez elle. Pas dans l'enveloppe vide d'une maison, mais dans sa maison, avec ses affaires. Ses vêtements, ses chaussures, ses chapeaux, et ses livres.

—Allons, allons, mademoiselle.

Dawes lui tapota l'épaule.

—Tout ira bien, vous verrez.

L'entendre prononcer les mêmes mots que Foye ne fit que redoubler ses sanglots. Foye ne voudrait pas la voir fléchir, mais elle n'arrivait pas à s'arrêter. Elle s'assit sur le lit et pleura à chaudes larmes.

Cela faisait des semaines qu'elle essayait de se le cacher : Foye lui manquait. Son mari lui manquait avec une violence qui ébranlait au plus profond de son âme. S'il était là, elle le prendrait dans ses bras et ne le laisserait plus jamais s'éloigner. Elle fouilla dans ses poches en quête d'un mouchoir.

Le majordome était penché sur l'âtre, occupé à allumer un feu, mais il se leva et sortit un immense mouchoir de sa poche.

— Tenez, mademoiselle, tenez, tenez.

Elle prit le mouchoir tendu avec reconnaissance.

— Reposez-vous et, à votre réveil, appelez-moi et je vous apporterai de la cuisine un bon thé chaud et de quoi

manger. Et vous vous sentirez beaucoup mieux, vous verrez.

— Merci, Dawes, fit-elle en reniflant. C'est très gentil.

— Reposez-vous maintenant, mademoiselle.

Elle dormit jusqu'à 15 heures et se réveilla affamée. Elle fouilla dans sa valise à la recherche du peigne qu'elle avait apporté d'Iskenderun. Elle le passa dans ses cheveux et refit son chignon. Elle avait retrouvé ses cheveux blonds et depuis son départ de Turquie, ils avaient suffisamment poussé pour lui permettre de les relever.

Elle lissa sa robe et se dirigea vers l'escalier. Il fallait qu'elle trouve quelque chose de plus approprié à porter.

Quand elle arriva en bas, Dawes était dans le petit salon, en train de mettre la table. Les mets simples l'amenèrent à se demander s'il avait puisé dans son propre garde-manger. Il l'avait certainement fait. Une maison vide à ce point n'avait pas de réserves de nourriture, si ce n'était pour le personnel.

Il y avait du pain et du beurre, du jambon, une pomme soigneusement épluchée et coupée, sans oublier le thé promis. Son estomac gargouilla. Ses goûts en matière de nourriture étaient très imprévisibles depuis quelque temps. Ainsi, la simple idée du jambon lui souleva le cœur. Elle beurra une épaisse tranche de pain. Divin. Divin, le pain et le beurre. Elle servit le thé avant même qu'il soit suffisamment infusé. Le thé fort avait tendance à l'incommoder.

— Il faut que j'aille à la banque, Dawes.

Le banquier de Godard pourrait lui dire si des fonds pouvaient lui être versés et son notaire lui expliquerait comment récupérer les biens de son oncle.

— Est-ce que vous pouvez me trouver un fiacre ?

— Oui, mademoiselle, bien sûr.

Elle finit son thé et contempla les feuilles qui se trouvaient au fond de la tasse.

— Il faut que je vous dise quelque chose, Dawes.

Elle fit tourner les feuilles, puis renversa la tasse sur sa soucoupe. Non pas parce qu'elle pensait y lire son avenir, mais parce que le geste lui rappelait Foye.

Elle contempla les feuilles. Que lui réservait l'avenir ? Les feuilles allaient-elles lui dire si Foye serait bientôt là ? Elle ne vit ni étriers, ni symboles d'amour ou de chance.

— Oui, mademoiselle ?

Elle leva les yeux. Comme c'était curieux qu'elle ait pensé tout ce temps qu'elle ne soufflerait mot de Foye à personne tant qu'ils ne se seraient pas retrouvés. Bien au contraire. Elle avait hâte de répandre la nouvelle. Elle se figea, surprise du résultat soudain et inattendu de ses sentiments pour Foye.

— Oui, mademoiselle ? répéta Dawes.

— Je me suis mariée avant de quitter Iskenderun.

— Mariée ?

— Avec le marquis de Foye.

Dawes la regarda bouche bée et elle lui fit un grand sourire.

— C'est vrai. Foye devrait bientôt arriver. Il avait des affaires à traiter avant de pouvoir quitter la Turquie. Je suis partie devant.

S'il avait embarqué sur le *Thunderous*, elle avait deux semaines d'avance simplement.

—Nous sommes convenus de nous retrouver à Oxford.

—Félicitations, mademoiselle. Madame, fit-il en s'inclinant et en lui adressant un grand sourire.

— Entre-temps, je dois voir le banquier de Godard.

Le fiacre arriva un moment après et elle paya la course.

Ce qu'elle apprit n'était pas réconfortant. Le processus d'annulation des déboursements des biens de son oncle n'était pas simple. Walter Close était loué et les locataires devaient emménager dans les prochains jours. Le banquier eut pitié d'elle heureusement, car tout ce qu'elle avait comme argent consistait en une poignée de pièces turques et deux livres sterling.

Il ne lui restait plus qu'à se rendre à Londres afin de voir le notaire de Foye. Puis elle irait à Cornwall et y attendrait le retour de son mari.

Chapitre 32

Le Temple Bar, Londres, Angleterre, 12 décembre 1811

L'étude de M. George Brook, le notaire du marquis de Foye. La pluie d'Oxford a suivi Sabine à Londres. Elle n'a pas de parapluie et se hâte vers la porte car son manteau la protège mal de la pluie et du froid.

La première chose que vit Sabine quand elle gravit l'escalier qui la menait à l'étude de M. Brook fut une statue de Minerve posée dans une niche au-dessus de l'imposte de la porte. Cela lui sembla de bon augure et elle sourit. Quand elle ouvrit la porte, un clerc, très maigre, se leva. Les doigts de sa main droite étaient tachés d'encre. Il lissa son pourpoint, s'éclaircit la gorge et posa une main sur sa cravate. Trois autres de ses collègues levèrent les yeux des documents qu'ils étaient en train de copier.

— Madame, fit le premier clerc.

Il lui sourit tout en la regardant de la tête aux pieds. Sabine décida qu'il ne lui plaisait guère. Il avait un visage rond qui contrastait avec sa maigreur. Ses chaussures étaient éraflées, ce que Foye n'aurait jamais toléré pour lui-même.

—Puis-je vous aider ?

—J'aimerais voir M. George Brook, s'il vous plaît.

Elle avait toutes les lettres de Foye avec elle. Elle avait l'impression, et c'était quelque peu superstitieux, que les produire était admettre que quelque chose n'allait pas. Mais elle les avait malgré tout avec elle et elle les sortit de son réticule afin de trouver celle qui était adressée au notaire. Elle ne la tendit pas tout de suite. Son cœur bondit dans sa poitrine. C'était l'écriture de Foye. Elle se souvenait très bien quand il l'avait écrite.

— Est-ce qu'il est là ? dit-elle enfin.

— Il est avec un client, madame. Avez-vous rendez-vous ? demanda le clerc en quittant son bureau.

Elle résista à l'envie d'arranger ses cheveux. Maintenant qu'ils avaient repoussé, les boucles, comme celles de Foye, retombaient sur son front. Elle n'avait pas retiré son chapeau bien sûr, simplement repoussé sa capuche.

— Non.

Le clerc savait pertinemment qu'elle n'avait pas rendez-vous.

— Mais c'est urgent.

— Avez-vous une carte de visite ?

Elle déglutit.

— Non, je n'ai pas de carte.

Elle ne se sentait pas très bien et monter l'escalier l'avait épuisée. Elle regarda autour d'elle et, avisant une chaise, elle s'assit. Avant de quitter Oxford, elle avait trouvé du tissu peu coûteux rangé dans une malle au grenier. Elle l'avait teint en noir et s'était confectionné une robe. Peut-être pas digne d'une marquise, mais qui conviendrait mieux

que sa tenue turque. C'est ce qu'elle avait cru en tout cas et elle n'en était plus aussi certaine.

Elle se trouvait hideuse même. Avec ses escarpins teints en noir et un ruban noir sur son bonnet, il n'était pas possible de ne pas voir qu'elle était en deuil. Godard le méritait. Elle ne portait aucun bijou, à part l'anneau que Foye avait glissé à son doigt à Iskenderun, et il était caché par les gants noirs qu'elle avait achetés et teints en même temps que sa robe.

— Puis-je vous annoncer à M. Brook ?

Elle leva les yeux. Son nom. Elle faillit donner son nom de jeune fille.

— Lady Foye.

Elle tendit la lettre de Foye.

— Je suis lady Foye et je dois voir M. Brook de toute urgence.

Le clerc revint au bout de cinq minutes à peine. Un gentleman plus âgé en pantalon brun, gilet vert et au pourpoint dont le col était ridiculement haut se pressait derrière lui. Il tenait la lettre de Foye à la main. Sabine décida de ne pas se lever. Elle avait mal au cœur et ne se sentait pas très bien.

Brook s'avança une main tendue.

—Lady Foye.

—Monsieur Brook, je présume.

—Oui, madame.

Son regard s'arrêta sur sa tenue.

—Mes condoléances pour votre deuil, lady Foye.

—Merci.

— Est-ce que je peux vous apporter quelque chose à boire ? Du thé, peut-être ?

— Oui, merci.

Ce n'était pas tant qu'elle voulait du thé, mais cela lui donnerait quelque chose à faire de ses mains. Brook fit un geste et l'un des clerks se leva et sortit.

— Est-ce que nous pouvons nous entretenir en privé, fit Brook.

— S'il vous plaît.

Elle posa sa main gantée de noir sur la sienne et se leva. Brook ne dit rien tant qu'ils ne furent pas dans son bureau. Il n'était pas très spacieux, mais une fenêtre éclairait la pièce sur la pluie qui tombait toujours.

Elle s'assit et posa les mains sur ses genoux, attendant que Brook s'asseye à son tour.

— Je suis sûre que me voir est une surprise pour vous, monsieur Brook. Mais Foye n'est pas encore rentré de Turquie et je suis dans l'embarras. Nous étions convenus que j'attende son arrivée - ce n'est pas pertinent, je présume. Le fait est que l'on a fait courir le bruit que j'étais morte et je n'ai plus pour l'heure la maison où Foye et moi devions nous retrouver à son retour en Angleterre.

— Bien.

Il pencha la tête et lui sourit à son tour, mais avec une telle rapidité qu'elle se posa des questions.

— Je peux constater que vous êtes en effet bien vivante, lady Foye.

Le clerc entra avec le thé et une assiette de gâteaux. Son pantalon était mouillé et Sabine se dit qu'il avait dû sortir dehors pour se procurer la collation. Elle ne toucha pas au thé, mais accepta un des gâteaux et posa une assiette sur ses genoux.

— Est-ce que quelque chose peut être fait pour récupérer mes biens ? Et ceux de mon oncle.

Elle expliqua ce qui se passait avec la maison de son oncle à Oxford pendant que Brook versait du lait dans son thé et le suçait.

— On m'a informé que la maison avait été louée et qu'il n'était pas possible de changer les choses.

— C'est certainement quelque chose dont je peux m'occuper pour vous, lady Foye.

— Merci, monsieur Brook, fit-elle en souriant. Je vous en serais très reconnaissante.

Brook saisit la lettre de Foye qu'il avait posée sur son bureau et l'étudia en silence un long moment. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait penser.

— Avez-vous une preuve de votre mariage, lady Foye ?

— Oui.

Elle ouvrit de nouveau son réticule et tendit les documents établis par Hugh Eglender.

— Nous nous sommes mariés au consulat d'Iskenderun. M. Eglender est un ami de mon époux.

Il prit les papiers et les examina attentivement. Sabine prit sa tasse de thé afin de réchauffer ses mains.

— Il y a beaucoup à faire, déclara le notaire. Et sans tarder.

Il releva la tête.

— Il semble y avoir peu de doute que vous soyez bien lady Foye.

— Je l'espère, en effet.

Mais son cœur s'affola. Pouvait-il y avoir un doute ? Est-ce que Brook avait l'intention de lui causer des problèmes ?

— Pardonnez-moi si je suis indélicat, lady Foye, mais est-il possible que vous attendiez un enfant ?

Elle se figea.

— Pourquoi me poser cette question maintenant, monsieur.

—Ma chère lady Foye, vous êtes en deuil.

—Pour mon oncle, monsieur Brook.

Le notaire pâlit.

—Est-ce possible ? Vous ne savez pas ?

—Quoi ?

Elle se leva, oubliant l'assiette sur ses genoux. La porcelaine se fracassa par terre. La jeune femme tremblait tellement qu'elle dut se tenir au dos de la chaise.

— Comment puis-je vous annoncer cela ? murmura-t-il à mi-voix.

— M'annoncer quoi ?

—Lord Foye a quitté Iskenderun. Peu de temps après vous, je présume. Il s'est embarqué sur le *Hecla*.

—Le *Hecla*. Je pensais qu'il traverserait sur le *Thunderous*. Pourquoi le *Hecla* ?

Elle le fixa.

— Comment savez-vous quel bateau il a pris, alors que je ne le sais pas moi-même ?

— C'était dans tous les journaux, lady Foye. Ils ont été pris dans une tempête au large de Gibraltar. Un autre navire de la ligne, le *Thunderous*, n'était pas loin. Ils ont eux aussi été pris dans l'ouragan. Indubitablement, le capitaine du *Thunderous* était un meilleur marin. Son récit du naufrage a été publié dans le *Times*. Le *Thunderous* a vu le *Hecla* couler. Quand il a pu s'approcher, ce qu'il a fait aussi vite qu'il l'a pu, il était trop tard pour sauver quiconque.

Le monde s'arrêta pour Sabine. Le notaire se leva et contourna son bureau pour s'approcher d'elle.

— Je suis terriblement désolé de vous l'annoncer, mais tous les passagers à bord du *Hecla* ont péri.

— Non.

— Le marquis de Foye n'est plus.

Chapitre 33

Londres, Angleterre, 14 décembre 1811

L'étude de M. George Brook, notaire. M. Brook se trouve déconcerté pour la première fois de sa vie. Ce qui est compréhensible.

Il était incroyablement assommant, découvrit Foye, de revenir chez soi dans la peau d'un homme tenu pour mort. Mais une fois qu'il se fut présenté devant son notaire, le processus de résurrection commença. La situation n'avait pas dégénéré au point d'être catastrophique, Dieu merci. Il n'était mort que depuis quelques semaines après tout et M. Brook, béni soit-il, s'occupait activement de ses affaires comme s'il comptait bel et bien sur son retour miraculeux parmi les vivants, préservant ainsi sa fortune pour les générations futures. Dans ce sens, ils étaient tous les deux heureux de ce dénouement. Mais il restait encore plusieurs questions épineuses à régler.

Le *Hecla* avait sombré en effet. Mais il ne se trouvait pas à son bord. Son nom figurait sur la liste des passagers, mais Hugh Eglender l'avait intercepté alors qu'il partait pour l'embarcadère et il avait raté le départ. La mer déchaînée ne lui avait permis de prendre un bateau que deux semaines plus tard.

Foye s'adossa, les jambes croisées, une tasse de thé à la main. Il fit tourner le breuvage dont il ne restait qu'un fond et observa les feuilles de thé s'agglutiner. Il avait une terrible envie de renverser la tasse et de lire son avenir. Mais il avait besoin de l'expertise de Sabine pour cela.

Brook croisa les mains sur son buvard et lui lança un regard sombre.

— Puis-je vous dire, monsieur, que vous êtes le bienvenu parmi les vivants.

— Merci.

Il ne sourit pas.

— Cela fait du bien d'être en vie. Mon épouse vous a-t-elle contacté ? fit-il en se penchant.

— Oui, elle l'a fait.

— Dieu merci. Nous devons nous retrouver à Oxford, mais sa maison a été louée à de parfaits étrangers et l'avocat ne savait pas où elle était partie.

Foye le savait heureusement et Brook lui confirma.

— Elle se trouve pour l'heure à Maralee House.

Le notaire s'éclaircit la gorge.

— Vous savez peut-être aussi qu'elle était présumée morte.

— Oui. Je savais avant de quitter la Turquie qu'un avis de décès était parti.

— Je travaille à ce que ses biens et son héritage lui soient retournés. Étant donné sa condition, votre titre et vos biens sont bloqués pour l'instant. Maintenant, il est évident que tout est différent, puisque vous n'êtes pas mort.

— Sa condition, s'exclama Foye en se redressant. Elle attend un enfant ?

— Assurément, monsieur.

— Mon Dieu. Je ne savais pas. Enfin, je soupçonnais qu'elle ait pu concevoir, mais... Mon testament doit être changé. Sur-le-champ.

— Entendu.

— Qu'avez-vous besoin de savoir ? Elle doit avoir sa propre rente et un douaire conséquent si je devais décéder avant elle. Paiement garanti. Investissez les fonds, Brook. Si quelque chose devait m'arriver, je ne veux pas qu'elle souffre financièrement.

— Ce sera fait comme vous le souhaitez, monsieur.

Brook prit une plume et une feuille de papier.

— Si vous revenez plus tard dans l'après-midi, monsieur, j'aurai tous les documents prêts et vous pourrez les signer.

—À quelle heure ?

—Seize heures ?

—Quinze heures.

Foye se leva et se dirigea vers la porte.

—Elle me croit mort, Brook, ajouta-t-il.

—Quinze heures, monsieur.

Foye revint à 15 heures précises, signa son nouveau testament et, vingt minutes plus tard, il était en route pour Cornwall. Il avait devant lui sept jours de route au moins avant d'atteindre St. Ives, le bourg le plus proche de Maralee House. Sept jours avant de pouvoir retrouver Sabine. Il ne ménagea pas son équipage ni les chevaux,

roulant dix heures par jour, sur des routes que l'hiver rendait difficiles, dormant dans la voiture plutôt que dans des auberges. Il dirigea les chevaux plus d'une fois, prenant la place du cocher.

Six jours plus tard, il atteignait les deux piliers sur la route de Maralee House qui indiquaient que sa demeure se trouvait à quelques centaines de mètres. Il sauta sur un cheval pour arriver le plus vite possible. Devant la demeure avec sa vue sur la baie, Foye sauta presque de la selle. Un palefrenier accourut.

L'homme écarquilla les yeux en voyant Foye. Son visage se fendit d'un large sourire.

— C'est le maître ! s'écria-t-il. Le maître est là !

Foye n'attendit pas. Il monta la volée de marches et ce n'est que lorsqu'il eut ouvert la porte qu'il pensa à se demander comment il devait se présenter à une femme qui le croyait mort.

— Sabine ? hurla-t-il.

Son majordome surgit, se demandant qui pouvait crier de la sorte et s'arrêta, saisi de stupeur.

— Monsieur, c'est vous ?

— Oui, c'est bien moi.

— Vous ne vous êtes pas noyé alors ?

— Sabine ? cria-t-il de nouveau en entendant une porte s'ouvrir au premier étage.

D'autres serviteurs apparaissaient. Foye se précipita vers l'escalier et monta les marches quatre à quatre. Quand il arriva en haut, il s'arrêta net, parce que ce n'était pas

Sabine qui l'attendait. Et il n'aurait pas pu être plus abasourdi, étourdi même, s'il avait reçu un coup de marteau sur la tête : le comte de Crosshaven.

— Qu'est-ce que tu fais à Maralee, nom de Dieu ?

— Saprستي, Foye.

Il fit un petit pas.

— Nous pensions que tu avais péri. Nous ?

Un sourire illumina le beau visage de Crosshaven. Il s'avança et enveloppa Foye dans ses bras pour lui faire une accolade qui le souleva de terre. Cross le lâcha et lui tapota l'épaule.

— Qu'est-ce qui s'est passé, vieille branche ?

Foye saisit le poignet de Cross et le serra.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Cross ?

Une colère noire le saisit. Toutes les pensées défaitistes qu'il avait pu avoir déferlèrent et la haine le submergea. Sabine l'avait quitté. Avait cessé de l'aimer. Mon Dieu. La femme qu'il aimait par-dessus tout, plus que tout, l'avait quitté.

— Où est ma femme, bordel ?

— Foye, fit Cross.

Il recula d'un pas, les mains levées.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Foye, absolument pas. Et lady Foye n'est pas ici.

— Sors.

— Je ne voulais pas...

Il attrapa Crosshaven par ses revers et le souleva. Une rage froide investit chaque parcelle de son être.

— Tu ne voulais pas. Maudit sois-tu, tu ne voulais pas.
Il voulait étrangler cette ordure. Il était plus que tenté de le jeter dans l'escalier la tête la première.

—Ce qui s'est passé à cause de ton vil mensonge ce soir-là me soulève le cœur et je ne te le pardonnerai jamais, même si saint Pierre lui-même refuse de me laisser entrer au paradis.

—Je ne me le pardonnerai jamais, non plus, dit Cross.

—Alors, pourquoi es-tu ici ? Pourquoi es-tu dans ma maison ?

—Rosaline, fit-il et il eut l'impudence de prendre un ton et un air courroucés. Ses parents vivent non loin de St. Ives. Tu le sais, Foye. Mieux que quiconque.

Crosshaven recula d'un pas.

— Nous rendions visite à ses parents quand nous avons appris la nouvelle de ta mort, et qu'il y avait une lady Foye.

— Tu es venu avec Rosaline ?

— Non. Elles ne s'entendent pas, ton épouse et Rosaline.

—Mais vous deux, si.

Cross rougit.

—Fumier !

— Si tu veux tout savoir, Foye, elle ne m'apprécie guère non plus. Je la comprends. Mais le père de Rosaline a insisté pour que nous venions. Aujourd'hui, par un hasard malheureux.

Crosshaven pencha la tête en direction de la porte ouverte du salon.

— Il n'est pas bien, Foye, mais il a campé sur ses positions et, comme j'étais là et que je suis vaillant, je l'ai amené. Le père de Rosaline t'admire toujours, Foye. L'annonce de ta mort l'a beaucoup affecté. Nous sommes ici et nous attendons ton épouse, pour qu'un homme qui ne t'a jamais causé le moindre préjudice puisse lui dire à quel point il est désolé que tu ne sois plus.

Foye le toisa.

— Elle ne sait même pas que nous sommes là, Foye, pour l'amour du ciel.

Il attrapa le marquis par le bras.

— Écoute-moi, elle est sortie. Elle n'est pas dans la maison et elle ne sait pas, je te le répète, que je suis là.

Foye ne savait pas où poser les yeux, quoi faire, quoi ressentir. Il était encore agité.

— Cross ? appela une voix ténue, en provenance du salon.

— Viens dire au vieil homme que tu es vivant, Foye. S'il te plaît ? Pas pour moi. Pour lui.

Foye inspira profondément et entra dans le salon pour saluer le père de Rosaline.

Il était plus frêle que dans le souvenir de Foye. Trop maigre, presque chauve. Mais il saisit la main du vieil homme et lui raconta son histoire et il pouvait à peine se concentrer tant il pensait à Sabine.

Cross eut la décence de ne pas prendre part à la conversation. Il resta coi, n'intervenant que pour rappeler un nom à son beau-père ou un événement qu'il avait oublié, ou encore pour le corriger avec douceur quand il devint

évident que l'esprit du vieil homme s'était égaré et qu'il avait soudain pris Foye pour feu son père.

Foye n'arrivait pas à se concentrer, mais il sut exactement à quel moment Sabine entra dans la pièce.

Chapitre 34

Sabine se tenait dans l'embrasure de la porte et n'en croyait pas ses yeux. Elle ne comprenait pas pourquoi lord Crosshaven était chez elle. Il devait pourtant savoir qu'il n'était pas le bienvenu. C'est alors qu'un autre homme s'avança et son cœur cessa de battre.

— Foye ? Souffla-t-elle.

Cela devait être quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'aussi grand que lui. L'étranger sortit de la pénombre. Et tout le corps de Sabine s'enflamma. Elle trembla de la tête aux pieds. Ce n'était pas possible. Il était mort.

— Foye ? murmura-t-elle.

— Sabine.

C'était sa voix. Sa voix. Elle ne s'était jamais évanouie de toute sa vie et n'allait pas le faire maintenant. Elle tendit une main pour s'accrocher à quelque chose. Une porte, une table, une chaise, quelque chose qui pourrait la soutenir alors qu'elle sentait ses jambes sur le point de se dérober et qu'un étourdissement la saisissait. Il y avait un guéridon près de la porte, elle en sentit le rebord et posa une main dessus pour se soutenir.

— C'est moi.

Il s'avança vers elle et elle se dit qu'elle devait rêver. Le soleil entrait par la fenêtre qui se trouvait derrière lui et

elle voyait en contre-jour cet homme qui ressemblait à Foye. Elle n'arrivait pas à distinguer ses traits.

— Mon amour, je n'ai pas embarqué sur le *Hecla*.

Sabine tendit une main.

— C'est toi ? C'est vraiment toi ?

— Oui.

Il traversa la pièce, sortant de la lumière et la prit dans ses bras. Elle n'arrivait pas à y croire, elle l'enlaça pourtant et l'attira à elle. Leurs corps s'accordèrent comme elle s'en souvenait. Parfaitement.

Elle fut vaguement consciente que lord Crosshaven aidait un vieil homme frêle à se lever. Elle reconnut son beau-père, elle l'avait vu à l'église. Depuis son arrivée, elle avait fait la connaissance de toutes les personnes qui allaient à l'église. Elle avait enduré toutes les présentations, même celle de lord Crosshaven et de son épouse qu'elle n'appréciait pas. Par principe au début, puis parce qu'elle ne l'aimait pas, tout simplement.

Sabine s'avança, une main sur la manche de Foye, et arrêta Crosshaven en posant l'autre main sur le bras du vieil homme.

— Il voulait vous présenter ses hommages, lady Foye, fit Crosshaven.

— Merci d'être venu, monsieur Prescott.

Il s'inclina, lentement, en s'appuyant lourdement sur le bras de son beau-fils et dit d'une voix que l'âge avait rendue chevrotante.

— C'est un homme honorable, Foye. Un homme honorable.

— Nous viendrons vous rendre visite, monsieur Prescott, fit Sabine. Si vous le voulez bien, lord Foye et moi-même.

Il eut un petit rire de gorge et lui tapota la main. Puis M. Prescott sourit à Sabine et l'image de Godard refit surface. Non pas parce que les deux hommes se ressemblaient, mais en raison de son âge et de la manière dont lord Crosshaven le soutenait. M. Prescott était plus âgé que Godard et elle savait très bien ce qu'avait dû lui coûter ce déplacement, combien il avait dû tenir à saluer la mémoire de Foye.

— Ce serait un grand plaisir, fit le vieil homme.

— Nous serons ravis de vous voir, monsieur, ajouta Sabine.

Elle pressa sa main et se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Vous m'avez porté chance, monsieur. Vous êtes venu me rendre visite et m'avez ramené mon mari. Je ne l'oublierai jamais.

— Venez, fit Crosshaven à son beau-père. Rentrons à la maison et vous pourrez raconter à Rosaline comment vous avez ramené Foye du royaume des morts.

Il regarda Sabine et lui dit à mi-voix :

— Merci.

Cross jeta un coup d'œil à Foye et lui adressa un signe de tête.

— Bonne journée, monsieur.

— Je ne vous souhaite pas la même chose, répondit Foye.

— Foye, murmura Sabine. Ne sois pas mauvais.

— Non, mon amour, fit-il en baissant les yeux sur elle.

Quand Crosshaven et M. Prescott furent sortis, Sabine se tourna vers Foye et l'enlaça, posa sa joue contre sa poitrine et lui caressa le dos jusqu'à ce qu'elle ait cessé de trembler.

— Dis-le-moi, Foye. Dis-moi que je ne rêve pas.

Il la serra contre lui et lui caressa les cheveux. Les larmes brûlaient les yeux de Sabine et elle ne put rien faire pour les empêcher de couler.

— Tu ne rêves pas. J'ai voyagé aussi vite que je le pouvais depuis Londres. Je ne pouvais pas arriver plus tôt.

Elle se mit sur la pointe des pieds pour prendre le visage de son mari dans ses mains. Elle traça chacune des lignes qu'elle rencontrait avec des doigts tremblants tandis que Foye sortait un mouchoir pour essuyer ses larmes. Elle regarda vers la porte et vit le majordome, la gouvernante et plusieurs autres serviteurs.

— C'est lui, c'est bien lui, leur dit-elle à travers ses larmes. Nous allons festoyer ce soir, n'est-ce pas ?

— Lady Foye et moi-même dînerons dans notre chambre ce soir, intervint Foye. Si vous souhaitez célébrer mon retour, faites-le, vous avez ma permission.

Il passa un bras autour de la taille de Sabine et la serra contre lui.

— Nous ferons une fête pour tout le monde, demain.

— Monsieur.

Le majordome se retira en entraînant le reste du personnel. Foye emmena Sabine dans sa chambre et regarda autour de lui. Oui, elle s'était installée dans cette pièce et non

dans la chambre réservée à la dame de la maison. Un instant, elle se sentit gênée.

— Je me sentais plus proche de toi ici, Foye.

Le silence qui s'était installé l'horrifiait. Avait-il changé ? N'était-il plus amoureux d'elle ?

— Ce n'est pas important.

Elle resta près de lui et garda la main sur son bras, et il la laissa faire. Il se tourna vers elle et retira le chapeau qu'elle portait. Un chapeau tout simple qu'elle avait acheté chez la modiste de St. Ives et qu'elle avait teint en noir, ne se souciant pas du tout de son apparence. Sa robe était d'un vilain noir aussi. Et ses chaussures. Il resta debout au centre de la pièce qu'elle avait faite sienne et passa les doigts dans ses cheveux.

— Ils ont beaucoup repoussé depuis Alep, fit-il. Et ils sont de nouveau dorés.

— Oui.

Elle toucha les boucles qui encadraient son visage.

— Elles me font penser à toi. Je ne savais pas que je les avais. Avant, mes cheveux étaient trop longs pour boucler ainsi.

— Brook m'a dit que tu attendais un enfant, Sabine. C'est vrai ?

— J'ai vu le médecin, fit-elle en opinant.

— Tu es en deuil, fit-il. En grand deuil.

— Pour toi, Foye.

— Je ne t'aime pas en noir.

Il caressa ses cheveux, sa joue, et elle se pressa contre sa paume.

— Je déteste particulièrement te voir porter des vêtements démodés et peu attrayants.

Il contenait ses émotions autant qu'elle et elle ne savait pas comment retrouver leur intimité. La Turquie était loin, très loin, et après tout ce qui s'était passé, pouvaient-ils vraiment vivre ensemble ?

Quel duo ils formaient.

— Te connaissant, ajouta-t-il, je présume que tu n'as rien d'autre à mettre.

— Non.

— Je vais tacheter un nouveau trousseau. De toutes les couleurs. Un arc-en-ciel si tu le souhaites. Je vais t'emmener à Londres et dans toutes les boutiques du monde.

— Ça ne m'intéresse pas, tout cela.

Elle lui toucha le visage, sa peau était fraîche sous ses doigts. Elle trembla quand elle le toucha et il couvrit ses mains des siennes.

— Je suis si heureuse que tu sois revenu, Foye.

Il inspira profondément et elle essaya d'anticiper ce qui allait se passer. Si elle ne le savait pas ou n'arrivait pas à le deviner, cela signifiait-il qu'ils étaient devenus des étrangers l'un pour l'autre ?

— J'avoue, finit-il par dire, que je suis assez soulagé d'être rentré.

Le sourire qui illumina son visage coupa le souffle de Sabine.

— Tu me fais rire, Foye.

Elle glissa les mains jusqu'à toucher son torse. Elle les laissa posées là afin de pouvoir sentir les battements de son cœur. Il laissa ses mains glisser jusqu'à ses hanches. Elle leva la tête.

— Je suis toujours amoureuse de toi.

— C'est vrai ?

— Oui.

Elle opina vigoureusement.

— J'ai beaucoup réfléchi à la question depuis que je suis partie d'Iskenderun.

— Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire sur un bateau

— C'est vrai.

Il enserra ses poignets fins. Elle avait retiré ses gants quand elle était rentrée et sa robe avait des manches courtes, si bien que ses bras étaient nus depuis les coudes jusqu'aux mains. Il laissa glisser ses doigts le long de sa peau nue.

— Je rêve de ce moment depuis des mois. Te tenir dans mes bras et t'entendre dire que tu m'aimes.

— Je t'aime, Foye. Combien de fois dois-je te le dire ? Une dizaine, une centaine, un millier de fois ?

— Nous allons de nouveau nous marier et être bénis par l'Église anglicane, Sabine. Où tu le souhaites. Ici, ou à Londres, ou à Oxford, si c'est ce que tu préfères.

— Ici, fit-elle sans hésiter. L'église de St. Ives est jolie et j'aime ton pasteur. Et puis, c'est chez nous.

— St. Ives, alors.

Elle déboutonna le premier bouton de sa redingote. Il reprit ses poignets.

— Je t'avais dit que je ne pouvais pas quitter Godard, fit-elle. Mais je n'ai pas eu l'occasion de te dire qu'une fois que nous étions arrivés à Kilis, j'avais changé d'avis et que je comptais lui annoncer que je le quittais. J'étais tellement malheureuse et tout ce que je voulais, c'était être avec toi.

Il toucha sa joue.

— Je t'en prie, ne regrette pas d'être restée avec Godard. Tu ne dois pas.

Elle sentit sa gorge se nouer et Foye serra les doigts un instant.

— Je le voulais, Foye.

Elle se mit à parler d'une voix à peine audible et il dut prêter l'oreille.

— Je voulais le quitter.

— J'avais compris que tu ne le pouvais pas.

— Tellement de choses se sont passées quand nous nous rendions à Kilis.

Elle déboutonna un autre bouton de sa redingote.

— Je pensais que j'avais renoncé à toi pour toujours. J'imaginai que tu retournerais en Angleterre et épouserai une autre femme. Et puis...

— Sabine. Je comprends.

— Tu connais la suite et je ne pensais pas qu'il était possible de t'aimer plus que je t'aimais. Mais quand nous sommes arrivés à Iskenderun, je t'aimais plus encore. Et plus. Et plus, Foye, et je ne trouvais pas les mots pour te le dire comme je le ressentais.

Elle le regarda en fronçant les sourcils.

— Quand je suis arrivée à Oxford, j'avais un trou béant à la place du cœur. Le manque de toi. Tu me manquais cruellement. Je ne pensais qu'à une chose, le jour de ton retour. Et mon bonheur quand tu serais enfin là.

Elle finit de déboutonner sa redingote. Quand elle leva les mains pour la faire glisser de ses épaules, il la lâcha afin de l'aider. Elle appuya la tête contre sa poitrine.

— Tu me manquais, Foye. Et je voulais te dire que je t'aimais. Plus que tout, je voulais te le dire.

Il posa une main sur sa nuque et elle continua :

— Je n'ai pas dit à Godard des choses que j'aurais dû lui dire. Des mots que nous aurions dû dire. Et puis, un jour, il est mort, et je ne serai jamais en mesure de lui dire que je l'aimais et l'admirais.

— Il le savait, Sabine.

— Donc, fit-elle avec force, j'ai décidé de te dire ce que je ressens avant qu'il soit trop tard. Que tu es l'homme le plus extraordinaire que j'ai jamais rencontré. Merveilleux et généreux, et, oh, Foye, je voulais te dire à quel point je pensais avoir de la chance de passer le reste de ma vie avec toi, et j'aurais dû te le dire, j'aurais dû. Seulement...

Elle déglutit.

— Tu étais mort. Et quand j'ai cru que tu étais mort, une partie de moi est morte elle aussi.

Oh, elle pleurait. C'était les larmes qui troublaient sa vue. Elle s'essuya le visage. Foye posa un doigt sur sa joue.

— Ne pleure pas, mon amour. Je t'en prie, ne pleure pas.

— Je croyais que tu étais mort et cela m'a tuée. Cela m'a tuée, Foye. Et maintenant, tu es là. Devant moi, vivant et je ne laisserai pas une seule minute passer sans te dire que je t'aime et que je sais déjà que je ne peux pas supporter l'idée de vivre sans toi. Parce que, tu vois, je pensais devoir le faire. Je vis sans toi depuis des semaines.

Elle agrippa le jabot de sa chemise.

— Et j'étais détruite.

Foye laissa glisser ses pouces le long de sa lèvre inférieure.

— Si tu m'aimes, Sabine, je peux te dire que je suis l'homme le plus heureux du monde.

— Fais-moi l'amour, Foye.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

— Je t'en prie, fais-moi l'amour.

— J'en serai ravi, fit-il avec un sourire.

Il ne leur fallut pas longtemps pour se dévêtir. Foye la contempla tout en parcourant son corps du bout des doigts.

— Je ne t'ai jamais vue de la même couleur partout, Sabine.

Elle se cambra, s'étira.

— Comment me trouves-tu, Foye, quand je ne suis que Sabine ?

Elle sourit d'un air coquin.

— Délicieuse, madame.

Il caressa ses cheveux et, prenant une poignée de boucles, il les embrassa.

— Tu sens la violette désormais, et non plus la rose.

— Foye, murmura-t-elle en l'attirant à elle. Maintenant. Je te veux maintenant.

— Tes souhaits sont des ordres.

Il l'entraîna avec lui sur le lit et passa les mains sur son ventre, puis l'embrassa là où était niché leur enfant.

Le voir faire la fit fondre de désir ; tout son corps cria en silence qu'il la prenne, là, tout de suite. Elle inspira profondément et tenta de dompter son excitation fiévreuse.

— Pourquoi n'es-tu pas en moi, Foye, où je veux tellement que tu sois ?

Elle enfouit les doigts dans ses cheveux et se pressa contre lui.

— Tu es à moi, mon seigneur. À moi, à moi, à moi, pour l'éternité.

Il la pénétra et elle rejeta la tête en arrière. Elle resserra les cuisses sur ses hanches, sentant son corps chaud et dur se presser sur sa féminité déjà mouillée.

— Foye, murmura-t-elle, dis-moi que tu m'aimes. Dis-le-moi encore une fois.

— Je t'aime, Sabine.

Il posa sa bouche contre son oreille et donna un coup de reins pour s'enfoncer encore plus loin en elle.

— Je t'aime, répéta-t-il doucement.

Elle sentait qu'elle perdait pied, mais elle voulait faire durer le plaisir. Elle voulait voir son visage et réussit à accrocher son regard sauvage. Elle laissa ses mains glisser le long de son dos.

— Non, Foye. Pas avec tendresse. Féroce, sauvage comme tu es maintenant. Sauvage, comme je t'aime. Aimez-moi sauvagement. Comme cela.

Et elle l'entraîna encore plus loin en elle.

Elle le regarda droit dans les yeux pendant qu'elle poussait ses hanches vers les siennes, les jambes levées. Il ferma les yeux et elle aussi. Elle se concentrait sur l'homme qui la rendait folle de désir et d'amour. Il se retira presque complètement d'elle, puis replongea. Elle réussit à se maîtriser encore une fois.

— Foye, gémit-elle.

Elle rouvrit les yeux pour contempler l'homme le plus parfait, enfiévré par la passion. Elle souleva sa tête pour l'embrasser et il lui rendit chacun de ses baisers avec autant de fougue.

Il se laissa aller, allant et venant en elle, de plus en plus vite jusqu'à ce qu'elle ne réponde plus de rien. Elle gémit avec lui et, quand elle entendit le halètement qui indiquait qu'il allait jouir, elle ne retint plus rien et ce fut la plus belle expérience de sa vie que de sentir Foye en elle, murmurant qu'il l'aimait.

Tout son corps se contracta quand l'orgasme déferla et la fit trembler d'un plaisir presque douloureux. Elle retomba

rapidement dans un état de félicité qu'elle aurait voulu ne jamais quitter.

Un peu plus tard, il passa la main sur son épaule nue.

— Foye ?

— Oui, mon amour ?

— Tu es lourd. Un vrai mastodonte, tu sais.

Il se redressa, l'embrassa sur le nez, puis se retira et s'étendit à côté d'elle.

— Je t'aime, Sabine.

— Et je t'aime, Foye.

Elle se mit sur le côté et caressa son torse.

— Il va falloir que je te dessine de nouveau. Je n'ai plus aucun dessin de toi.

— Bien sûr, quand tu veux.

Il la serra contre lui.

— Tu avais raison, tu sais, le jour de notre première rencontre.

— J'ai souvent raison, fit-elle. À quoi fais-tu allusion ?

— Aux feuilles de thé.

— J'ai dit que c'était insensé, si mes souvenirs sont bons.

— Mais ça ne l'était pas.

— Est-ce que tu as perdu la raison, mon seigneur ?

Il lui souriait avec douceur et elle en eut la gorge nouée.

— Tu as prédit que je serais heureux en amour.

— On ne peut pas connaître son avenir en regardant des feuilles de thé au fond d'une tasse, je pensais que tu étais assez sensé pour le savoir.

— Mon amour, reprit Foye. Je ne suis pas d'accord. Tu as fait preuve d'une étrange acuité quand tu m'as prédit mon avenir.

Il l'embrassa.

— J'ai été heureux en amour. Plus que je ne le mérite.

— C'est moi qui ai de la chance. Tu es heureux, Foye ? fit-elle en passant un doigt le long de son torse.

— Oui, Sabine, je le suis. Je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie. Et toi ? Es-tu heureuse ?

— Je crois que c'est mon avenir que je lisais dans tes feuilles de thé, Foye.

— Tiens, tiens, vraiment ?

— Oh oui. Comme tu le sais, j'ai toujours raison quand je lis les feuilles de thé. Et je suis très heureuse en amour.